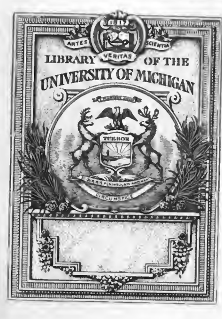

B 761,256


BIBLIOTHEQUE
DE Mr.
LAPLAGNE BARRIS


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.

Paris.—Imp. de H. V. de Surcy et Cᵉ, rue de Sèvres, 37.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE

INFANTERIE FRANÇAISE

PAR LOUIS SUSANE,

Chef d'escadron d'artillerie.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, 1.

—

1850.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Voici le troisième volume de l'*Histoire de l'ancienne infanterie française*. On y retrouvera les qualités qui distinguent les deux premiers : connaissance approfondie du sujet ; érudition dirigée par un jugement droit et sûr ; style franc, rapide et clair ; justesse et flexibilité d'expressions très-remarquables.

La première partie du travail de M. Susane, présentée au concours des Antiquités nationales, a ob-

tenu une mention honorable de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 16 août dernier. L'ouvrage complet justifiera cette marque d'estime, et vaudra à son auteur, nous n'en doutons point, une distinction plus flatteuse.

M. le ministre de la guerre avait devancé le jugement de l'Académie, en dotant chacune des bibliothèques de son département d'un exemplaire de l'*Histoire de l'ancienne infanterie.*

Le public, de son côté, a fait à ce livre l'accueil que mérite un ouvrage sérieux, utile, bien conçu et bien écrit.

Le juste succès obtenu par les premiers volumes a décidé l'éditeur à ne rien négliger pour rendre cette publication tout à fait digne de figurer dans les bibliothèques des gens du monde, aussi bien que dans les établissements spéciaux. M. Susane avait joint à son manuscrit un nombre très-considérable de dessins coloriés, représentant avec la plus scrupuleuse exactitude les costumes et les drapeaux de l'ancienne armée. L'auteur regardait cette collection comme le complément indispensable de son livre. Les descriptions sont le plus souvent insuffisantes; le lecteur, en suivant un corps sur le champ de bataille, aime

à se le représenter, à le voir, pour ainsi dire : un souvenir de famille se rattache bien des fois à ce sentiment. La publication des drapeaux lui paraissait, en outre, offrir un grand intérêt historique, et devoir rectifier quelques idées erronées qui ont cours depuis cinquante ans.

Un choix a été fait par l'auteur dans sa riche collection, et l'un de nos plus éminents artistes, M. Philippoteaux, a bien voulu se charger de donner aux dessins destinés à être publiés le cachet de son admirable talent.

Chaque corps sera représenté par son drapeau et par son costume à divers moments de sa carrière : le tout colorié avec un soin infini.

On comprendra l'intérêt de la série de planches qui va être publiée, si l'on considère que le Dépôt de la guerre, lui-même, ne possède que des séries partielles, entreprises à différentes époques, et jamais continuées.

L'*Histoire de l'ancienne infanterie française* aura 8 volumes et 150 planches.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

NOTICES HISTORIQUES DES RÉGIMENTS SUR PIED EN 1789.

RÉGIMENT DE NAVARRE.

Quid regimentum ? — Navarricum. — Diabolicum !

UN OFFICIER DES GARDES HESSOISES.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE PAULIAC (N.), 1573.
2. Marquis de LAVARDIN (Jean de Beaumanoir), mars 1576.
3. Marquis de VIGNOLLES LA HIRE (Bertrand), 1588.
4. DE VALIRAULT (François), 2 août 1589.
5. Baron de BOESSE DE PARDAILLAN (Pierre d'Escodeca), 22 mars 1594.
6. Marquis de THÉMINES (Antoine Pons de Lauzières), janvier 1617.
7. Comte de FRONTENAC (Henri de Buade-Palluau), septembre 1621.
8. Comte de BURY (Henri de Neufville de Villeroy), juillet 1622.
9. Marquis de TAVANNES (Henri de Saulx), 1er mars 1628

10. Marquis de SAINT-SIMON (Charles de Rouvroy), avril 1630.
11. Baron D'AVAUGOUR (Louis de Bretagne, comte de Vertus), 1635.
12. Marquis de FORS (Louis Poussart du Vigean), 1639.
13. Marquis de MONTGLAT (François de Paule de Clermont-Saint-Georges), juillet 1640.
14. Marquis de THÉMINES (Charles de Lauzières), 22 mars 1643.
15. Comte D'ESTRÉES (Jean), 27 février 1647.
16. Vicomte du BROUTAY (Barthélémy de Quélen), 20 juin 1651.
17. Marquis de LAVARDIN (Henri-Charles de Beaumanoir), mars 1666.
18. Marquis de KERMAN (Charles-Sébastien de Maillé), janvier 1670.
19. Marquis D'ALBRET (Charles Amanjeu), 19 mars 1673.
20. Marquis de LA VIEUVILLE (René-François), 17 février 1677.
21. Chevalier de SOUVRÉ (Charles), 7 mai 1680.
22. Duc de LA ROCHEGUYON (François de La Rochefoucauld), 4 septembre 1683.
23. Marquis de MAULEVRIER (François-Édouard Colbert), 14 novembre 1696.
24. Marquis de PIONSAC (Gilbert de Chabannes), 4 avril 1706.
25. Marquis de GASSION (Jean), 16 février 1709.
26. Marquis de RAMBURES (Louis-Antoine de la Roche-Fontenilles), 6 mars 1719.
27. Comte de MORTEMART (Jean-Baptiste-Victor de Rochechouart), 21 février 1740.
28. Marquis de STAINVILLE (Étienne-François de Choiseul), 15 janvier 1745.
29. Duc de BOUFFLERS (Charles-Joseph-Marie), 1er février 1749.
30. Comte de CHOISEUL-BEAUPRÉ (Marie-Gabriel-Florent-Christophe), 11 novembre 1751.
31. Comte du CHATELET (Marie-Louis-Florent), 22 septembre 1753.
32. Comte de GUINES (Adrien-Louis de Souastre), 20 février 1761.
33. Comte de ROCHECHOUART (Emmery-Louis-Roger), 26 décembre 1768.

Ce régiment n'a pris rang dans l'armée française qu'à l'avénement de Henri IV à la couronne en 1589. C'était auparavant un corps protestant, connu sous le nom de Gardes du roi de Navarre.

Une tradition, qui a pour nous tous les caractères de la certitude, fait remonter la création des Gardes du roi de Navarre à la même année et, pour ainsi dire, au même jour qui vit former les autres vieux corps, parmi lesquels il a été définitivement classé. Mais la fortune agitée du Béarnais, pendant les règnes des deux derniers Valois, a réagi sur les destinées de ses Gardes, et malgré les recherches les plus minutieuses et les plus obstinées, il serait difficile de présenter d'une manière certaine et complète l'histoire des vingt premières années de la vie de ce corps. Ce que nous dirons de cette époque est surtout le résultat de la lecture attentive de deux chroniqueurs protestants et contemporains, La Popelinière et d'Aubigné ; et en nous appuyant sur ces deux noms, nous devons faire observer que le premier appartenait à l'un des chefs de l'armée calviniste et que le second était celui d'un capitaine du régiment de Navarre.

Nous commencerons, comme nous l'avons fait pour les régiments de Picardie et de Piémont, par quelques détails sur les bandes qui nous paraissent avoir principalement servi à former le régiment de Navarre.

Quand Henri IV, après la paix de Vervins en 1598,

réduisit son armée au strict nécessaire, il ne conserva sur pied, outre les Gardes Françaises qui formaient déjà un corps hors ligne, ayant un service spécial, que quatre vieux régiments d'infanterie française, qui portaient les noms de Picardie, Champagne, Piémont et Navarre. Nous avons la conviction que ce prince, en agissant ainsi, s'était conformé à la tradition de l'Etat, et avait pris pour base de l'organisation de ses troupes à pied le principe même du système politique et militaire de la France, tel qu'il avait été réglé par ses prédécesseurs.

On se rappelle que Louis XI d'abord, puis François Ier, avaient partagé le royaume en quatre grands gouvernements militaires (1) qui répondaient aux quatre frontières vulnérables de la France : ces frontières étaient celles des Pays-Bas, de l'Allemagne, des Alpes et des Pyrénées. Dans l'ordre politique, ces quatre gouvernements se rapportaient d'ailleurs aux quatre principales sous-nationalités, franque, bourguignonne, romane et vasconne. Avant la formation des régiments, chacun de ces quatre gouvernements avait ses bandes de gens de pied distinctes : c'étaient, au nord, les bandes de Picardie et de Champagne; au midi, celles de Piémont et de Guyenne. A la fin du XVIe siècle, ces bandes se trouvaient remplacées par des régiments. Ainsi, dans notre opinion, le régiment de Navarre continuait, dans l'organisation de Hen-

(1) Voir tome 1er, pages 52, 56 et 84.

ri IV, les bandes anciennes de la Guyenne, l'élément gascon, que l'on voit toujours compté soigneusement à part dans les dénombrements des armées du temps de Louis XII et de François Ier. Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi, sous Henri IV, le titre de Navarre a prévalu sur celui de Guyenne.

Ce point établi, nous allons faire un rapide historique des bandes de Guyenne, en faisant remarquer qu'elles se composaient d'hommes recrutés dans les provinces du Midi relevant directement de la couronne, et de gens de pied basques et gascons, que le roi de Navarre devait fournir à son suzerain.

Six mille archers gascons, fils et petit-fils des célèbres archers du prince Noir, marchent à l'avant-garde de l'armée que Charles VIII conduit en 1494 en Italie. Quatre mille autres suivent Louis XII lorsque ce roi passe à son tour les Alpes en 1498.

En 1512, les soldats de la Guyenne protégent le roi de Navarre contre une invasion des Espagnols et des Anglais.

En 1515, François Ier emmène avec lui 6,000 Gascons : un des plus illustres guerriers de l'époque est à leur tête. Sous les ordres de Pierre de Navarre, ils se distinguent à Marignan.

De 1521 à 1523, la France cherche à rétablir la maison d'Albret dans son petit royaume de Navarre, objet de la convoitise de l'Espagne. Le sire de Lesparre franchit les Pyrénées avec 6,000 Gascons, s'empare de Pampelune et répand la terreur jusqu'à l'Èbre ;

mais, assailli bientôt par des forces supérieures, il recule et rallie l'armée de l'amiral de Bonnivet, gouverneur de la Guyenne, qui prend Fontarabie. Cependant l'armée d'Italie venait d'éprouver un revers à la Bicoque et les Suisses l'avaient abandonnée; 14,000 Gascons partent pour les remplacer, et les Espagnols redeviennent momentanément les maîtres sur la frontière des Pyrénées. Le fils de Pierre de Navarre, laissé avec 1,000 Basques dans Fontarabie, est obligé de rendre cette place à l'ennemi qui assiége ensuite Bayonne sans succès.

En 1527, Pierre de Navarre conduit de nouveau 6,000 Gascons en Italie; ils font des merveilles au siège de Naples, et, après la mort de leur chef, en 1528, les survivants se fondent dans les bandes de Piémont.

L'armée française, qui passa les Alpes en 1535, comprenait quatre bandes de Guyenne, de 500 hommes chacune, commandées par les capitaines Lartigue-Dieu, Blanche, Auguar et Wartis. On retrouve ces mêmes bandes en 1536 à la défense de la Provence.

L'entreprise sur le Roussillon fut préparée en 1541: « Montpezat, pour lors lieutenant du roy en Languedoc, outre *les forces ordinaires de la frontière*, faisoit assembler les légionnaires du Languedoc... (1), le

(1) Ce passage de Martin du Bellay est très-important pour la thèse que nous avons soutenue. Il montre qu'il y avait, en 1541, des *forces*

roy de Navarre en faisoit approcher d'autres de Gascongne.... » Ainsi les soldats de la Guyenne prirent part au siége de Perpignan en 1542.

A partir de ce moment, l'histoire ne fait plus que rarement mention spéciale des soldats gascons. La guerre a disparu de la frontière des Pyrénées, et les gens de pied des pays riverains de la Garonne vont habituellement servir en Italie, où leurs bandes se confondent avec celles de Piémont (1). Cependant La Popellinière, dans le dénombrement qu'il donne de l'armée qui occupa Metz en 1552, les sépare complétement des vieilles bandes de Picardie, de Champagne et de Piémont, et présente comme formant un bataillon distinct : les « Gascons, Armignacs, Basques, Béarnois, Langucdos, Périgourdins, Provençaux et Auvergnacs, faisans monstre de dix à douze mille hommes, duits et usitez à la guerre tant marine que terrestre (2). »

---

ordinaires pour la garde des frontières, et que ces forces étaient autre chose que les légionnaires.

(1) Si l'on s'en rapporte à l'anecdote suivante, les gens de pied français qui servirent en 1544 sous le comte d'Enghien, à la bataille de Cérisolles, étaient en grande partie gascons. Le marquis del Guasto, général de l'armée espagnole, dans son allocution au moment de combattre, fit remarquer à son aile gauche qu'elle allait avoir affaire à des Gascons, à des soldats presque espagnols, et que ceux-ci une fois vaincus, on aurait bon marché du reste de l'armée de France. Peut-être n'est-ce là qu'une gasconnade espagnole.

(2) Voir tome 1er, page 108.

Dans les années qui s'écoulèrent entre cette expédition célèbre et le commencement des guerres civiles, l'abandon de l'Italie et la cessation complète des hostilités vers les provinces méridionales eurent pour résultat de faire congédier la plupart des soldats gascons, et ce licenciement, qui devait profondément blesser les intérêts d'une population vaniteuse et remuante, plus brave que réfléchie, plus faite pour les aventures guerrières que pour les travaux pacifiques, ne fut pas probablement sans influence sur les rapides progrès que firent alors les idées de Calvin dans l'ancienne Aquitaine.

Aussi, pendant toute la durée des guerres de la Religion, ce pays fut-il *le grenier des forces* des armées protestantes. Dans les levées de boucliers de 1562 et 1567, les vétérans de la Guyenne coururent en foule se ranger sous les enseignes du prince de Condé et de l'amiral de Coligny, et formèrent de nombreux régiments; tandis que le roi n'avait pour lui dans cette partie de son royaume que quelques vieux soldats maintenus dans le devoir et dans la foi catholique par l'ascendant du valeureux Montluc.

Laissons de côté cette fraction des bandes de Guyenne, qui n'a rien de commun avec le régiment protestant de Navarre, et entrons dans l'histoire de celui-ci.

Nous avons avancé (1) que la première institution

(1) Voir tome Ier, page 168.

de ce corps était contemporaine de celle des régiments de Picardie, de Piémont et de Champagne, et qu'elle a dû avoir lieu à Tonnay-Charente dans les derniers jours de mai ou les premiers jours de juin 1569, au moment même où les régiments que nous venons de nommer étaient formés au camp de l'armée catholique à La Rochefoucauld.

L'exactitude de cette date, qui nous semble résulter déja des disputes de préséance si fréquemment soutenues par Navarre contre les autres vieux régiments, repose aussi sur quelques faits positifs que nous allons rapporter.

On peut, en effet, affirmer que la garde du roi de Navarre n'existait point en 1568; car cette garde eut, sans nul doute, entouré Jeanne d'Albret, quand cette princesse dut se réfugier à La Rochelle avec son jeune fils. Or, voici ce que nous dit La Popelinière, si soigneux des moindres détails : « La royne de Navarre et son fils quittent Nérac le 6 septembre 1568 avec Montamar, avec des gens de pied d'Armagnac; à Bergerac elle rencontre Piles avec ses trouppes de Périgord, Quercy et Auvergne.... Elle menoit trois régiments de Fanterie, que Gascons, que des pays prochains; l'un de vingt-trois enseignes sous Pilles, l'autre de dix sous le vicomte de Montamar, et celuy du vicomte Saint-Maigrin de neuf, et huit cornettes de cavalerie. » Aucun de ces corps n'est particulièrement signalé comme la garde du roi de Navarre. Il n'en est

point question davantage à cette époque dans les divers historiens des guerres civiles.

D'un autre côté, nous ne doutons point que l'anecdote suivante, rapportée par d'Aubigné, ne concerne les Gardes de Navarre. Au combat de Sainte-Gemme (15 juin 1570), où La Noüe mit en déroute une partie de l'armée catholique, le principal effort fut fait par « 200 enfants perdus (1) commandés par le capitaine Normand. » Au moment où les catholiques approchaient, Normand dit à ses soldats : « Compagnons, *recommandons-nous à Dieu et à Notre-Dame-de-Frappe-fort* : le premier qui tirera que sa bourre n'entre; je le tuerai, si j'en eschappe. » Or, cette invocation à Notre-Dame de Frappe-fort, qui sentait un peu le fagot, est restée traditionnelle dans le régiment de Navarre, et l'on verra en 1709, à Malplaquet, un capitaine recommander dans les mêmes termes à ses hommes de se mettre sous la protection de cette singulière patronne.

Il nous semble donc certain que l'institution des Gardes de Navarre est comprise entre ces deux dates, septembre 1568 et juin 1570, et nous ne croyons point nous tromper en la plaçant immédiatement après la bataille de Jarnac, au moment où l'armée protestante, restée sans chef par la mort du prince de Condé et de M. d'Andelot, proclama le fils de Jeanne d'Al-

(1) On sait qu'on désignait alors ainsi des soldats d'élite qui sortaient des rangs, de bonne volonté, dans les occasions graves.

bret, alors âgé de treize ans, chef et généralissime du parti calviniste.

Après la bataille de Jarnac, « l'amiral fit une re-« veüe de touttes ses forces près de Tonnay-Charente, « où se trouva la reine de Navarre avec le prince son « fils qu'elle présenta au gros de la cavallerie à part, « et puis à celui de l'infanterie ; et là, après avoir « presté un serment notable sur son âme, honneur et « vie, de n'abandonner jamais la cause, en reçut un « réciproque ; et quant et quant fut proclamé chef avec « cris et exultations ; les cœurs estant merveilleusement « esmeus par une harangue de la reine, qui mesla « d'une belle grâce les pleurs et les souspirs avec les « résolutions ; cette princesse ayant par les tressauts « du courage effacé les termes des regrets. » (*D'Aubigné.*) C'est en cette occasion que les réformés, dans leur enthousiasme, ont dû fournir spontanément une garde pour la sûreté du jeune roi de Navarre, l'espoir de leur parti.

Après la bataille de Moncontour, les débris de l'armée protestante se rallièrent à Saintes, et les chefs, ne voyant plus autour d'eux des forces suffisantes pour continuer de tenir la campagne, jetèrent leurs gens de pied dans les places, quittèrent Saintes le 18 octobre 1569, et, suivis seulement d'une poignée de gentilshommes, se retirèrent vers les Pyrénées. Jeanne d'Albret alla se renfermer dans La Rochelle avec les meilleurs et les plus dévoués soldats, et c'est cette garnison de La Rochelle que nous croyons pouvoir

considérer comme la première souche du régiment de Navarre.

On voit en 1570 cette garnison, sous la conduite du brave La Noüe et du capitaine Normand, contribuer puissamment à la défaite des troupes catholiques à Sainte-Gemme, et venir déposer aux pieds de la reine, qui les reçoit au perron de l'Hôtel-de-Ville de La Rochelle, « vingt-deux enseignes, dont les deux » blanches de France, » qu'ils avaient enlevées aux régiments connus depuis sous le nom de Gardes Françaises et de Piémont. C'était un magnifique début.

Cependant, Henri et les autres chefs réformés parcouraient les provinces voisines des Pyrénées et cherchaient à recomposer une armée. En passant vers le Roussillon (fin de mai 1570) « rencontrent des ban-
« douliers qui s'offrent à eux. Ces bandouliers, ra-
« mas de débauchez, qu'Espagnols, que Gascons, qui
« fleurdelysé, qui sans oreilles, qui fouetté et stygma-
« tizé de tous costés : en une seule chose gratieux,
« qu'ils prennent aussi bien l'or sans pezer que l'ar-
« gent sans compter. Or, ces bandouliers avoyent fait
« de bons services aux premiers troubles pour les ca-
« tholiques : mesmes Pero Loubia, avec quelques en-
« seignes de ces aventuriers, s'estoit fait remarquer
« aux siéges de Limoux, Montpellier et autres places.
« Les protestants s'être approchez de la montagne,
« et avoir ouy parler de la prud'hommie de ces gens
« de bien, en voulurent tirer un nombre à leur party,

« d'autant que pour être en continuel exercice d'ar-
« mes offensives, joint le naturel des nations voisines
« qui leur donnent estre, ils sont fort propres et plus
« naturels au maniement des armes, qu'à autres exer-
« cices : mesmement fort adroits à l'harquebuze, à la
« flèche, au combat de l'espée, la cape ou la ron-
« delle. Ne fallût aller trop loin en queste : car se
« persuadans de gagner plus en un jour à la suite du
« camp, qu'en trois mois à trancher les glaçons de
« ces froides montagnes, s'en offrit bon nombre au
« baron d'Ossun, et Dodou, chef de ces religieuses
« personnes, en mena d'une volte plus de cinq cens
« harquebuziers, qu'ils nommoyent *Pétrinats* (ou *Pé-
« dernals*), comme aucuns veulent dire de la forme
« qu'ils tiennent à tirer de la harquebuze qui est
« courte et renforcée, à long ressort et larges roues
« soustenues par la culasse, en façon de pied de chè-
« vre, qu'ils appuient contre l'estomach et poitrine,
« vers l'espaule..... Tellement que les princes feirent
« *leurs Gardes* de deux compagnies de ces gens : en-
« core que presque tous fussent de religion romaine. »
(*La Popelinière.*)

Le jeune chef des réformés, qui faisait sa première campagne, remonta la vallée du Rhône, puis celle de la Saône, grossissant toujours son armée, et entrant dans la ourgogne, il vint se heurter le 27 juin près d'Arnay-le-Duc contre une armée catholique envoyée à sa rencontre. « Tous les harquebuziers pro-
« testants étoyent montéz sur petits bidets pour mieux

« fournir à si longue traite. Leurs colonnels étoyent le « capitaine Saint-Jean, puîné du comte de Montgom-« mery; le jeune Briquemaut, le capitaine Rouvray « et Mossonnière qui avoit la charge des Pédernals, « *Gardes des princes* (Henri, roi de Navarre, et le « jeune prince de Condé)..... L'infanterie ayant mis « pied à terre, estoit divisée en deux, dont la plus « grande partie sous le régiment du capitaine Saint-« Jean, qui gardoit l'estang, regardant la bataille des « catholiques. Et plus bas estoit Mossonnière qui avoit « charge des Pédernals et quelques autres harquebu-« ziers. » Ainsi, il n'y a pas à en douter, voici un nouvel élément de la Garde du roi de Navarre. Ce prince ayant laissé ses vieux huguenots auprès de sa mère à La Rochelle, s'était recomposé une Garde avec ce qui lui était tombé sous la main (1).

Le combat d'Arnay-le-Duc amena un traité de pa-

(1) Henri IV, qui, à ses éminentes qualités de général et de roi était loin de joindre la scrupuleuse candeur dont s'est plu à l'orner Péréfixe, son excellent mais naïf historien, Henri IV, dont la morale politique et religieuse est résumée dans ce singulier acte de foi : « *Paris vaut bien une messe*, » ne regarda jamais de trop près dans la conscience des hommes qu'il faisait concourir à l'exécution de ses desseins. Huguenots fanatiques, catholiques mécontents, bandouliers, tout lui était bon, pourvu qu'ils fussent braves et qu'ils le servissent.

Devenu roi de France, et dans ses dernières luttes contre la Ligue, il accepta le concours de Jean-Charles, fameux chef de bohémiens qui lui amena les 400 plus redoutés coquins de toute l'Europe.

cification, bientôt suivi du mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Les soldats de l'armée calviniste, et notamment les compagnies qui avaient servi de Garde aux chefs des réformés, n'ayant plus d'occupation, et leur présence en France, pendant que Jeanne d'Albret et son fils étaient au Louvre, pouvant même être dangereuse par les méfiances qu'ils inspireraient, allèrent mettre leurs épées au service de la Hollande, où s'était aussi rendu La Noüe avec une partie des soldats huguenots de La Rochelle. Mais pendant qu'ils faisaient admirer leur valeur au siége de Mons qui eut lieu en 1572, la cour de France répondait à la confiance des calvinistes par le massacre de la Saint-Barthélemy. Peu de temps après cette horrible exécution, on alla mettre le siége devant La Rochelle révoltée. Henri de Bourbon, prisonnier de son beau-frère, fut contraint de prendre part à la guerre entreprise contre ses coréligionnaires et dut rappeler des Pays-Bas ses anciens Gardes, qui, ainsi que nous l'a dit La Popelinière, étaient en partie de religion romaine. Ils s'embarquèrent sur la flotte du roi, qui battit, en chemin, celle que le comte de Montgommery conduisait au secours de La Rochelle, et arrivèrent au commencement de 1573 devant cette ville qui comptait de nouveau La Noüe et Normand parmi ses défenseurs (1).

---

(1) On connaît ce trait d'un soldat calviniste, nommé Barbot, qui, renfermé seul dans un moulin placé près des murs de La Rochelle,

La Popelinière, d'Aubigné, Brantôme et une relation contemporaine du siége de La Rochelle, sont d'accord pour affirmer que les soldats venus des Pays-Bas formaient la Garde du roi de Navarre. En parlant de l'assaut livré à la place le 12 juin, Brantôme s'exprime ainsi : « Le roi de Navarre, qui ne venoit que « de frais dresser sa Garde, pria Monsieur (le duc « d'Anjou) qu'il fist la première pointe; qui la fit très « bien, et là fit beau voir, à tous leurs beaux mandils « neufs de velours jaune, avec du passement d'argent « et noir. Entr'autres premiers fut un La Flesche « d'Anjou, un La Cassagne et un La Tour, Gascons, « qui ne venoient que de frais du siége de Mons « d'avec monsieur de La Noüe, très braves et re- « nommez soldats. »

La Popelinière cite les Gardes de Navarre à l'assaut du 26 mai et donne à ce corps pour mestre de camp M. de Pauliac.

Enfin, la relation du siége de La Rochelle nous fournit ce renseignement : « Le 26 mai, le sieur du « Guast, qui étoit en garde avec son régiment, demanda « la pointe de l'assaut : ses enseignes y marchèrent « résolûment suivies de bon nombre de soldats qui

---

soutint un siége en règle contre une partie de l'armée royale, et parvint, par sa prodigieuse activité, et par les inflexions qu'il donnait à sa voix, à faire croire à l'existence d'une garnison respectable, et à obtenir une capitulation honorable. Ce soldat était de la compagnie du capitaine Normand, qui du haut du rempart l'excitait à se bien défendre.

« furent repoussés. Le capitaine Goas, ordonné pour « la recharge, se présenta bravement et fit abandon- « ner la brèche aux assiégés qui se retirèrent ensuite « dans les retranchements. Le sieur de Pouliac, qui « menoit les Gascons, donna le second rafraîchisse- « ment, mais les Rochelois jetèrent si grande quan- « tité de feux artificiels, grenades, cercles et autres « telles matières, que le capitaine Goas mort et le ca- « pitaine Pouliac blessé et le colonnel du Guast, ces « trois régiments se retirèrent.... Le sieur de Pouliac, « mestre de camp, mourut le 4 juin. »

A l'assaut du 12 juin, « on leur avoit commandé « que, quand ils seroient montéz sur le rempart, qu'ils « advisassent bien la contenance de l'ennemy et fis- « sent signe s'il y faisoit bon, ce qu'ils firent bien : « mais au lieu d'attendre que quatre ou cinq cents « montassent, comme les uns et les autres ils y alloient « tant qu'ils pouvoient, et ne leur en donnèrent le « loisir, et se mirent tous à cryer : Dedans, dedans, « ils sont à nous ; et donnèrent si grande allarme que « l'ennemi s'esveille, s'asseure, prend les armes, com- « mence à tirer à ceux des nostres qui estoient mon- « téz, qui prirent l'espouvante de telle façon, que nous « les vismes tomber avec si grande confusion et peur « sur nous, qui estions prêts à monter, et à deux es- « chellons, qu'ils nous renversèrent par terre, et cui- « dâmes estre crevez. » (*Brantôme.*)

Lorsque la paix fut faite avec les Rochelais, les Gardes de Navarre continuèrent de servir dans l'ar-

mée royale, et, en 1575, ils faisaient partie des troupes envoyées avec M. de Guise contre Thoré, fils du connétable de Montmorency, qui était à la tête des mécontents et de quelques troupes allemandes. Henri de Navarre était toujours retenu prisonnier à la cour de France; mais il s'agissait de combattre le parti des politiques. « Le roi de Navarre, dit d'Aubigné, y « envoya sa maison et ses Gardes, et sur tous ceux « qui sentoient le fagot et qui travailloient à sa li- « berté. » Le rusé Béarnais, en mettant ainsi, de bonne grâce, ses soldats au service de Catherine de Médicis et de Henri III, écartait tout soupçon contre lui et couvrait fort adroitement les projets de fuite qu'il méditait. Dans cette courte campagne, les Gardes de Navarre surprirent la ville de Réchicourt et son château, où ils entrèrent pêle-mêle avec la garnison, et se distinguèrent au combat de Dormans.

Au commencement de 1576, le roi de Navarre parvient à s'échapper avec Fervaques, Lavardin et autres au milieu d'une partie de chasse et se sauve à Saumur, où il est rejoint au mois de mars 1576 par tous ses partisans de Gascogne, Angoumois et Saintonge. Voici ce que nous apprend d'Aubigné au sujet de cette fuite : « La roine, soupçonnant le vigoureux esprit et « le corps laborieux de son gendre, le détenoit par les « gardes qu'on lui avoit donnés, qui estoient soldats « choisis, passionnez katholiques, et qui, la plus part, « avoient exécuté au massacre... tous affidez à la dé- « tention de ce prince; duquel la courtoisie et agréa-

« ble conversation *fit de ses geôliers ses Gardes*, et « (pour la plus part) exécuteurs de ses volontés. »

Nous rencontrons donc ici un troisième élément des Gardes de Navarre, et ce fut dans cette année 1576, au moment où se préparait la prise d'armes, connue sous le nom de *guerre des amoureux,* que dut avoir lieu la fusion des divers corps, qui avaient successivement servi près de la personne du Béarnais, en un seul régiment, dont le commandement fut donné à Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, et qui porta indifféremment, dans l'armée protestante, le titre de Gardes ou de régiment-colonel.[1]

Ainsi, en résumé, ce corps fut composé : d'abord des débris de ces vieux huguenots de Jarnac et de Tonnay-Charente, « la vieille semence du roy de Na-« varre, » qui s'étaient renfermés dans La Rochelle avec Jeanne d'Albret et La Noue; puis des restes de ces Pédernals des Pyrénées, soldats licenciés des guerres d'Italie, qui, faute de mieux, et par manière de passe-temps, détroussaient les voyageurs dans les gorges du Roussillon : catholiques la plupart, mais catholiques philosophes, ils s'étaient attachés à la fortune du chef du parti calviniste, parce que ce chef était jeune, était brave, que sa foi religieuse était légère, et que l'avenir et la fortune étaient devant lui. Ils s'étaient battus pour lui à Arnay-le-Duc contre les catholiques; ils s'étaient battus avec lui sous les murs de La Rochelle contre les protestants; ils s'étaient battus à Dormans par son ordre contre les politiques, et

ils étaient prêts à combattre tout ce qui voudrait s'opposer à la fortune du futur roi de France. Enfin, aux huguenots et aux Pédernals étaient venus s'ajouter quelques officiers et soldats royaux, fascinés par le charme de la personne du Béarnais, et auxquels celui-ci était peut-être parvenu à faire comprendre que l'efféminé Henri III allait être le dernier des Valois, et qu'après Henri III, les vrais Français devaient aider Henri de Bourbon à défendre sa couronne contre l'ambition des princes lorrains.

Un prétexte ramena la guerre en 1577. Henri III avait accusé sa sœur Marguerite d'avoir un commerce scandaleux avec le vicomte de Turenne. Les accusés protestèrent de leur innocence, et le Béarnais, feignant un grand ressentiment de l'outrage fait à l'honneur de sa femme, prit aussitôt les armes. Henri III lui envoya des ambassadeurs pour le calmer. « Ils le « trouvèrent en campagne avec 2,500 harquebuziers « sous les régimens de ses Gardes, *où commandoit La-« verdin* comme collonel de l'infanterie, de Saint-Ma-« grin et de La Roque-Besnac. » (*D'Aubigné.*) Cette levée de boucliers donna lieu au siége de Marmande et à l'entreprise de Saint-Macary, où les Gardes furent assez maltraités. On fit ensuite le siége de Villefranche en Périgord ; le régiment y donna l'assaut, et y perdit Le Camus, son premier capitaine.

D'Aubigné nous raconte ensuite que le régiment-colonel du comte de Lavardin prit ses quartiers à Villeneuve-d'Agen ; que lui, d'Aubigné, y eut une dispute

avec Lavardin, et que celui-ci, appelé en duel, voulut le faire assassiner. « Il descouvrit dix-huict *katho-« liques* des Gardes, qui aïans laissé le *mendil jaune,* « s'estoient venus cacher en une petite maison à pro-« pos pour faire le holà. » Ainsi, c'est bien toujours le même corps et la même livrée.

A la paix, le régiment se rendit d'Agen à Lectoure, et Lavardin, ayant quitté, en 1578, le service du roi de Navarre (1), le corps fut réduit à une seule compagnie. Celle-ci accompagna Henri au pays de Foix dans les chasses à l'ours qu'il entreprit pour s'entretenir la main, et peut-être aussi pour s'éloigner de la reine Marguerite, dont la conduite lui donnait peu de satisfaction. L'histoire nous apprend que dans une de ces chasses, un ours blessé culbuta dans un précipice onze Gardes de Navarre.

Henri recommença la guerre en 1579, après avoir ajouté une seconde compagnie à ses Gardes. L'attaque de Cahors eut lieu le 5 mai 1580. « Henri, dit « d'Aubigné, fit son ordre ainsi : il donna aux pétar-« diers (2) six soldats de ses Gardes bien choisis; à « trente pas d'eux marchoit le baron de Salignac, ac-« compagné de Saint-Martin (3), capitaine de ses *nou-« velles Gardes,* et de dix-huit bons hommes; Roque-« laure, commandant une troupe gaillarde (la plus

(1) Lavardin fut fait maréchal de France en 1595.

(2) Cahors est la première ville où l'on soit entré en brisant les portes avec le pétard.

(3) Charles Leclerc de Saint-Martin. Il fut tué à la prise de Cahors.

« part de la maison du roi), soustenoit Salignac.» Le récit de Sully, plus développé, confirme tout ce que dit d'Aubigné relativement aux Gardes. « Il fai- « soit un fort grand chaud et un tonnerre violent, « mais sans pluie. Deux pétardiers, secondés de dix « soldats des plus déterminés des Gardes du prince, « marchèrent avant nous, comme devant nous ouvrir « un passage dans la ville. Ils étoient suivis de près « par vingt autres fantassins et trente cavaliers, aussi « des Gardes du roi, conduits par Saint-Martin, leur « capitaine; quarante gentils hommes, commandés « par Roquelaure, et soixante soldats de la Garde, « composèrent un autre corps et marchèrent en- « suite. Le roi de Navarre, à la tête de 200 hom- « mes, partagés en quatre bandes, venoit après nous. « Le reste de sa petite armée, qui composoit un « gros de mille à douze cents arquebusiers en six « pelotons, fermoit la marche. Il y avoit trois portes « à forcer, qu'on se hâta de renverser avec le pétard, « après lequel on employoit la hache : les ouver- « tures étoient si étroites, que les premiers ne purent « pénétrer qu'en rampant sur le ventre. Au bruit du « pétard, les assiégés prennent les armes... Il fallut « essuyer un choc qui fut terrible. Arrivés à la place, « nous trouvâmes des barricades qu'il fallut renver- « ser. Le roi y rompit deux pertuisanes, et ses armes « y furent marquées de plusieurs coups de feu et de « main... Il se passa cinq jours et cinq nuits tou- « jours combattant. Tout le monde étoit découragé.

« Henri seul étoit ferme, et disoit : Il est dit là-haut « ce qui doit être fait de moi en cette occasion. Sou-« venez-vous que ma retraite hors de cette ville sera « la retraite de ma vie hors de ce corps. Il y va trop « de mon honneur d'en user autrement : ainsi qu'on « ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou « de mourir. »

Après des prodiges de valeur, le roi de Navarre, couvert de blessures et de gloire, emporta, à la tête de ses Gardes, les dernières barricades, et arracha aux assiégés leurs dernières armes. Après ce brillant exploit, il passa en Guyenne, où il lutta héroïquement avec des forces inférieures contre Mayenne.

Ayant appris que le maréchal de Biron était aux environs de Tonneins, il résolut de l'aller attaquer. « Il marcha avec 300 bons chevaux et *rien que* « *ses deux gardes*, qui faisoient soixante arquebusiers. « Il alla dresser son embuscade à la garenne de Ton-« neins, où aïant logé ses gardes... il passa outre avec « sa cavalerie... Divetière commandoit *la nouvelle* « *garde ;* La Porte commandoit *l'ancienne* et se distin-« gua fort en cette affaire, où avec trente soldats des « meilleurs de la France, il attendit à bout touchant « les coureurs ennemis. »

On voit par ce qui précède que la garde du roi de Navarre à cette époque ne formait plus un régiment, mais qu'elle se composait seulement de deux compagnies séparées, distinctes, une vieille et une nouvelle, et que chacune de ces compagnies devait être

d'environ 100 hommes, 70 piquiers et 30 arquebusiers.

En 1585, on trouve les deux Gardes du roi de Navarre à Nérac, où se tenait sa cour. La guerre reprit en 1587, et la célèbre bataille de Coutras fut livrée le 20 octobre de cette année.

« Avant qu'entrer au combat, le roi de Navarre et « ceux de la Religion s'estant prosternés en terre pour « prier Dieu, le duc de Joyeuse les regardant comme « gens qui paroissoient jà tout humiliés et abbattus, « dit à Monsieur de Lavardin : Ils sont à nous; voyez-« vous pas comme ils sont à demy battus et défaits : à « veoir leur contenance, ce sont gens qui tremblent. « — Ne le prenez pas là, luy respondit monsieur de « Lavardin, je les connois mieux que vous; ils font « bien les doux et chattemittes; mais que se vienne à « la charge vous les trouverez diables et lions, et vous « souvenez que je vous l'ay dit. »

Le choc des catholique fut impétueux : « Dans le « premier désordre du combat, les capitaines tenans « la bataille pour perdue s'écrièrent : Il faut aller « mourir dans le bataillon. Aussitôt entrepris que dit, « ils vont faire beau feu dans le bout des picques ; « jettèrent l'harquebuze à la main gauche et l'espée « au poing battent sur le bois. Quelques-uns empoi-« gnant les picques de ceux qui estoient par terre, en-« trent et se précipitent dans leurs ennemis, les per-« cent et mettent en désordre ce bataillon. » Cette audacieuse prouesse fut exécutée par les mousquetai-

res des régiments protestants dont les piquiers étaient entremêlés avec la cavalerie. D'Aubigné ne nomme point les Gardes de Navarre à la bataille de Coutras, mais ils y étaient indubitablement; il cite, d'ailleurs, parmi les plus intrépides, le régiment de Valirault, avec lequel les Gardes furent incorporés peu de temps après.

Il résulte évidemment de plusieurs passages de d'Aubigné et autres contemporains qu'à la fin du XVIe siècle, la plupart des arquebusiers de l'infanterie étaient montés. Voici ce qu'il dit sur la bataille de Coutras : « Plusieurs ont trouvé et descrit le gain de « cette bataille comme miraculeux; je n'en juge pas « ainsi, pour ce que du parti des catholiques, il n'y « avoit qu'environ 5,000 hommes de pied, à la vérité « mieux couverts; les autres n'estoient que 500 moins, « et en récompense de ce, que c'estoyent presque tous « harquebusiers à cheval, et par conséquent escoupe- « taires; aussi estoit-ce la fleur de huict régimens, en- « tre lesquels il y avoit quantité de capitaines et offi- « ciers... »

Les Gardes de Navarre étaient particulièrement dans ce cas, et cette circonstance n'a pas peu servi à embrouiller leur histoire; car il est difficile de suivre une troupe que les chroniques présentent tantôt à pied, tantôt à cheval.

En 1588, l'armée calviniste guerroya en Poitou, Saintonge et Aunis. Après le combat des Herbiers, Henri poursuit les catholiques dans la direction de

Nantes. « *Les deux gardes du roi de Navarre ayant « mis pied à terre*, le combat s'échauffe et le régiment « de Jarzé est entièrement défait. » Huit drapeaux et 400 prisonniers restèrent entre les mains des Gardes. On fit ensuite le siége de Beauvoir-sur-Mer : les Gardes y étaient avec leurs mandils jaunes. « Pendant que le « duc de Nevers assiégeoit Montaigu, le roi de Navarre « qui étoit à La Rochelle, envoya par mer au secours du « château de la Garnache menacé, deux compagnies de « ses Gardes, sous la conduite des capitaines d'Aubi- « gny (1) et La Robinière. La Garnache fut assiégée au « mois de décembre et se rendit en janvier 1589. »

Cependant Henri III, qui depuis l'assassinat du duc de Guise, était serré de près par la Ligue, s'était jeté dans Tours, et appelait à son secours le roi de Navarre. Celui-ci passe au mois d'avril la Loire à Saumur et se rapproche de Tours. L'entrevue des deux rois eut lieu le 30 au château de Plessis-lès-Tours. « Le « Béarnois s'y rendit avec ses gardes, que conduisoit « le capitaine Bertrand de Vignolles (2). Tous avoient « l'écharpe blanche. Le roi seul portoit un manteau « d'escarlate. Vestu d'ailleurs en soldat, le pourpoint

(1) C'est le fameux Théodore-Agrippa d'Aubigné.

(2) Bertrand de Vignolles est déjà désigné comme capitaine des Gardes en 1588. Il semblerait donc qu'il y avait cette année plus de deux compagnies. Un document cité par Daniel indique, en effet, que cette garde comptait alors quatre compagnies. Nous avons adopté cette donnée, et nous avons compté Vignolles parmi les mestres de camp du régiment.

« tout usé sur les espaules et aux costés de porter la « cuirasse ; le hault de chausses de velours feuille-« morte (1), le chapeau gris avec un grand pennache « blanc, où il y avoit une très belle médaille. »

Ce fut le 8 mai 1589 que le duc de Mayenne attaqua Henri III dans Tours. Crillon, avec les Gardes Françaises, n'avait pu tenir dans le faubourg Saint-Symphorien. Il n'avait eu que le temps de fermer la porte du faubourg à l'extrémité du pont. Les ligueurs, couronnant les hauteurs de leur canon et de leurs mousquetaires, couvraient le pont de feux, et personne n'osait s'aventurer à le traverser pour aller défendre cette porte, dernière ressource de Henri III, quand, à sept heures du soir, l'infanterie protestante arriva. « La lune estoit belle et claire, les sentinelles du duc « de Mayenne voyoient que les sentinelles qui estoient « dans les isles avoient des écharpes blanches; ils « jugèrent incontinent que les troupes du roy de Na-« varre estoient arrivées... » Lorsqu'ils aperçurent les réformés, les soldats de la Ligue, oubliant leur haine religieuse pour ne se souvenir que du meurtrier des Guise, leur criaient : « Braves huguenots, gens d'hon-« neur, ce n'est pas à vous à qui nous en voulons; « c'est à ce perfide, à ce coyon, qui vous a tant de fois

(1) Cette couleur feuille-morte était celle des drapeaux d'ordonnance de Navarre. Ces drapeaux, ainsi que le drapeau-colonel, portaient les armes de Navarre en or au centre de la croix, et sur chaque branche trois fleurs de lys et une couronne royale, également en or.

« trahis, et qui vous trahira encore... » (*D'Aubigné, Chronologie novennaire.*)

Après la retraite de Mayenne, les deux rois, ayant juré de n'employer leurs forces réunies que contre la Ligue, leur ennemi commun, prirent la route de Paris. Le roi de Navarre établit son quartier à Meudon, bloquant les faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques. Quelques jours après, le 2 août, le Béarnais était reconnu par la majeure partie de l'armée comme le successeur légitime de Henri III assassiné.

C'est dans cette circonstance que Henri IV, faisant passer les intérêts de sa politique avant ses affections personnelles, et, pour ne point éveiller la susceptibilité des Gardes Françaises qui se dévouaient complétement à son service, éloigna de lui ses fidèles charbonniers (1) et les incorpora, le 2 août, avec un des plus braves régiments protestants, que commandait le mestre de camp François de Valirault. Le nouveau corps, composé de dix compagnies, fut mis en garnison à Clermont, Creil et Gisors, au moment où le roi passa en Normandie.

Valirault eut, dit-on, la promesse que son régiment serait constitué plus tard, quand le calme serait rendu au pays, en second régiment des Gardes; mais cette promesse, comme bien d'autres dont Henri IV

(1) D'après Daniel, on donnait ce nom aux Gardes de Navarre, parce qu'ils étaient vêtus à la mode de leur pays, en drap brun.

n'était pas avare, ne fut point tenue. Le corps porta le nom de son mestre de camp tant que celui-ci vécut, et le 22 mars 1594 il prit le titre de Navarre en souvenir de son origine et des montagnes qui avaient vu naître Henri IV. Il fut en même temps mis sur le même pied que les autres vieux corps.

D'après les Mémoires du duc d'Angoulême, Valirault était en 1589 au combat d'Arques. Il aurait alors momentanément quitté les villes dont on lui avait confié la garde. On le voit en 1591 au siége de Chartres, où il dispute le pas au régiment de Picardie. Henri eut besoin de toute son énergie pour terminer cette contestation. La même année il est au siége de Rouen, et il suit le roi dans toutes ses expéditions aventureuses.

En 1594, après la mort de Valirault, le régiment fut donné au baron de Boësse de Pardaillan, qui y incorpora un régiment de son nom qu'il possédait. Peu de temps après, Navarre accompagna Henri IV à son entrée solennelle dans Paris. Il comptait alors dix-huit compagnies. Il marcha cette même année au secours de La Capelle, assiégée par les Espagnols, et ensuite au siége de Laon, où il débuta en délogeant l'ennemi d'un bois qu'il occupait dans les environs. Il se signala le 17 juin à l'attaque de l'escorte que Mansfeld, gouverneur de Laon, envoyait au-devant d'un convoi de vivres. Il fut dans ce combat chargé d'attaquer le corps de bataille qui, après la déroute des deux ailes, s'était retranché derrière

des chariots, et qui lui fit éprouver de grandes pertes. Le lieutenant-colonel de Favolles y reçut de si graves blessures qu'il en mourut peu de jours après.

Navarre monta plusieurs tranchées au siége de Laon : il y déploya dans toutes les occasions une valeur décidée. Le capitaine La Bourdinière y fut tué.

En 1595, le régiment passe en Bourgogne avec le maréchal de Biron. Il fait le siége des châteaux de Beaumont et de Dijon, et assiste le 5 juin au combat de Fontaine-Française. Revenu en Picardie à la fin de cette année, il est appelé au mois de novembre au blocus de La Fère, et chargé de la construction de deux forts, au moyen desquels on devait empêcher tout secours d'entrer dans la place. Le régiment y passe l'hiver et prend une part active au siége de cette ville, qui se fit au printemps de 1596.

En 1597, Navarre marcha sous les ordres de Biron à l'attaque d'Arras, qui ne réussit point faute d'un pétard dont l'effet manqua. Dans cette occasion le régiment resta bravement, mais inutilement, sur la contrescarpe exposé aux feux de la place. Il joignit ensuite le roi au siége d'Amiens : « Il y fut employé « aux plus dures besongnes du siége et redouté par « ceux du dedans, qui se retenoyent de sortir le jour « qu'ils le savoyent en garde, pour avoir esté reçeus « par ces Gascons deux ou trois fois fort rudement. Ils « les appeloyent *Luteranos*, parce que c'estoit la vieille « semence du Roi de Navarre, bien qu'il y eust plu-

« sieurs Katholiques parmi eux. » Le lieutenant-colonel Jean-Robert de La Limaille fut tué à ce siége. L'année suivante, Navarre suit le roi à Nantes, et il part de là pour aller prendre ses quartiers dans les places frontières de la Flandre.

Il fit partie en 1600 de l'expédition de Savoie, et contribua puissamment à la prise de Bourg-en-Bresse, dont le gouvernement fut donné au mestre de camp de Pardaillan, et où le régiment resta en garnison pendant tout le reste du règne de Henri IV. Un détachement du corps fit partie en 1610 de l'expédition de Juliers, et Navarre quitta enfin Bourg en 1611, après l'avoir démantelé, pour se rendre dans la Picardie.

En 1615, les troubles prenant de la gravité, Navarre se dirige sur le Bec-Choisy, rendez-vous des troupes que devait commander le maréchal de Bois-Dauphin contre les princes mécontents. Sept compagnies surprises en marche par le duc de Mayenne sont taillées en pièces au passage du pont d'Hermes, à trois lieues de Beauvais. A la fin de cette campagne, qui n'offrit rien de bien remarquable, le régiment fut envoyé en Touraine pour s'assurer de l'Isle-Bouchard et de Chinon. Ces places ne firent aucune résistance, et le marquis de Bassompierre, qui commandait l'expédition, laissa dans chacune d'elles deux compagnies de Navarre.

En janvier 1616, le régiment joint l'armée du duc de Guise en Guyenne. Cette armée passe en Champa-

gne en 1617 et prend les places de Réchicourt, Rosoy, Château-Porcien, Laon et Rhétel (1).

En 1620, la reine-mère, Marie de Médicis, suscite de nouveaux troubles. Navarre se rendait à l'armée du roi en Normandie, quand, en passant par Paris, son lieutenant-colonel, M. de Geoffre, propose à Bassompierre de s'emparer de Vendôme et de son château. Quatre cents hommes du corps partent immédiatement et s'en rendent maîtres sans coup férir. Cette expédition fut cause que Navarre ne put arriver à temps pour coopérer à l'affaire des Ponts de Cé le 7 août. Après l'accommodement qui suivit ce combat, le régiment accompagna Louis XIII dans son voyage de Béarn.

Il fit avec Picardie et Champagne tous les siéges de 1621. Il était à Saint-Jean-d'Angély, à Nérac, à Clérac, à Montauban et à Monheurt. Le capitaine Bois-Verdun fut tué à l'attaque du faubourg Taillebourg de Saint-Jean-d'Angély. A la fin de cette campagne il

(1) Le mestre de camp Pardaillan quitta cette année le commandement du régiment. Il obtint un brevet de maréchal de camp le 22 mars 1619, et périt assassiné en octobre 1621. » C'étoit un brave « gentilhomme, mais cruel, qui avoit fait plusieurs duels, au pre« mier desquels n'ayant pas voulu tuer celui contre qui il se battoit, « et ayant été depuis contraint de remettre l'épée à la main contre « lui, pour la même querelle, il prit la résolution de ne jamais don« ner la vie à son ennemi, ce qu'il observa avec grande inhuma« nité. » (*Mémoires de Richelieu.*) Il s'était battu vingt-deux fois en duel. Son successeur, le marquis de Thémines, fut fait maréchal de camp en 1621, et périt au siége de Montauban la même année.

fut envoyé en quartiers d'hiver à Saumur. Il en sortit en 1622 pour joindre à Nantes l'expédition que le roi voulait conduire contre M. de Soubise, dans l'île de Rièz entre les Sables-d'Olonne et Saint-Gilles. Trois compagnies restèrent à Saumur pour achever la démolition des fortifications de cette ville. Les autres se couvrirent de gloire à la célèbre entreprise de l'île de Rièz. Dès l'arrivée de l'armée sur les lieux, Navarre se loge dans les retranchements du Pont-d'Arou, près de la Croix-de-Rièz, pour empêcher l'ennemi d'en sortir. Le lendemain, partagé en trois bataillons, il emporte le bourg avec la plus grande valeur. Dans cette affaire, où les troupes traversèrent pendant la nuit un large bras de mer avec de l'eau jusqu'aux épaules, et forcèrent Soubise à évacuer un poste où il se croyait inattaquable, Navarre fut constamment au premier rang avec les Gardes Françaises. Il s'en fut de là au siége de Royan. A la quatrième garde qu'il y monta, il eut ordre d'attaquer la pointe du bastion de Soubise. Le sergent Lafontaine, détaché à cet effet avec quatorze hommes et soutenu par sa compagnie, s'élança avec tant de courage sur le parapet, qu'il en chassa l'ennemi et s'en rendit maître.

Le régiment fit ensuite le siége de Sainte-Foy, celui de Négrepelisse, où fut tué le capitaine d'Esguilly, et celui de Saint-Antonin, où son mestre-de-camp, le comte de Frontenac-Palluau fut mortellement atteint de deux coups de mousquet. « C'étoit, dit Bassompierre, un brave jeune homme et qui avoit bien le

« cœur au métier. » Navarre passa ensuite dans le Languedoc : il contribua à la prise de Bédarieux et de quelques autres petites places. Au mois d'août il se trouvait devant Montpellier où il servit avec les Gardes Françaises. Il eut dans ce siége de nombreuses occasions de signaler sa bravoure. A la sortie du 11 septembre, 600 hommes, conduits par le lieutenant-colonel de Geoffre, le sergent-major Campis et les capitaines Porcheux et Deschamps, chargent vigoureusement les assiégés qui venaient de ruiner les travaux et les forcent à rentrer en désordre dans l'ouvrage à cornes. Campis et Porcheux furent blessés dans cette occasion. Deschamps, qui se laissa trop emporter par son ardeur, reçut quatre coups d'épée et fut fait prisonnier. Le 13 septembre, Navarre contribue à la prise de l'ouvrage à cornes. Le 2 octobre, on attaque un ravelin défendu par deux batteries de la ville. Malgré le mauvais succès des mines qui étaient contre-minées, le régiment s'élance sur le parapet et y engage un combat qui dure quatre heures, coûte la vie à beaucoup de braves gens et n'amène aucun résultat. Les capitaines Le Féron, du Bordet, d'Hérans et Frenelles y perdent la vie; les deux premiers avaient été frappés par la même balle de mousquet. Peu après, les habitants de Montpellier firent leur paix avec le roi, et le régiment resta en repos jusqu'en 1627. Cette année il se rendit à Marans à l'assemblée de l'armée qui devait faire le siége de La Rochelle.

Navarre arriva devant cette ville le 10 août et détacha bientôt 800 hommes à l'île d'Oléron, où ils s'embarquèrent avec le maréchal de Schomberg pour la glorieuse expédition dont le résultat fut l'expulsion des Anglais de l'île de Ré.

En 1629, Navarre fait partie de l'armée de Savoie et se trouve à l'attaque des barricades du Pas-de-Suze. Suivant Bassompierre il ne fit pas très-bien ce jour-là. A la paix qui fut conclue aussitôt après, le roi, se méfiant du duc de Savoie, laissa, avant de rentrer en France, quelques régiments campés devant Suze, Navarre en était (1). Dès l'année suivante il fallut de nouveau recourir aux armes. Le régiment passa en Piémont, avec le duc de Montmorency, et se trouva, le 23 juillet, à la prise du château de Saluces, où furent tués les capitaines Chaunay et Dubreuil et le lieutenant Desmarets, et le 6 août à l'attaque des retranchements du pont de Carignan. Dans cette occasion, « le mestre de camp Saint-Simon ne put pas « souffrir que Picardie entrât avant lui dans la place et « s'y glissa seul par un trou où l'on eût eu peine à « passer sans armes (2). » La paix se fit la même année et le régiment revint en France.

En 1631, douze compagnies allèrent relever à

(1) Le marquis de Tavannes qui le commandait alors fut fait maréchal de camp, le 24 décembre 1629.

(2) Ce Saint-Simon, qu'il ne faut pas confondre avec le favori de Louis XIII, fut fait lieutenant-général en 1642.

Compiègne les compagnies des Gardes Françaises qui gardaient la reine-mère. L'année suivante, Navarre se rendit en Languedoc, où le duc d'Orléans et le duc de Montmorency avaient levé l'étendard de la révolte. Un horrible accident arriva le 17 octobre au passage du pont de Cabouzas, près de Carcassonne. Il avait fait un si violent orage que des arbres déracinés, emportés par le torrent, vinrent frapper une pile du pont et la rompirent au moment même où le régiment le franchissait. Une soixantaine d'hommes périrent. Après la bataille de Castelnaudary, Navarre suivit le roi à Toulouse. Au mois de mai de cette même année 1632, cinq compagnies s'étaient rendues à Calais. Elles firent partie de l'armée de Picardie et hivernèrent en Champagne.

En 1633, le régiment entier fut employé en Lorraine, et prit part à toutes les expéditions qui amenèrent la soumission de ce duché. Au siége de Nancy, il avait son quartier à Champigneulle. Après avoir passé l'hiver à Saverne et suivi le maréchal de La Force dans quelques courses en Alsace et en Lorraine, Navarre arriva, au mois de juin 1634, devant La Mothe, qui capitula le 26 juillet, et dont le commandement fut donné au capitaine de Périgal. Il marcha ensuite au secours de Heidelberg, où Lafontaine, enseigne de la mestre-de-camp, fut tué.

Navarre ouvrit la campagne de 1635 par la prise de Spire, qui coûta la vie au lieutenant Marcus. Employé ensuite, sous le maréchal de La Force, à la

poursuite de l'armée du duc Charles de Lorraine, il rencontra, le 24 mai, dans sa marche, 800 Impériaux, postés par le général Mercy près du village de Fresche avec huit escadrons des vieux régiments de Jean de Werth. Ces troupes, établies sur une hauteur qui dominait la route par où devait défiler l'armée française, lui interceptaient le passage. Elles furent forcées dans leurs retranchements, et les enfants perdus de Navarre, commandés par le capitaine de Valin, eurent la plus grande part à ce beau fait d'armes. Le major La Roquette y fut tué.

En 1636, après avoir passé l'hiver à Troyes, le régiment fut envoyé en Franche-Comté, et fit le siége de Dôle. Le 27 juin, il battit et força à rentrer dans la place une sortie qui venait d'écraser le régiment de Tonneins. Après la levée du siége de Dôle, il se rendit en Picardie, et hiverna dans le Boulonnais. Il ne quitta ses cantonnements qu'au mois d'août 1637 pour marcher au siége de La Capelle, et ensuite à celui de Damvilliers. Il perdit le lieutenant de Poile devant cette dernière place.

Navarre, qui avait passé l'hiver en Normandie, se rassembla, en 1638, à Neufchâtel, et partit de là pour l'armée de Flandre. Le 21 mai, il était à l'attaque du château de Saint-Pol, qui se rendit sur-le-champ. Il en prit possession, et rejoignit ensuite l'armée au siége de Saint-Omer. On venait d'y ouvrir la tranchée, quand nos lignes furent attaquées, le 8 juillet, par le prince Thomas de Savoie, du côté des marais.

L'ennemi s'était déjà emparé de trois redoutes. On y envoya Navarre, qui, pour joindre les Espagnols, dut traverser le marais sur des fascines, et les canaux avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Malgré ces difficultés, il aborde vigoureusement une de ces redoutes; mais, après de longs et vains efforts, il est obligé de battre en retraite avec perte de 300 hommes, tués ou blessés. Le mestre de camp d'Avaugour, le lieutenant-colonel Fontenay, dit Coup-d'Épée (1), les capitaines Montbléru et d'Angerville, étaient parmi ces derniers. D'Angerville mourut de ses blessures. On fut forcé de lever le siége de Saint-Omer. Navarre trouva une compensation à cet échec dans la prise de Renti, qui battit la chamade sous ses drapeaux. Il passa de là en Lorraine sous les ordres du duc de Longueville et du marquis de Feuquières; il se trouva au combat et à la prise de Blamont et à celle de Lunéville. Après ces opérations, un détachement de 100 hommes, commandé par le capitaine Sainte-Croix, se rendit au siége de Brisach.

Le régiment était, en 1639, au siége de Thionville.

(1) Tallemant des Réaux, qui raconte de plaisantes histoires sur Fontenay Coup-d'Épée, dit qu'il mérita ce surnom pour avoir abattu d'un coup d'épée l'épaule d'un sergent, qui le voulait arrêter pour quelque peccadille. Fontenay finit par se marier, et comme cela arrive souvent aux braves, il devint si petit garçon devant sa femme, que, quand celle-ci grondait, il s'allait cacher dans un grenier à foin. Il avait quitté le corps en 1638, pour prendre une compagnie aux Gardes.

Il occupait un poste avancé du côté de Luxembourg : aussi eut-il à soutenir le premier choc de Piccolomini, quand ce général vint, le 7 juin, attaquer les lignes françaises. Il réussit à gagner un coteau, sur lequel il tint ferme pendant quelques heures ; mais, n'étant pas appuyé, il fut obligé de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Le mestre de camp marquis de Fors y fut blessé et fait prisonnier, après avoir rallié cinq fois ses compagnies pour les ramener à la charge. Le lieutenant-colonel de Saint-Simon-Montbléru fut tué ; Lavergne, premier capitaine, reçut plusieurs coups de pistolet, et fut pris en cherchant à dégager son général blessé. Après cette fatale journée, Navarre fut envoyé à Sainte-Menehould pour se rétablir, et rejoignit avant la fin de la campagne le maréchal de Châtillon, qui reprit Ivoy aux ennemis. Le capitaine Coquerel fut tué à ce siége.

En 1640, Navarre est à l'investissement d'Arras. Le 5 juillet, il repousse une sortie de 900 hommes. Il se signale à la reprise du fort Rantzaw. Le marquis de Fors, qui n'avait que vingt ans, fut mortellement frappé dans cette action, et le régiment fut donné au marquis de Montglat, qui a laissé des mémoires intéressants sur les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

La campagne de 1641 s'ouvrit par le siége d'Aire, Navarre était de tranchée dans la nuit du 15 au 16 juin, quand le cardinal Infant se présenta pour attaquer nos lignes. La bonne contenance des troupes lui fit changer de dessein, et il se retira. Le régiment

perdit à ce siége, qui fut fort long, son major, M. Belloyer et le capitaine de Villers-Houdan, tués tous deux à l'attaque de la demi-lune. Le lendemain de la capitulation, on apprit que les Espagnols, victorieux à la Marfée, venaient au secours d'Aire. Le maréchal de La Meilleraye marcha à leur rencontre; mais, n'ayant que 15,000 hommes à leur opposer, il se tint sur la défensive. Navarre fut placé sur une hauteur boisée, d'où il incommoda beaucoup l'ennemi. Après une longue canonnade, le maréchal battit en retraite, et le régiment fit l'arrière-garde, rompant tous les ponts, ce qui arrêta la poursuite des Espagnols. Il fit ensuite le siége de La Bassée, où le marquis de Montglat fut blessé, et il acheva la campagne par la prise de Bapaume, dont le lieutenant-colonel, M. d'Auvergne, eut le commandement.

Les campagnes de 1642 et 1643 furent stériles en événements pour Navarre. Pendant que l'on triomphait à Rocroi, il gardait les frontières de la Picardie. Il eut cependant quelque part à la prise de Sierck au mois de septembre.

En 1644, il servait sous les ordres du duc d'Orléans et fit le siége de Gravelines. Navarre y eut l'attaque de gauche et ouvrit la tranchée le 9 juin devant le fort Philippe. Le 28, il fit sous le feu de l'ennemi un logement au pied du glacis de la place, et dans la nuit du 26 et 27 juillet, il parvint, après les plus grands efforts, à s'établir dans le bastion. Cette action amena la capitulation de Gravelines. C'est dans cette occasion

qu'il s'éleva, entre les maréchaux de La Meilleraye et de Gassion, une contestation des plus vives. Ce dernier qui commandait l'attaque de Navarre, prétendait que les assiégés ayant battu la chamade à son attaque, c'était à ses troupes de prendre possession de la ville. Le maréchal de La Meilleraye, de son côté, maintenait les prérogatives des Gardes Françaises à qui, en définitive, le duc d'Orléans donna raison : mais les deux régiments avaient été sur le point d'en venir aux mains sur la brèche même, et il ne fallut pas moins que toute l'énergie du lieutenant-général marquis de Lambert, pour arrêter l'effusion du sang.

Après le départ du duc d'Orléans pour Paris, le maréchal de Gassion eut le commandement de l'armée. Il prit quelques postes et entre autres le fort Wathen. Navarre, qui avait eu toute la gloire de cette entreprise, y fut mis en garnison et y passa l'hiver. Le mestre de camp, marquis de Thémines, fut pris, en mars 1645, en allant en parti dans le pays (1).

(1) Le marquis de Thémines fut fait maréchal de camp le 1er mai 1646, et fut tué le 13 août de la même année, en repoussant une sortie devant Mardyk. Il possédait toujours le régiment, mais il ne le commandait pas. Le lieutenant-colonel avait un ordre du 4 mars 1645 pour le suppléer. Thémines eut pour successeur le comte d'Estrées, qui obtint les grades de maréchal de camp le 8 février 1649, de lieutenant-général le 16 juin 1655, et la dignité de maréchal de France le 24 mars 1681. Le vicomte du Broutay, son successeur, fut fait maréchal de camp le 16 janvier 1652, et fut mortellement blessé au siége de Tournai, en 1667.

Au printemps de l'année 1645, le régiment se mit en campagne et fit les siéges de Cassel, Mardyk, Lencke, Bourbourg, Béthune et Saint-Venant. Le capitaine La Chesnaye fut grièvement blessé devant Bourbourg.

Navarre passa cet hiver à Armentières et se trouva, en 1646, au siége de Courtrai, à la prise de Berghes et de Mardyk et au siége de Dunkerque où il perdit son major.

En 1647, 400 hommes de Navarre, aux ordres du capitaine de Quincerot, se distinguent à la défense d'Armentières. Ce détachement, qui devait se jeter dans Courtrai, passait par Armentières pour se rendre à sa destination quand l'ennemi investit cette place. Ces braves firent quatre vigoureuses sorties. Dans celle du 18 mai, le capitaine de Cajac se précipita dans les tranchées avec 100 hommes armés de pistolets et de faux emmanchées à revers; ils comblèrent les ouvrages, enclouèrent le canon et ramenèrent des prisonniers. Le 21, dans une autre sortie, les soldats de Navarre prirent quelques pièces qu'ils réussirent à faire entrer dans la ville. Le 23, ils bouleversèrent encore les travaux de l'ennemi, et lui firent éprouver une perte de 300 hommes. Dans la nuit du 24 au 25, le détachement de Navarre, réuni avec les compagnies des Gardes Françaises, délogea encore une fois les Espagnols de leurs ouvrages. Il ne montra pas moins de valeur à l'assaut général livré à la place, qui ne se rendit enfin que faute de munitions. Dans cette belle défense, Navarre ne perdit pas plus de 60 hommes. Le

lieutenant Tourvoy fut tué d'un coup de canon. Les officiers blessés furent les capitaines de Quincerot, Saint-Vallier et Saint-Léon, le lieutenant Dubreuil et l'enseigne Lacroix. Après la capitulation d'Armentières, le détachement rejoignit le corps qui fut employé au siége de Lens.

En 1648, Navarre débute par le siége d'Ypres. Après avoir occupé quelque temps cette ville, il joint le prince de Condé et combat le 20 août à Lens. Il fut ensuite appelé aux environs de Paris agité par les troubles naissants de la Fronde et occupa Pontoise. Au mois de janvier 1649, il rallia l'armée du prince de Condé, se trouva, le 8 février, à l'attaque de Charenton, et y écrasa le régiment de Brie, ainsi que huit autres régiments parlementaires composés de bourgeois. Charenton fut emporté à la vue de 50,000 hommes sortis de Paris pour le secourir et qui n'osèrent rien entreprendre. Dans cette journée, où Navarre fit des prodiges, il eut à regretter les capitaines de Quincerot, de Poix et de Neufville et quatre lieutenants. Il marcha ensuite, sous les ordres du maréchal de Grancey, au siége de Brie-Comte-Robert. Il fit le reste de cette campagne en Picardie dans l'armée du comte d'Harcourt et fut enfin envoyé en quartiers d'hivers à Melun, dont les habitants, zélés frondeurs, lui fermèrent les portes. Navarre dut les enfoncer pour prendre possession de ses quartiers.

En 1650, il passe en Bourgogne sous le duc de Vendôme et fait le siége de Bellegarde. Il est ensuite

envoyé à l'armée de Champagne et mis en garnison à Rocroi. Au mois de décembre il se trouve à l'attaque des faubourgs de Rhétel, au siége de cette ville et à la bataille où le maréchal du Plessis-Praslin eut l'insigne honneur de battre Turenne.

L'année suivante, Navarre sert en Lorraine, et fait le siége des ville et château de Chasté. Les capitaines Duvivier et de Gargan y perdent la vie. Le capitaine de Vandières (1) y reçoit huit coups de mousquet et est laissé pour mort sur la brèche. Les capitaines Chambonneau et Lachaize y sont aussi blessés. Après ce siége, le régiment retourne en Bourgogne pour recommencer le siége de Bellegarde de nouveau révoltée. Il resta dans cette province jusqu'au mois de novembre 1652. Il passa alors en Piémont où il demeura dans l'inaction jusqu'au 23 septembre 1653. Ce jour-là le maréchal de Grancey attaqua les Espagnols au passage du Tanaro à la Roquette. Le capitaine Colbert du Terron fut tué dans cette affaire, et le lieutenant-colonel de Valfournége y fut blessé ainsi que le capitaine La Haye. L'armée française victorieuse s'avança dans les plaines de la Lombardie, s'empara du château de Carpignano et hiverna dans le Milanais.

---

(1) Édouard-François Colbert de Vandières, que les ennemis du grand ministre qui a fait la fortune de cette famille, nommaient plaisamment le marquis d'Avant-Hier, devint par la suite comte de Maulévrier, capitaine de la deuxième compagnie de mousquetaires à sa création, en 1665, et lieutenant-général en 1676.

Au printemps de 1654, elle revint dans le Montferrat, et repassa le Tanaro en octobre pour attaquer les Espagnols retranchés dans Castella, petite ville située entre deux bras de la Bormida. Navarre, aidé du régiment de Grancey, chargea le 10 octobre deux régiments espagnols, et après un combat sanglant où 300 espagnols furent tués, l'armée ennemie fut obligée de décamper. Le capitaine de Tallange fut blessé dans ce combat.

Le 1er août 1655, Navarre ouvre la tranchée devant Pavie. Le 14, avec Lyonnais, il repousse une sortie. Le major Ricard y perd la vie et le lieutenant Chastillon reçoit une blessure. Après la levée du siége de Pavie où le régiment eut encore à regretter la mort du capitaine Chambonneau, il prit ses quartiers d'hiver dans le Montferrat.

La campagne de 1656, porta très-haut le renom de Navarre. Les généraux avaient résolu de faire le siége de Valence. Pour faciliter les approches, un détachement de 200 hommes du régiment eut ordre d'occuper tous les postes au delà du Pô. Il traverse rapidement le Montferrat et arrive sur les bords du fleuve. Attaqué par 400 Espagnols qui cherchaient à entrer dans Valence, il les anéantit. L'armée arrive le 27 juin devant la place. Navarre prend son quartier entre le chemin de Casal et la porte d'Alexandrie et ouvre la tranchée le 5 juillet. Le 10, il repousse une sortie. Le 7 août, il emporte une grande caponnière, nettoie le fossé et se loge au pied de la muraille. At-

taqué dans ce poste par des troupes fraîches qui venaient de pénétrer dans Valence, il voit tous ses travaux renversés, et malgré la plus brillante résistance il perd une partie du terrain qu'il venait de gagner. Sensible à cet échec, Navarre veut le réparer. Le capitaine Foucaud de Merville offre de reprendre la caponnière, si on lui donne 100 hommes à son choix. Il fallait pour y arriver marcher plus de cent-cinquante pas à découvert sous le feu de cet ouvrage et de la courtine. Rien n'intimide ce brave officier. L'épée d'une main, un pistolet de l'autre, il s'élance le premier, passe rapidement le long du bastion et, profitant de la fumée des canons qui tonnent tous au même moment, il arrache les palissades, se précipite dans la caponnière et extermine tout ce qui résiste à son élan. Tous ceux qui ne furent pas tués durent se rendre à discrétion. Merville se fait à la hâte un rempart des cadavres espagnols et s'apprête à défendre sa conquête. Il avait reçu plusieurs balles dans ses habits; une seule lui avait effleuré la tête. Les braves volontaires de Navarre conservèrent cet ouvrage jusqu'au soir et ils furent relevés par les Gardes Suisses.

Cependant l'armée espagnole s'était approchée de nos lignes et menaçait de les attaquer. Les généraux marchent à sa rencontre, laissant à Navarre la périlleuse mission de garder les tranchées. Les assiégés, en effet, profitent de cette circonstance pour tenter plusieurs sorties ; mais elles échouent toutes devant la vigilance et l'intrépidité du régiment. Au retour de

l'armée la ville capitule et Navarre en prend possession.

Le 7 juin 1657, il se trouve à la prise du château de Non, et en juillet il fait le siége d'Alexandrie qui est levé bientôt après par suite de la mésintelligence des généraux.

La campagne de 1658 fut la dernière que le régiment ait faite en Italie. Au mois de janvier il s'empare de Casal-majore dans le Plaisantin. En juillet, 400 hommes passent l'Adda en présence de l'ennemi, et tombent sur le poste de Castelléone dont la garnison composée de 400 Espagnols se rend à discrétion. Un autre détachement de même force, commandé par le capitaine de Courseilles, prend part à l'attaque d'un autre poste retranché sur la route de Marignan à Milan. Il emporte plusieurs barricades, tue 150 hommes et ramène autant de prisonniers. Le 5 août, Navarre investit Mortare qui se rend au bout de vingt jours. Il y perd le lieutenant de Ravillac. Ce fut le dernier acte de cette guerre. En 1659, après la paix des Pyrénées, le régiment rentrait en France.

En 1663, il fut porté à quarante compagnies, et l'année suivante les vingt plus anciennes s'embarquèrent à Toulon, le 1er juillet, pour l'expédition d'Afrique. Elles contribuèrent, le 24, à la prise de Dgigelli et au combat de Castellar où elles perdirent le capitaine Sainte-Marthe. A leur retour en France elles rejoignirent les autres qui avaient leurs quartiers dans le Dauphiné.

En janvier 1666, Navarre fut appelé au camp de

Croissy et plus tard à celui de Compiègne. Ce fut aussi cette année que commença le roulement entre Navarre, Champagne et Piémont. Navarre eut le pas le premier.

En 1667, la guerre se rallume avec l'Espagne. Navarre est placé sous les ordres du maréchal d'Aumont et fait les siéges de Berghes, Furnes et Courtrai. Devant cette dernière place, il pousse les travaux avec une telle vivacité que la place capitule au bout de quatorze heures. Il était déjà logé sur la contrescarpe; la garnison effrayée d'une allure si inusitée bat la chamade sous ses drapeaux. La citadelle se rendit deux jours après. Le régiment prit possession de sa conquête et termina la campagne et la guerre par le siége d'Audenaërde. Le capitaine La Nouë, qui avait servi au siége de Douai en volontaire, y eut un pied emporté d'un coup de canon.

En 1672, Navarre suit le grand Condé dans les Pays-Bas et prend part au siége de Wesel. Après le passage du Rhin où Condé fut blessé, il passe à l'armée de Turenne et contribue à la prise d'Arnheim et des forts de Nimègue et de Skenke. Il ouvre le 4 juillet la tranchée devant Nimègue, s'empare le même jour d'une contre-garde et y établit une batterie dont le feu contraint la ville à capituler. Cependant on ne tombe point d'accord sur les articles de la capitulation et le feu recommence. Navarre reçoit une sortie furieuse et perd sa conquête : mais il revient bientôt à la charge et réussit encore une fois à se loger dans cette

contre-garde. Cette seconde conquête coûte la vie au colonel marquis de Kerman. Nimègue capitule enfin le 9. Quelque temps après, Navarre entre dans Utrecht et au mois d'octobre il vole au secours de Woërden, cerné par le prince d'Orange. Il fallait traverser une inondation de mille pas, forcer cinq retranchements bien fraisés et palissadés, s'emparer d'un moulin et de deux forts. Rien n'arrête son ardeur. Le capitaine La Rivière marche en tête; les obstacles sont franchis, l'ennemi battu et le siége levé. Dans cette journée où Navarre eut toujours la tête de l'armée le prince d'Orange perdit 6,000 hommes. Mais de tels succès coûtent cher et les rangs du régiment étaient fort éclaircis. Le lieutenant-colonel de Lardinière, le major chevalier de Souvré et vingt officiers étaient blessés : trois cents soldats manquaient à l'appel. Le roi accorda 5,000 livres aux survivants qui rentrèrent en triomphe dans Utrecht. Au mois de novembre, le régiment fut encore, avec Luxembourg, de la périlleuse expédition de Hollande où tout prospéra tant que la glace put porter les troupes et qu'un dégel fit manquer.

En 1673, Navarre sert encore dans les Pays-Bas avec Condé et couvre le siége de Maëstricht; le second bataillon seul prit part aux travaux du siége. Après la prise de Maëstricht, le régiment fut de l'expédition de Tongres, et se trouva aux combats de Vizet et d'Inderdam où le capitaine de grenadiers Cheviré se fit remarquer (1).

(1) Le marquis d'Albret, colonel de Navarre en 1673, fut fait bri-

En 1674, il est à la bataille de Séneff. Il y soutient pour son compte trois combats. Il a d'abord affaire à ceux qui défendaient le cimetière du village ; il les en chasse et les poursuit jusqu'à un défilé dont les hauteurs étaient garnies d'infanterie et de cavalerie. Le combat recommence. Navarre en supporte tout l'effort et ouvre le passage à la Maison du roi qui achève la déroute de l'ennemi. Il restait à enfoncer une partie de l'infanterie du prince d'Orange retranchée dans le village de Fay. Navarre l'attaque par le centre et contribue puissamment à sa défaite. Dans cette journée sanglante le régiment fut partout victorieux, mais il paya ses succès. Les capitaines Garnier, Despary et de Maillé; les lieutenants Joly, Charbonnières, La Hisèle et Vassy, et les sous-lieutenants Desmardilles, la Baume, La Liste, Beauchesne, Meilhan, Autin et de Mézières furent tués. Presque tous les autres officiers furent blessés, et il y eut plus de 300 sergents ou soldats mis hors de combat.

Le prince d'Orange, voulant faire croire qu'il n'avait pas été battu, va mettre le siége devant Audenaërde. Condé court à lui : Navarre est à l'avant-garde, mais on ne l'attend point. Il trouve le camp ennemi vide et s'y loge. A la fin de la campagne il

gadier 12 mars 1675, et maréchal de camp 25 février 1677. Il avait, en même temps que Navarre, un autre régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie. C'est un bel exemple d'un abus très-commun à cette époque.

passe à l'armée de Turenne et prend part à la bataille d'Ensheim et au combat de Mülhausen. La guerre continue cette année pendant l'hiver, et le 5 janvier, Turenne attaque l'Électeur de Brandebourg à Turckheim. Le combat était indécis, quand Navarre s'élançant avec les régiments de Bandeville et d'Anjou, force le passage du ruisseau, vient se mettre en bataille à côté de Champagne et décide l'affaire.

Au mois d'avril 1675, il retourne dans les Pays-Bas, fait le siége de Liége et couvre ceux de Dinant, Huy et Limbourg. Il avait cette même année des compagnies dans Philisbourg et d'autres dans Mézières. Un bataillon de milices formé sous le nom de Navarre, en 1674, servit dans cette guerre, d'abord dans la Franche-Comté, puis dans le Roussillon.

En avril 1676, Navarre suit le maréchal d'Humières dans son expédition sur le pays de Waës; il force la tête de pont de Loker et poursuit les Espagnols jusque sous Termonde. Il fait ensuite le siége de Condé, couvre ceux de Bouchain et d'Aire, et après la prise de cette dernière place il joint l'armée qui force le prince d'Orange à lever le siége de Maëstricht. Cette même année, les six compagnies restées à Philisbourg prirent part à la belle défense de cette place. Formées en un seul bataillon avec six compagnies de Normandie, elles défendirent la portion de l'enceinte comprise entre la porte de France et la demi-lune de Turenne. Le 17 mai, le capitaine Bouchard se fit tuer dans une sortie. Le 16 juin, le lieutenant Barthe osa

en plein jour aller attacher aux gabions des ennemis des fagots goudronnés qui y mirent le feu. Il les brûla tous et ne perdit pas un seul homme. Philisbourg capitula cependant le 8 septembre.

La campagne de 1677 s'ouvrit par le siége de Valenciennes. Les grenadiers de Navarre étaient à l'assaut où cette place fut emportée. Le régiment fut ensuite détaché de l'armée du roi pour aller au siége de Saint-Omer que faisait le duc d'Orléans. Le 29 mars, 400 hommes de corps y repoussent une sortie de la garnison. La tranchée était à peine ouverte qu'il fallut marcher contre une armée qui arrivait au secours de la ville. On était en présence le 10 avril dans la plaine de Mont-Cassel. Navarre occupait la droite en première ligne. Lui et les Mousquetaires, animés d'une noble émulation, rompirent tout ce qui leur était opposé; mais pour compléter la victoire il fallait vaincre deux bataillons des Gardes du prince d'Orange retranchés dans un clos. Le maréchal d'Humières hésitait, il n'avait auprès de lui d'autre infanterie que la brigade de Navarre épuisée par les combats du matin : elle s'offrit d'elle-même à marcher. Bravant la fusillade d'un ennemi qui tirait à couvert, elle franchit l'obstacle, bouleverse les haies et ouvre un passage à la cavalerie qui achève la déroute. Le prince d'Orange perdit ce jour-là 7,000 hommes, treize canons, deux mortiers, quarante-quatre drapeaux, dix-sept étendards et tous ses bagages. Les pertes de Navarre montaient à six lieutenants et sous-

lieutenants tués. Les capitaines Lurcy, Boistiroux, Castillon, Le Harlier, Denat et Riotor, et neuf lieutenants ou sous-lieutenants furent blessés. Saint-Omer se rendit après cette bataille, et Navarre joignit le maréchal de Luxembourg qui força le prince d'Orange à lever le siége de Charleroi. Le régiment venait à peine de prendre ses quartiers d'hiver lorsqu'il fut appelé au siége de Saint-Ghislain. Il y eut une attaque de son nom, et malgré la rigueur de la saison il poussa si rapidement les travaux que la ville capitula au bout de sept jours.

Navarre était, en mars 1678, au siége de Gand. Les grenadiers eurent une grande part à la prise de tous les dehors. Au siége d'Ypres, un capitaine, dont le nom s'est perdu, força avec 15 hommes 200 ennemis à abandonner le faubourg et à se retirer dans le chemin couvert. A l'attaque des trois redoutes et du chemin couvert, qui eut lieu dans la nuit du 24 au 25 mars, les grenadiers firent si bien leur besogne que la ville capitula. Le capitaine Boistiroux reçut deux blessures à ce siége, et la dernière fut mortelle.

A la bataille de Saint-Denis, Navarre était dans le défilé à la droite du régiment devenu Béarn, et partagea avec lui les dangers et la gloire de cette journée. Il défendit avec une bravoure extraordinaire le pont de Castiau. Ses piquiers étaient sur le pont même, tandis que les mousquetaires bordaient le ruisseau. Ils repoussèrent toutes les tentatives de la cavalerie en-

nemie pour forcer ce passage, et contribuèrent ainsi beaucoup à la victoire. Navarre perdit ce jour-là les capitaines Molé et La Sistière, et quatre lieutenants. Il eut, en outre, vingt officiers blessés.

La paix de Nimègue était signée, mais l'Electeur de Brandebourg refusait d'y accéder. Le maréchal de Créqui fut chargé de l'y contraindre. Navarre passa en Allemagne et se trouva au combat de Minden. Il rentra peu après en France, et fut établi à Saarbrück. En 1683, le 1er bataillon fit partie du camp de Bouquenom, et les deux autres restèrent au camp de Vaudrevange, près de Saarbrück. Après la levée de ces camps, le régiment fut à Thionville (1).

En 1684, il fut appelé au siége de Luxembourg, et, le 27 mai, on le chargea de l'attaque de l'ouvrage à cornes. La brèche venait d'y être faite par l'explosion de deux mines, mais la rampe était presque impraticable. Les grenadiers ne purent arriver au sommet de l'éboulement qu'en grimpant les uns par-des-

(1) Le régiment avait été donné en 1680 au chevalier de Souvré. Cet officier, entré comme lieutenant dans Picardie en 1662, était devenu major de Navarre en 1668, et lieutenant-colonel le 18 octobre 1674. Il possédait le brevet de brigadier depuis le 25 février 1677, quand il fut fait colonel. Son successeur, le duc de La Rocheguyon, fut fait brigadier le 9 janvier 1691, et maréchal de camp le 3 janvier 1696.

Navarre eut pour lieutenant-colonel, le 7 mai 1680, Philippe d'Espocy-Desbordes, entré au corps comme capitaine en 1665. Cet officier devint lieutenant-général, et fut tué à la bataille de Friedlingen, le 14 octobre 1702.

sus les autres. Ils trouvèrent en haut les assiégés, qui les attendaient avec des piques, des faulx et des barils de poudre. Mais rien ne put arrêter leur élan. Suivis du reste du régiment, ils renversèrent tous les obstacles et pénétrèrent jusqu'à l'escarpe du corps de place au pied duquel ils firent leur logement. Cette action, si honorable pour le corps, coûta la vie aux lieutenants La Tournelle, de Hames et Puget. Le major Dorignac, les capitaines Dupont, La Harlière, Carbonnieux, Riotor, Sormel, du Rival, La Forest, Mossan, La Salle, Massilliac, Castillon, Macaye, Desus, Dupré et quatre lieutenants, y furent plus ou moins grièvement blessés. Luxembourg capitula le 4 juin.

La guerre recommença en 1688. Le 1er bataillon de Navarre fut employé cette année sur la Sarre, et eut ses quartiers d'hiver à Mayence. 200 hommes de ce bataillon prirent part à l'expédition d'Esche. Le 2e bataillon resta à Strasbourg, et se trouva au coup de main tenté sur Oberkirch, qui ne réussit point, et qui coûta la vie aux capitaines La Harlière, du Rival, Dupré et Bainville. Au mois de mai 1689, le corps entier fut de la course que le maréchal de Duras fit dans le Wurtemberg. Il commença la campagne de 1690 sur la Moselle, et passa, au mois de juin, à l'armée de Flandre. A la bataille de Fleurus, il avait la gauche en première ligne, la droite appuyée au village de Saint-Amand. La victoire fut bientôt décidée. La brigade de Navarre, soutenue par les régiments de

cavalerie de Cibour et d'Imécourt, avait devant elle une ligne d'infanterie couverte par des haies, avec de la cavalerie et du canon, et parmi ces troupes se trouvait un régiment suédois, qui, disait-on, n'avait jamais été battu. Dès que l'action fut engagée à la droite, le duc de La Rocheguyon, colonel de Navarre, marcha sur cette infanterie à la baïonnette, avec défense de tirer; il tomba brusquement sur elle et la mit en un instant dans une déroute complète. Navarre eut six officiers blessés à Fleurus.

Le 24 mars 1691, il ouvrit la tranchée à Mons, du côté de Quesme, avec le régiment de Provence. La place ne tint que quinze jours. Au mois de mai, il passa à l'armée du maréchal de Luxembourg, qui ne fit rien d'important.

En 1692, Navarre est augmenté d'un 3e bataillon. Les deux premiers continuent de servir avec Luxembourg. Ils couvrent le siége de Namur, et, le 3 août, ils assistent à la bataille de Steenkerque sans être sérieusement engagés.

L'année suivante, les trois bataillons se couvrirent de gloire à Neerwinden. Ils étaient placés à la droite du village de Ruensdorp avec le reste de la brigade qui devait occuper la gauche de l'ennemi et favoriser l'attaque des retranchements de Neerlanden. Ils y soutinrent le feu le plus vif, chargèrent avec la dernière vigueur la gauche des alliés, et contribuèrent beaucoup au gain de la bataille. Le commandant de bataillon de Touverac et les capitaines Candau aîné et

cadet, Duramont, Darain, Bolmer et Fayolle s'y firent tuer. Le colonel et le lieutenant-colonel (1) étaient parmi les blessés. Après cette victoire, Navarre fit le siége de Charleroi. Les grenadiers contribuèrent à la prise de la redoute de Darmay et à celle de la contregarde de Montal.

Un bataillon du nom de Navarre, formé à l'armée de Catalogne, fit le siége de la Seu d'Urgel et de Roses.

Le régiment passa une partie de la campagne de 1694 au camp de Wignamont, dans le pays de Liége. Il fut de la célèbre marche de ce camp au pont d'Espierres au mois d'août. Le soleil était brûlant : quelques soldats, démoralisés par la fatigue, murmuraient. Le caporal de grenadiers Lafontaine leur imposa silence par cette belle parole : « Le Roi vous paie toute l'année pour le servir un jour : ce jour est venu, et vous devez vous conduire en braves gens. » Le prince de Conti entendit ce propos, et récompensa le digne caporal.

Navarre fit les campagnes de 1695 et 1696 à la même armée, qui n'entreprit rien d'important. Quelques grenadiers, commandés par le capitaine Dupont (1), trouvèrent seuls l'occasion de se signaler.

---

(1)François-Guillaume de Marcé de La Motte, lieutenant-colonel de Navarre le 24 avril 1691, fut fait brigadier le 3 janvier 1696, et maréchal de camp le 26 octobre 1704.

(2) Dupont, Joseph. Ce brave officier entré dans Navarre en 1672,

Ils reçurent l'ordre d'aller brûler les fourrages amassés dans les fossés d'Audenaërde. Les premiers qui se jetèrent dans les palissades répondirent au qui-vive! — Déserteurs. Ils furent néanmoins reçus à coups de fusil; mais ils eurent le temps de tuer la sentinelle, de mettre en fuite deux postes de trente hommes chacun et d'incendier les meules de fourrages. Après ce coup hardi, Dupont put opérer sa retraite, sans autre perte que celle d'un grenadier, et en emmenant douze prisonniers et quelques chevaux.

En 1696, Navarre avait, comme la plupart des corps, fourni des détachements pour la garde des côtes. Un petit poste de quinze hommes, commandé par le lieutenant Baudran, était dans l'îlot de Houël, près de Brest. Les Anglais y abordèrent le 17 mars avec 40 chaloupes armées. La garnison se retira dans une tour, résista à toutes les menaces et eut la gloire de voir les Anglais se rembarquer (1).

Navarre fit la campagne de 1697 sous les ordres de Cattinat et ouvrit la tranchée le 22 mai devant Ath au front de la porte de Bruxelles. En 1698, il fit partie du camp de Compiègne et se rendit ensuite à Metz. L'année suivante, il fut à Neuf-Brisach pour y travailler aux fortifications.

En 1701, il était du corps d'armée assemblé sous

parvint au grade brigadier le 15 janvier 1706, et mourut en 1733 commandant la place à Toulon.

(1) Le marquis de Maulevrier, colonel de Navarre en 1696, devint brigadier le 26 octobre 1704, après Hochstedt.

cette place. Il fit la campagne de 1702 sur le Rhin, et revint passer l'hiver à Strasbourg.

Le 25 février 1703, il ouvre la tranchée devant le fort de Kelh du côté de l'ouvrage à cornes du haut Rhin. Ses grenadiers ont une grande part à la réussite de l'assaut du 6 mars. Le capitaine Colombet, chargé de conduire la tête de la colonne, voyant le feu de l'ennemi se ralentir, profite de l'occasion et monte sur la brèche avec beaucoup de valeur suivi des grenadiers de Navarre et de Vermandois. Ils emportent successivement tous les retranchements et s'établissent sur cette brèche. Le fort capitula le même jour et Navarre en prit possession. Il se retira ensuite au Fort-Louis du Rhin, et au mois d'août, il se rendit à l'armée du duc de Bourgogne qui fit le siége de Brisach. Il y ouvrit la tranchée le 24 et occupa la porte du Coffre et la ville le 7 septembre. En octobre, il passe au siége de Landau et y ouvre encore la tranchée le 17 du côté de la porte de France. Le lieutenant de Raousset fut blessé ce jour-là. Le 13 novembre, à l'attaque des contre-gardes, le régiment reste exposé pendant trois heures au feu redoublé de la place et perd beaucoup de monde, entre autres le capitaine de Blandinière. Le 14, il sort des lignes pour aller à la rencontre du prince de Hesse-Cassel. Le lendemain 15 eut lieu la bataille du Speyerbach. Navarre y occupait la droite et eut affaire à l'élite des troupes hessoises, les Gardes du prince. Le lieutenant-colonel de Pionsac, voyant ces soldats magnifiquement vêtus, tandis que les siens

n'avaient que des sarraux de toile (1), leur dit en les menant à la charge : « Enfants, habillez-vous ! » — Navarre s'élance la baïonnette en avant, pénètre au milieu de ce corps comme un ouragan, et sur 1,300 hommes, il en tue 1,100. Un officier ennemi, avant d'expirer, demandait à l'aumônier de Navarre qui lui offrait les secours de la religion, le nom du corps qui venait de hâcher ainsi les Gardes Hessoises. — *Quid regimentum?* disait-il. — *Navarricum*, répondit l'aumônier. — *Diabolicum!* murmura l'Allemand.

Cette glorieuse journée ne coûta au régiment qu'une vingtaine de soldats et le lieutenant de Carbonnieux. Il retourna dans les tranchées de Landau qui capitula le lendemain et il passa l'hiver dans cette place.

Employé en 1704 à l'armée que le maréchal de Tallard commandait sur le Rhin, il se rendit au mois de mai en Bavière et se trouva à la funeste bataille d'Hochstedt où il paya chèrement la gloire de l'année passée.

Dans cette journée, Navarre défendait à l'extrême droite avec d'autres régiments le village de Bleinheim sur les bords du Danube. Ce fut sur ce point que se concentrèrent tous les efforts de Marlborough. Le régiment y fut fait prisonnier presqu'en entier après avoir fait tout ce qui était humainement possible pour éviter cette disgrâce. Au plus fort du combat, un officier

(1) On a vu ailleurs qu'il y eut cette année un remaniment complet de la tenue de l'infanterie. Il est probable qu'on laissait user les vieux effets avant d'en donner de neufs.

français arrive à cheval devant les troupes avec lord Orckney. « Est-ce un Anglais prisonnier, lui crie-t-on ? — Non, messieurs, répond cet officier, je suis prisonnier moi-même et viens vous dire que tout est perdu, que vous êtes cernés de toutes parts, qu'il n'y a pas d'autre parti pour vous que de vous rendre. Voilà le comte d'Orckney qui vous offre la capitulation. » — Toutes ces vieilles bandes frémissent d'indignation. Le lieutenant-colonel, comte de Pionsac, refuse de signer une capitulation, et voyant l'armée en déroute, il fait briser les armes, défoncer les caisses des tambours, déchirer et enterrer les drapeaux. Il se soumet ensuite à son sort (1). Trente-deux capitaines, trente-quatre lieutenants, trente-sept sous-lieutenants, mille vingt-neuf sergents et soldats furent faits prisonniers. Le petit nombre d'hommes qui parvint à s'échapper finit par se rassembler à Nancy. On en forma deux faibles bataillons qui se rendirent au commencement de 1705 à Dôle, et peu de temps après, à Saverne. Ils y restèrent jusqu'à la formation du camp de Sierk, commandé par le maréchal de Villars. Dans diverses expéditions qu'il fit jusqu'au cœur de l'Allemagne avec cette petite armée, le hardi maréchal prit dans les châteaux de Seltz, Rodern et Hatten, 700 hommes des

(1) Le roi fit M. de Pionsac brigadier, et dix-huit mois après, il lui donna le commandement du régiment. Gilbert de Chabannes, comte de Pionsac, était entré au corps comme enseigne, en 1664. Il fut fait lieutenant-colonel le 14 février 1703, et brigadier d'infanterie le 19 septembre 1704.

vieilles troupes de l'empire qui furent échangés au mois de juillet contre les prisonniers de Navarre. A leur retour de Hollande, où on les avait conduits, le régiment se trouva rétabli à trois bataillons comme auparavant, et fut mis en garnison à Strasbourg. Au mois de novembre, les trois compagnies de grenadiers furent détachées pour aller faire le siége de Nice avec Berwick. Elles y passèrent l'hiver.

Au commencement de 1706, le régiment était tout entier à Strasbourg: il faisait partie de l'armée de Villars. Jeté le 7 juillet dans Lauterbourg, il quitta bientôt cette place pour contribuer à la levée du blocus du Fort-Louis, à l'attaque des retranchements de Drusenheim et à la prise de l'île du Marquisat. Cette dernière opération exigeait du secret. le maréchal envoya d'avance le régiment à Offendorf, sous prétexte qu'il avait beaucoup souffert par les maladies. La nuit du 19 au 20 juillet, le lieutenant-colonel de Barberey s'embarque sur le Rhin à Offendorf avec 300 grenadiers distribués dans huit bateaux, passe sous les retranchements de l'île de Dalunden, dont il essuie plusieurs décharges et arrive au Fort-Louis. Là, rallié par 500 grenadiers tirés des autres corps, il descend brusquement dans l'îlot qui est entre le Fort-Louis et le Marquisat et s'y établit. La brigade de Navarre suit de près les grenadiers, et après un rude combat, l'île est évacuée par les alliés. Sitôt qu'on s'aperçoit de leur retraite, le capitaine de grenadiers de Valernot passe le canal à la nage suivi de sa compagnie, et établit un

pont sur lequel le reste des troupes franchit le bras du fleuve. Villars, dans sa lettre à Louis XIV, donne le détail suivant qui montre l'émulation dont les vieux corps étaient animés. « Champagne et Navarre alloient « entrer dans des bateaux pour passer le bras du Rhin « qui nous séparoit de l'île du Marquisat. Barberey, « lieutenant-colonel de Navarre, qui commandoit le « premier détachement de grenadiers, ayant vu Pé- « comme, lieutenant-colonel de Champagne, qui se « cachoit pour se jeter à l'eau, s'y est jeté avec tous « les grenadiers de Navarre sans connoître aucun gué. « Plusieurs se seroient noyés sans des branches d'ar- « bres qui se trouvèrent fort heureusement. Cela seul « peint bien l'esprit de gloire de la nation françoise. »

En 1707, Navarre, qui avait passé l'hiver à Lauterbourg, marche aux lignes de Stolhoffen, qui sont forcées le 22 mai. Le 21 juin il est à l'attaque des retranchements de Lorch, où le général Janus est pris, et le 22 il livre un nouveau combat à l'armée impériale retranchée sous Gemunden. Le 8 août, le régiment reçoit l'ordre de se diriger sur la Provence envahie par le prince Eugène. Il part le même jour de Graben; mais à son passage à Dôle, il reçoit contre-ordre et revient à Strasbourg.

En 1708 il va en Flandre et se trouve au combat d'Audenaërde sans y prendre part. Pendant la retraite, il est chargé d'escorter l'artillerie. Le 28 juillet, il est détaché pour passer dans l'île de Cadzan. Il y parvient à la faveur de la marée basse, s'empare de deux forts,

détruit les lignes hollandaises, enlève 1200 chevaux et ramène des ôtages. Au mois d'octobre les grenadiers vont au siége de Leffinghem qui est emporté d'assaut. Le capitaine de Salles y est blessé. Pendant le siége de Lille, Navarre reste au camp du comte de La Mothe et établit ses quartiers d'hiver à Berghes.

Il demeure inactif jusqu'au mois de juillet 1709. Le 4 de ce mois, il prend avec les régiments de Charost et de Laonnais la ville de Warneton sur la Lys. Dans la sanglante journée de Malplaquet, sa brigade a la droite de la seconde ligne d'infanterie et rétablit deux fois le combat sur ce point après la défaite des Gardes Françaises. Cette brave brigade et celle de Royal réussissent encore à enfoncer l'ennemi, détruisent presque complétement le régiment des Gardes Anglaises, pénètrent jusqu'à une batterie de douze pièces qu'elles ne peuvent emmener et prennent onze drapeaux. Navarre à lui seul battit successivement onze bataillons des alliés, leur prit neuf drapeaux et arracha de leurs mains quatre drapeaux du régiment de La Mark. Mais, pendant ce temps, la gauche pliait et il fallut battre en retraite. Navarre fit l'arrière-garde sans être inquiété. Il ne perdit à cette bataille que deux officiers, les lieutenants Gurin et Bergerac. Au moment de charger, un commandant de bataillon qui voyait qu'il y avait fort à faire, dit à ses soldats de se recommander à Notre-Dame de Frappe-Fort, patronne du régiment, et qu'elle ferait encore un miracle pour ses enfants.

Navarre servit encore en Flandre jusqu'au 12 juin 1711. Il se rendit alors à l'armée du Rhin; mais l'année suivante il fut rappelé en Flandre et prit une part brillante à l'attaque des retranchements de Denain. Il s'empara de neuf pièces de canon et emporta, l'épée à la main, la redoute qui restait à l'ennemi en deçà de l'Escaut. Quand le prince Eugène arriva sur le champ de bataille, il fit attaquer cette redoute sans considérer qui la défendait. Il y perdit quatre bataillons. Le lieutenant La Forest fut tué dans ce glorieux combat. Navarre monta ensuite quelques gardes aux siéges de Douai et du Quesnoy.

En 1713, il n'y avait plus rien à faire du côté des Pays-Bas. Navarre passa à l'armée d'Allemagne, et le 25 juin il ouvrit la tranchée devant Landau du côté de la Justice. Le 2 juillet, aidé d'Auxerrois et de Brendlé suisse, il repoussa vigoureusement une sortie de 200 cavaliers et 400 grenadiers soutenus par cinq bataillons et la refoula jusqu'aux palissades de la ville; mais le feu terrible qui partit en ce moment des remparts tua les capitaines de Pressac, Germanaud, Rochepot et Ladue, ainsi que les lieutenants Poittiers, Branetant, Saint-Cosme et Machinot. Le lieutenant-colonel de Barberey et beaucoup d'officiers furent blessés : 300 soldats furent mis hors de combat. Le 17 juillet, le commandant de bataillon du Mestrail fut dangereusement blessé dans les tranchées (1). Le 1er août les

(1) Laurent du Mestrail, sous-lieutenant au corps en 1688, major

grenadiers emportèrent les trois lunettes du front d'attaque. Landau capitula le 22 et Navarre en prit possession : c'était la seconde fois en dix ans. Il passa de là au siége de Fribourg, où il fut employé à couvrir les travaux. Après la paix de Rastadt il fut envoyé à Toul où ses cadres épuisés par cette longue guerre furent remplis par l'incorporation de cinq corps réformés cette année. C'étaient les régiments de Thiérache, de Villemort, de Maisonthiers, de Hoccard et de Gassion. Ce dernier régiment appartenait au comte de Gassion, colonel de Navarre depuis 1709 (1).

En 1716, le régiment se rendit à Lille. En 1717, il était à Besançon et en 1718 à Grenoble. En 1719, on l'envoya à l'armée d'Espagne où il couvrit les siéges de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Il servit ensuite à la prise du château d'Urgell où le lieutenant La Rontelle fut tué.

Après cette courte guerre, Navarre fut cantonné dans le Rouergue et le Gévaudan pendant la peste de Marseille. Il se rendit de là dans la Franche-Comté, puis en Alsace et enfin à Metz. Il travailla aux fortifications de Metz et de Thionville (2) et fit partie du camp de la Saône en 1727.

---

le 27 février 1714, lieutenant-colonel le 5 octobre 1716, brigadier le 1er février 1719.

(1) Le comte de Gassion fut fait brigadier le 29 mars 1710, maréchal de camp le 1er février 1719, et lieutenant-général le 1er août 1734.

(2) Cormontaingne, qui dirigea une partie de ces travaux, était

Appelé en 1733 à l'armée du Rhin (1), il ouvrit le 19 octobre la tranchée devant Kelh, et fut envoyé en quartiers d'hiver à Montpellier et dans les Cévennes. Il revint au printemps sur le Rhin et était le 4 mai 1734 à l'attaque des lignes d'Ettlingen. Il fit ensuite le siége de Philisbourg où il n'eut qu'un capitaine de grenadiers blessé. En 1735, il combat le 19 octobre à Klausen : le capitaine de grenadiers de Corberon et son lieutenant Clavery se firent tuer à l'attaque du pont et du village de Rusenich sur la Salm. Le 28 du même mois la brigade de Navarre, avec celles de Bourbonnais, de Poitou et le régiment suisse de Diesbach, forma un camp vis-à-vis de Schwich pour contenir le corps du général Seckendorf.

Navarre rentré en France en 1736, resta quelque temps à Metz. Il se rendit de là à Toul, et en 1737, il détacha son 2e bataillon à Lunéville pour servir de garde au roi Stanislas. En 1738 le régiment fut à Strasbourg, et l'année suivante il occupait les garnisons de Givet et Charlemont. Enfin, il était en 1741

---

lieutenant dans Navarre en 1728. Un très-grand nombre d'ingénieurs ont compté dans Navarre comme officiers à la suite.

(1) Le régiment avait alors pour colonel le marquis de Rambures, qui fut fait brigadier le 1er août 1734, et maréchal de camp le 1er janvier 1740; et pour lieutenant-colonel François de Louboy, sous-lieutenant au corps en 1690, lieutenant-colonel le 8 juin 1729, et brigadier le 20 février 1734.

à Saarlouis, quand il reçut l'ordre de passer en Bavière.

Il avait alors quatre bataillons et formait la tête de la 1re division de l'armée. Il s'avança jusqu'à Saint-Polten, à trois lieues de Vienne. Surpris quelques jours après par un parti de 800 hussards, au moment où les soldats étaient occupés à rentrer dans le camp de la paille et du bois, il fut en un clin d'œil sous les armes et repoussa les Autrichiens. Dans cette échauffourée, le caporal Beaulieu tua un hussard qui mettait la main sur un drapeau. Ce brave homme fut tué aussitôt d'un coup de pistolet par un officier de hussards.

Après la prise de Prague, Navarre y resta en garnison. Au mois d'avril 1742 il envoya ses grenadiers et son 4e bataillon au siége d'Egra. Le 25 mai, la brigade de Navarre se couvrit de gloire au combat de Sahay. Elle avait la tête de la colonne qui devait attaquer ce village. Trompée par des paysans qui affirmaient qu'il n'y avait personne dans Sahay, tandis qu'il y avait 500 Pandours cachés dans les maisons, elle pénètre dans la grande rue. A peine engagée, elle est assaillie par une grêle de balles. Les soldats, indignés de la tromperie des paysans, mettent le feu au village et les Pandours sont tous brûlés, à l'exception de dix-sept. Navarre perdit là 100 hommes et parmi eux les capitaines d'Aigrefeuille et de Mélac et le sous-lieutenant de Cassin. Un autre sous-lieutenant, M. de Bérat, eut un bras emporté. Le 15 juin,

le régiment fut attaqué par le prince de Lobkowitz dans Krumau où il était cantonné et fit une belle retraite à travers les montagnes.

Après la défection du roi de Prusse, l'armée française fut obligée de se retirer sous Prague. Navarre qui n'avait plus en ce moment que 158 hommes valides présents sous les drapeaux, après un court séjour au village d'Ovenez, entra dans la ville. Pendant ce célèbre siége, il donna de nombreuses marques de sa valeur. Dans la sortie du 18 août, la brigade de Navarre fit 250 prisonniers et encloua ou brisa plus de trente pièces d'artillerie, malgré la présence de 800 miliciens qui prirent la fuite à la première décharge et qu'on fut obligé de fusiller pour les ramener au combat. Navarre rentra dans Prague avec deux canons que les soldats traînaient à bras. Le 22, dans une autre sortie, il chargea à la baïonnette deux régiments de dragons autrichiens qui combattaient à pied et les écrasa. Quelques jours après, le sous-lieutenant La Tour, avec vingt grenadiers soutenus par le reste de la compagnie, attaque la redoute appelée le Pot-aux-Moineaux que les deux partis se disputaient depuis longtemps. La Tour en délogea l'ennemi et celui-ci ne fit plus de tentative pour y rentrer.

Après la levée de ce siége, où il perdit les capitaines Dorellis, La Girardière, d'Espalongue, Falèche et du Sauzay; les lieutenants de Brie, de Vauguar et La Passe, Navarre sortit de Prague le 22 septembre

avec les brigades de Piémont, d'Anjou, d'Orléans et de Rochechouart. Le maréchal de Broglie voulait attaquer le camp du général Festelitz près du parc de l'Empereur et s'emparer d'un pont de bateaux établi à Rostock sur la basse Moldau. Il réussit dans les deux projets; les troupes de Festelitz furent enfoncées et poursuivies près d'une lieue et l'on se rendit maître du pont (1).

Navarre partagea les fatigues de la pénible retraite du maréchal de Bellisle. Arrivé à Égra le 25 décembre, il en partit le 2 janvier 1743 et alla prendre ses quartiers dans le haut Palatinat de Bavière. Il entra dans Strasbourg au mois de mars. Il était réduit à moins de 1100 hommes, presque tous miliciens. Le roi lui accorda de nouvelles milices pour se compléter, et au mois de mai il rallia l'armée du maréchal de Noailles. Il se trouva au combat de Dettingen et y occupait la gauche de la première ligne d'infanterie. Il passa un marais qu'il avait sur son front et entra dans un bois où l'ennemi appuyait sa droite. Il s'avançait pour le charger quand il reçut l'ordre de s'arrêter. Exposé là, pendant plus de deux heures, au feu meurtrier de huit pièces, il tint ferme

---

(1) Le comte de Mortemart, colonel de Navarre à cette époque, fut fait brigadier le 20 février 1743. Il quitta le service en 1745, et devint duc de Mortemart et prince de Tonnay-Charente.

Pierre Picquet de Dourier de Cambron, cadet en 1703, major le 24 décembre 1735, fut nommé lieutenant-colonel le 14 juillet 1744, et brigadier le 20 mars 1747.

jusqu'à la retraite générale. Cette journée lui coûta 200 hommes et les capitaines du Chaffaut et Boëtier : le capitaine Noguès-Dassat, qui devint lieutenant-colonel en 1762, y reçut un coup de biscaïen au côté gauche.

Après avoir repassé le Rhin à Worms, le régiment alla joindre l'armée que le maréchal de Coigny commandait dans la haute Alsace. Il se rendit en Flandre au mois de novembre et eut ses quartiers d'hiver à Calais et Ardres.

En mars 1744, il entre dans Dunkerque pour y remplacer les troupes qui venaient de s'embarquer pour une expédition en Écosse. Mais cette expédition ayant manqué, il quitte Dunkerque pour se rendre au siége de Furnes où il ouvre la tranchée le 7 juillet. Il accompagne ensuite Louis XV dans sa marche sur le Rhin et contribue à la défaite de l'ennemi à Augenheim, le 23 août, et à Suffelsheim le lendemain. Il va de là au siége de Fribourg, où il perd les capitaines de Bruc et de Fougerolles et les sous-lieutenants Darberat et Randon. Il hiverna à Binghen et Kreutznach sur la rive gauche du Rhin.

En 1745, Navarre, après avoir occupé quelque temps Weilbourg, joignit l'armée du prince de Conti, où il ne se passa rien de mémorable. Après la levée du camp de Mutterstadt, il vint à Landau et hiverna à Saarlouis.

L'année suivante, la guerre continuant d'être poussée avec activité en Flandre, Navarre fut détaché

avec d'autres corps de l'armée du Rhin, sous les ordres du comte d'Estrées, et se rendit au mois de mai à Maubeuge. Ce corps était destiné à inquiéter Mons, Namur et Charleroi, places qu'il assiégea plus tard. Quelques soldats de Navarre furent cause de la capitulation de Charleroi. Le 2 août, des travailleurs ne voyant personne sur le chemin couvert, se glissent dans le fossé, trouvent une poterne ouverte et pénètrent dans la ville, n'ayant d'autres armes que des pelles et des pioches. Le gouverneur, averti que des Français sont dans la place, perd la tête et demande à capituler. Le roi nomma brigadier le marquis de Stainville, colonel de Navarre, qui lui apporta cette bonne nouvelle (1). Le régiment acheva la campagne sous Maurice de Saxe et se trouva le 11 octobre à la bataille de Rocoux. Il faisait partie de la division du marquis d'Hérouville qui attaqua l'angle gauche du

(1) Nous inclinons à penser que ce fut à cette occasion que l'on fit cette célèbre chanson de caserne, qui résume si bien la gaîté, l'insouciance et le patriotisme désintéressé du soldat français :

Pour prix de mon courage sans égal,
Mon colonel fut nommé général.
Je m'en f..., etc.

Le marquis de Stainville, si célèbre depuis comme premier ministre de Louis XV, sous le nom de duc de Choiseul, fut fait brigadier le 2 août 1746, maréchal de camp le 10 mai 1748, lieutenant-général le 17 décembre 1759, et colonel général des Suisses, le 24 février 1762.

Son successeur au commandement de Navarre, le duc de Boufflers, fut fait brigadier le 10 mai 1748.

village de Rocoux et la droite de celui de Varoux, pour passer entre les deux. Navarre, en tête de la colonne, culbuta l'ennemi, et le mena battant une demi-lieue. Un ordre, donné mal à propos, qui força le régiment à s'arrêter quelque temps à demi-portée de fusil de l'ennemi, l'exposa à un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie et fut cause qu'il perdit beaucoup de monde. Enfin s'étant rendu maître des haies du village de Varoux, il chassa l'ennemi de verger en verger jusqu'aux dernières maisons. Navarre eut dans cette bataille 300 hommes mis hors de combat. Parmi les morts on comptait les capitaines de Belloy, de Mauny, de Panay, de Rassay, Bonafous et Malpoix et le lieutenant Godechard : le capitaine Noguès eut un coup de feu au genou droit, le lieutenant de Montval, lieutenant-colonel en 1769, reçut une balle à la cuisse. Quelque temps après, le régiment fut envoyé à Nancy où il forma un 5e bataillon.

Pendant les premiers mois de 1747, il occupa Malines et ses environs avec d'autres corps, et il rejoignit à la fin de juin l'armée du maréchal de Saxe. A la bataille de Lawfeld, il était en réserve sur les hauteurs de Heerderen. Pendant la quatrième attaque du village de Lawfeld, le roi voyant les alliés mettre en mouvement leurs réserves pour soutenir leurs troupes engagées, donna l'ordre aux brigades de Navarre, de Custines, d'Auvergne et de La Cour au Chantre de se porter en avant. Mais le village fut emporté avant leur arrivée en ligne. Après la campagne, Navarre retourna à Nancy.

En 1748, il est au siége de Maëstricht et fait partie du corps d'armée du maréchal de Lowendhal qui attaque cette place par la rive gauche de la Meuse. Il y essuie une vigoureuse sortie. L'ennemi avait déjà pénétré jusqu'aux batteries et y enclouait le canon, quand le capitaine d'Hierville, rassemblant quelques hommes, l'arrête et donne le temps au régiment d'arriver. L'ennemi fut repoussé.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Navarre entre dans Malines. Il passe en septembre à Anvers et revient enfin au mois de décembre en France. Il occupa d'abord la garnison de Valenciennes, puis celle de Sedan en 1749, de Metz en 1750, de Strasbourg en 1752, de Montpellier et Lunel en 1754. En 1755 il est au camp de Valence et à la séparation des troupes il se rend à Saarlouis.

Au printemps de 1756, il part pour la Bretagne menacée d'une descente des Anglais, et fait partie du corps aux ordres du duc d'Aiguillon, qui campe près de Saint-Malo. Le lieutenant de grenadiers Saint-Étienne, caché avec vingt-quatre volontaires dans une barque que conduisait un pêcheur de Cancale, se laisse approcher par un cutter anglais qui depuis longtemps troublait la pêche. L'Anglais hèle la barque qui laisse arriver, mais au moment où les deux bâtiments sont bord à bord, les volontaires de Navarre s'élancent sur le pont du cutter et s'en rendent maîtres.

Le régiment passa l'hiver à Morlaix et Saint-Brieuc et se rendit en 1757 à l'armée du maréchal

d'Estrées. A la bataille d'Haastembeck, le 26 juillet, la brigade de Navarre était sous les ordres de Chevert et fut chargée de tourner la gauche de l'ennemi par la montagne de Nimerim. Les grenadiers s'y distinguèrent beaucoup. Le colonel comte du Châtelet-Lomond (1) fut blessé dès le commencement de l'action d'un coup de feu dans le bas-ventre. Les capitaines d'Ablancourt et La Vie y furent tués, ainsi que le lieutenant de Forteuil. Les capitaines Dortez, Lefrus, Bortier, Cassabé, de Bonce, Coquabanne et six autres officiers furent blessés. Le régiment perdit, en outre, quatre-vingts soldats, presque tous grenadiers. Après la campagne il eut ses quartiers à Embeck. Il en sortit au mois de décembre après que les alliés eurent violé la convention de Closterseeven pour se rendre sur le bas Weser, et revint bientôt à Embeck.

En 1758, l'armée rétrograda sur le Rhin et Navarre fut cantonné à Meurs. Le 23 juin il se trouvait à la bataille de Crefeld sans y prendre beaucoup de part. Il y perdit cependant le lieutenant La Jeannie. Le régiment se distingua quelques jours après à l'affaire de Luynen, et au mois de septembre les grenadiers firent des prodiges de valeur au combat livré près de l'abbaye de Borck. Les capitaines Saint-Privé et d'Aubœuf y perdirent la vie. Navarre eut cette année ses quartiers d'hiver à Cologne.

En 1759, il est à la bataille de Minden. Après une

(1) C'est celui qui fut le dernier colonel des Gardes Françaises.

attaque infructueuse sur le village d'Hyle, il fut obligé de battre en retraite à travers les montagnes. Cette marche fut très-pénible; mais les grenadiers, aux ordres de M. de Saint-Victor, surmontèrent tous les obstacles et permirent au régiment de rejoindre l'armée sans grandes pertes. Dans ces diverses affaires, il n'y eut que deux officiers blessés, les capitaines Morival et Desmarens. Un sergent, nommé Lebrun, sauva les registres de l'état-major par sa bravoure. Il fut fait officier. Navarre après cette rude campagne passa l'hiver à Aschaffembourg.

En 1760, il rejoint l'armée à Grumberg et fournit des détachements pour les siéges de Marbourg et de Dillembourg. Il était le 10 juillet à l'affaire de Corbach. Chargé par le maréchal de Broglie d'attaquer les hauteurs où le prince héréditaire de Hesse appuyait sa gauche et qui étaient défendues par seize pièces de canon, il s'en approche à la faveur des bois. Il est accueilli par une décharge à mitraille et forcé de reculer. Alors les grenadiers et chasseurs réunis sous le commandement de M. de Saint-Victor débouchent avec vivacité, ne donnent pas le temps aux canonniers de mettre le feu à leurs pièces, s'en emparent et les forcent à prendre la fuite. M. de Kergru, cadet âgé de 16 ans, s'élança le premier et tua d'un coup de baïonnette un canonnier qui allait faire feu. Le 31 août, Navarre combat encore à Warbourg. Les volontaires se distinguèrent aussi dans plusieurs occasions, sous la conduite de MM. de Brécourt et de

Sion. Ce dernier fut tué. A la fin de la campagne, le régiment fournit 200 hommes à la garnison de Gottingen, et entra en quartier d'hiver à Cassel. Les grenadiers et chasseurs réunis restèrent cantonnés sur le Weser. Le 22 décembre, ils enlevèrent Heiligenstadt et mirent cette place hors d'état d'être défendue.

Au mois de janvier 1761, d'heureux coups de main les rendirent maîtres de Duderstadt et de Stattworbes. Le lendemain de la prise de cette dernière ville, l'ennemi qui avait reçu des renforts, vint les attaquer. Deux compagnies de chasseurs le chargent à la baïonnette et le repoussent. Une de ces compagnies perdit dix hommes. Cependant ce détachement, trop faible pour garder toutes ses prises, fut obligé de les évacuer, et rallia le régiment à Cassel. Cette place fut investie le 15 février par le comte de La Lippe, à la tête d'une armée de 20,000 hommes (1). Dans la nuit du 6 au 7 mars, on fit une sortie. Les 1er et 3e bataillons de Navarre étaient en tête de la colonne de gauche, qui chassa l'ennemi des deux parallèles et s'empara de deux batteries, l'une d'obusiers et l'autre de canons. Les obusiers furent emmenés dans la place; les canons furent encloués, leurs affûts brisés, les batteries rasées et les tranchées comblées. Le lieutenant Dassat pénétra même avec l'avant-garde jus-

---

(1) Le comte de Gunes, qui obtint le régiment le 20 février, était brigadier de dragons, et fut fait maréchal de camp le 3 janvier 1770.

qu'au dépôt de l'artillerie et le bouleversa. Cette avant-garde perdit beaucoup de monde et surtout plusieurs excellents bas-officiers. Le capitaine de Soulanges et le lieutenant de chasseurs Saint-Loüet furent tués dans cette sortie (1). Le 22, une nouvelle sortie fut tentée par la garnison ; elle coûta la vie au capitaine de grenadiers de Vertamont. A la défense de la redoute de Warbourg, le régiment perdit encore M. de La Touche. L'ennemi fut obligé de lever le siége de Cassel, et fut harcelé dans sa retraite par cette énergique garnison.

Navarre se rendit alors à Aschaffembourg, et il rallia en juillet l'armée du maréchal de Broglie. Il ne prit aucune part aux affaires de Villingshausen ; mais le 3 septembre, il contribua à la prise du château de Sabbaborg. Après un grand nombre d'expéditions partielles et insignifiantes auxquelles il fut mêlé, le régiment eut ses quartiers à Rothembourg et Hombourg.

Il fit la campagne de 1762 sous les maréchaux d'Estrées et de Soubise. Le jour de l'affaire de Grebenstein, il était placé à Immenhausen pour faciliter la retraite. Le capitaine Martincourt y fut blessé. Peu de temps après, Navarre fut chargé de faire en-

(1) Jean-François Noguès-Dassat, dont nous avons déjà signalé le nom, était alors capitaine de grenadiers, et eut dans cette affaire la fesse droite emportée par un boulet, et les doigts coupés par une balle. Enseigne dans Navarre en 1733, il parvint à la charge de lieutenant-colonel le 23 mars 1762.

trer un convoi dans Ziegenheim. Il fallait se porter à neuf lieues sur les derrières de l'ennemi. Il réussit dans l'objet principal de sa mission; mais attaqué au retour, il ne parvint que par les plus habiles manœuvres à échapper à toute une armée acharnée à sa poursuite. Après la prise du château d'Amenebourg, il fut encore détaché aux sources de la Lohn où il finit la campagne et la guerre. Le lieutenant de Morlaincourt fut le seul officier tué en 1762.

Navarre rentra en France au mois de décembre et fut envoyé à Verdun, où il resta jusqu'en 1766. Appelé cette année au camp de Compiègne, il se rendit, au mois d'août, après les manœuvres, à Cambrai et Bouchain (1). Il fut à Rouen en avril 1768, occupa les garnisons de Valenciennes, Maubeuge et Le Quesnoy depuis juin jusqu'en août 1769, et se rendit alors à Metz. En janvier 1771, il partit pour la Normandie et y occupa les villes de Bayeux, Carentan, Caen, Rouen et Valognes. De retour à Metz, le 16 octobre 1772, il y demeura jusqu'en octobre 1774, et se rendit alors à Douai. Le 4e bataillon s'embarqua l'année suivante pour la Guadeloupe, où il arriva le 23 novembre.

---

(1) Le comte de Rochechouart, colonel en 1768, fut fait brigadier à la promotion du 1er mars 1780, et maréchal de camp à celle du 20 mars 1784.

Christophe-André de Montval, lieutenant-colonel le 30 décembre 1769, fut fait colonel en 2e d'Armagnac le 8 avril 1779, et brigadier le 1er mai 1780.

En 1776, Navarre fut partagé en deux régiments. Les 1er et 3e bataillons continuèrent le vieux Navarre; les 2e et 4e formèrent le régiment d'Armagnac, qui conserva les drapeaux feuille-morte de Navarre, mais sans les armoiries.

Navarre, dont l'uniforme avait consisté jusque-là dans un habillement complétement blanc, avec les boutons et le galon de chapeau en or, les poches en travers et carrées, avec sept boutons sur les poches et cinq sur les parements, prit le collet, les revers et les parements bleu céleste avec les boutons d'or et le casque en cuir bouilli. Armagnac ne différa de lui que par le collet aurore et les boutons blancs.

RÉGIMENT DE NAVARRE.

5e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte DE ROCHECHOUART (Emmery-Louis Roger), 26 décembre 1768.
2. Chevalier DE JERNINGHAM (Charles-Louis de Barfort), 1er janvier 1784.
3. Marquis DE MORTEMART (Victurnin-Bonaventure-Victor de Rochechouart), 20 mai 1784.
4. DE VOUILLÈRES (François-Charles Labbe), 25 juillet 1791.
5. GUÉNAUD (Louis-Charles), 26 octobre 1792.

Le régiment de Navarre se rendit en octobre 1776 à Toulon et s'y embarqua au mois d'août 1777 pour la Corse. Il était de retour sur le continent au mois

de septembre 1778, et après quelques semaines d séjour à Toulon et Marseille, il fut envoyé à Besançon, où il arriva le 14 décembre. En juin 1779, il fut dirigé sur Rouen ; il passa l'année 1780 sur la côte, partagé entre Rouen, Le Havre et Montivilliers, et après s'être réuni pendant l'hiver à Rouen, il se mit en route pour Rennes, en septembre 1781. A la fin de 1782, il était à Saint-Brieuc et Lamballe. Lorsque la paix fut faite, en avril 1783, il se rendit à Cambrai, qu'il quitta en mars 1787 pour Dieppe et le Havre, et il fut établi à Rouen au mois de novembre de la même année (1).

En garnison dans cette ville pendant les moments les plus difficiles de la révolution, le régiment, au milieu d'une population agitée, se distingua par son calme, sa discipline et son dévouement à la Constitution. Il prêta solennellement, le 7 février 1790, son serment d'obéissance à l'Assemblée nationale.

Au mois de juin 1790, le 1er bataillon fut envoyé au Quesnoy ; il y fut rejoint par le 2e au mois de décembre. En janvier 1791, le régiment se rendit à Valenciennes, et lorsque les hostilités commencèrent, au mois d'avril 1792, il avait un bataillon à Valenciennes et l'autre à

(1) Le chevalier de Jerningham, mestre de camp en 1784, était brigadier du 1er mars 1780 ; il fut fait maréchal de camp le 20 mai 1784. Le marquis de Mortemart, son successeur, obtint le grade de brigadier le 20 mai 1784, et celui de maréchal de camp le 25 mars 1791. M. de Vouillères était lieutenant-colonel de Navarre depuis le 10 mai 1782, quand il en fut fait colonel. Il obtint le grade de maréchal de camp le 26 octobre 1792.

Condé, présentant ensemble un effectif de 1526 hommes.

Le 17 mai, le 1er bataillon combattit bravement à l'affaire de Jalin, et le 29, un sergent, nommé Rousselot, se couvrit de gloire au combat de Marcon, près Condé. Attaqué par plus de 100 houlans, et n'ayant avec lui que huit jeunes soldats de recrue, ce vaillant sous-officier soutint l'attaque, après avoir fait cette courte harangue, aussi simple, aussi énergique que celle de La Rochejacquelein. « Si je recule, tuez moi : si quelqu'un recule, je le tue... » Cette petite troupe, en se retirant sur Condé, fit un mal extraordinaire à l'ennemi. Rousselot seul brûla plus de quarante cartouches et reçut vingt balles de pistolet dans son chapeau et ses habits. Un de ses hommes se sentant blessé, lui dit : « Sergent, j'ai, je crois, la jambe cassée. — Marches-tu encore? — Oui. — Eh bien! recharge ton fusil. » La petite armée de Rousselot rentra dans Condé à la vue des houlans et n'eut que trois blessés. L'intrépide sergent, fier de ses recrues, disait : « Ah! ils ont joliment travaillé... » Ce brave fut fait officier par Rochambeau, et la société des Amis de la Constitution de Valenciennes, lui donna une épée.

Après la levée du siége de Lille en octobre, un détachement de Navarre se distingua à la reprise de Marchiennes et d'Orchies. Bientôt, le régiment fut appelé à l'armée de Dumouriez; il se distingua le 5 novembre à la bataille de Jemmapes et contribua à la conquête de la Belgique.

Au mois de janvier 1793, il avait son 1er bataillon à Metz, et le 2e à Valenciennes. A la reprise des hostilités, le 1er fit partie de l'armée des Ardennes, et le 2e combattit à l'armée du Nord. Celui-ci se distingua d'une manière toute particulière au mois d'août à l'attaque de Lannoy et de Turcoing et aux combats livrés autour du Quesnoy. Dans la première de ces affaires, le grenadier Louis Boutry perd un bras. « N'importe, s'écrie-t-il, il m'en reste encore un pour la République. » Au Quesnoy, le soldat Duquesne est atteint par un boulet qui lui fracasse la jambe. Il refuse tous les secours. « Une seule chose m'afflige, dit-il à ses camarades, c'est de ne pouvoir concourir avec vous à la reprise de Valenciennes. » Ce brave bataillon fit partie des 10,000 hommes de l'armée du Nord que le général Cordellier conduisit dans la Vendée. Il arriva sur ce nouveau terrain le 29 frimaire an II, et prit part aux dernières opérations de cette grande lutte. Réduit à 420 hommes, il se fit particulièrement remarquer le 5 janvier 1794 à la prise de Noirmoutiers où fut anéantie la bande de d'Elbée.

Après la pacification de la Vendée, le 2e bataillon de Navarre alla renforcer l'armée des Alpes, et dès son arrivée sur cette frontière, le 31 mars 1795, il fut versé dans la 10e demi-brigade de ligne.

Le 1er bataillon avait été amalgamé, le 21 décembre 1794, à l'armée des Ardennes où il avait continué de servir, dans la 9e demi-brigade. Celle-ci

fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse jusqu'à la fusion, opérée pour cette armée le 16 floréal an IV.

RÉGIMENT D'ARMAGNAC.

6e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte de LOWENDHAL (François-Xavier), 18 avril 1776.
2. Marquis de LIVAROT (Louis-Nicole), 8 avril 1779.
3. Chevalier de GRIMALDI (Jean-Baptiste-Antoine-Marie-Hilarion-Pacôme), 10 mars 1788.
4. DE CAPPY (Jean-Baptiste-Marie-Joseph-Florimond), 21 octobre 1791.
5. LHUILLIER DE ROUVENAC (Jacques-Thomas), 23 novembre 1791.
6. CLÉDAT (Pierre), 29 juin 1792.

Dans le court espace de vingt années qu'il a vécu, le régiment d'Armagnac s'est acquis une grande gloire. On a vu qu'au moment de sa formation, son 2e bataillon était à la Guadeloupe. Tout faisait alors présager la guerre avec l'Angleterre. Le 1er bataillon était allé à Calais en juin 1776. Il passa de là à Dinan et Saint-Servan au mois d'octobre : en septembre 1777, il se rendit à Brest et il s'y embarqua le 9 octobre pour passer lui aussi dans nos colonies d'Amérique.

Le régiment débuta le 18 décembre 1778 au combat de Sainte-Lucie ; le capitaine de Villers y trouva la mort ; le lieutenant-colonel Feydeau de Saint-Christophe, le lieutenant de Servilange et le sous-lieutenant des Ecures y furent blessés.

En 1779, un fort détachement était embarqué sur la flotte du comte d'Estaing lorsque, le coup de vent du 2 septembre ayant désemparé la plupart des vaisseaux et les ayant forcés à se réfugier sur les côtes des États-Unis pour s'y radouber, l'amiral eut l'idée, pour occuper les troupes, de faire le siége de Savannah. Cette opération n'eut point de succès, mais elle servit à faire ressortir le courage de nos soldats. Armagnac y ouvrit la tranchée le 15 septembre, et le 24 il repoussa victorieusement une sortie des Anglais. Le 9 octobre, les assiégeants tentèrent une attaque sur les retranchements, mais après un combat acharné, où périrent les sous-lieutenants Molard et Nairne de Stanlay, les Français furent repoussés et ils se rembarquèrent le 20. Les capitaines Voulan, Grillières et Bonnier avaient été grièvement blessés dans le cours de ce siége. En 1780, un autre détachement d'Armagnac était sur la flotte du comte de Guichen et assista aux combats livrés à l'amiral Rodney les 17 avril, 15 et 19 mai. Le lieutenant d'Hédouville fut tué dans une de ces rencontres. En 1781, 150 grenadiers et chasseurs embarqués le 8 mai sur l'escadre du comte de Grasse contribuèrent à la conquête de Tabago. Les capitaines de Tarragon et Ristainy s'y distinguèrent.

L'année 1782 fournit au régiment des occasions plus importantes. Un détachement s'embarque dès les premiers jours de l'année sur l'escadre du comte de Kersaint

et s'empare le 1er février de la colonie hollandaise de Demerari, et le 5 de celle d'Essequibo. Un second détachement, en garnison sur les vaisseaux du comte de Grasse, se trouve aux terribles combats des 9 et 12 avril. Le lieutenant La Brosse et le porte-drapeau Dumarchais sont blessés sur *le Languedoc;* le sous-lieutenant Tenneguy sur *la Couronne* et le capitaine d'Aymard de Villé l'est très-grièvement sur *le Diadème.*

La partie principale du régiment contribua à la conquête de l'île de Saint-Christophe, et le bulletin de cette brillante expédition cita parmi ceux qui se distinguèrent le colonel de Livarot, le lieutenant-colonel Feydeau, les capitaines de Tarragon et de Grillières, les lieutenants Dumont, des Ecures, Charpy et Descressonnières.

Un 4e détachement d'Armagnac s'était rendu dans le même temps à Saint-Domingue où se préparait une expédition secrète confiée au capitaine La Peyrouse. Cet illustre marin fit voile le 31 mai du Cap-Français avec *le Sceptre* de 74 et les frégates *l'Astrée* et *l'Engageante* de 36 canons. A bord de ces vaisseaux se trouvaient 250 hommes d'élite des régiments d'Armagnac et d'Auxerrois et 40 canonniers du régiment de Metz. L'expédition arriva heureusement le 17 juillet dans la baie d'Hudson, mais à peine était-elle engagée dans la baie qu'elle y fut cernée par les glaces. On arriva enfin le 8 août devant le fort du

Prince de Galles. On mit les chaloupes à la mer, et le détachement d'infanterie aux ordres du major de Rostaing prit terre sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. Le gouverneur se rendit à la première sommation, et le fort fut détruit. Le 11, La Peyrouse se dirige sur le fort d'York, chef-lieu des établissements anglais dans la baie d'Hudson, situé dans une île de la rivière Nelson. Un bâtiment de 26 canons était embossé dans la rivière. Le 21 août, l'infanterie opère son débarquement. Ces 250 braves abordent l'île, en traversant un quart de lieue de vases découvertes par la marée, et arrivent auprès du fort après des fatigues inouïes Les portes du fort d'York s'ouvrent devant eux comme celles du fort du Prince de Galles. Ils y font prisonniers tous les chefs des établissements anglais et se rembarquent le 1[er] septembre après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte de plus de deux millions.

Après la signature de la paix, Armagnac revint en France. Débarqué à Lorient le 21 juillet 1783, il fut immédiatement dirigé sur Thionville. Il passa de là, en octobre 1785, à Saarlouis, qu'il quitta au bout de quelques jours pour se rendre à Saint-Lô et Valognes, où il demeura deux ans. Le 1[er] janvier 1788 il arriva à Lille et il fit partie du camp de Saint-Omer en septembre. Au mois de juin 1789, pendant les premiers mouvements de Paris, il s'avança jusqu'à Soissons, qu'il ne quitta qu'en mai 1790 pour aller à Condé. Envoyé à Givet en octobre, il y passa l'hiver et se rendit à la

fin de 1791 à Longwy, dont il releva les fortifications (1).

Le 1er mai 1792, fort de 1,455 hommes, il entra dans Thionville, mais il y resta peu de temps. Au début de la guerre il vint à Metz et détacha les grenadiers du 1er bataillon à l'armée des Ardennes. Ceux-ci se distinguèrent le 23 mai au combat d'Hamptinne près de Florenne et à la défense du village de Saint-Aubin. Après la retraite de l'armée prussienne, le 1er bataillon tout entier passa à l'armée du Nord et contribua à la belle défense de Lille. Il servit ensuite à la conquête de la Belgique, et après la bataille de Neerwinden, au mois d'avril 1793, il entra en garnison à Condé. Il y fut fait prisonnier le 13 juillet par suite de la capitulation de cette place. Échangé seulement en 1795, il fut appelé à faire partie de l'armée de l'Intérieur dans un moment où la discus-

(1) Le comte de Lowendhal, 1er colonel d'Armagnac, avait commandé un régiment allemand dans la guerre de Sept Ans ; il était brigadier du 3 janvier 1770, et fut fait maréchal de camp le 8 avril 1779.

M. de Livarot parvint au grade de maréchal de camp le 9 mars 1788.

Le chevalier de Grimaldi devint maréchal de camp le 1er mars 1791.

M. de Cappy fut fait colonel de la Maison militaire du roi, le 13 novembre 1791.

François-Joseph, chevalier de Saint-Jean de Pointis, enseigne dans Navarre en 1762, et lieutenant-colonel d'Armagnac, le 18 mai 1792, fut fait général de brigade le 8 mars 1793.

sion d'une nouvelle Constitution faisait craindre des troubles à Paris, et il entra directement en 1796 dans la composition de la 28ᵉ demi-brigade de nouvelle formation. La 11ᵉ ancienne n'a existé que sur le papier.

Le 2ᵉ bataillon d'Armagnac que nous avons laissé à Metz en 1792, servit cette année à la défense de Thionville. Le lieutenant-colonel Berthaut y fut grièvement blessé le 6 septembre par un éclat de bombe. Le bataillon contribua ensuite sous Custines à la conquête du Palatinat et fut mis en garnison à Mayence. Après l'admirable défense de cette ville, il fit partie de cette terrible colonne mayençaise, qui ne pouvant plus, par suite de la capitulation, servir sur le Rhin, fut envoyée dans la Vendée où elle devait en peu de temps changer la face des affaires. A son passage à Nancy, le 4 août, on lui lut le décret, voté le 1ᵉʳ sur la proposition de Thuriot, qui déclarait que la garnison de Mayence avait bien mérité de la patrie. Le bataillon arriva le 23 août à Saumur et fut immédiatement envoyé à la poursuite des Vendéens qui venaient de passer sur la rive droite de la Loire. Il se trouva aux affaires de Granville, de Pontorson, d'Entrames et de Dol, et se distingua par-dessus toutes les autres troupes le 12 décembre à la bataille du Mans. Le succès de la journée allait être compromis par la fougue imprudente de Westermann, chef de la légion germanique, quand les bataillons d'Armagnac et d'Aunis arrivèrent pour rétablir les affaires.

Ces braves soldats laissent fièrement passer à leur droite et à leur gauche les fuyards de la garde nationale qu'ils regardent avec mépris, puis battant la charge, ils fondent sur les Vendéens et les mettent en fuite. Le lendemain la bataille recommence plus furieuse. Les républicains attaquent la ville. Westermann sollicite et obtient de Marceau l'ordre d'attaquer le premier. Il force le passage du pont de la Sarthe à la tête des grenadiers d'Armagnac. Quelques canons mis en batterie par les royalistes arrêtent un moment les vainqueurs. A dix heures du soir, Westermann renouvelle l'attaque et pénètre dans la ville où s'engage une lutte corps à corps. Les soldats d'Armagnac renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, et les Vendéens fuient en désordre sur la route de Laval. Le bataillon les poursuit sans relâche et contribue enfin le 23 décembre à l'anéantissement de la grande armée royaliste dans le marais de Savenay. Dans son rapport sur cette affaire décisive, Prieur de la Marne disait à la Convention : « les 6e et 31e régiments, ci-devant Armagnac et Aunis, ont conservé la réputation qu'ils s'étaient acquise au Mans. »

Sans prendre un instant de repos, Armagnac passe sur la rive gauche de la Loire, où Charette conservait encore une attitude menaçante. Le 2 janvier 1794, il combat avec la même ardeur près de Machecoul : l'armée de Charette est mise dans une déroute complète, et ce chef redouté, serré de près par les grenadiers d'Armagnac, est sur le point de tomber

dans leurs mains au passage du ruisseau de Beauséjour. Une balle coupa le fusil à deux coups qu'il tenait à la main. Les grenadiers le poursuivaient avec un tel acharnement qu'il fallut, lorsque la nuit vint, battre le rappel pour les ramener au drapeau. Le bataillon continua de faire la chasse aux débris des troupes de Charette, et le 22 avril 1794 il devint le noyau de la 12e demi-brigade.

C'était dans ce même pays de Vendée, et dans une autre guerre civile, que Navarre avait débuté. Ce vieux corps, dont la première action avait eu pour théâtre Sainte-Gemme, vint fermer le cercle de sa longue carrière à Machecoul, à quelques lieues de son point de départ, toujours fidèle à Notre-Dame de Frappe-Fort, justifiant toujours son terrible surnom: *Diabolicum.*

RÉGIMENT DE CHAMPAGNE.

Je suis du régiment de Champagne.
DICTON DU CORPS.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE GOHAS (Jean de Biran), 29 mai 1569.
2. DE SAINTE-COLOMBE (Jean de Montesquiou), mai 1573.
3. DE SAINTE-COLOMBE (Jacques de Montesquiou), mai 1574
4. Duc d'ÉPERNON (Jean-Louis de Nogaret), 1er janvier 1579.
5. DE MONTCASSIN DE TAJAN DE GRENET (Jean ~~Louppiat~~ de Lupiac), 15 septembre 1581. Houilliez
6. DE MONTCASSIN DE TAJAN DES ~~HOULIÈRES~~ (Antoine ~~Louppiat~~ de Lupiac), 1585.
7. Comte de GRANDPRÉ (Roger de Joyeuse), 1587.
8. Comte de RIEUX (René de La Jugie), 1589.
9. Comte de CHARNY (Jacques de Chabot de Mirabeau), 1596.
10. Marquis D'O (Alexandre de La Guesle), 1601.
11. Marquis de MONTREVEL (Charles-François de La Baume), 11 avril 1616.
12. Marquis de MONTREVEL (Ferdinand de La Baume), 1er juin 1621.
13. ARNAUD DU FORT (Pierre de La Mothe-Arnaud), 1er avril 1622.
14. Marquis de TOIRAS (Jean du Caylar de Saint-Bonnet), 13 septembre 1624.
15. Marquis de VARENNES (Charles de Nagu), novembre 1633.
16. Marquis de VARENNES (Roger de Nagu), 15 août 1635.
17. Comte D'ORIGNY (Pierre Bourgeois), 10 mars 1644.
18. Comte de BROGLIE (François-Marie de Revel), 12 février 1648.
19. Marquis de BELLEFONDS (Bernardin Gigault), 29 juin 1649.
20. Comte de GRIGNAN (François de Castellane-Adhémar de Monteils), 1654.

21. Comte de GRIGNAN (Louis-Gaucher de Castellane-Adhémar de Monteils), 12 septembre 1656.
22. Marquis D'AMBRES (François Gilbert des Voisins), mai 1657.
23. Marquis de MONISMES (Robert-Edme-Léonard de Rasès), 1er août 1671.
24. Marquis de MONTGAILLARD (Charles-Maurice de Percin), 1673.
25. Comte de BOIS-DAVID (Antoine-Charles de Simons), 22 septembre 1675.
26. Bailli de COLBERT (Antoine-Martin Colbert), 9 novembre 1678.
27. Comte de SCEAUX (Charles-Édouard Colbert), 1689.
28. Marquis de BLAINVILLE (Jules-Armand Colbert), 11 juillet 1690.
29. Marquis de SEIGNELAY (Marie-Jean-Baptiste Colbert), 5 avril 1702.
30. Chevalier de TESSÉ (René-François de Froulay), 27 février 1712.
31. Duc de LA TRÉMOUILLE (Charles-René-Armand), 24 septembre 1731.
32. Marquis de BELLEFONDS (Charles-Bernardin-Geoffroi Gigault), 6 juin 1741.
33 Comte de TESSÉ (Charles-Élisabeth de Froulay), 15 janvier 1745.
34. Marquis DES SALLES (Claude-Gustave-Chrétien), 1er décembre 1745.
35. Comte de GISORS (Louis-Marie Fouquet de Bellisle), 1er février 1749.
36. Marquis de JUIGNÉ, (Jacques-Gabriel-Louis Leclerc), 3 juin 1758.
37. Marquis de SEIGNELAY (Louis-Jean-Baptiste-Antoine Colbert), 1er décembre 1762.

Parmi les corps de l'ancienne infanterie, le régiment de Champagne est peut-être celui dont le nom est resté le plus populaire, et cette distinction, dans un temps où tout s'oublie si vite, il la doit, non point comme quelques autres, à la bizarrerie de son titre

ou à quelque fait isolé qui ait eu un grand retentissement, mais à la continuité de ses services, à la bonne conduite qu'il a toujours tenue, à l'excellente discipline qui l'a toujours distingué et à un esprit de corps, peut-être excessif (1), qui le rendait capable des plus grandes choses.

Quand un soldat, désigné pour une entreprise périlleuse, était tâté sur sa résolution, il répondait fièrement, mais d'une façon moins brutale que Rodrigue : *Je suis du régiment de Champagne*, et on le laissait aller.

On peut juger de la part que ce noble régiment a prise aux guerres de la monarchie par la destinée des trente-sept mestres de camp ou colonels qui l'ont commandé depuis 1569 jusqu'à l'année 1776. Quinze ont été tués sur le champ de bataille, soit à la tête du régiment, soit dans le grade d'officiers généraux, et deux sont devenus maréchaux de France.

Nous avons déjà indiqué, dans les notices des Gardes Françaises et de Picardie, l'origine et l'épo-

(1) Au XVII[e] siècle, le régiment de Champagne passait pour être moins soumis à l'ordre qu'aux lois de l'honneur. Quoique attaché à ses devoirs, il se pliait avec peine sous une autre autorité que celle de ses chefs immédiats. Il fallut une ordonnance royale du 1[er] février 1662, pour obliger des compagnies détachées à Perpignan à obéir aux lieutenants-colonels des autres corps, placés dans la même garnison. Il en fallut un autre le 23 mars suivant, pour les compagnies qui étaient à Brest et qui envoyaient promener le commandant de place.

que de la création de ce régiment. Avant de commencer son histoire, nous devons dire quelques mots des bandes qui servirent à le composer.

Les bandes de Champagne ne furent d'abord qu'une fraction, qu'un démembrement des grandes bandes de Picardie. C'est en 1521 que commença cette séparation. Elle fut motivée par les attaques des armées de Charles-Quint contre notre frontière des Ardennes, et le souvenir de la naissance des bandes de Champagne est intimement lié à celui de la célèbre défense de Mézières par le chevalier Bayard.

L'expédition dirigée par François Iᵉʳ, en 1542, sur le duché de Luxembourg, fit faire un nouveau pas à l'organisation spéciale de ces bandes, et cette organisation fut complétée en 1552, après la conquête de Metz et des Évêchés. Cette conquête, à laquelle avaient aussi contribué quelques vieilles bandes de Piémont, détermina l'institution définitive et séparée des bandes de Champagne chargées de garder les villes soumises, et ces bandes, formées d'un mélange des bandes du Nord et des bandes du Midi, prirent alors une allure particulière qui se dessina très-nettement après la magnifique défense qu'elles firent à Metz contre l'armée de Charles Quint, depuis le 19 octobre 1552 jusqu'au 1ᵉʳ janvier 1553.

Pendant ce siége célèbre, la garnison était forte de vingt-quatre compagnies « et estoient les noms des ca« pitainnes, tous des vieilles bandes françoyses, tels « qui s'ensuivent, à trois cens hommes pour ensei-

« gne : les capitainnes Gourdan, Haucourt, La Cahu-
« sière, Bahuz, Pierrelongue, Vicques, La Volvenne,
« Verdun, Abooz, Soleil, Sainte-Marie, Ambres, La
« Grange, Glenay, Favas, Ambures, Roiddes, Vogue-
« demar, Béthune, La Molle, La Mothe-Gondrin,
« Salcède, Sainte-Colombe et Bonnavin, qui tous ac-
« quirent, par leur vertu et saige conduicte en ce
« siège, louange et réputation d'éternelle mémoire.
« Sur tous lesquels et leurs compaignies commandoit,
« en estat de sergent-major, le capitainne Nicolas de
« Bragme que M. de Guyse y avoit installé... Et je
« vous diray qu'il (M. de Vieilleville) trouva les capi-
« tainnes, soldats et toute la garnison enflée de vaine
« gloire d'avoir soustenu ung si long siège contre ung
« si puissant empereur (1), que, journellement on y
« faisoit à coups d'espée, par les tavernes et en plaine
« rue, pour la manutention des valeurs, à qui auroit
« faict en ce siège plus de service au roy... Si bien
« qu'il falloit appointer par sepmaine cinq ou six que-
« relles pour le moins... »

Ces vingt-quatre vieilles enseignes restèrent en garnison à Metz, sous le commandement de M. de Boisse,

(1) En apprenant que Charles-Quint levait le siége de Metz, M. de Vieilleville se permit un calembour. « J'ai toujours bien pensé, « dit-il, que l'Empereur estoit trop vieil, goutheux et valétudinaire, « pour despuceller une si belle jeune fille. M. de Nevers, n'entendant « ce propos, lui demanda ce qu'il vouloit dire. — Je fais, Monsieur, « une allusion de la ville de Metz, à ce mot allemand *metze*, qui si- « gnifie en françois pucelle. » Nous ne croyons cependant pas que ce mot s'emploie dans une acception aussi honnête.

mestre de camp général des bandes d'en deçà les monts, jusqu'aux guerres civiles. Seulement, en 1556, douze compagnies suivirent M. de Guise dans son expédition de Naples; mais elles rentrèrent en 1558 avec ce grand capitaine, et contribuèrent à ses succès devant Calais et Thionville (1).

En 1561, six de ces compagnies furent appelées à Orléans, et entrèrent dans la composition des régiments formés à cette époque par M. de Guise. Huit autres vinrent, en 1562, au siége de Rouen; elles restèrent en garnison dans cette ville jusqu'à la fin du siècle, et furent la souche du régiment de Normandie. Les dix dernières continuèrent d'occuper les garnisons des Évêchés jusqu'à l'année 1568. Au mois d'octobre de cette année, elles se rendent à l'armée du duc d'Aumale qui cherchait à barrer le passage aux Allemands, alliés des protestants, et elles se trouvent à la prise de La Neuville et à l'escarmouche de Saint-Quirin. Au mois de février 1569, ces dix compagnies, que commandait le capitaine Gohas l'aîné, sont à Saint-Jean, près de Saverne, et se fortifient dans l'abbaye. Elles y soutiennent un rude assaut, et les Allemands, n'ayant pu réussir à pénétrer de ce côté, changent de route et se dirigent vers la Franche-Comté. Les vieilles bandes suivent une route parallèle et leur livrent encore un combat terrible le

(1) Gohas, premier mestre de camp de Champagne, commandait une de ces compagnies.

12 mars, à Silly, près de Nuits. Gohas rallia bientôt l'armée du duc d'Anjou, et joignit ses dix vieilles bandes champenoises aux seize que Strozzi lui avait réservées dans le partage de son régiment, effectué à La Rochefoucauld, le 29 mai.

Jean de Gohas se trouva donc mestre de camp d'un régiment de vingt-six compagnies, dont quatre provenaient des enseignes de la garde. Celles-ci étaient les compagnies des capitaines Gohas, Bertrand, Guincourt et Saint-Salvador. Les autres étaient Beauville, Gassion, Antoine Mellet, Mauhic, Lignières, Philippe de Guisancourt, Monpère, Mauvissière, Chadieu, Béguin, Bierme, Jean-Michel de La Pérouse, Rosoy, Valentin, Porcheux, Chanry, La Fontaine, Pontigentier, Bourgade, Alphonse Fanaro, Malleville et Poulet. La compagnie de Sainte-Colombe y fut incorporée la même année, en qualité de colonelle.

La première action où se trouve le régiment de Gohas aîné est la bataille de Moncontour, livrée le 3 octobre. Il va de là au siége de Saint-Jean-d'Angély, qui capitule le 3 décembre. Il quitte ce même jour l'armée pour aller au secours de M. de La Châtre, gouverneur du Berry; celui-ci l'emploie à la prise de Menetou, de Châteauneuf, de La Chapelle d'Angillon, de Lignières et de Beaugy. Ces opérations l'occupèrent jusqu'au mois de juin 1570, et il resta, après la paix de Saint-Germain, cantonné dans le Berry.

Après la Saint-Barthélemy, la guerre s'étant rallumée, six compagnies partirent pour l'Aunis et firent

le siége de La Rochelle. Six autres furent envoyées devant Sancerre. Le reste du régiment se rendit, avec le mestre de camp, à l'armée de l'amiral de Villars, en Guyenne, et, après avoir contribué à la prise de Caussade, rejoignit bientôt les compagnies qui étaient devant La Rochelle. Celles-ci, en arrivant devant la ville au mois de décembre 1572, furent postées au village de Rompsay où elles se retranchèrent pour se garantir des courses des Rochelais. Le 10 avril 1573, les assiégés plantèrent, sur le bastion de l'Évangile, un drapeau insultant pour les catholiques. Sainte-Colombe, lieutenant-colonel du régiment, sensible à cette injure, vole sur la brèche, engage un combat opiniâtre et en sort victorieux avec le drapeau qu'il a arraché de ses mains. Le 15 mai, un assaut général est livré à la ville. Le régiment de Du Guast était de tranchée et avait la tête de l'attaque. Il y fut écrasé. Le mestre de camp Gohas prit sa place et franchit le premier la brèche que les Rochelais abandonnèrent pour se retirer derrière leurs retranchements contre lesquels tous les efforts du régiment vinrent se briser. Assailli par une grêle de balles, il perdit, dans un instant, son mestre de camp (1), les capitaines Demont aîné et cadet, La Rebuffye, Byoux, Blaignac, La Griffe, La Roüe, Saint-Savère, Sainte-Marie et Figuières, les lieutenants Bassignan, Sainte-Marie,

(1) Gohas reçut une balle à la jambe et mourut quelques jours après de cette blessure.

Brussy, Nisas, Bachaux, de Cormas, Prénée, et les enseignes Turc, Larguenarie, Guillem, Missart, Bolleboute et Villeneuve. Le lieutenant-colonel Sainte-Colombe fut blessé, et le capitaine Stéfano d'Urbin eut la cuisse cassée. Sainte-Colombe fut fait mestre de camp, et le siége fut levé le 10 juillet.

Les six compagnies qui étaient au siége de Sancerre n'eurent pas une moins rude besogne. Elles étaient logées à Saint-Saturne. Le 24 janvier, le capitaine d'Ivory périt avec trente soldats en voulant surprendre un ravelin. Le 9 mars, le lieutenant de la mestre de camp Querrières est tué d'un coup de mousquet près de la porte Saint-André, Le 19, les six compagnies montent à l'assaut du ravelin de Porte-Vieille et de la plate-forme de Baudin, et le capitaine de Cabassol y perd la vie. Sancerre capitule le 19 août.

En 1574, le régiment sert en Normandie sous les ordres du comte de Matignon. Il attaque Saint-Lô, le 17 avril, du côté de la mer. Le comte de Montgommery, ayant quitté Saint Lô pour se retirer à Domfront, l'armée le suit et met le siége devant Domfront. Dès que la brèche fut praticable, on entreprit l'assaut. Il fallait traverser la rivière : les soldats la passèrent vivement ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et montèrent si brusquement à l'assaut que l'ennemi, étonné, se retira dans le château. Le siége de ce château fut difficile; on fut obligé d'établir les batteries sur des cavaliers, au milieu de sorties vigoureuses.

Sainte-Colombe, « vaillant et brave soldadin et dé« terminé, s'il en fust oncques, que nous appellions, « dit Brantôme, et son corps une garenne d'harque« buzades, » les repoussa toujours avec bonheur. On commanda enfin les troupes pour l'assaut. Au moment où le régiment arrivait au pied de la brèche, un coup de couleuvrine emporta quarante soldats et jeta du désordre dans les rangs. Sainte-Colombe, pour ranimer ses hommes, s'élance sur la brèche, la pique en main; mais accueilli par un feu terrible, il est mortellement blessé avec quatre capitaines et un grand nombre de soldats. Il fallut se retirer. Cependant le comte de Montgommery n'attendit pas un deuxième assaut; il se rendit peu de jours après à discrétion. Le régiment, commandé par Sainte-Colombe cadet, son nouveau mestre de camp, retourna alors devant Saint-Lô. Il y monta trois fois à l'assaut sans succès; à la quatrième, la ville fut emportée et livrée au pillage. La prise de Carentan fut le dernier acte de cette guerre.

Au mois d'août, l'armée de Normandie se réunit à celle du Poitou, et fit au mois de septembre le siége de Fontenay.

En 1575, Sainte-Colombe est au combat de Dormans, et on le retrouve, en 1580, sous le nom d'Épernon (1), au siége de La Fère. Il eut son quar-

(1) Le duc d'Épernon, son quatrième mestre de camp, fut fait colonel général de l'infanterie, le 15 septembre 1581.



tier près de la porte de Laon, et s'empara d'un bastion. L'ennemi battit la chamade le lendemain, 12 septembre. Après ce siége, le régiment fut mis en quartiers dans la Champagne; il y resta en repos jusqu'en 1585, et ce fut cette année qu'il prit définitivement le titre de Champagne (1).

Les ligueurs ayant recommencé la guerre en 1585, Champagne fit partie de l'armée du duc d'Épernon, et servit en Provence et en Dauphiné. Il contribua à la prise du fort de Senne, du siége de Bréoles, de Chorges et autres petites places. Trois compagnies restèrent en Dauphiné et quatre en Provence: les sept autres furent envoyées à Metz. En 1588, elles rejoignirent Henri III, sur la Loire, après l'affaire de Tours. Champagne servit alors au siége de La Garnache, suivit le roi sous Paris, participa à la prise de Gergeau, Pithiviers, Étampes et Poissy, et après l'assassinat de Henri III, il reconnut sans difficulté Henri de Bourbon, qu'il accompagna en Normandie. Il jouissait déjà, à cette époque, d'une telle réputation, que les gentilshommes ne voulaient accepter des commissions pour lever des gens de pied qu'autant qu'on les ferait entrer dans Champagne. Aussi le roi

(1) De 1581 à 1587, Champagne fut commandé par les deux frères Montcassin, qui passèrent successivement au régiment de Picardie, ce qui indique que celui-ci avait dès lors une supériorité de rang bien établie, supériorité, du reste, qui ne fut jamais contestée par Champagne.

donna-t-il l'autorisation de porter le régiment jusqu'à vingt compagnies, si cela était nécessaire. Champagne servit de 1590 à 1593 à l'armée du duc de Nevers; il assista à la bataille d'Ivry et figura, en 1594, à l'entrée de Henri IV à Paris. En 1595, il suivit le maréchal de Biron en Bourgogne : un détachement de 300 hommes s'empara, le 5 février, de la ville de Beaune; le château soutint un siége d'un mois, pendant lequel Champagne eut de très-vives contestations avec Navarre. Il contribua aussi à la soumission d'Autun et de Dijon, et se rendit ensuite en Picardie. Après la prise du Câtelet par les Espagnols (25 juin), il se retira à Amiens. A la fin de cette année 1595, un détachement passa en Provence pour assurer la tranquillité de cette province et reconquérir la ville de Marseille que ses magistrats venaient de livrer à l'Espagne. Champagne servit en Picardie l'année suivante, et se trouva, en 1597, à la reprise d'Amiens. Il était alors commandé par le capitaine Burosse en l'absence du comte de Charny.

A la paix de Vervins, il eut ses quartiers à Chaumont et fut, malgré la réforme que subirent les autres corps, conservé sur le pied de vingt compagnies.

En 1600, Champagne passe en Bresse, et investit Bourg avec Navarre, le 12 août. Il y entra le 13, lorsqu'on en eut fait sauter les portes par le pétard, et participa ensuite à la soumission de Pont d'Ain, les Alimes, Ambonay, Saint-Denis, Chousson, Saint-Rambert, Belley, Pierre-Châtel, Seyssel et Gex. La

paix fut faite le 17 janvier 1601, et Champagne retourna à Chaumont.

En 1606, le duc de Bouillon ayant donné divers sujets de mécontentement au roi, cinq compagnies du régiment sont envoyées pour occuper la ville et la citadelle de Sedan, qui appartenaient à ce seigneur.

En 1610, Champagne, qui avait toujours ses quartiers dans le Bassigny, se rendit à Châlons-sur-Marne, où se rassemblait l'armée destinée à secourir le pays de Juliers. Il arriva devant Juliers au mois d'août. La ville ouvrit immédiatement ses portes, et Champagne, revenu en France, fut mis en garnison à Verdun. En 1614, il fut appelé à Vitry, au rendez-vous de l'armée que le roi levait contre les princes; mais la paix ayant été signée le 15 mai, à Sainte-Ménéhould, il retourna à Verdun.

Pendant les troubles de 1615, il servit à l'armée du maréchal de Bois-Dauphin. Il suivit ce général dans toutes ses expéditions, et sauva Gien par la manœuvre hardie de M. de Pigeolet, son lieutenant-colonel. Ce brave officier, jugeant par les mouvements de l'ennemi que son intention était de s'emparer de Gien et d'y passer la Loire, obtient du maréchal l'autorisation de marcher avec quatre compagnies, dont deux de Champagne et deux de Boniface (depuis Normandie). Il traverse, tambour battant, le camp des mécontents, comme s'il eût été de leur parti, et arrive heureusement à Gien qu'il met en état de défense. A

la fin de cette année, le régiment passe en Poitou, contribue à la prise de l'Isle-Bouchard, et joint, en janvier 1616, le duc de Guise qui commandait une armée en Guyenne. La paix se fit au mois de mars, et Champagne retourna à Verdun. En 1617, il fit la courte campagne qui se termina au siége de Laon.

En 1619, il quitta ses quartiers de Verdun pour faire partie de l'armée d'observation que le duc de Nevers commandait dans le pays messin. A la fin de la campagne, il eut ses quartiers à Vitry, où il se compléta. Pendant son séjour dans cette ville, en juillet 1620, le cardinal de Guise, qui avait pris parti pour la reine-mère, se présenta aux portes. Les habitants étaient disposés à les lui ouvrir, mais la présence de M. de Bassompierre et la ferme contenance de Champagne leur en imposa. Le lendemain, douze compagnies eurent l'ordre de partir pour Montereau, rendez-vous d'une partie de l'armée que Louis XIII assemblait. Elles se distinguèrent avec Picardie à la prise des châteaux de Dreux et d'Anet, et surtout au fameux combat des Ponts-de-Cé, où elles combattirent à la gauche des Gardes Françaises. A l'attaque des retranchements du pont, le lieutenant Comminges, qui conduisait les enfants perdus de Champagne pendant que Maleyssie conduisait ceux des Gardes, arriva le premier au sommet, et là, à cheval sur la crête, il cria au marquis de Bassompierre qui le suivait de près : « Souvenez-vous, monsieur, que j'y ai « monté le premier. »

Le régiment fut rejoint, ce même jour, par l'enseigne Pointis, qui arrivait de Nogent-sur-Seine avec 200 recrues, et qui, quelques jours auparavant, avait réussi à échapper au cardinal de Guise qui l'avait enveloppé près de Sézanne avec 600 chevaux. Il se barricada au milieu de voitures chargées de vin qu'il rencontra sur la route, et, à l'abri de ce singulier rempart, il dirigea si bien la mousqueterie de ses recrues, que les gendarmes du cardinal, après plusieurs charges infructueuses où ils laissèrent chaque fois quelques-uns des leurs sur le carreau, finirent par reculer. La nuit venue, Pointis fit allumer des feux pour faire croire qu'il campait, et s'esquiva sans bruit. Après la prise du château des Ponts-de-Cé, Champagne suivit le roi à Poitiers, puis en Béarn, et au mois d'octobre, il fut établi dans les villes d'Olerons et de Sauveterre pour surveiller les entreprises de M. de La Force.

En 1621, Champagne se rend devant Saint-Jean-d'Angély, et le 30 mai, il prend part à l'attaque du faubourg de Taillebourg, où il perd grand nombre de braves soldats, trois capitaines et son mestre de camp, M. de Montrevel, qui fut enterré le 2 juin, à Saint-Julien (1). Sa charge fut donnée à son fils, qui, après la prise de Saint-Jean, conduisit Champagne au siége de Clérac, et plus tard à celui de Montauban, où il trouva maintes occasions de signaler son

(1) Il était maréchal de camp depuis le 24 avril 1621.

courage. Pendant une sortie où Picardie est surpris, un détachement de Champagne, commandé par Pointis, a la gloire de sauver le mestre de camp Zamet, qui, dangereusement blessé, était tombé entre les mains des ennemis. Après la levée du siége de Montauban, où un brave capitaine, nommé Robert, périt par l'explosion d'une mine, Champagne termina la campagne par le siége de Monheurt. Il y ouvrit la tranchée le 20 décembre; Monheurt se rendit le 23, et il alla prendre ses quartiers d'hiver à Brouage, où l'on commençait à préparer les moyens de réduire La Rochelle.

Au mois d'avril 1622, il fit, avec Auvergne, le siége de Royan sous les ordres du duc d'Épernon. Il se distingua beaucoup à l'attaque du faubourg; il y perdit le tiers de son effectif, et son mestre de camp, M. de Montrevel, à peine âgé de dix-huit ans, y fut si cruellement blessé qu'il se vit obligé de renoncer au service (1).

Il eut pour successeur La Mothe-Arnaud, l'un des officiers les plus distingués de l'armée, et que son peu de naissance empêcha d'arriver aux plus hautes dignités militaires. Après la soumission de Royan, Arnaud fut envoyé avec son régiment devant La Rochelle pour en commencer le blocus. Il reconstruisit,

(1) Le marquis de Montrevel reprit du service dans la cavalerie en 1637. Il devint maréchal de camp le 8 juin 1643, et lieutenant-général le 28 mai 1654.

sur une petite éminence qui domine la mer, non loin de la pointe de Chef-de-Baie, une petite place, bâtie une première fois en 1612 par le comte de Soissons, mais ruinée depuis, qu'il nomma le Fort-Louis, et qui était destinée à réprimer la turbulence des Rochelais et à contrarier leurs relations avec les Anglais. Les Rochelais mirent tout en usage pour empêcher l'achèvement de ce fort; mais Champagne, se servant alternativement de la pioche et du mousquet, repoussait leurs attaques et perfectionnait ses travaux. Il se signala avant la fin de cette année par un coup de hardiesse digne d'être rapporté.

Un vaisseau rochelais avait fait côte entre la ville et la pointe de Coureilles, de l'autre côté de la baie au fond de laquelle est située La Rochelle. Arnaud obtint du comte de Soissons, qui commandait le blocus, l'autorisation d'aller brûler ce vaisseau que la marée allait relever. Il prend 400 hommes de son régiment, traverse le golfe à mer basse, entrant dans la vase jusqu'à la ceinture, mais s'avançant toujours en même ordre que s'il eût été sur la terre ferme, malgré les mousquetades que ne cessaient de lui tirer les gens du vaisseau, et il y met le feu avec force pétards et avec sa propre paillasse qu'il avait fait apporter. Le vaisseau est dévoré par les flammes en moins d'une heure. Arnaud songe alors à la retraite; mais ne pouvant plus revenir par le même chemin, parce que la mer montante avait déjà rempli le fond du chenal, il se décide à regagner le Fort-Louis par

terre, en tournant autour de la ville tambour battant, et en tel ordre ue les Rochelais n'osèrent sortir de leurs murs pour l'attaquer.

A la paix qui se fit cette même année 1622, après la soumission de Montpellier, l'armée du comte de Soissons leva le blocus de La Rochelle et se retira. Champagne resta seul à la garde du Fort-Louis. Ce fut pendant ce temps et pour faire une diversion utile aux ennuis d'une telle position, que le mestre de camp Arnaud entreprit d'introduire dans son régiment les principes de la discipline et de la tactique des anciens. « Monsieur Arnaud, dit Pointis, étoit « alors en grande réputation pour sa science et son « expérience dans la guerre et dans tous les exercices « de la discipline militaire. Il étoit également pru- « dent et hardi dans ses entreprises, et il n'avoit pas « moins de bonheur dans l'exécution de ce qu'il avoit « entrepris. La sagesse de sa conduite le faisoit ad- « mirer de ceux mêmes qui étoient élevés au-dessus « de lui par la grandeur de leurs naissances et de leurs « charges, et il sembloit que pour espérer de voir ré- « tablir en France l'ancienne milice et discipline ro- « maine, il ne manquoit que de le voir chef des ar- « mées du roy. » Le Fort-Louis vit bientôt arriver dans ses murs une foule de jeunes gentilshommes, qui venaient apprendre sous ce maitre les diverses sortes d'exercices, les formations par bataillons et les théories des campements, des marches, des passages de défilés, etc. Louis XIII voulut même qu'un offi-

cier de ses Gardes allât puiser, à l'école de Champagne, les vrais principes de la guerre pour les rapporter dans son régiment.

Mais ce ne fut pas sans avoir à vaincre des difficultés de toute espèce (1) que le mestre de camp Arnaud parvint à établir dans Champagne cette discipline, cette instruction et cet excellent esprit qui l'ont toujours distingué depuis. Il ne fallut rien moins que sa grande énergie et sa parfaite connaissance du cœur humain, pour briser les habitudes d'indiscipline des officiers et les mœurs brutales des soldats de son temps. Il savait employer à propos la sévérité et la douceur. Une nuit, faisant sa ronde, il entend du bruit dans une hutte où quelques soldats, tout en buvant, maudissaient les innovations du mestre de camp. Il entend qu'ils se livrent contre lui aux pro-

(1) Un jour, un moine indiscret, en faisant la prière, disait aux soldats qu'il ne leur servait de rien d'être vaillants et disciplinés, que Dieu seul donnait les victoires. Arnaud le mit à la porte bien vite avec ces mots : — Vous gâtez mes gens; il leur faut dire que Dieu est toujours du côté de ceux qui frappent le plus fort. — Cela n'est peut-être pas bien catholique; mais cela pouvait se dire dans un temps où des papes ambitieux et belliqueux, désespérant de remporter aucune victoire temporelle avec les armes de leurs bénis sujets, prenaient à leur solde des étrangers, et même des hérétiques. Les Romains du XVII[e] siècle se piquaient, en effet, si peu de bravoure, que dans la campagne de Naples en 1656, l'un d'eux ayant oublié de se tenir hors de la portée des canons, et ayant été tué, ses frères d'armes ne surent pas lui faire une autre oraison funèbre que celle-ci : *Oh! che matto! S'è fatto ammazzar à la francese.*

pos les plus outrageants. Il pousse la porte, et tombant comme une bombe au milieu de ces hommes attérés, il leur reproche leur inconduite, et se radoucissant peu à peu, leur jette quelques pistoles pour mieux boire à sa santé une autre fois.

Comme il voulait que son régiment fût toujours complet, il avait donné les ordres les plus sévères pour faire disparaître l'immoral usage de compléter, pour les revues, les compagnies avec des passe-volants. Un capitaine, plus soigneux de ses intérêts que de son honneur, eut l'audace d'enfreindre ses ordres, et lorsque Arnaud l'en reprit, il s'emporta jusqu'à déclarer hautement qu'il n'obéirait pas, jusqu'à mettre l'épée à la main contre son chef. Celui-ci, justement indigné, fit casser ce capitaine, mais quelque temps après il sollicita lui-même pour qu'on lui rendît sa compagnie.

Épuisé par ses travaux, Arnaud, qu'on avait surnommé Arnaud du Fort, mourut le 4 septembre 1624 (1). Il eut un digne successeur dans le mar-

(1) Arnaud, d'une famille bourgeoise célèbre au XVIIe siècle, était maréchal de camp du 6 mai 1621. Il fut enterré à Fontenay-le-Comte. Voici son épitaphe : « Sous ce tombeau reposent les cendres « d'un maistre de camp du régiment de Champagne. Son nom fut « Arnaud, sa province Auvergne ; son esprit lui donna rang dans « les conseils, son courage dans la guerre, et ses actions dans l'his- « toire. Il édifia le Fort-Louys, restablit la discipline romaine, et « mourut âgé de 44 ans. Passant, pleure son malheur ! car il eut « moins de fortune que de mérite, et tu n'as pas de louanges dignes « de sa vertu. »

quis de Toiras (1). A peine installé, le nouveau mestre de camp reçut l'ordre de mettre le Fort-Louis en bon état de défense, de compléter son régiment, de lever une compagnie de chevau-légers et de chercher les moyens de s'emparer des îles de Ré et d'Oleron. Avant de rien entreprendre, Toiras veut anéantir les forces de Soubise qui venait d'entrer dans la Gironde avec soixante-quatorze navires chargés d'hommes et de munitions, et qui s'était emparé des places du Médoc. Il part donc du Fort-Louis avec quinze compagnies de Champagne et ses chevau-légers, rallie à Blaye quelques troupes venues de Bordeaux, passe la Gironde en vue de l'ennemi, et se loge le même jour à Saint-Laurent. Le lendemain, il attaque les postes de Soubise à Castillon, et le force à se rembarquer en désordre, et en abandonnant une partie de son artillerie.

La ville de Bordeaux, délivrée, offre des récompenses à Champagne qui retourne bientôt au Fort-Louis. Sans perdre de temps, Toiras se prépare à la conquête de l'île de Ré où s'était retiré M. de Soubise.

(1) Le marquis de Toiras, capitaine des Gardes Françaises en 1620, obtint Champagne en récompense de la bravoure qu'il avait montrée au siége de Montauban, où il commandait une compagnie *de tireurs en volant et en courant*. Il fut fait maréchal de camp le 13 avril 1625, et maréchal de France le 13 décembre 1630. Tué le 16 juin 1636, à l'attaque du château de Fontanel dans le Milanais. Les soldats trempèrent leurs écharpes dans son sang, pour se rendre invincibles.

L'escadre royale, commandée par l'amiral de Montmorency, et renforcée par trente vaisseaux hollandais, bat, le 14 septembre 1625, la flotte rochelaise, et le même jour une descente est effectuée dans l'île par le duc de La Rochefoucauld, Saint-Luc et Toiras, qui attaquent à la fois plusieurs points de la côte pour diviser les forces des protestants. L'expédition se composait en tout de vingt-trois compagnies de Champagne, fortes ensemble de 1,700 hommes, du régiment de La Bergerie et des chevau-légers de Toiras. Comminges, lieutenant-colonel du régiment, à la tête de 150 volontaires, et appuyé par un piquet de 200 hommes, saute le premier à terre près du village des Portes, et soutient le feu d'un gros bataillon posté sur les dunes avec quatre pièces de canon. Le reste du régiment débarque pendant ce combat, culbute l'ennemi, s'empare de ses canons, et s'établit solidement sur le rivage. Le 18, l'expédition marche sur Saint-Martin, bat Soubise qui lui barre le chemin, lui tue 800 hommes, en force 400 à se noyer dans un marais, et s'empare des drapeaux et des canons de l'ennemi. Les débris de l'armée huguenote s'enfuient dans le fort de Saint-Martin qui capitule au bout de vingt-quatre heures. Soubise s'échappa presque seul dans une chaloupe et se sauva en Angleterre. La conquête de l'île de Ré coûta 300 hommes à Champagne. Le brave et spirituel Comminges y fut gravement blessé, et le capitaine de Réals y perdit la vie. Le lieutenant-colonel retourna au Fort-Louis avec

300 hommes. Quant à Toiras, il fut nommé gouverneur de l'île de Ré, et reçut l'o rdrede s'y fortifier en construisant une citadelle à Saint-Martin et un fort à La Prée. Sa commission de gouverneur était ainsi conçue : « Après avoir jeté les yeux sur divers sujets, « nous nous sommes enfin arrêté à la personne de « notre cher et bien aimé le sieur de Toiras, Jean de « Saint-Bonnet, mareschal de nos camps et armées, « et mestre de camp du régiment de Champagne, « tant pour la confiance particulière que nous pre- « nons en son zèle, fidélité et dévotion à notre ser- « vice, que pour la cognoissance que nous avons des « signalez et recommandables services qu'il nous a « rendus en la prise de ladite isle. »

Cependant le duc de Buckingham, amoureux de la reine, et furieux contre la cour de France, qui refusait de le recevoir comme ambassadeur d'Angleterre, avait poussé son pays à recommencer la guerre. Le 20 juillet 1627, il parut à la tête d'une flotte de 120 voiles, devant les Sables d'Olonne. Il franchit aussitôt le Pertuis Breton, et fit à la fois des démonstrations contre trois points de l'île de Ré, le fort La Prée et les pointes d'Ars et de Samblanceaux. Toiras s'empresse d'envoyer quatre compagnies à Ars et une à Loix, en laisse cinq dans la citadelle de Saint-Martin, et se porte à Samblanceaux, qui paraissait plus sérieusement menacé, avec ses chevau-légers et 800 hommes de Champagne. Le capitaine Barrière était au fort La Prée avec 100 hommes. Le lendemain 21, les Anglais

débarquèrent au nombre de 8,000 vers Samblanceaux, sur une pointe sablonneuse de 1,200 pas de longueur sur 300 pas de largeur. Ils descendirent vers l'extrémité, pendant que leurs vaisseaux, embossés des deux côtés de la presqu'île, à demi-portée de mousquet, balayaient le seul chemin par lequel on pouvait venir les attaquer. Ces redoutables dispositions n'empêchent point Toiras de s'élancer sur l'ennemi à la tête de ses chevau-légers, mais il est ramené. Deux bataillons de Champagne, conduits par les capitaines Thibaut et La Boissonnière, arrivent au pas de course et heurtent l'ennemi avec tant de vivacité, qu'ils le jettent dans la mer. Mais les Anglais redoublent leurs feux, couvrent l'étroit espace où combat le régiment de boulets et de balles, et le forcent enfin à reculer. Ce fut là que périrent le capitaine Restinclières, des Gardes Françaises, frère de Toiras, et les capitaines La Boissonnière et La Condamine, de Champagne. Les lieutenants et enseignes Dutertre, La Bauve, Morillan et La Bastie, y perdirent aussi la vie, et la plupart des autres officiers y furent blessés. Le quart des soldats était couché sur le champ de bataille. Toiras se retira dans la citadelle de Saint-Martin, dont il se hâta d'achever les fortifications, pendant que les Anglais, démoralisés par la perte de 500 hommes, et qui redoutaient une nouvelle rencontre avec des soldats qui se battaient « comme des fous, » s'entouraient de retranchements sur la pointe de Samblanceaux.

Buckingham, laissant de côté le fort de La Prée, se dirige enfin le 26 juillet sur Saint-Martin et s'empare du bourg. Le 2 août, il commence à tirer sur le fort. Après un mois de siége et de tentatives inutiles, reconnaissant aux dispositions énergiques de Toiras et de sa garnison qu'il ne doit point compter sur une victoire par les armes, il se résout à attendre que la famine lui livre une place qui, outre ses défenseurs, renfermait un grand nombre d'ouvriers avec leurs familles. Les horreurs de la faim ne tardèrent pas, en effet, à se faire sentir. L'eau douce surtout était fort rare, et l'on dit, mais nous refusons d'y croire, que déjà, le 15 août, les Anglais, après avoir vainement cherché à s'emparer de la demi-lune qui renfermait le seul puits de la citadelle, et s'en voyant repoussés par la bravoure des capitaines Montaut, Praron, Montendre, Cuzagues et Saint-Preuil, auraient eu l'infamie, avant de se retirer, d'en empoisonner l'eau.

Cependant, toute la France avait les yeux tournés vers ce point du pays; tous les cœurs faisaient des vœux pour les défenseurs de Saint-Martin. Dans les premiers jours de septembre, un intrépide pêcheur parvint à diriger sa chaloupe à travers la flotte anglaise et apporta au brave gouverneur, qui venait de refuser une capitulation honorable, cette lettre du roi qui remonta tous les courages. « Monsieur de « Toiras, sachant la vertu et le courage avec lequel « vous, et ceulx qui sont dans la citadelle de Saint- « Martin, vous défendez contre les Anglois qui vous

« attaquent, j'ai bien voulu vous témoigner par cette « lettre la satisfaction particulière que j'en ai, et vous « dire que je prépare un grand secours pour vous li- « bérer du siége ; attendant lequel (comme je m'as- « sure), vous et tous ceux qui vous assistent conti- « nuerez la même résolution et passion que jusques à « présent vous avez montrée pour le bien de mon ser- « vice et de cet État. Vous devez aussi croire que je « reconnaîtrai si avantageusement un si signalé ser- « vice envers tous ceux qui y auront pris part, qu'ils « porteront toute leur vie la marque de la récompense « qu'ils auront méritée. Pour cet effet, je désire que « vous m'envoyiez les noms de ceux qui sont enfermés « avec vous dans la citadelle, afin de n'en oublier au- « cun, et que nul gentilhomme, officier ni soldat ne « demeurent sans récompense. Sur ce, je prie Dieu, « monsieur de Toiras, qu'il vous ait en sa sainte « garde. »

« Écrit à Versailles, le 24e d'août 1627. Signé, Louis.»

Un premier secours arriva bientôt. Le capitaine Valin, parti de Bayonne avec seize grandes chaloupes chargées de munitions de bouche et de guerre, s'arrêta d'abord aux Sables d'Olonne, y embarqua la moitié du détachement de Champagne resté au Fort-Louis, et dans la soirée du 5 septembre, se dirigea vers la pointe des Baleines, au nord-ouest de l'île. Les chaloupes échappèrent aux canonnades des vaisseaux anglais avec quelques avaries ; mais elles vinrent se heurter contre une estacade de mâts flottants, que

Buckingham avait fait construire depuis Loix jusque devant le bourg de La Flotte, interceptant ainsi l'entrée de Saint-Martin. Quelques chaloupes, grâce à une forte houle, passèrent par-dessus cette barrière mobile; d'autres trouvèrent des ouvertures faites à l'estacade par la tempête qui avait régné la nuit précédente, et la plus grande partie du convoi parvint à s'échouer sous les murs de la citadelle. Le brave lieutenant-colonel de Comminges et le renfort qu'il amenait furent reçus comme des libérateurs. Le capitaine Valin put repartir deux jours après à la marée de minuit, et rendit encore à la garnison le service d'emmener les malades, les blessés et les bouches inutiles.

Cependant ce n'était là qu'un bien faible soulagement, et quelques jours après, les défenseurs de l'île de Ré se trouvaient encore réduits aux abois. Les Anglais avaient redoublé de surveillance, et rien ne pouvait plus approcher des côtes de l'île, ni s'en éloigner. Toiras ne savait comment faire connaître sa détresse, quand un de ses frères, le capitaine Montferrier, qui fut tué dans une sortie à la fin de septembre, ouvrit l'avis de chercher un soldat qui, se dévouant pour le salut de tous, oserait entreprendre de traverser à la nage le détroit qui sépare l'île du continent. Il s'en présenta trois. Il s'agissait de franchir un bras de mer de plus d'une lieue de largeur, parcouru par des courants rapides. Ces hommes intrépides se rendirent d'abord de Saint-Martin au fort La Prée, qui est le point de l'île le plus rapproché des côtes

de l'Aunis, et pour éviter les corps-de-garde anglais, ils se jetaient à la nage quand ils en approchaient, et marchaient sur la grève quand ils les avaient dépassés. Après avoir pris les dépêches du capitaine Barrière, qui commandait à La Prée, ils se jetèrent à la mer en recommandant leur âme à Dieu.

Au milieu du canal, les forces manquent à l'un d'eux qui se noie..Un second perd courage et va se rendre à une remberge anglaise. Le troisième, dont l'histoire, trop souvent oublieuse, nous a heureusement conservé le nom, Pierre Lanyer, dit La Pierre, natif des environs de Tonneins, ne se laisse point aller à la peur. Découvert par une barque anglaise qui lui donne la chasse, son habileté à plonger et à nager entre deux eaux le tire d'affaire, et il aborde sur la plage au lieu nommé La Repentie, près du village de Laleu, où le maréchal de Bassompierre avait son quartier général. « On le vêtit aussitôt d'un habit de « toile pour venir trouver le général, auquel il dit, le « brave Gascon, et à ceux qui l'interrogeoient, que ce « qu'il avoit eu le plus à combattre en passant à la « nage, étoient les poissons qui venoyent pour luy « prendre ses parties. » Louis XIII, qui arriva le 12 octobre au camp devant La Rochelle, voulut le voir, et émerveillé de son intrépidité et de sa bonne humeur, il plaça La Pierre dans ses Gardes avec une pension viagère de vingt écus par mois (1).

(1) Les poëtes exercèrent leur verve en latin et en français sur

Cependant les secours demandés par Toiras tardèrent encore longtemps à venir. Tout le mois d'octobre

---

l'acte audacieux de La Pierre. Voici des distiques et un sonnet que l'on trouve dans le *Mercure* de 1627.

Credet Posteritas? motis ex arte lacertis
Trajicit audaci pectore septa maris.
Nocte silente, viam ingreditur, fert dicta per undas,
Inter mille neces omnia mortis erant.
Quid tibi tunc animi? quæ mens? quæ mortis imago?
Ire necesse tamen; luna ministrat iter.
Vicit amor patriæ, fœlixque natavit ad ora,
Fœlix pro patriâ non timuisse mori.

L'histoire fera voir à la postérité
Qu'un François a passé l'Océan à la nage
A l'endroit où la mer enceint de tout costé
Cette isle, dont l'Anglois empesche le passage.
La nuict, pleine d'horreur en son obscurité,
La colère des vents, la force de l'orage,
La froidure de l'eau, l'air plein d'humidité,
Ne sçcurent point alors refroidir son courage.
Mesme entre les poissons l'image de la mort
Ne le peut empescher de venir à bon port,
Et d'aporter au Roy une *bonne* nouvelle.
De quoy les plus vaillans furent fort esbahys;
Car Léandre n'a faict pour l'amour de sa belle
Ce qu'a faict celuy-ci pour l'amour du pays.

La Pierre dut être plus sensible à ses 240 écus de rente qu'aux charmes de cette poésie.

fut un temps d'horribles angoisses pour la garnison. Le 1er octobre, l'enseigne Renié avait été mortellement blessé en défendant avec la rage du désespoir un retranchement élevé sur le bord de la mer, et qui favorisait l'échouage de quelques petits bateaux porteurs de provisions. Enfin le 30 octobre, une avant-garde de 800 hommes débarqua au fort La Prée, et Buckingham, comprenant qu'il n'avait plus de temps à perdre, se résolut à livrer un assaut général à la citadelle de Saint-Martin.

Un soldat venu de La Prée, dans la nuit du 5 au 6 novembre, avait prévenu Toiras de l'attaque qui se préparait contre lui pour le lendemain. Chacun fut bientôt à son poste et disposé à faire son devoir. Les deux attaques principales furent dirigées sur les bastions de Toiras et d'Antioche. Le capitaine Montaut commandait dans le premier, Des Étangs était chargé de la défense du bastion d'Antioche; La Clédie veillait aux bord de la mer. Champagne, vaillamment secondé par des détachements des régiments de Chappes et de Chastellier-Barlot, récemment arrivés, repoussa toutes les attaques. Buckingham envoya un parlementaire à Toiras pour obtenir la faculté d'enlever ses morts, le prévenant qu'il allait lever le siége, et attribuant tout l'honneur de ce résultat à sa contenance et au courage de la garnison. Il leva en effet le siége, mais trop tard pour lui; car le maréchal de Schomberg étant arrivé le 8 avec un corps nombreux, détruisit son armée avant qu'elle eût pu se

rembarquer. Ce fut Toiras, avec les 400 hommes valides qui lui restaient, qui eut la satisfaction de porter les premiers coups aux Anglais, au passage de la chaussée et du canal de Loix.

Après cette brillante affaire, à laquelle les compagnies du Fort-Louis prirent aussi part, et où elles perdirent le capitaine de Vandières, le roi ne voulut point confier à d'autres troupes le soin de garder l'île de Ré (1). Champagne y resta donc jusqu'à la réduction de La Rochelle. Il ne fut relevé qu'en décembre 1628, par six compagnies des Gardes Françaises.

En 1629, il fit la campagne de Montferrat et se trouva à l'attaque du Pas-de-Suze. Il suivit le roi au mois de mai devant Privas, et le 26 il emporta, avec Piémont, les forts de Saint-André et de Tournon, avec perte d'un seul lieutenant, M. de Montépin.

(1) Malgré les belles promesses de Louis XIII, Champagne fut oublié et n'eut d'autre récompense que la conscience d'avoir fait son devoir. Comme Toiras renouvelait souvent ses instances auprès du garde des sceaux Marillac, l'homme de robe finit par lui dire : « Monsieur, vous parlez avec beaucoup de chaleur pour ceux qui vous ont aidé à repousser les Anglois, mais tout gentilhomme en eût fait autant que vous s'il eût été à votre place. » — « Monsieur, répondit Toiras indigné, la France seroit bien malheureuse si elle n'avoit pas dix mille hommes capables de la servir aussi bien que moi; aussi je ne demande rien pour moi; j'implore quelques légères faveurs pour des soldats intrépides qui portent sur leurs corps les marques de leurs services. Au reste, c'est au roi que je les demande, et non à vous. » Le danger était passé, le roi fut sourd comme le garde des sceaux.

La guerre recommença en 1630 avec la Savoie. Champagne fut détaché aux ordres du maréchal de Créqui et servit aux siéges de Charbonnières et de Lulle. Il passa ensuite en Piémont et partagea la gloire des Gardes à l'attaque des retranchements du pont de Carignan. Le 19 juillet, l'armée arrive devant Saluces; mais « entre deux se trouvoit le fort d'Envi. Le marquis d'Effiat se tourne vers le major de Champagne qui conduisoit la tête de l'avant-garde, et lui dit : « Monsieur le major, c'est à vous de faire le logement de l'armée ; — Il lui répondit : — Monsieur, nous en viendrons bientôt à bout. » Et de fait, les capitaines Thibaut et Pigeollet et tous les autres officiers y marchèrent d'un si bon pied, qu'en un instant ils mirent sur la place dix ou douze soldats de la garnison qui s'étoient mis à découvert. Les autres, effrayés, livrèrent aussitôt le château. » Le régiment contribua le lendemain à la prise de Saluces, et le 23 juillet à celle du château de Saluces devant lequel le capitaine de Valirault fut tué. On délivra Casal, et, à la paix qui se fit en avril 1631, Champagne rentra en France, et eut ses quartiers sur la frontière de Lorraine.

En 1632, il servit sous le maréchal de La Force qui força Monsieur à se retirer dans le Languedoc. Après cette expédition, Champagne revint prendre ses quartiers de l'année précédente, et en janvier 1633, il alla enlever aux Espagnols Reving et Fumay. Il occupa quelque temps Fumay et joignit l'armée du roi en Lorraine. Le 4 juin, il assistait à la capitula-

tion du château de Freidembourg. Il entra ensuite en garnison à Nancy, et y demeura jusqu'au mois de novembre 1634. Il rallia alors l'armée que le duc de Rohan commandait en Alsace. Les opérations recommencèrent en janvier 1635 par l'attaque d'Altkirch, que Champagne emporta par escalade en plein jour, et par la prise d'Ensisheim qui eut lieu le 24 février. En avril, le régiment part pour Mézières où s'assemblaient les troupes confiées au maréchal de Châtillon, et il débute, le 18 mai, sur cette frontière, par la prise de Marche en Famène. Le 20, la bataille d'Avein est livrée. Champagne y occupe l'extrême gauche et y fait des prodiges de valeur. Le mestre de camp, marquis de Varennes en tête, il attaque l'aile droite ennemie. Il bat d'abord un régiment espagnol et celui du prince Thomas de Savoie, et, suivi par d'autres corps, il met de ce côté neuf bataillons ennemis dans une épouvantable déroute. Dans cette journée où les Espagnols perdirent quatre-vingt-neuf drapeaux, douze cornettes et trois guidons, Champagne, qui, pour sa part, en avait pris bon nombre, eut deux capitaines tués et huit officiers blessés.

L'armée marcha immédiatement sur Liége, força Tirlemont et s'empara de Diest et d'Aërschott. Le marquis de Varennes, mestre de camp du régiment, fut tué au siége de Louvain et remplacé par son frère (1). Le corps, qui avait eu ses quartiers d'hiver

(1) Celui-ci fut tué d'un coup de canon en 1658 devant Gravelines.

dans les places de la Hollande, revint par Calais avec Piémont au mois de mai 1636, et joignit, au mois d'août, l'armée du comte de Soissons qui défendait les passages de la Somme. Il eut la garde de Cappy et termina cette campagne par la reprise de Corbie.

En juillet 1637, Champagne ouvrit la tranchée au siége de Landrecies, et fut détaché au mois d'août pour s'emparer de Solre. Il culbuta aisément 500 paysans qui en défendaient les approches et pénétra pêle-mêle avec eux dans la ville. La prise du château fut plus disputée et coûta la vie aux capitaines de Granville et Attichy. Le mestre de camp y fut blessé. Champagne fut ensuite chargé, sous les ordres du vicomte de Turenne, de garder et de défendre Maubeuge. Dans le siége que cette place soutint, il résista avec valeur à un assaut furieux : mais Turenne, trop faible pour s'y maintenir plus longtemps, sortit de Maubeuge à la tête de la garnison et se fraya un passage à travers le camp espagnol pour rejoindre le cardinal de La Valette.

Le régiment fut employé, en 1638, au siége de Saint-Omer. 400 hommes du corps commencèrent par s'emparer de Saint-Momelin, sur l'Aa, et y construisirent un fort destiné à empêcher tout secours d'entrer dans la ville. Ce siége, où fut tué le capitaine Saint-Salvador, ayant été levé, Champagne fut

---

Il avait été fait maréchal de camp le 4 juin 1642, et lieutenant-général le 16 juin 1655.

à celui du château de Renti où il perdit le capitaine de Béthencourt. Après la reddition de ce château, il contribua à la prise du Catelet qui se rendit le 14 septembre.

Au mois de mai 1639, le régiment fait le siége de Lillers, puis il attaque, le 22 mai, Hesdin du côté du vieux Hesdin; le 10 juin il emporte la demi-lune ; la ville se rend le 29. Le mestre de camp de Varennes fut blessé là d'un coup de mousquet au bras, et fut honoré de la visite du roi. Champagne marche ensuite contre une partie de l'armée espagnole retranchée dans des marais près de Saint-Omer, et contribue puissamment, le 4 août, à sa défaite. Les capitaines Corbet et Le Rasle moururent de blessures reçues dans cette action.

En 1640, Champagne est à l'investissement d'Arras le 15 juin. Il y ouvre la tranchée le 4 juillet à l'attaque du maréchal de La Meilleraye. Ce jour même, le lieutenant-colonel de Lucinet est tué (1). Le 27 juillet, il emporte d'assaut la demi-lune de son attaque: deux jours après elle est reprise; il marche alors au secours des Gardes Suisses qui n'avaient pas été heureux en la défendant, et les aide à reprendre le terrain qu'ils avaient perdu. Il se trouve encore à la reprise du fort Rantzaw, et après la capitulation d'Arras, il y est mis en garnison. Le lieutenant Dubut fut tué

(1) Il fut remplacé par Pomponne Le Roux de Tilly, qui parvint au grade de lieutenant-général.

le 6 avril 1641, dans une course contre la garnison de Lens.

Le 17 mai 1641, Champagne investit Aire et relève les Gardes Françaises dans la tranchée. Il perd, à ce siége meurtrier, les capitaines de Villeneuve, de Cambrai, Rollet et Vilade et l'enseigne Daudouin, et termine cette campagne par le siége de Bapaume où il emporte la demi-lune et fait la descente de fossé.

En 1642, le régiment passe en Roussillon et fait le siége de Collioure. Il est d'abord employé à chasser l'ennemi des postes qu'il occupait sur la montagne du côté du Fort-Neuf. Il accomplit sa mission avec une grande vigueur, et force les garnisons de tous ces postes à rentrer dans la place. Le 21 mars, un bataillon repousse et ramène, l'épée dans les reins, une sortie de 400 hommes : il reprend en même temps une batterie dont ils s'étaient emparés. Le capitaine Lavaud est tué dans ce beau combat. Le 24, 100 hommes montent à l'assaut du fort Sainte-Thérèse et aident les Gardes à l'emporter d'emblée. Le 2 avril, la garnison veut faire une sortie, Champagne, non-seulement la repousse vertement, mais il la chasse de la ville et la contraint à se réfugier dans le château qui capitule lui-même le 10. Le gouvernement de Collioure fut donné au lieutenant-colonel de Tilly.

Le régiment va ensuite au siége de Perpignan qu'il investit du côté de la citadelle, près de l'aqueduc. Après la prise de cette ville, Champagne y entre, prend quelques jours de repos et rejoint le roi en Lan-

guedoc. Pendant son séjour à Narbonne, il reçoit la triste mission d'arrêter et de garder le jeune et infortuné Cinq-Mars.

Champagne hiverna dans le Languedoc et ne quitta ses quartiers qu'en 1644 pour passer en Catalogne. Il s'embarqua à la fin de juin à Collioure, et prit terre le 4 juillet à Barcelone. Au mois d'août, il ouvrit la tranchée devant Tarragone. Un jour qu'il n'était pas de garde, les Espagnols firent une sortie et allaient s'emparer des batteries, Champagne accourut et les rejeta dans la ville. Il perdit, dans cette action, le capitaine de Catilly. Le mestre de camp d'Origny et les capitaines Guillemard et Corbé y furent blessés. Quelques jours après, le 24, à l'attaque du môle, le régiment eut la pointe de droite. Tous les ouvrages furent emportés en moins de trois heures. Mais le fruit de si brillants travaux devait être perdu. L'arrivée du roi d'Espagne avec toute son armée fit lever le siége.

En 1645, Champagne couvre les opérations du siége de Roses, et se trouve à la prise d'Agramont et à l'affaire du 15 juin sur les bords de la Sègre. Le capitaine La Prune eut une cuisse emportée dans ce combat, et en mourut; le lieutenant La Boëssière y fut tué sur place. Le capitaine La Marche et les lieutenants La Roche et La Salle, furent blessés. Le 22 juin fut livrée la bataille de Llorens. Champagne y occupait l'extrême droite et culbuta tout ce qui lui était opposé. Les Espagnols, battus, s'opiniâtrèrent à vouloir passer la rivière; le désespoir leur donnait un nouveau

courage; Champagne recommença le combat et s'en tira encore glorieusement. Quatre mille Espagnols furent taillés en pièces; leurs débris se réfugièrent sous Balaguer, que l'armée française investit. Cependant les Espagnols avaient surpris Flix et forcé la garnison à se retirer dans le château. Champagne fut envoyé à son secours avec le régiment de Sainte-Mesme, connu depuis sous le nom de Bourbonnais. Ils dégagèrent la garnison et pénétrant dans la ville, firent mettre bas les armes à 1,100 hommes qui la défendaient. Le régiment retourna alors devant Balaguer, où il se signala par la prise de plusieurs convois, ce qui força la ville à capituler. Dans un de ces combats livré le 12 août, contre l'escorte d'un convoi, le capitaine de Cussy et les lieutenants Dinart, Saint-Maurice et Ducroc furent tués; le capitaine de Kéraliou fut blessé.

Le comte d'Harcourt ouvrit la campagne de 1646 par le siége de Lérida. Un détachement de 150 hommes de Champagne contribua à la prise du poste d'Alguast, dont on ne se rendit maître qu'après un combat des plus acharnés. La garnison de Lérida qui était de 5,000 hommes faisait de vigoureuses sorties. Dans une d'elles, tous les postes français furent enlevés. Le comte d'Origny, à la tête de Champagne, les leur reprit. Le 21 novembre, le marquis de Léganez, profitant de la lassitude qu'un siége de six mois avait jetée dans l'armée française, tomba sur ses lignes et y pénétra. Champagne, pris à l'improviste, préféra la mort à la honte de céder et se fit hacher. Le colonel

d'Origny (1) fut tué en faisant des prodiges de valeur, et avec lui tombèrent les capitaines Giraud de Grey, Grémonville, Marbœuf et Marans, et les lieutenants Renouard, Champagnolles, Saint-Denis et Duchesne. Les officiers blessés dans cette affaire étaient les capitaines La Faye, Kéraliou, Lort, de Nully et Camellon, les lieutenants Montcalvel, Mainvillers, Sainte-Beuve, Saint-Clément, Lasnon et Gribeauval, et les enseignes Montmerle, Nuron, Varanda et Dellart. Le régiment resta un an sans mestre de camp (2).

Au mois de mai 1647, le prince de Condé vint prendre le commandement de l'armée de Catalogne, et la conduisit de nouveau devant Lérida. Le 27, Champagne, précédé des vingt-quatre violons du prince, ouvrit la tranchée en plein jour. Le capitaine de Creil fut tué ce jour-là. Le lendemain, le régiment repoussa victorieusement une sortie. Il était commandé par son lieutenant-colonel La Mothe-Vedel qui y fut blessé (3).

---

(1) D'Origny avait été fait maréchal de camp le 1er septembre de cette même année.

(2) Le comte de Broglie, nommé mestre de camp de Champagne en 1648, fut tué en 1656 au siége de Valence, après avoir obtenu le grade de maréchal de camp le 26 août 1646, et celui de lieutenant général le 25 septembre 1650. Il eut pour successeur, en 1649, le marquis de Bellefonds : celui-ci fut nommé maréchal de camp le 10 mai 1651, lieutenant-général le 16 juin 1655, et maréchal de France le 8 juillet 1668.

(3) Il était lieutenant-colonel depuis le 8 avril 1643, et fut fait maréchal de camp le 6 janvier 1652. Il eut pour successeur René de Chateliers, capitaine dès 1636, lieutenant-colonel le 8 août 1652, et

Le capitaine Giraud, frère de celui tué l'année précédente, eut le même sort que son aîné. Le prince de Condé, s'étant déterminé à lever le siége, Champagne et Sainte-Mesme restèrent dans les tranchées pour protéger le départ de l'armée, et exécutèrent ensuite leur retraite dans le meilleur ordre.

En 1648, l'armée de Catalogne commandée par le maréchal de Schomberg, fit le siége de Tortose. Le régiment y ouvrit la tranchée le 5 juillet, et prit une part très-brillante à l'assaut du 12 où cette ville fut emportée. Le capitaine Corbet y perdit la vie.

En octobre 1649, Champagne entra dans Barcelone menacée par les Espagnols avec Sainte-Mesme, Auvergne et Montpouillan. L'arrivée de ces braves régiments empêcha, pour le moment, l'ennemi d'en faire le siége : il reparut en 1650 lorsque la peste eut décimé la garnison de Barcelone, et après cet épouvantable fléau, celle-ci eut encore à souffrir les horreurs d'un siége de quinze mois. Il fallut enfin capituler le 12 octobre 1652, mais avec les honneurs de la guerre et la faculté d'emporter ses armes, ses drapeaux et six pièces de canon. Champagne se retira à Perpignan, et fut bientôt envoyé en Guyenne pour s'y opposer aux progrès du prince de Condé ; mais le corps dont il faisait partie, fut taillé en pièces par le vainqueur de Rocroi. Champagne et l'ancien Lorraine parvinrent seuls à

maréchal de camp le 29 août 1653. Chateliers garda cette charge jusqu'au 18 janvier 1665.

faire leur retraite, grâce aux manœuvres savantes du lieutenant-colonel La Mothe-Védel, et se jetèrent dans Miradoux. Sommé par Condé de se rendre, avec menace d'être pendu, et de voir son régiment passé au fil de l'épée s'il tardait trop, le brave La Mothe-Védel se contenta de répondre ces simples et fières paroles devenues la devise du corps : *Je suis du régiment de Champagne.* Il justifia la hauteur de sa réponse par une belle défense qui donna le temps au comte d'Harcourt de venir le dégager. Les habitants de Miradoux, pour perpétuer le souvenir de cette action, ont donné des drapeaux neufs au régiment toutes les fois qu'il a traversé leur ville (1).

En 1653, Champagne est à la prise de Bourg, de Sarlat et de Libourne et contraint les habitants de Bordeaux à rentrer dans le devoir. A la fin de la campagne il prend ses quartiers d'hiver dans le Roussillon. L'année suivante, il est à la prise de Villefranche, où le lieutenant Lafosse est blessé, et il fait partie du corps qui force les Espagnols à lever le siége de Roses, seule place qui nous restât en Catalogne. Le 13 octobre, il ouvre la tranchée devant Puycerda et après la capitulation, il y est mis en

(1) Les drapeaux de Champagne étaient vert très-clair avec la croix blanche droite. Ceux d'Austrasie, son dédoublement en 1776, furent de la même couleur, mais avec la croix oblique blanche. En général, le vert était la couleur principale des drapeaux des corps qui avaient eu une relation d'origine et de service avec la frontière d'Allemagne.

garnison. Le capitaine d'Arville en eut le gouvernement.

Champagne ouvre la campagne de 1655 par la conquête de Cap de Quiers et de Castillon et se trouve au combat du 13 août près de Solsone, combat à la suite duquel les Espagnols levèrent le siége de la ville de ce nom. Il eut cette année ses quartiers d'hiver dans le Languedoc et il rentra en 1656 en Catalogne où la guerre n'amena aucune action importante. Un détachement du corps emporta d'assaut le 17 juillet le château de Boraçan, sans autre perte qu'un capitaine, deux lieutenants et quelques soldats (1). Le régiment resta en Catalogne jusqu'en 1659. Après la paix des Pyrénées il évacua Roses qu'il occupait et fut envoyé dans le Bourbonnais. En 1661, il se rendit à Montauban pour y réprimer quelques troubles, et à la fin d'octobre il fut appelé en Lorraine.

En 1663, il fut porté, comme les autres vieux corps, de vingt compagnies à quarante. Voici quelle était la position de ces compagnies au commencement de l'année 1665. Il y avait dix-neuf compagnies à Metz, une à la citadelle de Verdun, une à Sainte-Menehould, une à la citadelle d'Amiens, une au Havre, deux à Brest, une au château de Nantes, deux à Blavet, une au fort Nieulay de Calais, une au château de Niort,

(1) Le comte de Grignan, qui obtint le régiment en 1656, sur la démission de son fils (le gendre de madame de Sévigné), avait eu le brevet de maréchal de camp le 21 juillet 1649.

une à Belle-Isle-en-Mer, deux au fort La Prée, deux à Blaye, une à Saint Jean-Pied-de-Port, une à Montauban, une au château de Saint André-lès-Avignon, une à Pignerol et une au fort de La Pérouse.

En 1665, le roi fit marcher une armée au secours des Hollandais attaqués par l'évêque de Munster. Vingt compagnies de Champagne furent de cette expédition. Elles prirent part au siége de Lokem et hivernèrent à Emerik. Le 17 avril 1666, le colonel marquis d'Ambres battit complétement la garnison de Deutecum qui gênait l'entrée des fourrages à Emerik et lui tua 25 hommes dont plusieurs officiers. De retour en France, Champagne fut mis en garnison à Metz. Son lieutenant-colonel (1) fut appelé cette année à Paris pour tirer au sort le rang de roulement du régiment avec Piémont et Navarre. Champagne eut, pour commencer, le troisième rang.

En 1667, il fit la campagne de Flandre et se trouva aux siéges de Charleroi, de Tournai et de Douai. A celui de Douai il fut chargé de l'attaque particulière du fort de Scarpe. Au mois de juillet, il était à la prise de Courtrai, et le 29 du même mois il ouvrit la tranchée devant Audenaerde. Il termina

(1) François Delort d'Alonsac, lieutenant-colonel de Champagne le 18 janvier 1665, servait au corps depuis l'année 1630. Il parvint au grade de maréchal de camp et se démit de sa charge au mois d'août 1670. Il est dit dans l'arrêt du 15 décembre 1669, qui confirme sa noblesse, qu'il n'avait pas manqué une seule action de guerre depuis quarante ans.

cette campagne par le siége de Lille où il s'empara de vive force d'une redoute, et retourna à Metz. En 1668, il participa à la conquête de la Franche-Comté et fut ensuite envoyé à Brisach où l'on y incorpora quatre compagnies du régiment d'Espagny, autant de celui de Saint-Vallier et la presque totalité du régiment de La Fère.

En 1670, Champagne fit partie du camp de Saint-Sébastien près de Paris. Il reprit ensuite le chemin de Metz et fut de là dirigé sur Nancy. En septembre, il prit part aux siéges d'Épinal et de Chatté.

Au mois de mai 1672, Champagne joignit l'armée du prince de Condé près de Liége: il fit l'investissement de Wesel et d'Emerik et emporta d'emblée le fort de Lippe. Il assista à la prise de Doësbourg, Deventer, Zutphen, Utrecht, Nimègue, Grave, Crévecœur et à celle de l'île de Bommel. Lorsque Condé eut été blessé au passage du Rhin, le régiment suivit Turenne qui le conduisit à Arnheim. Après l'occupation de cette place, la brigade de Champagne attaqua les dehors du fort de Nimègue et emporta bravement le chemin couvert. Cette conquête coûta à la brigade 55 officiers et 300 soldats mis hors de combat. Champagne n'y eut toutefois qu'un officier tué, le lieutenant d'Alsan. Il contribua ensuite à la prise du fort de Skenke et fit le siége de Nimègue. Sur la fin de la campagne, le régiment passa aux ordres du duc de Luxembourg et fit l'expédition de Bodegrave. Il

eut ses quartiers d'hiver à Utrecht. Le colonel marquis de Monismes fut tué en juillet dans une reconnaissance aux environs d'Utrecht (1).

En 1673, on trouve le régiment à l'armée d'Allemagne sous Turenne : il contribue à la prise d'Unna, Kamen, Soëst et Zoëster. Cent hommes aux ordres du capitaine de Tilly se signalent par un beau combat soutenu près de Würtzbourg. Champagne eut cette année ses quartiers à Colmar, mais il passa presque tout l'hiver dans le Porentruy avec le marquis de Vaubrun.

En mars 1674, il s'empare de la petite ville de Germesheim ; il rejoint ensuite le gros de l'armée à Saverne, passe le Rhin à Philisbourg le 13 juin, et le lendemain il s'empare du défilé de Burghausen qui conduit à Sentzheim. Le 16, aidé de quelques dragons il surprend la ville et le château de Sentzheim et y fait 400 prisonniers. Il conserva vaillamment sa conquête en fusillant la cavalerie ennemie, et sa belle conduite dans cette occasion fut en grande partie cause de la victoire remportée par Turenne devant Sentzheim. Il perdit dans cette bataille son major, M. de La Diatais, les capitaines La Potherie et Saint-Orens, l'aide-major Pauliart, quatorze lieutenants ou enseignes et quatre-vingts soldats. Le colonel marquis de Montgaillard y fut blessé. Après cette journée, Champagne alla se reposer de ses fatigues à Philisbourg. Le

(1) M. de Monismes venait d'être fait brigadier le 15 avril 1672.

4 octobre il était à la bataille d'Ensheim près Strasbourg. Sa brigade était placée au centre, les grenadiers dans un bois sur la droite. Chargé par derrière par la cavalerie du comte Caprara, ses deux derniers rangs firent demi-tour, ne tirèrent qu'à bout portant et rompirent la charge de la cavalerie impériale. L'infanterie allemande suivit le sort de la cavalerie. Champagne la poursuivit à outrance et lui prit deux canons. Il ne périt dans cette action, qui dura dix heures, qu'un seul capitaine, M. de Gadaille. Le capitaine de Roncière placé avec cent cinquante hommes dans le château de Wasslenstein, y fit une belle défense. Plus tard, le régiment assista encore au combat de Mulhausen. Un bataillon avait été détaché cette année de l'armée de Turenne pour coopérer à la conquête de la Franche-Comté. Après la reddition de Besançon, de Dôle et de Salins, il repassa en Alsace et prit chemin faisant, le 4 juillet, les ville et château de Faucogney. Son commandant M. de Floris fut tué à l'assaut ainsi que le capitaine de Pléné.

Le 5 janvier 1675, les grenadiers de Champagne s'emparent du pont et de la ville de Turckheim et décident de leur côté la déroute des Impériaux : le major de Gargis fut tué dans cette journée. Le 4 juillet un détachememt du régiment attaque Dachstein, dernière place occupée par l'ennemi en Alsace et s'en empare par escalade. L'action fut chaude: le major Digoine y fut mortellement blessé: c'était le troisième en un an. Le 24 juillet, Champagne se trouve au

combat d'Offembourg. Après la mort de Turenne, lorsque Montecuculli attaqua le 1er août l'armée française à Altenheim, le régiment qui était à l'arrière-garde défendit le passage du pont avec une bravoure extraordinaire, et après un combat de quatre heures força l'ennemi à se retirer. Le lieutenant-colonel de Bréval, seize capitaines et un grand nombre de lieutenants furent tués. Le nouveau major M. de Préchac (1) eut son cheval tué sous lui et fut blessé du même coup au pied droit. Après avoir encore contribué à faire lever les siéges d'Haguenau et de Saverne, Champagne prit ses quartiers d'hiver à Brisach, et continua de servir en Alsace les années suivantes. En mars 1677, cinq cents hommes sont envoyés pour faire le siége du château de Dabo et le prennent en six jours. Plus tard, pendant que le régiment était campé sous Schlestadt, le capitaine de Cotignon partit avec un détachement pour garder le château de Chastenoy. Il y fut investi par le prince de Saxe-Eisenach. Sommé de se rendre, il exigea d'être attaqué dans les formes et que la brèche fût faite. Il persista jusqu'au bout et fut fait prisonnier. C'est à cette occasion qu'il fut réglé dans le régiment de Champagne qu'en pareil cas, lorsqu'un officier aurait fait son devoir, sa rançon serait payée par ses

(1) Daniel de Montesquiou de Préchac servait dans Champagne depuis 1658. Il parvint à la charge de lieutenant-colonel le 26 novembre 1681 et au grade de lieutenant-général en 1704.

camarades; le brave capitaine Cotignon éprouva le premier les effets de cette honorable convention. Au combat de Kokersberg, le 7 octobre 1677, le maréchal de Créqui confia la garde de l'artillerie au régiment, en lui disant qu'il ne pouvait la mettre en meilleures mains. Champagne termina la campagne par le siége de Fribourg : le 12 novembre il emporta la redoute du château, ce qui amena la reddition de celui-ci. Le 16, le faubourg Saint-Christophe fut enlevé. Le régiment n'était point de jour, mais une quarantaine d'hommes prirent part volontairement à l'attaque et s'y distinguèrent.

Champagne fit la campagne de 1678 sur le Rhin avec Picardie et se trouva à l'attaque des retranchements de Seckingen, au combat d'Offembourg, à la prise d'assaut de Kelh et au siége du château de Lichtemberg. Cette année, le colonel de Bois-David fut cassé de son grade pour avoir tué en duel le marquis d'Aubijoux, colonel du régiment d'Orléans(1). La campague de 1679 ne présenta d'autre fait mémorable que le combat de Minden qui fut le dernier acte de la guerre. A la paix le régiment fut envoyé dans le Languedoc où il travailla au canal de jonction des deux mers.

En 1683, Champagne fait partie du camp de Bouquenom sur la Sarre. Cette même année la compagnie

(1) M. de Bois-David passa au service de l'Electeur de Brandebourg et y devint officier général. Il avait été fait brigadier le 24 février 1676.

de grenadiers de Chenevières est jetée dans Grevemakeren. Le 17 octobre, elle y est attaquée par 2,000 hommes d'infanterie. Chenevières s'y défend comme un lion et se retranche dans l'église et le cimetière. Forcé dans cette position et déjà atteint de deux blessures, il se réfugie dans les voûtes de l'église d'où il fait une fusillade terrible. L'ennemi désespérant de le prendre, met le feu à l'église. Chenevières, pour ne pas être suffoqué par la fumée, découvre la toiture et ne se rend que lorsqu'il a épuisé ses munitions; encore ne le fait-il qu'à des conditions très-fières. Il n'avait pas perdu un seul homme. Le nommé Lagorce, jeune et vigoureux soldat qui s'était signalé d'une manière toute particulière, fut fait officier et s'illustra plus tard à Steenkerque en tuant le général Mac Hay.

La campagne de 1684 s'ouvrit par le siége de Luxembourg. Champagne y fit le 8 mai l'ouverture de la tranchée ; il se logea sur la contrescarpe le 14, et ce fut sous ses drapeaux que la garnison demanda à capituler. Les lieutenants Desmoulins et de Laval furent tués à ce siége. Les capitaines de Masblanc, Saint-Clément, Ch. de Masblanc, Gasquet, Bousquetardon, l'aide-major Duplessis et neuf lieutenants furent blessés.

En 1688, le 1er bataillon de Champagne est devant Philisbourg. Le capitaine de grenadiers de Masblanc y mérita les éloges du Dauphin à l'attaque de la demi-lune. Ce brave officier fut tué quelque temps

après, au siége de Manheim, auquel son bataillon prit part, ainsi qu'à celui de Frankenthal. Pendant ce temps, le 2e bataillon était au camp de la Sarre et contribuait ensuite à la prise de Kayserslautern et de Kreutznach, où fut tué le capitaine de La Roussière, puis à ceux de Neustadt, Oppenheim, Worms, Spire et Mayence, où le régiment passa l'hiver.

En 1689, il se rendit en Flandre et fut désigné avec les Gardes Françaises et Suisses pour l'attaque du château de Walcourt. Il s'y comporta bravement et pénétra jusqu'à la porte, mais là tous ses efforts se brisèrent. Exposé pendant deux heures à un feu meurtrier, il y perdit son colonel le bailli de Colbert (1), les capitaines Gajan et Vazes et le lieutenant Gore. Le lieutenant-colonel (2), le major (3) et treize autres officiers y furent blessés. Au mois d'octobre, il entra dans Lille et y demeura jusqu'en mai 1690 qu'il se rendit à Metz et de là à l'armée du maréchal de Boufflers. Au mois de juin, il revint en Flandre sous le maréchal de Luxembourg qui livra le 1er juillet la bataille de Fleurus. La brigade de Champagne était placée à Saint-Amand. Dès le début de l'affaire, le

(1) Le bailli de Colbert était brigadier du 24 août 1688.

(2) Michel de Muyn de Vrevins, capitaine au corps en 1661, major 26 novembre 1681, lieutenant-colonel 19 juin 1689, brigadier 30 mars 1693, maréchal de camp 3 mai 1705.

(3) Joseph de Gasquet, lieutenant au corps en 1667, major 14 juillet 1689, lieutenant-colonel 5 avril 1693, brigadier 3 janvier 1696 et maréchal de camp 26 octobre 1704.

capitaine de grenadiers Clément est tué en faisant une reconnaissance. Sa mort est cause que le feu s'engage avant que l'ordre ait été donné. Les bataillons de Champagne manquent bientôt de munitions et souffrent beaucoup de la mousqueterie de l'ennemi. A la fin de la bataille, 1,200 hommes des alliés échappés à la déroute de leurs corps se réfugient dans un château voisin. Champagne et Soissons les y attaquent et les forcent à se rendre à discrétion. La bataille de Fleurus coûta au régiment son colonel, le comte de Sceaux, mortellement atteint d'une balle qui lui fracassa les deux jambes (1), les capitaines Saint-Blémont, Masblanc et Dartau, et les lieutenants Du Tilleul, Montagnez, Château et Aupignon. Il y eut, en outre, vingt-trois officiers blessés.

Il débuta en 1691 par le siége de Mons, et se rendit ensuite à l'armée du maréchal de Boufflers qui bombarda Liége. Il passa l'hiver à Dinant où il forma un 3e bataillon, pour lequel les régiments de Bourbonnais et de Feuquières lui fournirent chacun quatre compagnies.

Les trois bataillons de Champagne couvrirent le siége de Namur en 1692, et se montrèrent dignes du vieux renom du corps au combat de Steenkerque. Ils engagè-

(1) Le comte de Sceaux eut pour successeur son frère le marquis de Blainville, qui fut nommé brigadier le 30 mars 1693, maréchal de camp le 19 janvier 1702 et lieutenant-général le 19 juin de la même année. Mortellement blessé le 13 août 1704 à Hochstedt, le marquis de Blainville mourut le même jour à Ulm.

rent l'action avec Bourbonnais, et continrent par l'énergie de leur feu les troupes qui leur étaient opposées. Cependant, la droite de l'armée était compromise et menacée d'être prise en flanc. Champagne y court en franchissant les haies, tombe sur l'ennemi à la baïonnette, l'enveloppe, en fait un carnage horrible, et contribue avec la Maison du roi à la destruction des Gardes Anglaises (1) qui seules résistaient encore. Il leur enleva un drapeau que les soldats lacérèrent. De si brillants succès furent, à la vérité, payés chèrement par la perte des capitaines Bélesbat, Briançon, Duplessis, Séridos et des lieutenants Montplaisir et Larrey. Le colonel, marquis de Blainville, fut dangereusement blessé et avec lui 63 officiers. Il y eut 4 sergents et 13 soldats tués et 188 blessés. Le roi témoigna sa satisfaction à Champagne, et lui promit de bons quartiers d'hiver. On l'envoya à Saint-Omer; mais, au mois de décembre, il dut quitter cette ville pour aller au siége de Furnes qu'il emporta en quinze heures de tranchée ouverte, malgré une garnison de 3,000 hommes. Après cet exploit, il retourna à Saint-Omer et n'en sortit qu'au mois de juin 1693, pour aller servir sous les ordres du roi en Flandre. Il resta peu de temps à cette armée, et passa sur le Rhin où il fit cette campagne et la suivante, ayant ses quartiers habituels à

(1) « Le régiment de Champagne, dit Luxembourg dans son rapport au roi, eut affaire aux Gardes Angloises qui s'en sont mal trouvé. »

Strasbourg. Il commença encore celle de 1695 à l'armée d'Allemagne, mais au mois de juillet il fut appelé en Flandre, et il se rendit enfin à l'automne sur la Moselle à l'armée du maréchal d'Harcourt.

Après avoir hiverné à Nancy, il fut employé en 1696 sur la Meuse et prit ses quartiers à Dinant. En 1697, il fit partie du corps d'armée du maréchal de Villeroy qui couvrit les opérations du siége d'Ath, et après la paix de Riswick, il fut mis en garnison à Valenciennes. Le 18 novembre 1698, il reçut par incorporation les régiments réformés de Serville, de Marignane et de Villemort.

Champagne se remit en mouvement en 1701. Il occupa Limbourg pour le roi d'Espagne, et en 1702, il se rendit à l'armée d'Allemagne commandée alors par Cattinat, et dont Villars prit le commandement au mois de septembre. Ses trois compagnies de grenadiers chargées de la garde du pont d'Huningue, s'y couvrirent de gloire en repoussant les attaques de plusieurs bataillons impériaux. Le 11 octobre, elles occupèrent Neubourg, dont la prise occasionna le 14 la bataille de Friedlingen, près de Bâle. La brigade de Champagne, suivie de près par celles de Bourbonnais, La Reine et Poitou, débouchant la première par le pont d'Huningue, engagea le combat, en abordant l'ennemi sur les hauteurs de Tulich; elle culbuta les bataillons ennemis qui voulurent s'opposer à son passage, et prit leur canon. Après cette glorieuse journée où le régiment perdit les capitaines Lasalle et Duret, et 12 lieutenants

ou sous-lieutenants, Villars, proclamé maréchal de France par ses soldats sur le champ de bataille, ramena son armée victorieuse sous Saverne, afin de couvrir Phalsbourg et la Lorraine. Le régiment termina la campagne dans ce camp et alla passer l'hiver à Strasbourg.

En février 1703, les trois bataillons sont au siége de Kelh. Le 26, ils emportent, l'épée à la main, une redoute que l'ennemi avait fait construire à la tête d'une petite île du Rhin. Les grenadiers se distinguent à la prise d'assaut de l'ouvrage à cornes. Après la reddition de Kelh (9 mars), Champagne rétablit le pont du Rhin et rentre dans Strasbourg. Il franchit de nouveau le Rhin le 12 avril et, après une attaque sur les lignes de Stolhofen, il pénètre dans la vallée de la Kintzig, s'empare des postes de Gegembach, Biberach, Hasslach et Husen, emporte le 1er mai la ville et les retranchements de Hornberg, et joint le 16 juin avec Villars l'Électeur de Bavière à Dillingen. Dans toute cette marche célèbre, Champagne avait constamment marché à l'avant-garde avec Saintonge et un régiment de dragons. Il n'y perdit que le capitaine de Boissy, tué dans une reconnaissance.

Au mois de septembre, il fait partie du corps chargé sous les ordres du marquis d'Usson, d'observer les mouvements du comte de Styrum. Le 20, eut lieu la première bataille d'Hochstedt engagée par Champagne. Le lieutenant-général marquis d'Usson allait être écrasé, lorsque Villars débouchant derrière les Impériaux,

les force à lâcher prise. L'ennemi perdit 4,000 hommes, ses bagages, ses drapeaux, 33 bouches à feu et 3,000 prisonniers. Au mois de décembre, Champagne ouvrit la tranchée devant Augsbourg; le capitaine de grenadiers de Conils fut tué dans un engagement qui précéda ce siége. Après la prise d'Augsbourg, Champagne entra dans Ulm où il passa le reste de la mauvaise saison.

Le 13 août 1704, il se trouvait à la deuxième bataille d'Hochstedt. Il y occupait l'extrême droite au village d'Oberklaw, et avait devant lui une batterie qui lui devint funeste par les efforts que l'ennemi fit pour la démonter. Le marquis de Blainville, son ancien colonel, alors lieutenant-général, commandait les troupes placées près d'Oberklaw. En se retrouvant à la tête du régiment, il lui dit, faisant allusion à ceux de sa famille tués dans ses rangs : « Régiment de Champagne, il vous faut bien des Colbert .» Il fut, en effet, tué ce jour-là, au milieu de Champagne comme l'avaient été ses deux frères aînés qui l'avaient précédé dans le commandement du corps. On sait que tout l'effort de la bataille se porta à la gauche, autour du village de Bleinheim. Champagne ne combattit point, mais il fut écrasé par le feu des ennemis sans avoir tiré un seul coup de fusil. Il sauva par sa bonne contenance les débris de l'aile commandée par Tallard et facilita sa retraite en se jetant avec Bourbonnais dans le village d'Oberklaw, où ces deux brigades se retranchèrent. Elles firent ensuite leur retraite en colonne par batail-

lons avec une audace sans égale. Le marquis de Seignelay faisait l'extrême arrière-garde avec les huit compagnies de grenadiers des deux brigades, et s'acquitta bravement de cette tâche périlleuse sans se laisser entamer. Les généraux ramenèrent l'armée, diminuée de 25,000 hommes, sur le Rhin et après quelque combats dans les lignes de la Lauter, où les grenadiers de Champagne montrèrent leur valeur ordinaire, on arriva à Haguenau, d'où le régiment fut envoyé à Strasbourg pour se refaire de ses pertes. En 1705, il fit partie de l'armée du Rhin, mais il ne quitta sa garnison que pour aller au mois d'août faire une reconnaissance au delà du Rhin, vers Bichel et Stolhoffen. A la fin de cette année les trois compagnies de grenadiers furent envoyées devant Nice qu'assiégeait le maréchal de Berwick.

Villars rassembla l'armée au mois d'avril 1706, pour essayer de forcer les lignes de Stolhoffen. Il fit lever le blocus du Fort-Louis et ordonna aux grenadiers de Champagne d'attaquer une redoute qui défendait la tête du pont volant que les Impériaux avaient sur le Rhin. Ils y entrèrent si brusquement qu'ils firent la garnison prisonnière et sans perdre eux-mêmes un seul homme. Ces braves grenadiers se distinguèrent encore à la prise des retranchements de Drusenheim, de Lauterbourg et d'Haguenau. Le 20 juillet, tous les grenadiers de l'armée, aux ordres du marquis de Seignelay(1), colonel de Champagne, s'emparèrent de l'île

(1) Le marquis de Seignelay, le quatrième colonel de la famille Colbert, fut fait brigadier le 19 juin 1708.

du Marquisat qui appuyait la droite des lignes ennemies. Le lieutenant-colonel de Pécomme eut une grande part au succès de cette entreprise. Le régiment eut cette année ses quartiers à Weissembourg.

En 1707, il se trouva à l'attaque des lignes de Stolhofen. Elles furent forcées le 22 mai, et l'on y prit 166 pièces de canon. En juin, Champagne passe dans le Wurtemberg, prend Pforzheim, investit Schorndorf, à six lieues de Stuttgard, et s'en rend maître. Quelques jours après, le 22 juin, il attaque et défait un corps commandé par le général Janus qui était retranché dans les gorges de Lorch, et le 17 août il se trouve à la canonnade de Durlach. Après la campagne le régiment escorte l'artillerie jusqu'à Kelh, et entre dans Strasbourg.

Après la funeste issue du combat d'Audenaërde, en 1708, Champagne quitte l'armée du Rhin pour aller renforcer celle de Flandre. A peine arrivé, il est jeté dans Mons menacé d'un siége. Il marche ensuite avec M. de Souternon au secours de Lille. Il débusque les alliés du village de Séclin, à deux lieues de Lille et s'établit fortement à Bérem ; mais Lille capitule bientôt et Champagne se retire à Cambrai.

En 1709, il était au camp de La Bassée avec Villars et au mois de septembre il combattait à Malplaquet. Sa brigade était vers le centre en première ligne, appuyant sa gauche au marais et au bois de Sart, où l'on avait placé 22 bataillons. Trois colonnes ennemies vinrent les attaquer. Champagne les prit en flanc, les chargea à la baïonnette et en avait déjà culbuté une

partie, quand les progrès de l'ennemi vers la droite le forcèrent à rétrograder. Il fit sa retraite sans confusion et se retira vers Valenciennes. Il était réduit de moitié, et avait plus de 50 officiers hors de combat. Parmi les morts on comptait les capitaines d'Estouilly, Bottereaux, La Condamine, de Lige, d'Aunay et Grenant. Le capitaine de Tanus, lieutenant-colonel du corps trente et un ans plus tard, y fut blessé.

Le lendemain Champagne campa dans la plaine située entre Valenciennes et Le Quesnoy, et eut la gloire d'arborer sur son front de bandière, neuf drapeaux qu'il avait pris à l'ennemi. Les deux armées épuisées se séparèrent, et le régiment prit ses quartiers à Sédan.

La campagne de 1710 fut stérile en événements. Champagne faisait partie de l'armée de Flandre et resta à Abbeville. Il en sortit le 19 avril 1711, pour aller se poster à Bucquoy. Il se trouva plus tard à l'attaque d'Arleux et eut un capitaine, M. de Paunèges, tué d'un coup de canon, près de Bouchain, dont les alliés faisaient le siége. A la fin de la campagne, il se retira à Amiens, où il fut employé à combler lé canal de la Deuille.

En 1712, il marche le premier de l'aile gauche à l'attaque des retranchements de Denain : après la prière, il traverse l'Escaut, s'avance sans tirer vers les retranchements sous une pluie de balles et de mitraille. Arrivés sur le bord du fossé, ses grenadiers s'y jettent, renversent et brisent les palissades et ouvrent le passage au régiment qui fait main basse sur les An-

glais. Le colonel de Tessé (1) y fut blessé grièvement. Champagne fit ensuite le siége de Marchiennes et celui de Douai où le capitaine de grenadiers Dupleix fit des prodiges de valeur à la prise du chemin couvert. Il y reçut trois blessures et perdit un lieutenant et 20 de ses grenadiers. Après la capitulation de Douai, Champagne fut au siége du Quesnoy où le capitaine d'Estouilly fut enterré avec la moitié de sa compagnie par l'explosion d'une mine. Le régiment couvrit le siége de Bouchain et eut ses quartiers à Sédan.

En 1713 (2), il passe sur le Rhin. Ses grenadiers seuls prennent part au siége de Landau. Il se rend ensuite devant Fribourg et campe au bas du fort Saint-Pierre, dont l'attaque lui est confiée. Après la prise de Fribourg, il fut envoyé à Trèves, et lorsque la paix de Rastadt fut signée, il passa à Saarlouis où on y incorpora successivement le régiment de La Londe, le 17 janvier 1714, celui du Roure, le 20 mars, et les deux bataillons du régiment de Bugey le 7 octobre.

Champagne se rendit à Lille en 1717, puis à Saint-Omer en 1718. Il passa en Bretagne en 1719 et fut appelé en 1720 à Montargis pour travailler à l'amélioration du canal de Briare. A la fin de 1721, il va tenir garnison à Verdun, d'où en 1722, il passe à

(1) Le chevalier de Tessé, précédemment colonel de La Couronne, devint brigadier le 1er février 1719.

(2) La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 21 janvier 1713 à Nicolas de Moiria de Chatillon, enseigne au corps en 1687 : nommé brigadier le 1er février 1719.

Metz. Pendant son séjour dans cette ville, il fait partie du camp de la Moselle et il est envoyé en 1728 à Besançon. En 1730, il est à Strasbourg, et l'année suivante il occupe Neuf-Brisach, Colmar et Schlestadt. En 1732, il retourne à Strasbourg et fait partie du camp d'Alsace établi près de Bitche. A la séparation des troupes, il est dirigé sur le Dauphiné et réparti entre les villes de Vienne, Romans et Montélimart.

En 1733, Champagne est appelé à l'armée du Rhin, mais il reçoit contre-ordre à son passage à Besançon et prend le chemin de l'Italie, embrigadé avec Orléans et La Sarre. Il traverse le mont Cenis et rejoint l'armée le 17 novembre, au siége de Pizzighetone qui bat la chamade sous ses drapeaux, le 28 du même mois. Il se rend ensuite au siége du château de Milan. Après la capitulation de cette place, les deux premiers bataillons furent mis en garnison à Lodi. Le troisième se rendit à Pavie d'où il fut envoyé au siége de Tortone qui fit peu de résistance.

La troisième compagnie de grenadiers était le 4 juin 1734 à la prise de Colorno où elle perdit 15 hommes, et le 29 du même mois, le régiment tout entier se trouvait à la sanglante bataille de Parme. Il était placé à la gauche de Picardie, dont la cassine de Montebriani le séparait. Les ennemis, ayant fait un mouvement pour s'emparer de cette cassine, furent intrépidement reçus par Champagne, qui, donnant tête baissée dans leur colonne, la rompit et tua 800 hommes. Cette glorieuse journée coûta au régiment les ca-

pitaines Crézonsac et Barrière, et les lieutenants Lamelinière, Fontaine, Bonnot, Lignereux, Marsillac, Lachaud, Tesson et La Lisse. Le colonel duc de la Trémouille (1), le lieutenant-colonel, les commandants de bataillon de Montflambert et de Montfort, et une quarantaine d'officiers furent blessés. Après cette victoire, le lieutenant-colonel de Sucy (1) se présenta avec les grenadiers devant Guastalla qui ouvrit ses portes. Le 15 juillet, Champagne vole avec les régiments d'Auvergne, du Roi et d'Anjou, au secours du régiment Dauphin à qui on avait confié la protection des avant-postes de l'armée sur la Secchia, et qui, attaqué par un gros corps de l'armée autrichienne, pliait sous le nombre. Ces quatre braves régiments ne purent rétablir les affaires, mais ils empêchèrent l'ennemi de poursuivre ses succès.

Le 19 septembre eut lieu la bataille de Guastalla. Champagne était au centre, appuyé à une chaussée avec les Gardes du roi de Sardaigne, et il soutint, pendant sept heures, un combat de mousqueterie acharné avec les Impériaux qui finirent par battre en retraite. Les lieutenants La Ferrière et Molard furent tués. Au mois de novembre, après avoir passé quelque temps à Crémone, il revint dans le Parmésan pour renforcer le corps du maréchal de Broglie.

(1) Le duc de la Trémouille fut fait brigadier d'infanterie le 18 octobre 1734.

(2) Georges de Sucy, capitaine en 1700, lieutenant-colonel 16 mars 1733 et brigadier 1er mars 1738.

La campagne de 1735 n'offrit à Champagne aucune occasion de se signaler. Il eut ses quartiers d'hiver dans le Milanais, et il rentra en France au commencement de 1736. Il fut mis en garnison à Vienne et Romans, d'où il passa, en 1737, à Poitiers et Châtelleraut. Au mois d'octobre de la même année, on l'envoya à Montpellier, Nîmes et Alais, et à la fin de 1738, il se rendit à Besançon qu'il quitta en 1739 pour Charleville, Mézières et Rocroi. En 1740, il était à Lille et fournissait des travailleurs au canal de Gravelines. En 1741, il vint à Givet et Charlemont qu'il quitta bientôt pour se rendre à l'armée que le maréchal de Maillebois assemblait sur la Meuse. Cette armée se rendit en Westphalie, et après une campagne où il ne se passa rien de mémorable, le régiment prit ses quartiers d'hiver à Neuss et Ordingen, entre Dusseldorf et Wesel (1).

Au mois d'août 1742, l'armée de Maillebois, qui jusque-là avait eu pour seule mission d'observer les mouvements des Anglo-Hanovriens, fut appelée à marcher au secours des armées de Bavière et de Bohême, et descendit vers le Danube. Le 18 septembre, les grenadiers de Champagne et de Poitou soutinrent un combat acharné contre 1500 hussards autrichiens.

(1) Il avait alors pour colonel le marquis de Bellefonds, brigadier 1er janvier 1740 et maréchal de camp 2 mai 1744; et pour lieutenant-colonel Jean Pierre d'Alary de Tanus, sous-lieutenant en 1701, major 16 août 1737, lieutenant-colonel 16 octobre 1740, brigadier 2 mai 1744 et maréchal de camp 1er janvier 1748.

Complétement enveloppés, ils combattirent à coups de crosses et de baïonnettes, et à force de prodiges parvinrent à gagner une maison où ils se retranchèrent et forcèrent les hussards à lâcher prise. Quatre officiers de Champagne perdirent la vie dans cet héroïque combat. C'étaient MM. de Montfort, Le Camus, Terlonge et Joseph. Presque tous les grenadiers furent blessés. A la fin de cette année, Champagne, passé aux ordres du comte de Saxe, se trouve à la prise d'Elnbogen et de Kaaden, au secours de Braunau, au ravitaillement d'Egra, à la défense de Dunkelfingen et de Landau, sur l'Isar. Il passa l'hiver à Terbach où il perdit 500 hommes par les maladies.

Au mois de mai 1743, l'armée se mit en retraite. Le maréchal de Broglie, prévenu par le prince de Conti que les Autrichiens attaquaient Deckendorf, y envoya, le 27 mai, le 3e bataillon de Champagne, commandé par M. Darimont, et réduit à quatre-vingts hommes. A son arrivée, la place était déjà envahie par l'ennemi, et le bataillon eût été pris sans l'extrême bravoure des soldats et la fermeté des capitaines Darimont et Chauvigny.

Darimont, dans ce péril, assemble ses hommes et leur rappelle qu'ils sont de Champagne. A la faveur du feu de quinze grenadiers placés dans une tour, sur la rive du Danube, on rétablit le pont qui venait d'être brûlé, et le bataillon traverse le fleuve. Restaient les quinze grenadiers commandés par le sergent Bienvenu. Le prince Charles, appre-

nant qu'il y avait encore à Deckendorf un poste qui tenait ferme, le fit sommer de se rendre. Le brave Bienvenu ne voulut remettre sa tour qu'à la condition qu'on lui permettrait de rejoindre son drapeau, et il l'obtint.

Après une pénible retraite, Champagne repassa le Rhin au mois de juillet, et fut d'abord cantonné autour de Landau. Il rejoignit bientôt l'armée du maréchal de Coigny, dans la haute Alsace, et fut placé à Colmar avec Poitou et Royal-Italien. Au mois d'août, il se rapprocha du Rhin que le prince Charles cherchait à franchir. Le 30 septembre, en effet, le général autrichien fit une tentative pour passer le fleuve à l'île de Rheinmarckt. Il fit attaquer, dès la pointe du jour, la redoute de Rheinweiler. Elle était gardée par un piquet de Champagne aux ordres du capitaine chevalier de Jarente et du lieutenant Loinville. Ces officiers y firent la plus belle défense, et quoique leurs palissades eussent été arrachées, ils repoussèrent l'ennemi à coups de baïonnettes et donnèrent le temps au reste du régiment d'arriver à leur secours avec les dragons de Chabot. Ces troupes furent suivies de près par la brigade de La Sarre et le reste de celle de Champagne. Tout ce qui se trouva en deçà du fleuve fut tué, noyé ou pris. Les Autrichiens perdirent là 3,000 hommes. Champagne n'eut à regretter que trente hommes. Le capitaine de Béarn y reçut trois coups de fusil. L'armée prit ses quartiers d'hiver. Champagne eut les siens à Salins, Dôle et Ornans où

il leva un 4e bataillon. Au mois d'octobre, le régiment avait été rallié par un détachement de 111 officiers et soldats enfermés depuis l'année précédente dans Ingolstadt. Cette ville avait capitulé le 30 septembre.

Au commencement de 1744. Champagne se rendit à Strasbourg où il resta jusqu'au mois de juin. Lorsque le prince Charles eut passé le Rhin et se fut emparé des lignes de Weissembourg, le régiment joignit l'armée du maréchal de Coigny qui, le 5 juillet, attaqua les Autrichiens dans ces lignes. Champagne dirigea tous ses efforts sur la ville de Weissembourg. En moins d'une heure, il emporta les faubourg et planta ses drapeaux sur les remparts. Cette vigoureuse action lui coûta les capitaines de grenadiers Poissonnet et Dorigny; les capitaines de fusiliers Damesme, Marfaing, Coquebert et Vallier furent grièvement blessés; le lieutenant Soret fut tué; cinq autres reçurent des blessures. Il y eut, en outre, quinze hommes de troupe tués et soixante-onze blessés. Au mois d'août, Champagne emporta, après une heure de combat, les retranchements de Suffelsheim ainsi que le village de ce nom qui était palissadé. Le lieutenant de grenadiers Robert, qui avait été blessé à Weissembourg, fut tué à Suffelsheim. Le régiment fit encore cette année le siége de Fribourg où il perdit le lieutenant de Pontevez, et il prit ses quartiers d'hiver à Worms. En 1745, l'armée du Rhin se tint sur la défensive. Champagne passa pres-

que toute l'année au camp de Mutterstadt, vis-à-vis de Manheim, et se retira ensuite à Colmar. Il avait alors pour colonel le comte de Tessé (1).

Le régiment fut appelé, en 1746, à l'armée de Flandre, et fit le siége de Namur. Pendant une de ses gardes, le fort Ballard fut pris en plein jour par quatre officiers seulement. Ces hardis gentilshommes étaient le capitaine d'Amère et l'aide-major de Launay, tous deux de Champagne, et deux officiers d'artillerie, le chevalier de Fautras et M. de Clamouze. Ce dernier était un Portugais amateur. Ils sautèrent seuls par-dessus les retranchements, et firent mettre bas les armes à toute la garnison qui ne pouvait croire à tant d'audace et de confiance, et qui les croyait suivis.

Le 11 octobre, à la bataille de Rocoux, Champagne, placé à l'aile droite, fut chargé de l'attaque du village d'Ance et s'en empara facilement. Après la campagne il fut à Thionville où il leva un 5e batail-

(1) Ce comte de Tessé, qui était précédemment colonel de Royal-Comtois, et brigadier du 20 février 1743, fut fait maréchal de camp le 1er mai 1745. Il se démit de Champagne au mois de novembre de la même année et fut tué à Lawfeld.

Il eut pour successeur le marquis Des Salles qui obtint Champagne en décembre 1745. Il était brigadier du 1er mai 1745, et fut nommé maréchal de camp le 10 mai 1748 et lieutenant-général le 17 décembre 1759.

Marie-François-César de Vaulchier du Deschaux, enseigne en 1710, fut fait lieutenant-colonel le 19 mars 1748 et brigadier le 10 mai suivant.

lon, conformément à une ordonnance du 8 décembre, commune aux six vieux corps.

En mai 1747, il se rend au camp de Malines. Il passe de là d'abord à Tirlemont, puis à Tongres, et occupe, le 1er juillet, le plateau de Heerderen. Le lendemain eut lieu la bataille de Lawfeld. Le corps dont Champagne faisait partie ne prit aucune part à l'affaire, et ne s'ébranla que pour la poursuite des alliés. Il finit la campagne au camp de Tongres, et eut ses quartiers à Malines.

En avril 1748, il se rendit devant Maëstricht et fit partie des régiments chargés de la grande attaque. Son 2e bataillon repoussa glorieusement une sortie. Maëstricht capitula le 7 mai.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Champagne demeura quelque temps à Wilvorde et à Mons et il rentra en France à la fin de l'été. Il fut mis en garnison à Maubeuge, où il réforma son cinquième bataillon, (ordonnance du 20 décembre 1748). En février 1749 il se rendit à Charleville et Mézières et de là à Metz. Il fut à Verdun à la fin de 1750, retourna à Metz en 1752 et passa à Nancy en 1754. En 1755, il fit partie du camp de la Moselle commandé par Chevert, et revint ensuite à Metz. En 1756, il quitta cette ville pour se rendre à Beauvais et enfin au Havre, où il fit partie du camp commandé par le duc d'Harcourt et qui était établi sur les hauteurs qui règnent entre cette ville et Harfleur.

Au mois d'octobre il reprit encore une fois le che-

min de Metz et en 1757, il fut désigné pour l'armée du Bas-Rhin sous le maréchal d'Estrées. A la bataille d'Haastembeck, qui fut la première action de cette guerre en Allemagne, il s'empara d'une redoute, de huit canons et de deux obusiers. Le lieutenant de Vallon fut tué sur place; les capitaines Langles et Francourt moururent des blessures qu'ils y avaient reçues; les autres officiers blessés étaient les capitaines Dommartin, de Marfaing, Fauze et un lieutenant; 63 soldats restèrent sur le champ de bataille. A la suite de cette victoire, l'armée pénétra dans le Hanovre. Champagne prit une part active à tous les événements de cette campagne, après laquelle il eut ses quartiers à Osnabrück. En 1758, il revint sur le Rhin et fut posté à Créfeld. Le 23 juin, il fut très-maltraité à la bataille qui se donna sous les murs de cette ville, où il eut à soutenir à l'aile gauche les attaques d'un corps très-nombreux. Il y perdit le capitaine de Gardie et le lieutenant de Lesseux, et 120 soldats (1). Il fit l'arrière-garde de l'armée avec Picardie. Le caporal Sainte-Foy eut dans cette journée les deux cuisses emportées par un boulet; ce brave soldat ne voulut point que ses camarades s'arrêtassent à lui porter secours; il leur remit la bourse de la chambrée, en les conjurant de rejoindre leurs drapeaux et de le venger.

(1) Le comte de Gisors, ancien colonel du régiment, et qui l'avait quitté un mois auparavant pour prendre le commandement des Carabiniers, y fut tué.

Quand le maréchal de Contades rentra en Westphalie au mois d'octobre, Champagne prit part au combat de Soëst et à l'attaque d'Herberen. Il était de la colonne de gauche, commandée par le marquis de Poyanne. Dans les dernières expéditions de cette année, le sergent Augustin trouva l'occasion de se distinguer. Il surprit une grand'garde de dragons et la passa au fil de l'épée. Ce brave sous-officier se fit encore remarquer pour sa bravoure en 1759 et 1760, et fut fait officier par le maréchal de Broglie. Le régiment, après la pénible campagne de 1758, eut ses quartiers d'hiver à Cologne (1).

En 1759, Champagne assista le 1er août, sans combattre, à la bataille de Minden et prit ses quartiers à Limbourg. Les capitaines de Cormiers et Vertenel avaient été blessés à Minden par des boulets perdus.

En 1760, les volontaires seuls trouvent quelques occasions de se signaler. Le sergent Georges donna une preuve de fidélité digne d'être racontée. Fait prisonnier au moment où il servait une pièce de canon à la Rostaing, il refusa constamment d'en montrer la manœuvre. Le prince Ferdinand, appréciant une telle vertu en rendit compte au maréchal de Broglie qui fit obtenir une pension à Georges. Vers la fin de cette

(1) Champagne fut donné en 1758 au marquis de Juigné, colonel de l'ancien Blésois, brigadier le 10 février 1759, et maréchal de camp le 25 juillet 1762. Son successeur, le marquis de Seignelay, fut fait brigadier le 3 janvier 1770, et maréchal de camp le 1er mars 1780.

campagne, le capitaine de Verteuil, détaché avec 200 hommes à la garde du château d'Arenstein sur la Wera, fut attaqué vainement par 6,000 hommes.

Après avoir passé l'hiver aux environs de Cassel, Champagne rétrograda au mois d'avril 1761 sur Francfort et occupa Butzbach et Friedberg. Un détachement commandé par le chevalier de Launay, commandant de bataillon, s'empara de vive force de Duderstadt, il y fit prisonniers 360 hommes, et s'empara d'un grand magasin de munitions. Le 15 juillet, le régiment était à Villingshausen ; exposé au feu de l'artillerie ennemie, il y eut une soixantaine de soldats tués ou blessés ; les capitaines La Fenestre et Lolagnier furent blessés. Dans le courant de cette campagne, le capitaine de Geoffre s'empara de la cascade de Cassel, espèce de tour en pierres de taille, abordable seulement d'un côté par un escalier de plus de 400 degrés. Elle était défendue par soixante Anglais. Geoffre, suivi de quelques hommes, marche fièrement à l'escalier, franchit les gabions qui en ferment l'entrée, et malgré une grêle de balles et de pierres, arrive jusqu'en haut ; il trouve l'officier anglais qui défendait sa porte, il lui fend la tête d'un coup d'épée et fait mettre bas les armes à sa troupe. Cette année, Champagne fut favorisé d'une singularité qu'on ne doit pas omettre. Le 7 novembre, l'énigmatique chevalier ou chevalière d'Éon, avec les grenadiers du régiment et quelques compagnies suisses, attaqua et mit en fuite un corps écossais près du village de Meinsloff, dans les gorges

d'Eimbeck. Champague passa l'hiver à Dillembourg et Heillbronn.

En 1762, il se trouve à l'affaire de Grébenstein, mais sans y prendre part. Le sergent Augustin, qui était alors commandant de la compagnie franche de Monet, y fut tué. Peu de temps après, les préliminaires de la paix furent signés, et Champagne entra dans Cologne, d'où il se rendit en mars 1763 à Cambrai.

Au mois de juin 1764, on l'envoya à Metz, et il fit partie du camp de Compiègne en 1766. L'année suivante, au mois d'octobre, il arrivait à Perpignan. Il se rendit de là à Toulon pour passer en Corse. Il mit le pied dans cette île le 7 avril 1769 avec le comte de Vaux, et prit ainsi part à toutes les opérations qui amenèrent la pacification et la soumission complète de la Corse. Le 5 mai, un de ses détachements soutint un vigoureux combat dans les montagnes de Nebbio. Le 8 mai, on se battit à Ponte-Nuovo. Ce fut l'affaire la plus considérable de cette campagne. Le régiment y perdit le capitaine de Chamisso et le lieutenant de Bexon. Le grenadier Pousseur, dit La Grenade, s'y fit remarquer par son intrépidité; suivi de deux de ses camarades, il franchit le pont du Golo, tombe sur un corps de garde que les Corses avaient au delà, et massacre tout ce qu'il y trouve. Le comte de Vaux fit dîner La Grenade avec lui, le nomma sergent, et lui fit avoir une pension de 200 livres. Son camarade La Rose, qui avait reçu quatre coups de feu, fut aussi fait sergent.

Champagne était de retour à Toulon le 16 août 1769, et au mois d'octobre, il prenait possession de la garnison de Metz. Il se rendit ensuite à Landau en octobre 1772, à Thionville en octobre 1774 et à Calais en octobre 1775. Ce fut dans cette ville qu'il fut dédoublé et partagé en deux corps, Champagne et Ponthieu, qui prirent en 1777 les numéros 7 et 8, et eurent pour couleur distinctive le gris argentin. Ponthieu différait de Champagne par le collet cramoisi et les boutons blancs (1).

RÉGIMENT DE CHAMPAGNE.

7° RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis de SEIGNELAY (Louis-Jean-Baptiste-Antoine Colbert), 18 avril 1776.
2. Comte de RASTIGNAC (Jacques-Gabriel de Chapt), 13 avril 1780.
3. Vicomte de GAND (François-Charles-Gabriel d'Isenghien), 1er janvier 1784.
4. Comte de LA BARTHE-GISCARO (Jean-Anne), 25 juillet 1791.
5. DE CHAMRON (Claude Souchon), 16 mai 1792.
6. LAMY DE BOISCONTEAU (Joseph), 8 mars 1793.

Le nouveau régiment de Champagne, composé des 2e et 4e bataillons de l'ancien, quitta immédiatement

(1) L'uniforme du vieux Champagne se composait d'un habit blanc, avec deux poches en long de chaque côté, six boutons disposés par groupes de deux sur les poches, et cinq boutons sur les parements, veste rouge et culotte blanche. Les boutons et le galon de chapeau étaient de métal doré.

la garnison de Calais et se rendit en juillet 1776 à Cambrai. Il fut à Aire en mars 1777, et à Douai au mois de décembre de la même année. Au mois de mai 1778, il fut cantonné sur les côtes de la Manche, de Montivilliers à Eu, et au mois d'octobre il alla en Bretagne et eut son principal quartier à Dinan. Le 2e bataillon s'embarqua en janvier 1779 à Brest, et passa à la Martinique. Le 16 juin 1779, la compagnie du capitaine Baritaut contribua à la prise de l'île Saint-Vincent sous les ordres du chevalier du Rumain, et reçut le 17, la capitulation de Kingstown et de ses forts. Les 3 et 4 juillet, à la prise de la Grenade, 100 chasseurs de Champagne formaient la tête de la colonne de droite qui attaqua le morne de l'Hôpital, et 200 fusiliers prirent part à la fausse attaque. Deux jours après, le 6 juillet, le même détachement, remonté sur la flotte, assista au combat naval livré à l'amiral Byron qui venait, mais trop tard, au secours de la Grenade. Bientôt l'amiral comte d'Estaing, désemparé par la tempête, fut contraint de se réfugier sur les côtes de l'Union-Américaine, et pendant qu'on radoubait ses vaisseaux, il entreprit le siége de Savannah. Les soldats de Champagne y firent des prodiges de valeur le 24 septembre à la grande sortie des Anglais. Le capitaine La Mothe et un sous-lieutenant teignirent de leur sang ces rivages lointains. La flotte revint hiverner à la Martinique.

Le 12 avril 1780, un nouveau détachement du corps s'embarqua au Fort-Royal sur l'escadre du

comte de Guichen et se trouva aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai, contre l'amiral Rodney. En 1781, le 2e bataillon de Champagne s'embarqua tout entier avec le lieutenant-colonel de Boyer (1) sur la flotte du comte de Grasse et assista aux engagements des 9 et 12 avril entre les amiraux de Grasse et Rodney. Le lieutenant de Quetteville y fut grièvement blessé sur le vaisseau le *Duc de Bourgogne*.

Le 2e bataillon de Champagne revint en France en 1783. Il débarqua à Rochefort et alla rejoindre, à Bordeaux, le 1er bataillon qui, pendant son absence, avait occupé, en 1779, les villes de Saint-Pol-de-Léon, de Granville et de Mortain, et de 1780 à 1783, les places de Besançon et de Belfort.

Champagne resta au Château-Trompette de Bordeaux jusqu'aux premiers orages de la révolution, et jusqu'à la démolition de cette citadelle de la capitale de la Guyenne (2). Au mois de mai 1790, pendant les désordres qui désolèrent Montauban, les grenadiers du régiment marchèrent à la tête de la garde natio-

(1) François Raymond de Boyer, lieutenant-colonel de Champagne le 24 juin 1780. Nous le retrouverons plus tard colonel du régiment de La Fère. Son prédécesseur, Joseph de La Coste, enseigne en 1731 et lieutenant colonel le 23 mars 1762, devint brigadier le 22 janvier 1769, et maréchal de camp le 1er mars 1780.

(2) Dans cet intervalle, Champagne eut pour colonels le comte de Rastignac, promu maréchal de camp le 1er janvier 1784, et le vicomte de Gand, promu au même grade le 1er mars 1791. La Barthe et Chamron devinrent aussi généraux en 1793.

nale de Bordeaux pour y rétablir la paix. Ils étaient de retour à Bordeaux le 31 mai. Le 2e bataillon fut envoyé peu de temps après à Cahors et y eut, en février 1791, avec le régiment de Languedoc, des démêlés qui causèrent, pendant quelque temps, une vive inquiétude, et qui ne s'apaisèrent que par la séparation de ces deux corps. Le 2e bataillon de Champagne quitta Cahors le 2 avril et fut envoyé à Agen. Au mois de juin, le 1er sortit de Bordeaux pour se rendre à Auch. A la fin de 1791, les deux bataillons furent placés à Dax et Navarreins, où ils furent abandonnés, en janvier 1792, par leurs officiers qui passèrent en Espagne, à l'exception de deux. Après ce grave événement, qui ne paraît pas avoir causé de désordre dans le corps, le 1er bataillon fut envoyé à Pau et le 2e à Auch. Au mois de septembre, le 1er bataillon fut dirigé sur Vienne et prit part à la rapide conquête de la Savoie, sous les ordres du général Montesquiou.

Au commencement de 1793, tout le régiment était réuni à Carcassonne et devint le noyau de l'armée des Pyrénées-Orientales. Dès le 20 avril, les Espagnols envahissent le Roussillon et se présentent devant Céret. Ils trouvent les Français rangés en bataille entre la ville et le pont du Tech. Les Espagnols se précipitent avec audace dans les batteries françaises, s'emparent de quatre canons, et mettent en fuite les volontaires républicains encore mal aguerris et mal commandés, dont la déroute eût été désastreuse sans la bonne

contenance du commandant Sauret qui arrêta l'ennemi avec le 1er bataillon de Champagne. Le 2e bataillon ne se montra pas moins vaillant, le 22 du même mois, en sauvant Port-Vendres vigoureusement assailli par une bande de Miquelets. Au mois de mai, quatre compagnies étaient renfermées dans Bellegarde avec le lieutenant-colonel Boisbrulé. Douze mille Espagnols vinrent les y assiéger. La petite garnison ne capitula qu'après trente-cinq jours de siége et vingt jours de tranchée ouverte, après avoir reçu 23,000 boulets et 7,000 bombes. Elle eut les honneurs de la guerre et fut conduite à Barcelone. Trois officiers, MM. Delisle, Gensoul et Legendre furent autorisés à se rendre à Perpignan auprès de Ricardos, général en chef espagnol, pour y régler les comptes de la garnison. Le général leur dit: « Messieurs, le régiment de Champagne a toujours été brave; il n'a pas toujours été heureux; ce sont les chances de la guerre. » Un Français, le prince de Croï, alors aide-de-camp de Ricardos, fut moins bien inspiré. S'entretenant avec le chevalier de Gensoul de la défense de Bellegarde, il ne sut lui dire que ceci: « Une plus longue résis-« tance vous eût exposé s être tous passés au fil de « l'épée. — Prince, répondit le lieutenant de Cham-« pagne, nos épées eussent rencontré les vôtres. »

On peut dire que pendant cette campagne de 1793, le 7e d'infanterie fut le héros de toutes les opérations de l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 17 juillet, au combat de Mas de Serre, la légion des Pyrénées,

commandée par Pérignon, se débande devant la cavalerie espagnole. Pérignon cherche en vain à rallier ses soldats; la terreur les a glacés. Il prend alors le fusil et les cartouches d'un blessé, et se plaçant parmi les grenadiers de Champagne, il combat dans les rangs de ces braves qui ne tardent pas à culbuter les Espagnols. Le 22 septembre, à la bataille de Truillas, une colonne française s'avançait fièrement l'arme au bras sur une batterie armée de douze pièces de 24. Champagne était à sa tête. Le duc d'Ossuna défend de faire feu avant que les Français soient à demi-portée. Le valeureux 7ᵉ est alors enveloppé par un ouragan de mitraille qui renverse la moitié de son monde, mais qui ne l'arrête pas. Ses débris se couvrent encore de gloire le 19 décembre à la reprise du poste de Villelongue: un capitaine de grenadiers y eut une jambe emportée.

En 1794, Champagne se trouve le 1ᵉʳ mai à l'attaque du camp de Boulou où les Espagnols sont défaits, et le 27 du même mois à la reprise de Collioure sur une garnison de 7,000 hommes qui se rend. Le 13 août, le commandant Sauret, devenu général de division, se trouve aux prises avec son ancien colonel, le vicomte de Gand, devenu grand d'Espagne, et le bat. Après deux combats heureux, les 17 et 20 novembre, les Français poursuivent les Espagnols sur leur territoire et assiégent dans Figuières une armée de 10,000 hommes commandée par Valdèz. Figuières ouvre ses portes, et Valdèz dit:

« Si j'avais eu 3,000 hommes de vos troupes, vous n'eussiez jamais eu cette forteresse. » Champagne assiste encore à la prise de Roses et du fort de la Trinité, dont la garnison aux abois s'embarque le 2 février 1795, à deux combats livrés sur les rives de la Fluvia le 1er mars et le 25 avril, et la paix est enfin signée avec l'Espagne le 22 juillet 1795.

L'embrigadement des bataillons de Champagne avait été retardé jusque-là par l'activité de la guerre et par l'absence des compagnies prises à Bellegarde et qui étaient à Valladolid. Ces compagnies rejoignirent bientôt le corps à Narbonne, où furent formées les 13e et 14e demi-brigades qui prirent en novembre la ronte de l'Italie.

RÉGIMENT D'AUSTRASIE.

8e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Vicomte DU HAUTOY (Roch-Hyacinthe), 18 avril 1776.
2. Comte D'HOFFELIZE (Charles), 8 avril 1779.
3. Marquis de BIENCOURT DE FORTILESSE (Charles), 11 novembre 1782.
4. Comte de CHAMBORS (Louis-Joseph-Jean-Baptiste Dulac de Boissière), 10 mars 1788.
5. Chevalier de CHALUP (Jean-Marc), 25 juillet 179'.
6. D'ARMENONVILLE (Robon-Antoine-Marie Le Couturier), 1er juillet 1792.
7. TUGNOT (Jean-Henri), 8 mars 1793.

Voici un régiment dont les destinées furent courtes

mais brillantes. Formé sous le titre de Ponthieu, avec les 1er et 3e bataillons de l'ancien Champagne par ordonnance du 25 mars 1776, un brevet du 31 du même mois lui donna le nom d'Austrasie, qui convenait au dédoublement de Champagne (1).

Le 24 juin 1776, Austrasie quitta Calais, où il avait été organisé, pour se rendre à Saarlouis. Au mois d'octobre de la même année il vint à Toul. En avril 1778 il fut envoyé à Valenciennes, et lorsque les hostilités commencèrent avec l'Angleterre, il fut placé à Fécamp et Saint-Valery. Au milieu de l'année 1779, il prit la route de Brest, et après quelques mois de séjour dans ce port, on le dirigea sur Lorient, où le 2e bataillon s'embarqua en janvier 1780 sur l'escadre du vicomte du Chilleau qui partait pour l'Ile-de-France.

Le 23 février, les vaisseaux français rencontrent dans les parages de Madère la flotte de l'amiral Digby, à laquelle ils échappent, en laissant toutefois entre les mains des Anglais *le Prothée*, sur lequel fut tué le lieutenant Cabanne. Le 24 mars, les compagnies qui étaient à bord de la frégate *la Victoire* eurent aussi à soutenir un combat malheureux, et qui coûta la vie au capitaine Lemoyne de Blangermont.

Le 1er bataillon s'embarqua à son tour au commencement de 1781, sur la flotte du bailli de Suffren. Dans une affaire qui eut lieu le 16 avril à la hauteur

---

(1) Les drapeaux d'ordonnance d'Austrasie furent composés de deux quartiers vert clair et de deux quartiers gris argentin.

du Cap Vert, contre le commodore Johnstone, 58 hommes d'Austrasie furent tués par les boulets anglais. L'amiral français, poursuivant sa route, déposa une partie du bataillon au Cap de Bonne-Espérance, qui appartenait alors à la Hollande notre alliée, et arriva avec le reste à l'Ile-de-France où se trouvait déjà le 2e bataillon.

Le 7 décembre 1781, Austrasie s'embarqua de nouveau pour passer dans l'Inde où l'attendait une gloire immortelle. Il allait lutter presque seul, pendant dix-huit mois, contre toutes les forces des Anglais, dans ce lointain pays.

Après un court séjour dans l'île Ceylan, où le général comte de Bussy rassemblait les troupes mises à sa disposition, il arrive enfin en vue de la côte de Coromandel. Le 19 février 1782, les navires qui portent Austrasie mouillent dans la rade de Pondichéry, alors au pouvoir des armes britanniques, et à peine débarqué le régiment marche sur la ville de Gondelour qu'il emporte d'assaut et dont la garde lui est confiée. Ce poste, dont le colonel comte d'Hoffelize (1) fut nommé gouverneur, était de la dernière importance,

(1) Cinq colonels d'Austrasie sont devenus officiers généraux. Le vicomte du Hautoy, brigadier 3 janvier 1770 et maréchal de camp 1er mars 1780: le comte d'Hoffelize, brigadier 1er mars 1780, et maréchal de camp 5 décembre 1781 ; le marquis de Biencourt, brigadier 1er janvier 1784, et maréchal de camp 9 mars 1788; le comte de Chambors, maréchal de camp 1er mars 1791, et M. d'Armenonville, général de brigade 8 mars 1793.

puisqu'il était le seul point où l'illustre Suffren pût trouver un mouillage assuré et un appui pour ses vaisseaux.

Un détachement embarqué sur la flotte prit part au combat livré le 25 juillet à l'amiral Hughes dans les eaux de Négapatnam ; le lieutenant Duvivier y fut tué. Après cet engagement, le bailli de Suffren vint se réparer rapidement à Gondelour et prit à bord 1,200 hommes d'Austrasie pour aller assiéger Trinquemale. L'attaque de cette ville fut si vigoureusement conduite que le 30 août elle était réduite à capituler. Le fort d'Ostenbourg fut emporté quelques jours après par les braves grenadiers du régiment. Une partie du détachement resta à Trinquemale avec quelques Cipaïes et le reste rentra à Gondelour, qu'il sut préserver pendant un an contre toutes les tentatives des Anglais.

Cependant ceux-ci avaient reçu de nombreux renforts et vinrent au mois de juin 1783 mettre le siége devant cette ville avec 5,000 soldats européens et 9,000 Cipaïes. Le comte de Bussy, commandant des troupes françaises dans l'Inde, qui n'avait sous ses ordres que la moitié de ce nombre d'hommes, se plaça bravement entre les remparts et l'armée anglaise. Le 13 juin, un engagement très-vif eut lieu. Bussy, à la tête d'Austrasie, attaqua avec une audace extrême un corps de troupes anglaises, mais, emporté par son élan, il s'éloigna assez du gros de son armée, pour qu'une autre co-

lonne ennemie pût le prendre en flanc et par derrière. Lorsqu'il voulut rallier le camp, le brave Bussy s'aperçut que le chemin lui était fermé. « Soldats! s'écria-t-il dans cette extrémité, souvenez-vous que vous êtes enfants de Champagne. » Ces mots, ce souvenir, produisent un effet magique: Austrasie se précipite avec rage sur les Anglais, les renverse, les écrase et reprend à la pointe de la baïonnette son poste de bataille sur les glacis de Gondelour. Dans cette brillante affaire, le régiment eut dix officiers et cinquante-neuf sous-officiers et soldats tués; douze officiers et cent cinquante-sept hommes blessés. Parmi les morts se trouvaient les capitaines du Parquier de Dommartin, chevalier de Patornay, Gauthier de Brulon, d'Hamonville, Prévost et chevalier de Montrouand. Le lieutenant-colonel de Villeneuve (1) mourut le 21, des blessures qu'il avait reçues.

Le lendemain de cette action, un bataillon s'embarqua sur les vaisseaux de Suffren et se trouva encore le 20 juin à un dernier combat. La paix était

(1) Jean-Pierre Cabaret de Villeneuve servait dans Champagne depuis 1743. Il était lieutenant-colonel d'Austrasie depuis le 28 novembre 1779.

Deux lieutenants-colonels d'Austrasie sont parvenus au grade de brigadier d'infanterie. Ce sont:

Claude Nault de Champagny, entré dans Champagne en 1742, lieutenant-colonel 18 avril 1776, et brigadier du 3 janvier 1770;

Henri-Louis de Boissieu, entré dans Champagne en 1759, lieutenant-colonel 20 juin 1783, et brigadier 20 mai 1784.

faite en Europe. Une frégate en apporta la nouvelle le 27, et le 9 juillet les hostilités cessèrent.

Austrasie demeura à Gondelour jusqu'à la fin de 1783 : il passa les trois premiers mois de 1784 à Pondichéry, et retourna ensuite à l'Ile de France qu'il quitta au printemps de 1785 pour revenir en France.

A son arrivée, au mois d'octobre, il fut envoyé à Montmédy et Verdun. En avril 1788, il vint à Grenoble et Briançon. En octobre 1790 il fut placé momentanément à Trévoux et Montluel ; son 1er bataillon arrivait en novembre à Besançon, et y était rejoint par le 2e en mars 1791. Au mois de septembre de cette année on envoya le régiment à Thionville, et il était à Saarlouis en mai 1792.

Lorsque les hostilités commencèrent, le 1er bataillon se rendit à l'armée des Ardennes et contribua à la défense des défilés de l'Argonne. Après la reprise deLongwy, à laquelle il contribua, le 2e bataillon fut mis en garnison dans cette place. Nous allons suivre séparément les destinées de ces deux bataillons.

A la fin de 1792, le 1er sert sous Dumouriez à la conquête de la Belgique et se couvre de gloire le 16 mars 1793, à la prise de Tirlemont, en repoussant à la baïonnette avec une rare vigueur une charge des dragons de Cobourg. Après la bataille de Neervinden, il revint sur la frontière et fit partie des 10,000 hommes de l'armée du Nord que le général Cordellier conduisit dans la Vendée. Il demeura dans l'Ouest jusqu'à la fin de la guerre civile sans avoir été embrigadé. La

15e demi-brigade de bataille, à laquelle il devait servir de noyau, n'a point été formée, et le 1er bataillon d'Austrasie est entré directement en 1796 dans la 27e demi-brigade de l'organisation de l'an IV.

Le 2e bataillon d'Austrasie, après un court séjour à Longwy, passa en 1793 à l'armée de Custines, fut mis en garnison à Mayence, contribua à la magnifique défense de cette place et au mois d'août arriva, lui aussi, dans la Vendée. Il se distingua d'une manière toute spéciale le 19 septembre à la bataille de Torfou, et il se rendit au commencement de 1794 à l'armée des Alpes, où il fut versé le 21 juin dans la 16e demi-brigade, qui débuta au mois d'août en attaquant les retranchements de Campo di Preti.

RÉGIMENT DE NORMANDIE.

Vive Normandie!
CRI DE GUERRE.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE LA MOLE (N. Boniface), 26 avril 1594.
2. Marquis D'ANCRE (Concino Concini), 16 août 1615.
3. Comte de LA PESNE (Henri Concini), 10 mai 1616.
4. Duc de CHAULNES (Honoré d'Albert), 16 mai 1617.
5. Comte de MANICAMP (Achille de Longueval), 19 avril 1627.
6. Comte de FRONTENAC (Louis de Buade-Palluau), 28 février 1643.
7. Marquis de BRINVILLIERS (Antoine de Gobelin), juillet 1653.
8. Comte de BOULIGNEUX (Étienne de La Palud), 15 mai 1657.
9. Comte de GUISCARD (Louis), 27 mars 1674.
10. Comte de LA BOURLIE (Jean-Georges de Guiscard), mars 1691.
11. Comte D'ESTERRE (Anne-Auguste de Montmorency), 1[er] mars 1700.
12. Comte D'ANGENNES (Pierre-Charles Regnauld), février 1713.
13. Marquis de LA FARE (Philippe-Charles), 15 novembre 1717.
14. Duc de CHATILLON (Charles-Paul-Sigismond de Montmorency-Luxembourg), 28 octobre 1721.
15. Marquis de TALLEYRAND (Daniel-Marie-Anne), 26 juillet 1737.
16. Comte de PÉRIGORD (Gabriel-Marie de Talleyrand), 11 mai 1745.
17. Marquis de PÉRUSSE D'ESCARS (Louis-Nicolas), 26 juillet 1753.
18. Comte de PUYSÉGUR (Louis-Pierre de Chastenet), 1[er] février 1762.
19. Comte D'HAUTEFEUILLE (Charles-Louis Texier), 5 juin 1763.

Le régiment de Normandie, dont l'institution dé-

finitive est du 16 août 1615, a pris dès cette époque, et sans contestation, le cinquième rang parmi les vieux corps, quoiqu'il y eût déjà alors plusieurs régiments entretenus, et tirant leur origine des bandes anciennes, auxquels ce privilége n'avait point été accordé. Cette particularité indique suffisamment que Normandie avait les mêmes droits que Picardie, Piémont, Navarre et Champagne, et que les éléments dont il fut formé étaient encore quelques débris des vieilles enseignes françaises laissées en dehors de l'organisation régimentaire de Charles IX. C'est ce que nous allons montrer.

On a vu qu'après la prise du Havre sur les Anglais, en 1563, les régiments qui avaient servi à ce siége avaient été réduits en compagnies de garnison et que le gouvernement de cette ville avait été donné au mestre de camp Sarlabous, qui garda près de lui six enseignes du régiment qu'il avait commandé. Ce corps avait été formé en 1561 à Orléans avec de vieilles bandes picardes et notamment avec celles qui revenaient d'Écosse. Sarlabous conserva le commandement du Havre jusqu'à sa mort arrivée en 1584. Au mois d'octobre 1567, deux des six compagnies de Sarlabous avaient été appelées à Paris, et étaient entrées dans le régiment formé à cette époque par Philippe Strozzi ; mais les quatre autres restèrent au Havre et s'y trouvaient encore au moment de la naissance de la Ligue.

D'un autre côté, lors du soulèvement de la Nor-

mandie, en 1562, il arriva dans cette province huit vieilles bandes tirées de la garnison de Metz. Le duc de Guise, qui se préparait à faire le siége de Rouen, répéta devant cette ville ce qu'il avait fait l'année précédente à Orléans ; il enrégimenta les bandes, et les huit enseignes champenoises entrèrent le 14 août 1562 dans la formation d'un régiment qui eut pour mestre de camp un vieux capitaine, nommé Jean d'Hémery, seigneur de Villers. Ce nouveau corps fit merveilles au siége de Rouen. Étant de tranchée le 8 octobre devant le fort Sainte-Catherine, d'Hémery s'aperçoit que les remparts cessaient à midi d'être garnis, et ayant appris qu'à cette heure officiers et soldats allaient se reposer dans la ville, il sollicite auprès du duc de Guise la permission d'attaquer le fort et de l'emporter par escalade. Il gagne le haut de la montagne qui porte ce fort, place ses échelles avant qu'on puisse se mettre en défense, parvient sur le rempart, et après un combat opiniâtre, où il est blessé d'un coup de pique au visage et d'une arquebusade au côté gauche, il arbore l'étendard royal sur le donjon du fort. Le 26 du même mois, le régiment d'Hémery entra le premier dans Rouen au second assaut qu'on y donna ; il y fut mis en garnison, et les compagnies dont il était composé furent maintenues à la garde de cette place, après que les régiments eurent été cassés conformément aux conditions du traité de paix de 1563. « Il y avoit à Rouan, dit l'auteur des *Mémoires* du maréchal de

Vieilleville, huict compaignies royales de gens de pied, du reste du siége, que l'on appelloit vieilles bandes françoises.... la plus part d'iceulx avoient autresfois faict service aux roys, tant aux armées que aux garnisons de Metz, Thoul, Verdun et Marsal. »

M. d'Hémery rétablit son régiment en 1567, mais ce corps ne fut point appelé à servir hors de la Normandie et se vit encore réduit en compagnies de garnison à la pacification de 1570. D'Hémery, pourvu de nouveau de l'office de mestre-de-camp appointé, réunit encore une fois ses bandes le 1er mars 1574, et les commanda aux siéges de Saint-Lô et de Domfront sous le comte de Matignon. A l'attaque de la dernière de ces villes, d'Hémery, dès qu'il y eut une brèche ouverte, traversa la rivière, livra l'assaut et força les assiégés à se retirer dans le château qui ne tarda pas à se rendre à discrétion.

Après cette campagne, Jean d'Hémery, qu'on appelait alors le seigneur de Villers, fut pourvu du gouvernement de Caen, et ses bandes furent réparties dans les places de la province.

En 1584, l'année même de la mort de Sarlabous, gouverneur du Havre, d'Hémery embrassa le parti de la Ligue, et cessa d'avoir autorité sur les bandes qu'il avait jusqu'alors commandées (1).

(1) Jean d'Hémery rentra dans le parti du roi en 1585, et exerça en 1589 les fonctions de maréchal de camp dans l'armée du duc de Montpensier. Il ne voulut point reconnaître Henri IV, et se retira dans ses terres.

La situation particulière de la Normandie, placée en dehors du théâtre habituel de la guerre, mais très-exposée aux entreprises des Anglais, alliés naturels des protestants, conduisit à laisser les vieilles bandes dont nous venons de parler dans leurs garnisons, et les empêcha d'entrer dans la composition des nombreux régiments qui furent levés sous le dernier Valois.

Ainsi, à l'avénement de Henri IV au trône de France, il y avait dans la Normandie au moins douze vieilles bandes non enrégimentées : quatre provenant de l'ancien régiment de Sarlabous et huit qui avaient été tirées en 1562 des garnisons des Évêchés, et qui avaient fait momentanément partie du corps commandé par d'Hémery (1).

---

(1) Ces huit enseignes venues de Metz à Rouen en 1562, étaient probablement d'anciennes bandes du Piémont, passées d'Italie en France en 1552, pour coopérer à la conquête des Évêchés. C'est du moins ainsi que nous croyons pouvoir expliquer une particularité de la tenue du régiment de Normandie sous Louis XV. Les officiers et sergents de ce corps prirent en 1738 le parement noir comme ceux du régiment de Piémont.

Nous voyons aussi une preuve de l'ancienneté des bandes qui ont servi à former Normandie dans la simplicité des drapeaux d'ordonnance de ce régiment. Ces drapeaux étaient, en effet, entièrement jaunes, c'est-à-dire d'une seule couleur, comme les enseignes des quatre premiers vieux corps. L'on verra par la suite que les drapeaux étaient d'autant plus compliqués que les corps auxquels ils appartenaient étaient moins anciens. Les drapeaux des petits vieux étaient déjà de deux couleurs.

Un long séjour dans une province éminemment catholique, et dévouée à la Ligue, disposait ces troupes à repousser l'autorité du chef de la religion réformée devenu roi de France. Aussi ces vieilles bandes furent-elles l'âme de la résistance énergique rencontrée par Henri IV dans cette partie de son royaume. Réunies en 1591 sous le commandement du capitaine Boniface, de la famille de La Mole, elles firent échouer pendant deux années entières tous les efforts tentés par le roi pour s'emparer de Rouen. Après la capitulation de cette ville en 1593, les compagnies du régiment de Boniface se dispersèrent dans la haute Normandie, résolues à faire payer chèrement la conquête de la moindre bicoque. Cependant, après l'abjuration du roi, tout prétexte à la résistance étant évanoui, elles firent leur soumission. M. de Villars, qui avait défendu Rouen pour la Ligue et qui était le chef du parti dans la province, en faisant son traité avec Henri IV, stipula expressément que tous les officiers mis par la Ligue dans les villes de la Normandie y seraient conservés *avec 1,500 hommes d'infanterie* et 300 de cavalerie *entretenus aux frais du roi* pour la sûreté de ces mêmes villes. Il demanda, au reste, pour lui-même et comme prix de sa soumission, le gouvernement de la Normandie, la charge d'amiral de France, six riches abbayes, 1,200,000 liv. pour payer ses dettes et une pension annuelle de 60,000 livres. Il obtint tout ce qu'il voulut, et lorsque le traité fut ratifié, passant à son cou l'écharpe blanche

au milieu de tous ses officiers, il s'écria : Allons, morbleu! la Ligue est f....., qu'on crie vive le roi! et chacun cria vive le roi (1)! Ceci se passait le 26 avril 1594, et quoique les compagnies de Normandie n'aient pas été constamment réunies depuis, nous adoptons cependant cette date comme celle de la prise de rang du régiment qui nous occupe.

Un seul capitaine refusa de se soumettre. C'était Boisrozé qui tenait avec sa compagnie le château de Fécamp. Assiégé en règle par le maréchal de Biron, il se vit contraint à capituler; mais il rentra quelques jours après dans la place par un coup de main d'une audace inouïe et qui fait trop d'honneur aux bandes de Normandie pour que nous ne le rappelions pas ici.

Le château de Fécamp, dont on ne voit plus aujourd'hui qu'une guérite en pierre et quelques mouvements de terrain indiquant son tracé, était assis au sommet d'une colline qui se termine brusquement du côté de la mer par une falaise de 100 mètres de hauteur dont le pied est battu par les flots. C'est par là que le hardi capitaine résolut de rentrer dans son poste. Il était parvenu à gagner deux soldats de la garnison royaliste qui devaient avoir chaque nuit les yeux sur la mer, et se tenir prêts au signal qui leur serait donné.

(1) André-Baptiste de Brancas, seigneur de Villars, gouverneur du Havre après Sarlabous, et gouverneur de la Normandie en 1594, fut tué l'année suivante près de Doullens.

Boisrozé, par une nuit très-sombre, aborde au pied de la falaise avec deux chaloupes montées par cinquante hommes déterminés de sa compagnie. Il s'était muni d'un long câble portant de distance en distance des nœuds traversés chacun par un bâton court. Au signal donné, les soldats du château, qui devaient favoriser l'entreprise, jettent l'extrémité d'une corde au moyen de laquelle le câble est élevé jusqu'au sommet du rocher. Aussitôt qu'il est fixé dans une embrasure du château par un levier en croix, Boisrozé fait prendre les devants à deux sergents résolus et ordonne au reste de la troupe de suivre leurs chefs de file dans ce périlleux chemin. Il monte lui-même, le dernier de tous, le poignard dans les dents, pour ôter à ceux auxquels le cœur viendrait à manquer tout espoir de retour. Il ne fallait, en effet, rien moins que l'inflexible volonté de Boisrozé pour mener à bonne fin une aussi étourdissante expédition. Après quelques minutes d'ascension, toutes les forces étaient épuisées, tous les courages rebutés. Le sergent qui montait le premier déclare à ceux qui le suivent que la tête lui tourne et qu'il ne peut plus avancer. Boisrozé se doute de ce qui se passe. La marée venait d'emporter les chaloupes; il n'y avait plus à reculer. Il prend donc son parti, passe par-dessus le corps de quarante-neuf hommes, et arrivé au sergent, il l'oblige le poignard dans les reins à continuer. Après des fatigues et des angoisses incroyables, la troupe arrive enfin au point du jour au haut de la falaise; elle trouve la garnison en-

dormie, la passe au fil de l'épée et reprend possession du château.

Après ce merveilleux exploit, Boisrozé croyait avoir mérité le gouvernement de Fécamp. Il lui fut contesté et de dépit il remit le château à Henri IV, dont il devint le plus zélé serviteur.

En juillet 1595, les Espagnols ayant pris Le Câtelet, les vieilles bandes de Normandie firent une courte promenade en Picardie et rentrèrent ensuite dans leurs garnisons.

En 1597, la guerre avait enfin cessé, et la Cour se livrait pour la première fois depuis longtemps à toutes les joies du carnaval. Un soir que le roi sortait d'un bal splendide donné par le connétable de Montmorency, un courrier lui apporte une terrible nouvelle : Amiens est pris (1); Amiens, la clef du royaume du côté des Pays-Bas est au pouvoir des Espagnols. « Ce coup est du ciel ! s'écrie Henri IV : ces pauvres « gens, pour avoir refusé une petite garnison que je « leur ai voulu bailler, se sont perdus (2). » Puis son-

(1) Le 11 mars 1597, Hernando Teillo de Porto-Carrero, informé que les bourgeois d'Amiens gardaient seuls leur ville, fit déguiser en paysans et paysannes apportant des denrées au marché, une trentaine d'Espagnols qui embarrassèrent une des portes de la ville et amusèrent la garde en versant à l'entrée une charrette pleine de sacs de noix, dont l'un se délia. Pendant ce temps, un corps de troupes embusqué aux environs se jeta sur le corps de garde, fit main basse sur les bourgeois et la ville fut prise.

(2) Henri IV avait fait son entrée à Amiens le 25 août 1594. C'était

geant un peu : « C'est assez faire le roi de France, il est « temps de faire le roi de Navarre. » Or, les coffres du roi étaient vides, et l'on ne croyait pas avoir un seul régiment en état de servir. Sully, dans ce danger pressant, ne fut point pourtant pris complétement au dépourvu. Averti de quelques mouvements chez les Espagnols, il s'était, dès le 6 mars, adressé au patriotisme des provinces le plus immédiatement menacées et leur avait prescrit de fournir chacune un régiment de gens de pied. Les conditions de cette levée étaient que chaque régiment serait de 1550 hommes entretenus, du jour de l'arrivée à l'armée, aux frais de la province qui jouirait du droit de lui faire porter son nom et d'en nommer les officiers (1). Le régiment de Normandie fut bientôt prêt. Boniface de La Mole n'eut qu'à réunir ses vieilles compagnies. Après la reprise d'Amiens, le roi édifié sur la manière dont les bourgeois savaient garder leur ville, y fit bâtir une citadelle et y mit en garnison quelques-unes des vieilles enseignes de Normandie. Les autres, avec le mestre de camp Boniface de La Mole, accompagnèrent Henri IV

la première ville qui lui ouvrait ses portes sans traité ni conditions. Il en fut si charmé, qu'il accorda aux habitants qu'il ne serait fait à Amiens ni fort, ni citadelle, et que le gouvernement et commandement des armes demeureraient entre les mains du maire, du prévôt et des échevins.

(1) Trois régiments furent ainsi levés aux frais des provinces : C'étaient les régiments de la Normandie, de l'Isle-de-France et de l'Orléanais.

dans le voyage qu'il fit à Nantes en 1598, et rentrèrent ensuite dans leurs cantonnements habituels. L'ordonnance de renvoi dans les garnisons des enseignes du régiment de Normandie est du 6 mai 1598. Les choses restèrent sur ce pied pendant 17 ans. En 1615, Boniface de La Mole rassembla encore une fois ses enseignes et les conduisit à l'armée du maréchal de Boisdauphin. Deux compagnies contribuèrent à la prise de Gien.

La même année, le maréchal d'Ancre, arrivé au faîte de la faveur et de son insolence, avait ameuté contre lui tous les grands du royaume. Nommé général de l'armée destinée à les combattre, il fit prendre, le 15 août, en Conseil d'État, la résolution de lever pour cette guerre de nouveaux régiments de pied. Le lendemain les commissions furent délivrées, et le maréchal d'Ancre s'en réserva une pour former un régiment de son nom. Il partit en conséquence pour Amiens dont il avait le gouvernement depuis l'année 1611, et prit pour noyau de son régiment les vieilles bandes de Normandie qui gardaient la citadelle de cette ville depuis 1597. Le 10 mai 1616, Concini échangea le gouvernement des ville et citadelle d'Amiens contre la lieutenance de roi de Normandie. Il incorpora alors dans son régiment le reste des vieilles bandes de cette province, et se démit du commandement de ce corps en faveur de son fils, le comte de la Pesne, qui n'avait que treize ans.

Après son organisation définitive, le régiment, qui porta d'abord le titre de *Maréchal d'Ancre*, fut em-

ployé à pacifier les troubles suscités par la fortune impertinente des Concini, et servit au blocus de Corbie et à la prise de Clermont-sur-Oise, le 29 octobre 1615. Lorsque le maréchal eut été assassiné, son fils, le comte de la Pesne, fut banni, et le corps, en prenant le nom de la province de Normandie, qu'il avait déjà porté, et qu'il a toujours porté depuis, fut donné le 16 mai 1617 à M. de Cadenet (1).

Normandie fut employé cette même année au siége de Soissons, et vint, à la fin de la campagne, relever les compagnies des Gardes Françaises et Suisses, qui gardaient le prince de Condé au donjon de Vincennes.

En 1620, il suivit le roi dans ses excursions à travers les provinces de l'Ouest, et se trouva à l'attaque du château des Ponts de Cé. L'année suivante, il prit part aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Clérac et de Montauban. Le capitaine de Maillac fut tué dans le combat livré le 23 juillet devant Clérac. Au siége de Montauban, le régiment entrait un jour dans les tranchées au moment où les assiégés, croyant les trouver dégarnies, faisaient une sortie. Ceux-ci ne s'attendant pas à être prévenus, furent rejetés en desordre dans les retranchements, mais les femmes firent pleuvoir sur Normandie une telle grêle de pierres, que celui-ci eut besoin de toute sa valeur pour soutenir

(1) Ce frère du duc de Luynes, le nouveau favori de Louis XIII, fut fait d'emblée maréchal de France, le 6 décembre 1619. Il prit en janvier 1621 le nom du duc de Chaulnes.

cet orage et forcer ces amazones à rentrer dans la place. Quelques jours après, deux compagnies de Normandie étant de garde à la barricade de la carrière de Ruffé, on sut par un sergent huguenot qu'une sortie devait être faite de ce côté-là. M. de Bassompierre, à tout événement, fit renforcer le poste par 200 Suisses, et s'y porta de sa personne. L'avis était bon : l'ennemi parut, mais il fut repoussé. De nouvelles sorties ayant été plus heureuses, le siége fut levé, et Normandie alla investir Monheurt, dont il mena rapidement le siége, quoique le temps fût affreux, et que les soldats fussent obligés de travailler dans l'eau jusqu'aux genoux. Le capitaine Laroque avait été tué devant Montauban d'une mousquetade.

En 1622, Normandie fut de la brillante expédition de l'île de Riez contre M. de Soubise. Il fut ensuite envoyé au secours du duc d'Elbœuf, qui assiégeait Tonneins, mais il n'arriva qu'après la reddition de la place. Il prit sa revanche devant Sainte-Foy. « Le « régiment de Normandie estoit celuy qui s'escarmou- « choit le plus aux approches, auxquelles furent « blessés le baron de Vaillac et le sieur de Combalet, « capitaines audit régiment. »

Le capitaine de Fontenay fut tué le 10 juin à la prise d'assaut de Négrepelisse. Quelques jours après, Normandie était devant Saint-Antonin. Le 18 juin, « il entreprit de se loger au milieu des cornes de la « ville ; mais il échoua par la quantité de grenades,

« pierres, chaux vive et artifices qui lui furent lancés « par les assiégés, et surtout par les femmes. » Ce fut là que périt le lieutenant Caderousset. A l'assaut général du 20, Normandie combattit à outrance à la pointe du grand ravelin, et perdit son sergent-major le baron de Pailhès. Il eut, en outre, 15 officiers blessés (1) et cinq sergents, et une cinquantaine de soldats tués.

Après ces siéges, le régiment passa en Languedoc et se trouva à la prise de Bédarieux, où l'aide-major Saint-Paër fut tué, et à celles de Massillargues, de Lunel et de Sommières. Au mois d'août, il était devant Montpellier et prenait poste au quartier des Gardes Françaises. Montpellier se rendit le 19 octobre, et Normandie, qui avait beaucoup souffert dans ce siége, y fut mis en garnison. Il avait perdu là les capitaines de Tarrault, Combalet et Manicamp.

En 1624, dix compagnies quittèrent Montpellier pour joindre l'armée que le connétable de Lesdiguières allait conduire en Piémont; mais les mouvements du comte de Tilly, sur les frontières de la Suisse, et la politique de Richelieu firent changer leur destination. Elles passèrent dans la Valteline, et formèrent l'élite de cette petite armée qui, sous les or-

(1) Parmi eux se trouvait Jacques de Simiane, comte d'Évennes, capitaine au corps dès 1615, et qui fut nommé lieutenant-colonel cette même année 1622. Il obtint une compagnie aux Gardes en 1628, et parvint, ainsi qu'on l'a vu, à la charge de lieutenant-colonel de ce corps d'élite.

dres du marquis de Cœuvres, se maintint deux ans dans ce pays difficile. Ces compagnies, fortes de 200 hommes chacune, prirent une part glorieuse à tous les événements de cette guerre, et notamment à la prise de Steig, de Tirano, de Sondrio, Morbegno, Traona et Dubino, en 1624, et l'année suivante à celles de Chiapino, Bormio, Chiavenna, Corcino et Traona. Après la prise de Chiavenna, le corps était si affaibli, qu'il fallut faire venir d'autres compagnies de Montpellier, pour compléter celles de la Valteline. Le détachement rentra en France en 1626, après le traité de Monçon.

Pendant ce temps, le reste du régiment, sous les ordres du maréchal de Thémines, faisait le dégât aux environs de Castres. Au mois de juin 1625, il s'empara de Bonnac. En juillet, il était au siége de Saint-Paul et Lamiatte, et eut toute la gloire de la prise de ces deux petites villes, séparées seulement par la chaussée d'un moulin. Le capitaine de Coudrelle, commandé le 15 par M. de Thémines, pour faire un logement près du fossé de Saint-Paul, exécuta l'ordre qu'il avait reçu avec beaucoup d'intrépidité, et passa outre par une aventure assez extraordinaire. Un de ses soldats, qui s'était embusqué derrière une haie d'où il tirait sur les assiégés, s'imaginant que son capitaine allait donner l'assaut, se jeta dans le fossé, grimpa à un éperon, et s'attachant à des palissades qu'il rencontra, se battit en désespéré sans vouloir lâcher prise. Quelques camarades l'aperçurent et volèrent à son secours.

La compagnie y fut bientôt tout entière, Coudrelle en tête, puis tout le régiment; et le maréchal, voyant l'affaire en bon train, voulut le faire soutenir par les régiments de Crussol et de Duclaux; mais nos braves, jaloux de terminer seuls l'entreprise, firent de nouveaux efforts, aux cris répétés de *Vive Normandie* (1)! et emportèrent Saint-Paul. Les habitants n'eurent que le temps de se réfugier à Lamiatte, qui capitula bientôt. Le capitaine Saint-Larc et les lieutenants Rochemont et Blaquevaud furent tués à l'assaut de Saint-Paul. Le 29 juillet, Normandie s'empara de Peyresaiguades. Au mois d'août, il fit une expédition dans le comté de Foix, et se distingua à la prise du château de Bourrets. La garnison se défendit à outrance, et ce ne fut qu'en l'attaquant par les toits qu'on en vint à bout. Le régiment perdit là une trentaine d'hommes. A la fin de la campagne, il rentra à Montpellier, où il était encore en 1627, faisant toujours la petite guerre aux environs (2).

En décembre 1627, 400 hommes contribuèrent à

(1) Ce cri de *Vive Normandie* resta dans les habitudes du corps, et lui fit accomplir de grandes choses.

(2) Le comte de Manicamp, qui eut en 1627 le régiment de Normandie, et l'un des plus braves chefs qui aient marché à sa tête, fut fait maréchal de camp le 11 janvier 1636, et lieutenant-général le 30 octobre 1646.

Charles Gigault de Bellefonds, capitaine dans Normandie en 1616, fut fait lieutenant-colonel en 1627, et maréchal de camp le 28 avril 1635.

la prise de la petite ville de Corconne. Le 1er janvier 1628, dix compagnies, sous les ordres du prince de Condé, s'emparent du château de Vauvers. Quelques jours après, elles font échouer une tentative du duc de Rohan sur Montpellier. Elles servent ensuite au mois de mars au siége de Pamiers, contribuent en avril à la prise de Réalmont, où le capitaine Du Breuil est tué, en mai, à celles de Saint-Sever, Castelnau et Brassac, et prennent part aux trois assauts donnés à Sainte-Affrique : les capitaines La Passe et La Madeleine y perdirent la vie. Le régiment fit encore cette année les siéges de Mazamet et de Saint-Amand, et tailla en pièces les habitants de Montauban, qui avaient tenté de surprendre le prince de Condé. Il rentra, après la campagne, à Montpellier.

En 1629, Normandie se trouve à la prise de Soyon et à celle de Privas, où il se distingue fort, et où le mestre de camp Manicamp est blessé d'un coup de pierre. Au siége d'Alais, le maréchal de Bassompierre, qui était tombé dans une embuscade, doit son salut à la valeur du régiment. Dans cette occasion, le lieutenant Campagnols eut une cuisse cassée et en mourut.

L'année suivante, Normandie passe en Piémont et se trouve aux combats de Veillane et du Pont de Carignan. Il rentre en France en 1631, après le traité de Chérasco, sert en Provence à la prise de Bergançon et de Saint-Tropez, et se dirige à la fin de l'année vers la Lorraine. Au mois de décembre, il investit Moyenvic, qui lui ouvre ses portes le 22.

En 1632, il fait partie de l'armée du maréchal de La Force, opposée à celle de Monsieur, dans le Languedoc. Revenu en Lorraine en 1633, il contribue le 4 juin à la prise de Freidembourg, entre Metz et Trèves. Il assiste ensuite au siége de Nancy, et avait son quartier à Mazainville. Le 2 mars 1634, il investit La Mothe. Le mestre de camp de Manicamp et le lieutenant-colonel de Bellefonds y sont blessés aux approches. Le sergent-major de Lartigotte y est tué. Le régiment prit possession de La Mothe le 28 juillet. Quelques jours auparavant, Manicamp avait encore été blessé d'un éclat de grenade. Sur la fin de la campagne, Normandie fut dispersé dans les places de la haute Alsace : la plus grande partie du corps forma la garnison de Colmar.

En 1635, il est employé au siége de Spire, qui se rend le 21 mars. Le capitaine d'Auty avait perdu la vie à l'assaut du 19 ; les capitaines Fabry et La Favière, le lieutenant Quincerot et l'enseigne La Font y avaient été blessés. Normandie retourne après ce siége à Colmar. Il y est bloqué par les Impériaux, et s'illustre par les nombreuses et heureuses courses qu'il fait aux environs pour se procurer des vivres et secourir les petites places où étaient renfermés des détachements du corps. Quatre compagnies étaient pendant ce temps-là à Remiremont. Nonobstant la faiblesse de cette place, elles y soutinrent trois assauts, les 7, 8 et 9 juillet, et quoiqu'elles eussent la permission du maréchal de La Force d'évacuer ce poste, elles ne se

résignèrent à accepter une capitulation, d'ailleurs honorable, qu'après que huit brèches eussent fait disparaître la moitié de la muraille. En septembre, une partie du régiment alla faire le siége du château de Moyen. Le major de Nogas, qui commandait le détachement, y fut tué. Le 2 décembre, les Lorrains, d'accord avec les habitants, s'emparent par surprise de la ville de Kaisersberg, dont le château commandait le passage de la montagne du Bonhomme. Le lieutenant Méry, de la mestre de camp, se retire dans le château avec 40 hommes, et s'y défend si bravement, que l'ennemi lève le siége après avoir perdu six semaines devant cette bicoque.

Le 1er janvier 1636, Manicamp avec le gros du régiment marche vers Ensisheim bloqué par l'ennemi et délivre la garnison. Le 5, quelques compagnies, avec un peloton de dragons, vont brûler les moulins de Turckheim à une lieue de Colmar. La garnison de cette ville prend l'alarme. Manicamp s'approche d'une porte avec des échelles et des haches et appelle l'attention des Impériaux sur les dehors. Pendant ce temps, un soldat découvre une ouverture qui communique avec la ville: il s'y glisse suivi de quelques autres, pénètre dans la place et vole à la porte dont le mestre de camp insulte les dehors. Là un combat meurtrier s'engage avec le poste qui gardait cette porte. Le capitaine de garde est fait prisonnier: alors nos braves, maîtres des clefs, ouvrent la porte au régiment qui passe la garnison entière au fil de l'épée,

avant que les corps impériaux qui occupaient tous les environs de la ville puissent leur porter secours.

Le 16, Manicamp est informé que le général Colloredo a laissé dans Ruffach 100 hommes avec quatre canons. Il y envoie de nuit un détachement de Normandie avec quelque cavalerie. Les échelles sont plantées sans bruit, on monte sur le rempart par deux endroits, on court au corps-de-garde, les soldats impériaux dorment, ils sont égorgés, et l'on ramène les quatre canons sans autre perte que celle d'un homme.

An mois de juillet, un détachement va faire le siége d'Oberhenheim : le 28, on livre à cette place un assaut furieux qui coûte la vie aux lieutenants de Piat et Manières, mais la ville est emportée.

Cependant on manquait de vivres à Colmar. Les prises ne suffisaient pas à nourrir une nombreuse garnison. Heureusement l'arrivée du cardinal de La Valette nettoya les environs. L'armée impériale se dirigea alors vers la Franche-Comté. Normandie se joignit aux troupes du cardinal qui attaquèrent le 20 octobre le général Gallas dans la plaine de Mont-Saugeon. Le régiment y eut affaire aux Croates « qui se souvinrent longtemps de lui. » Au mois de novembre 1636, Normandie s'empara encore une fois de la ville de Ruffach.

Il continue de se battre dans la Franche-Comté en 1637. Le 31 mars il prend d'assaut Saint-Amour

où le lieutenant-colonel d'Espanelle entre un des premiers. Le 18 mai, il s'empare de la même manière du château de Chevreaux près Lons-le-Saulnier. En juin, on assiége Lons-le-Saulnier lui-même: le 24, les enfants perdus de Normandie conduits par le capitaine La Faverie emportent le clos des Capucins ; à l'assaut du 25 sur le faubourg Saint-Désiré l'enseigne La Forest est blessé à mort. Au mois de juillet, le corps contribue à la prise des châteaux de Crévecœur et de Chailly, des villes de Savigny et de Château-Châlons. Le 10 août, il s'empare de Saint-Laurent de la Roche ; enfin le 26, il ouvre la tranchée devant Bletterans. La brèche est praticable le 30. Les assiégés, se fiant dans la largeur de leurs fossés pleins d'eau, refusaient de se rendre. Normandie monte à l'assaut malgré tous les obstacles, s'élance dans la ville, y met le feu et contraint les habitants à se réfugier dans le château qui ne tient lui-même que quatre jours. Le capitaine de Piolens est blessé à la prise de Bletterans. A la fin de cette année, Manicamp, employé comme maréchal de camp, laissa le commandement du régiment au capitaine comte de Bury.

En 1638, Normandie fait les siéges de Chossin et de Raon et force le 18 du mois de juin les retranchements du duc de Lorraine à Poligny. Le 1er bataillon, qui avait l'attaque de gauche et que conduisait le chevalier de Sévigné, y entra si brusquement l'épée à la main que les Lorrains culbutés laissèrent entre ses mains deux canons et un drapeau. Le capitaine de

La Saussaye fut tué à cette attaque. Le siége de Poligny suivit. A l'assaut du 28 juin, où la ville fut emportée, le capitaine de Sévigné, le lieutenant La Fond et l'enseigne Toulongeon furent grièvement blessés. Le régiment se trouva encore à la prise d'Arbois le 5 juillet, et termina cette campagne en Lorraine. Au mois de novembre, il emporta, avec Picardie, la ville et le château de Blamont. Après la prise de Lunéville, qui fut aussi enlevée de vive force, 100 hommes, sous les ordres du capitaine Du Breuil, partent le 26 novembre pour Brisach, dont on faisait le siége, et arrivent pour en prendre possession.

Normandie passe en 1639 sur un autre théâtre. Il est envoyé à l'armée de Roussillon, où il débute par le siége de Salces. Le 29 juin, au soir, il monte à l'assaut, force la brèche et poursuit les Espagnols jusqu'à la porte du donjon. Les assiégés capitulent aussitôt(1). Le major du régiment, M. de Troisville, fut tué à cette attaque. Normandie s'empara de Tau-

(1) Charles-Quint avait fait de Salces une forteresse formidable pour l'opposer à Leucate, petite place forte française sur la limite du Languedoc. En catalan, Leucate peut se traduire par *oison*, et Salces par *sauce*. Charles-Quint aurait dit qu'il voulait *une sauce pour manger l'oison*. Or, le jour où l'armée de Roussillon enleva Salces, elle venait d'apprendre que l'armée de Picardie avait fait capituler Hesdin, célèbre alors par ses cuisiniers. Les loustics de Normandie, renchérissant sur la facétie de Charles-Quint, disaient le soir : *Les cuisiniers d'Hesdin ont servi un plat de leur façon au roi, nous, nous lui servons la sauce.*

tavel le 6 septembre et vint à la fin d'octobre au secours de la garnison de Salces que les Espagnols voulaient reprendre. Il fit le 2 novembre des prodiges de valeur à l'attaque des lignes espagnoles; mais sa bravoure demeura inutile par la lâcheté de quelques régiments de nouvelle formation qui, au lieu de le soutenir, se débandèrent. Les capitaines de Tucq et de Piolens perdirent la vie dans cette occasion.

Normandie fut envoyé dans le Languedoc pour se rétablir des pertes qu'il avait faites dans cette campagne et, l'année suivante, au mois de juin, il partit pour le Piémont avec six autres régiments. C'était un renfort qu'on envoyait à l'armée du comte d'Harcourt. Il arriva devant Turin le 12 juillet, le lendemain de la grande attaque des lignes. Normandie contribua puissamment à repousser l'attaque du 8 septembre, mais il se couvrit surtout d'une gloire impérissable le 14 du même mois. Le prince Thomas de Savoie qui occupait la ville, trouvant sa position intolérable, pressé qu'il était entre les Français de la citadelle et les Français de l'armée assiégeante, sort à la pointe du jour avec 6,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux et attaque entre le faubourg du Pô et le Valentin cinq de nos redoutes qui sont surprises et emportées. Le comte d'Harcourt ordonne alors à Normandie de les reprendre. Le brave régiment pousse avec enthousiasme son cri de guerre ordinaire : Vive Normandie ! et s'élance avec une vigueur incroyable sur la première redoute. Il l'enlève, passe outre après

y avoir laissé quelques mousquetaires et court à la seconde que 100 Espagnols du régiment de don Martin Muchica occupaient du côté du Pô; cinquante mousquetaires conduits par les chevaliers de Sévigné et Du Breuil commencent l'attaque par la gauche, tandis que le reste du corps sous les ordres de Du Repaire, premier capitaine, prend à droite. Dès la première décharge, Du Repaire tombe, la cuisse fracassée par une mousquetade. Néanmoins l'attaque continue; le baron de La Croix remplace Du Repaire, et la redoute est emportée à la vue de l'armée espagnole placée sur les collines. Les 100 hommes de Muchica sont passés au fil de l'épée, hormis cinq officiers sauvés par Sévigné et Du Breuil. Les trois autres redoutes sont aussitôt évacuées. Dans cette glorieuse journée, où il tua 450 espagnols et en prit 50, Normandie ne perdit qu'une soixantaine d'hommes, parmi lesquels se trouvaient les braves capitaines Du Repaire et Trillebaud, l'enseigne La Forêt qui eut les deux jambes emportées d'une volée de canon et un lieutenant dont le nom ne nous est pas connu. On cita parmi les plus vaillants, les capitaines de Sévigné, qui entra le premier dans la redoute, La Croix, Du Breuil et d'Orgemont et les lieutenants de Brécourt, Campion, Livernot et Montigny.

Le prince Thomas reprit quelques jours après une de ces redoutes. Cent hommes de Normandie l'en chassèrent et taillèrent en pièces tout ce qui était dedans. Turin se rendit le 19 septembre.

Le régiment entra dans la place après les Gardes Françaises.

En 1641, il fit les siéges d'Ivrée, de Céva et de Coni. Sanguin, lieutenant de la mestre de camp, fut mortellement blessé à l'assaut de Céva. Normandie ouvrit la tranchée avec les Gardes devant Coni, dans la nuit du 31 juillet; il eut deux vigoureuses sorties à repousser. Aussi compta-t-il vingt-deux officiers mis hors de combat. Parmi les morts se trouvaient le lieutenant Sarmenton, tué à la sortie du 1er aout; d'Urtebize, enseigne de la colonelle, tué à la sortie du 30 août, et le lieutenant La Croix tué le 7 septembre. Les blessés étaient les capitaines de Sévigné, du Massèz, La Croix (1), Queinet, de Blot, Toulongeon et de Bruc.

En 1642, après avoir fait le siège de Nice, Normandie arrive devant le château de Tortone. Le 16 octobre, le lieutenant-colonel d'Espanelle repousse vigoureusement une sortie; les lieutenants du Tremblay et d'Abbadie sont blessés. A l'assaut du 10 novembre, le capitaine d'Orgemont, les lieutenants d'Elbène et Beausoleil arrivent les premiers au haut de la brèche. Le lieutenant Montigny et deux sergents y sont tués. Le lieutenant La Fosse est mortellement blessé le 13; le 15, c'est le tour du capitaine de Renty. Enfin le 19,

(1) François de Bérard, baron de La Croix, lieutenant dans Normandie en 1639, devint lieutenant-colonel le 12 janvier 1643. Il exerça cette charge jusqu'au 15 novembre 1670. Il avait été nommé maréchal de camp le 10 décembre 1652.

Normandie complète l'occupation du bastion et la place capitule le 25.

Le régiment continua de servir en 1643 à l'armée d'Italie. Il prit part aux siéges de Trino et de la citadelle d'Asti, où le brave d'Elbène fut tué. En 1644, il se trouva à la prise de Santia et du château d'Asti. Au mois de février 1645, il quitte le Piémont et se rend à l'armée de Catalogne, dont le comte d'Harcourt venait de prendre le commandement. Au siége de Roses, le 10 avril, Normandie repousse une sortie qui allait accabler le régiment de Sault. Les lieutenants Beausoleil, Lamothe et de Bouillac furent blessés à ce siége. Au commencement de 1646, il retourne en Piémont et s'embarque le 2 mai avec le prince Thomas de Savoie, qui servait alors avec nous, pour aller en Toscane au secours des Barberini, neveux du pape. Débarqué le 10 dans le rade de Telamone, Normandie s'empare le 12 du fort San-Stefano et ouvre la tranchée devant Orbitello. Le 14 juin, eût lieu la grande bataille navale dans la mer de Toscane. Le capitaine de Nort qui servait d'aide-de-camp à l'amiral duc de Brezé y eut un pied fracassé d'un coup de canon. Le 27 juin, 4,000 Napolitains tentent de se jeter dans Orbitello: Normandie leur barre le passage et les met en déroute. Le mestre de camp de Frontenac (1) eut un bras cassé dans ce combat; le capitaine

(1) M. de Frontenac fut nommé maréchal de camp le 16 août 1646. Il fut gouverneur général du Canada ou Nouvelle-France, de 1672 à 1683 et de 1689 à 1698.

du Massèz y eut la cuisse brisée; le capitaine d'Iseron reçut deux coups d'épée et deux coups de pique; le capitaine de Rossieu trois balles de mousquet; les lieutenants de Crissé, Saint-Clément, La Bretonnière et du Halde furent aussi blessés. Les capitaines Livernot et chevalier de Retz et le lieutenant de Piolens furent tués sur place.

Après la levée du siége d'Orbitello, Normandie revient en Piémont et perd encore le capitaine d'Allenville tué au mois de novembre dans un combat près d'Alexandrie.

En 1647, Normandie est au siége de Crémone, et l'année suivante il retourne devant Orbitello dont on fait de nouveau le siége. Il se signale encore dans cette campagne, parmi les plus braves, à la prise de l'île de Procida et à l'escalade de Salerne, dans le royaume de Naples. Normandie resta à l'armée d'Italie en 1649 et 1650. On se tint de part et d'autre sur la défensive.

Le régiment partit en 1651 pour la Catalogne, et il s'illustra, en 1652, à la défense de Barcelone. Les troubles de la Fronde l'appelèrent, en 1653, à servir dans la Guyenne. Il était alors commandé par M. de Brinvilliers, le mari de la célèbre empoisonneuse. Le 26 mai, il s'embarque à Blaye, remonte la Gironde, prend terre vis-à-vis du château de Lormont, près Bordeaux, et occupe ce poste sans coup férir. Il participe aussi à la prise de Libourne. L'année d'après, Normandie retourna en Catalogne. Il y servit aux

siéges de Villefranche et de Puycerda, et contribua à faire lever le siége de Roses. Il fit la campagne de 1655 embrigadé avec Champagne, c'est-à-dire qu'il coopéra à la prise de Cap de Quiers et de Castillon. Il perdit son major devant cette dernière place. Après avoir passé l'hiver en Languedoc, il rentra en Catalogne en 1656 et se trouva, le 17 juillet, à la prise du château de Boraçan où le capitaine Saint-Val fut blessé de deux coups de mousquet. Ce brave officier, suivi seulement de dix hommes, s'était jeté sur un ravelin palissadé, l'avait enlevé et s'y était maintenu malgré ses blessures. Le régiment reprit ensuite le chemin de l'Italie, où il n'arriva qu'après la prise de Valencia. En 1657, il est au siége d'Alexandrie. Il y ouvre la tranchée le 21 juillet, et se loge, le 10 août, sur la pointe de la demi-lune. En 1658, il contribue à la prise de Mortare. Au mois de décembre, il entre en garnison dans Pignerol, et, après la paix des Pyrénées, il est envoyé à Perpignan.

Normandie, réduit à vingt compagnies en 1661, fut reporté à quarante en 1663. Les vingt anciennes firent partie, en 1664, de l'expédition de Djijelli. Le 6 octobre, une nuée de Kabyles vint se ruer avec fureur contre une redoute du quartier de Normandie défendue par une seule compagnie. Le capitaine de Cadillan fut blessé mortellement dès la première attaque. Un chef ennemi, d'une bravoure singulière, apercevant du trouble dans la redoute, s'élançe sur le parapet le sabre en main et appelle les siens au carnage;

mais le lieutenant Leroux, outré de la mort de son capitaine, se précipite à sa rencontre, et d'un coup de pertuisane le renverse mort dans le fossé. Le brave Leroux repoussa trois assauts, mais il eût infailliblement succombé sous le nombre toujours croissant des assaillants, si des détachements des Gardes et de Picardie ne fussent enfin venus à son secours.

Normandie fit les campagnes de 1667 et 1668, en Flandre, sous les ordres du maréchal d'Aumont. Il prit part aux siéges de Berghes, Furnes, Courtrai et Audenaërde. Il se fit remarquer à l'attaque de la demi-lune de Berghes.

Il se trouvait au camp de Dunkerque en 1672, quand éclata la guerre avec la Hollande, et il fit partie de l'armée de Turenne. Il était au fameux passage du Rhin, et le 22 juin il ouvrait la tranchée devant Zutphen, qui capitula le quatrième jour. Au mois d'août, il avait seize compagnies campées sous Utrecht. Dix-sept autres composaient la garnison d'Émerick. En octobre, le 1er bataillon, conduit par le colonel comte de Bouligneux, fut du secours que M. de Luxembourg conduisit à Woërden. Il se distingua beaucoup à l'attaque des retranchements qu'il força, et où M. de Bouligneux fut si grièvement blessé qu'il en mourut quatre mois après (1). Le roi fit distribuer 3,000 livres au bataillon en témoignage de sa

(1) Le comte de Bouligneux, d'abord connu sous le nom de comte de Meilly jusqu'en 1672, était brigadier du 15 avril 1672.

satisfaction. Le régiment fut encore de la course exécutée par Luxembourg en Hollande à la faveur des glaces. Il détruisit, pour sa part, le fort de Niewerbrücke et le village de Swammerdam.

La campagne de 1673 n'offre rien d'intéressant pour Normandie, mais celle de 1674 doit rester une époque célèbre pour ce régiment. Dix-sept compagnies étaient à la belle défense de Grave, sous M. de Chamilly. La première action de la garnison fut de déloger l'ennemi de l'île de Moock ou Middelwert, située à deux lieues au-dessus de Grave. Trois cents hommes du corps y prirent part. Il fallait se jeter à la nage pour aborder l'île. Cet obstacle fut franchi et l'ennemi chassé en moins de deux heures. Le colonel comte de Guiscard (1), qui ne savait pas nager, se fit porter dans l'île par ses domestiques. Le lieutenant-colonel de Vignolles, qui commandait le détachement, fut dangereusement blessé. Le capitaine de Tragny mourut des blessures qu'il reçut. Dans la nuit du 14 au 15 août, Normandie fit une sortie et culbuta les ouvrages des assiégeants. Dans celle du 22 au 23, une compagnie paralysa tous les efforts de l'ennemi qui voulait faire la descente du fossé de la redoute située au delà de la Meuse. A l'attaque générale du 29, Nor-

(1) Le comte de Guiscard fut fait brigadier le 15 février 1689, et maréchal de camp le 19 octobre 1690. Il se démit de Normandie en faveur de son frère, en mars 1691, et fut nommé lieutenant-général le 30 mars 1693.

mandie vint relever, sur le bastion, cinq hommes qui restaient d'un bataillon du régiment de Bourgogne, et arrêta l'ennemi qui se croyait déjà maître de la place. Le 1er octobre, les Hollandais tentent encore la fortune au bastion de la Meuse. Normandie y était de garde. Il fit jouer un fourneau qui ensevelit quatre-vingt grenadiers hollandais, et poursuivant le reste sans lui laisser le temps de se reconnaître, il en tua encore 200. Le même jour, les assiégeants risquent une attaque générale. Le régiment, aussi infatigable dans la défense que les Hollandais dans l'agression, fait face partout et sort encore vainqueur de cette affaire.

Le 17, l'ennemi se précipite avec fureur sur le chemin couvert de Rawenstein. La compagnie qui y était de garde est anéantie. Normandie arrive, fait ferme derrière les deux traverses et, aidé par Bourgogne, met encore une fois les assaillants en fuite. Le 20, ceux-ci étaient parvenus à se rendre maîtres d'une place d'armes. Un soldat de Normandie, ne pouvant souffrir que l'ennemi osât de ce poste insulter les assiégés, saisit une bombe d'un bras vigoureux, la pose sur sa tête, fait mettre le feu à la fusée au péril de sa vie, s'avance jusqu'au bord de la place d'armes, laisse tomber la bombe au milieu des Hollandais et revient tranquillement. Les assiégeants épouvantés, s'éloignent de l'ouvrage pour laisser crever la bombe, comptant y rentrer aussitôt après ; mais à peine l'explosion a-t-elle eu lieu que le lieutenant Saint-Just se jette dans la place d'armes avec sa com-

pagnie et s'y maintient. On n'a pas conservé le nom de l'intrépide soldat qui joua si noblement sa vie!

On sait que le roi, jugeant que la brave garnison de Grave avait assez fait pour sa gloire, ordonna au gouverneur de se rendre. Normandie avait payé cher l'honneur qu'il s'acquit pendant ce siége de 93 jours. Il avait perdu neuf capitaines : MM. Thirement, Belleville, d'Abbadie, Gontier, Morinval, La Valette, La Giraudière, de Melun et de Marnay. Douze lieutenants et sous-lieutenants y périrent et vingt autres officiers furent plus ou moins grièvement blessés. Parmi ceux-ci se trouvaient le colonel et le lieutenant-colonel.

Les débris des compagnies de Grave se reposèrent l'année 1675 dans la garnison d'Audenaërde, dont M. de Chamilly avait obtenu le gouvernement après la reddition de la place qu'il avait si bien défendue. Elles ne firent que quelques expéditions dans le pays de Waës. Le reste du corps était à Trèves et prit part à une entreprise sur la ville de Bidebourg.

En 1676, six compagnies de Normandie s'illustrèrent à la défense de Philisbourg. Le capitaine de Rigolle y eut la tête emportée par un boulet. Ces compagnies avaient été réunies en un seul bataillon avec un pareil nombre de compagnies de Navarre. Le gros du régiment fit cette année le siége de Bouchain et eut l'honneur d'y ouvrir la tranchée le 6 mai. La place capitula le 10.

L'année suivante, Normandie, complétement ré-

tabli, quitte Thionville où il avait passé l'hiver pour se rendre à l'armée d'Allemagne sous le maréchal de Créqui. Il passe le Rhin le 9 octobre avec Picardie, et se rend devant Fribourg. Il prend une part glorieuse aux travaux du siége de cette ville. Le lieutenant-colonel de La Thillaye est tué, le 13 octobre, à l'attaque des dehors. Après la prise de Fribourg, le régiment va prendre ses quartiers d'hiver à Charleville qu'il quitte le 26 février 1678, pour retourner à l'armée, et il prend part aux affaires de Seckingen, de Kelh et de Lichtemberg. Le 26 juillet, le 2e bataillon est détaché pour s'emparer du château d'Ortemberg entre Offembourg et Gegembach. Ortemberg se rend le même jour. Le 15 septembre, ce même bataillon est à l'attaque dirigée par Créqui sur Strasbourg. Après la prise du fort qui défendait le pont du Rhin, ce bataillon reste campé entre Strasbourg et la Wentzenau pour assurer la communication avec le pont que l'armée avait sur l'Ill. Il s'empare le 24 octobre du fort de Gravenstadt.

Normandie termine cette guerre en Allemagne et tire les derniers coups de fusil en 1679 à l'affaire de Minden.

Il faisait en 1683 partie du camp assemblé à Bouquenom sur la Sarre, et l'année suivante il prit une part très-active aux opérations du siége de Luxembourg. Les compagnies de grenadiers se couvrirent de gloire le 28 mai à l'attaque des contre-gardes. Le jour où l'on fit la descente du fossé, le capitaine Des-

bonnets tua de sa main le commandant des troupes qui lui étaient opposées. Normandie perdit à ce siége les lieutenants Laroque-Impugeade et Langon : les capitaines Delisle et Polignan et trois lieutenants furent blessés.

En 1688, Normandie se remet en campagne et marche au siége de Philisbourg. Le 19 octobre, les grenadiers chassent l'ennemi d'une digue sur laquelle il s'était retranché, quoiqu'il fallût combattre dans l'eau jusqu'à la ceinture, et se logent sur le terrain qu'ils viennent de conquérir. Le sous-lieutenant Lambert est tué dans cette affaire, le capitaine Lagrange et un autre sous-lieutenant y sont blessés.

Au commencement de la campagne de 1689, les deux bataillons servaient à l'armée de Flandre. Bientôt le 1er va s'enfermer dans Saarlouis et le 2e dans Luxembourg. Ils se réunissent à Dinant au mois de juillet, font d'abord partie du corps du maréchal d'Humières dont la cavalerie est battue à Walcourt le 25 août, et le 3 septembre ils passent à l'armée d'Allemagne. Cette même année il fut formé à l'armée de Roussillon un bataillon sous le nom de Normandie; ce bataillon, qui n'appartenait point au régiment, fit cependant honneur à son titre au siége d'Urgell en 1691.

Normandie, qui avait passé l'hiver à Luxembourg, joint en 1690 l'armée du maréchal de Luxembourg ; mais il n'arrive que le lendemain de la victoire de Fleurus. Il passe ensuite à l'armée d'Allemagne, où il

sert jusqu'à la paix de Riswick. Les occasions ne lui manquèrent pas sur ce terrain.

En 1691, il est à la prise du château d'Achdesheim près de Mayence. Le capitaine de Miremont y est tué d'une balle qui lui traverse les tempes et lui fait sortir les yeux de la tête. En 1692, le lieutenant-colonel d'Escossois, attaqué par un fort détachement de l'armée du landgrave de Hesse, est contraint de se jeter avec 300 hommes dans l'église de Worms. Les Impériaux, après avoir emporté les palissades qui entouraient l'église, enfoncent la porte avec une bombe, et restent stupéfiés en voyant les Français retranchés dans le chœur. Cependant d'Escossois, ne voulant pas sacrifier inutilement son monde, consent à se rendre, à condition que tous ses soldats auront la vie sauve. A peine cette capitulation est-elle signée, que les Allemands égorgent sous ses yeux les quatre premiers soldats français qui se présentent pour sortir. D'Escossois indigné reprend les armes, venge la mort de ces malheureux, et prolonge sa résistance désespérée jusqu'à l'arrivée de quelques officiers généraux, qui le reçoivent à bonne composition. Il ne restait plus autour de lui que trois officiers et quarante-six soldats (1). Les corps des autres jonchaient le pavé de

(1) François d'Escossois, entré dans Normandie en 1663, lieutenant-colonel le 9 avril 1688, brigadier 20 septembre 1706. Il quitta le régiment après cette affaire pour passer à l'état-major de l'infanterie.



l'église, pêle-mêle avec les cadavres de 800 Impériaux, et formaient aux survivants un horrible retranchement.

Le régiment se trouve la même année au siége de Rheinfeld. Il venait d'être augmenté d'un 3e bataillon, qui y fit ses premières armes.

En 1693, Normandie prend part au siége d'Heidelberg et à l'attaque de Wingemberg. Il se rend à la fin de la campagne à Strasbourg, d'où il ne s'éloigna guère jusqu'à la paix. Cependant en juillet 1695, il avait un bataillon à la défense de Namur. Le 18 novembre 1698, il reçut par incorporation les hommes du régiment de Bueil-Racan, qui avait été formé avec des milices le 1er décembre 1695.

Normandie était encore à Strasbourg en 1701, quand il reçut l'ordre de joindre l'armée d'Italie. Ses trois bataillons étaient en ligne le 1er septembre, au combat de Chiari. Dans cette première et désastreuse journée de la guerre de la succession d'Espagne, les brigades de Normandie et d'Auvergne, chargées d'attaquer par la droite les retranchements des Impériaux, essuyèrent avec une fermeté héroïque le feu de cinquante pièces de canon et celui de 24 bataillons, dont elles ne pouvaient voir que les chapeaux. Le régiment y eut 63 officiers et plus de 500 soldats tués ou blessés. Le marquis de Chatellux, colonel réformé à la suite, les capitaines de Pont-Louis, de Béron, Darmival, Lacombe et Griaudière étaient parmi les morts.

Le colonel comte d'Esterre reçut une balle dans le bras (1).

En 1702, Normandie est employé à garder les bords de la Secchia. Il se trouve au combat de Santa-Vittoria, mais il n'arrive à Luzzara qu'après la bataille livrée près de cette ville. Il servit ensuite à la prise de Luzzara, de Guastalla et de Borgoforte.

Au début de la campagne de 1703, il était du corps particulier aux ordres du prince de Vaudemont, et prit part au blocus de Bersello, où la compagnie de grenadiers du capitaine Dupont se fit remarquer par l'audace qu'elle déploya en délogeant 100 hommes retranchés dans un moulin qu'elle rasa. Le régiment rallia bientôt l'armée, combattit à Stradella où Staremberg fut défait, à Castelnuovo de Bormia, et accompagna Vendôme dans son expédition sur Trente. En septembre, le régiment, cantonné sur les rives de la Secchia, mit dans la plus affreuse déroute un corps allemand qui avait passé la rivière pour surprendre un de ses détachements.

Normandie ouvrit la campagne de 1704 par la prise de Robbio, où il ne perdit qu'un tambour, tué par méprise, pendant qu'il battait un appel pour engager le commandant à se rendre. Il contribua ensuite

(1) Le comte d'Esterre, qui prit le titre de prince de Robecque en 1716, fut fait brigadier le 10 février 1704, maréchal de camp le 29 mars 1710, et lieutenant-général le 30 mars 1720.

à la prise de Rosasco et à celle de Verceil. Dans ce dernier siége et pendant la garde qu'il monta le 16 juillet, Normandie eut un lieutenant et deux sous-lieutenants tués. Le capitaine de grenadiers de Marignac et l'aide-major de Laussicourt furent blessés. Après la prise de Verceil, on fit les siéges d'Ivrée et de Vérue. Le lieutenant-colonel de Tronquoy fut fait lieutenant de roi d'Ivrée. Le siége de Vérue présenta de grandes difficultés et se prolongea jusqu'en avril 1705. Le 26 décembre, Normandie y repoussa une sortie. Le 1er mars 1705, quand les travaux reprirent avec plus de vigueur, il servit très-activement à l'attaque du Fort de l'Ile. Le siége de Chivasso, qui suivit, lui coûta deux officiers, quatorze sergents et plus de quatre-vingts soldats. Le comte d'Esterre y reçut sa seconde blessure. Cette campagne laborieuse se termina par la bataille de Cassano et par la prise de Soncino.

Au mois d'avril 1706, Normandie combattait à Calcinato. Le siége de Turin, dont l'issue fut si malheureuse, lui fournit encore cette année de nombreuses occasions de se signaler. Il y ouvrit la tranchée le 2 juin : le 5 août, le major de Doncourt eut la cuisse cassée à l'attaque du chemin couvert. Le 27, les grenadiers se couvrirent de gloire, quand les assiégés vinrent reprendre la contre-garde de la demi-lune, sur laquelle on commençait à se loger. Ces compagnies étaient au bas de la brèche de la demi-lune dans le fossé. Dès qu'elles virent déboucher l'ennemi, elles mirent la

baïonnette au bout du fusil et l'attaquèrent avec fureur, quoiqu'elles eussent affaire à des forces décuples. Écrasées enfin, elles firent leur retraite en bon ordre, laissant morts dans ce fossé un capitaine et 99 grenadiers. La funeste bataille de Turin, qui détermina la levée du siége et l'abandon de l'Italie, coûta la vie aux capitaines Charvagnal, Saint-Georges et Montalembert et à plusieurs autres officiers. Le régiment, réduit à 805 hommes, se retira à Pignerol.

Il passe en 1707 à l'armée d'Espagne avec le duc d'Orléans, et fait cette année le siége de Lérida. En 1708, il est au siége de Tortose, où il n'a qu'un lieutenant blessé. Il se trouve ensuite à la prise de Pons et d'Aulot, et à l'attaque du pont de Montanana : les trois compagnies de grenadiers emportent la maison retranchée qui en défendait le passage. Normandie termine cette campagne par le siége du château de Vénasque, où il perd les lieutenants Cambaressous et La Ferronière.

Il repasse les Pyrénées en juillet 1709, et arrive dans le Roussillon que menaçaient les alliés. Le 2 septembre, il contribue au succès du combat du Ter, où le général Frankemberg est défait et pris. Pendant le reste de l'année, il est employé avec les régiments d'Artois et de La Couronne à faire la chasse aux Miquelets. Le colonel comte d'Esterre fut légèrement blessé dans un combat près d'Aulot.

En 1710, Normandie fait un instant partie de l'armée de Dauphiné sous Berwick; mais les Anglais ayant

opéré un débarquement sur les côtes de Languedoc, il accourt, contribue à chasser les Anglais d'Agde et de Cette dont ils s'étaient emparés par trahison, et peu après retourne en Catalogne pour faire le siége de Girone. Un jour d'assaut, le capitaine de Montalembert s'élance sur la brèche suivi de quinze soldats et tombe si brusquement sur l'ennemi qu'il fait mettre bas les armes à 150 hommes. Girone capitule le 4 janvier 1711 sous les drapeaux du régiment qui y demeure en garnison. Le 22 du même mois, il détruit ou fait prisonnier un régiment napolitain qui voulait pénétrer dans la citadelle restée au pouvoir des alliés. Après la soumission complète de Girone, Normandie prit ses quartiers d'hiver à Aulot et rejoignit l'armée au printemps après une marche pénible où il fut continuellement harcelé par des nuées de Miquelets.

Il fit alors une guerre impitoyable à ces brigands des montagnes, battit un corps espagnol retranché sur la Sègre et qui leur servait de point d'appui, et prit part au siége de Vénasque pendant lequel le capitaine de Samières se distingua fort en s'emparant avec deux compagnies d'un moulin et en arrêtant l'ennemi plus de deux heures au passage du pont qui y attenait.

La campagne de 1712 n'offrit au régiment d'autre occasion de combattre que le ravitaillement de Girone. Le blocus et le siége de Barcelone l'occupèrent jusqu'en 1714. Il y perdit les capitaines de Roye, Duquesnoy, Bailleux, La Brousse et La Chassagne,

et il dut renouveler plusieurs fois ses compagnies de grenadiers. Dans un combat qui eut lieu le 14 août 1714 sur le bastion Sainte-Claire, les trois capitaines de grenadiers et les trois lieutenants furent tués.

Normandie était épuisé. On le rétablit en y incorporant le 20 novembre 1714 le régiment de Roussilles et celui de Caylus le 30 juillet 1715.

A la paix, il fut envoyé à La Rochelle où il resta deux ans en garnison. Il passa en 1717 (1) à Strasbourg et quitta cette ville au commencement de 1719 pour se rendre à l'armée d'Espagne sous le maréchal de Berwick. Il se trouva aux siéges de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Devant cette dernière place, il perdit dans un jour de garde quatre capitaines et trois lieutenants. On n'a retrouvé que les noms du capitaine de grenadiers de Virieu et des lieutenants Bonnafous, du Terrail et Cloquette. Un seul boulet emporta ou blessa dix-huit hommes (2).

---

(1) Le marquis de La Fare, nommé cette année colonel de Normandie, en se démettant de Gatinais, était brigadier du 1er janvier 1716. Il devint maréchal de camp le 10 avril 1720, lieutenant-général le 1er août 1734, et maréchal de France le 19 octobre 1746.

Son successeur le duc de Chatillon, qui prit en 1736 le titre de duc de Bouteville, fut fait brigadier le 20 février 1734, maréchal de camp le 1er mars 1738, et lieutenant-général le 2 mai 1744.

(2) Michel-Gabriel de Montfloux, lieutenant en 1683, major le 13 juillet 1717, fut nommé lieutenant-colonel le 16 janvier 1719, et brigadier le 3 avril 1721. Il avait eu un bras emporté par un boulet.

Envoyé de nouveau à La Rochelle après cette campagne, Normandie fit un court séjour dans cette ville et passa de là dans l'Auvergne, puis en Dauphiné où il fit partie du cordon sanitaire établi en 1721 autour de Marseille. Il parcourut ensuite les garnisons de Strasbourg, Metz, Verdun et Saarlouis, d'où il fut détaché en 1727 au camp de la Moselle et il se trouvait en 1728 à Thionville. Il quitta cette place la même année pour aller à Perpignan et vint de là à Besançon où il était en 1733 quand éclata la guerre de la succession de Pologne. Il partit de Besançon pour se rendre au siége de Kelh, après lequel il fut jeté dans Landau où il passa l'hiver. En 1734, il prit part à l'attaque des lignes d'Ettlingen et au siége de Philisbourg, après lequel, au mois de septembre, il fit partie du camp de Bülh sous les ordres du prince de Tingry. A la séparation des troupes, il eut ses quartiers d'hiver à Spire. Il servit encore à l'armée d'Allemagne en 1735 et contribua au blocus de Mayence où le capitaine La Garenne fut tué le 19 juin. A la paix il fut mis en garnison à Strasbourg.

On le retrouve en 1742 à La Rochelle. C'est de cette ville qu'il partit au mois de mars pour se rendre à l'armée de Bavière. Il faisait partie de la 6e division commandée par le comte de Bulkeley. Deux de ses bataillons furent d'abord placés dans le poste de Statt-Amhoff, et en juillet les quatre bataillons étaient au camp de Nieder-Altach. Le 28 mai, le lieutenant-colonel de Goisson fut grièvement blessé au combat

de Sahay en Bohême où il servait en volontaire. Le régiment se trouva plus tard au combat d'Ebersberg où il supporta le principal effort et couvrit la retraite. En septembre on le voit au combat de Plan. Un lieutenant de grenadiers y est tué. Pendant la mauvaise saison, il reste cantonné d'abord à Plattling sur les bords de l'Isar et ensuite sur la Naab. En décembre il est envoyé à Statt-Amhoff, tant pour la défense de ce poste que pour veiller sur Regensthoff et la basse Naab.

Normandie se rendit fort utile au début de la campagne de 1743, en arrêtant pendant deux jours l'armée ennemie, et en facilitant, par cette fermeté, la levée des quartiers du maréchal de Broglie, et en couvrant la retraite de son armée dont il fit l'arrière-garde. Pendant tout le temps que cette armée mit à se rassembler, Normandie eut un bataillon à Kalmüntz; les trois autres étaient à Burkleinfeld. Au mois de février, les grenadiers furent envoyés à Schmidmülh que l'ennemi serrait de près : mais enveloppés par des nuées de hussards, ils furent obligés de capituler et évacuèrent Schmidmülh. Le colonel de Talleyrand, en rendant compte de cet échec au maréchal de Broglie, lui disait : « Je ne me console « point de cette capitulation, quoiqu'elle soit la moins « onéreuse qu'on puisse faire, parce que voilà le pre- « mier échec que le régiment de Normandie essuie. « Encore faut-il dire que les grenadiers avaient été « abandonnés par les dragons. » Certes, voilà un bel

éloge pour un corps qui en était à sa 87ᵉ campagne.

Normandie se mit enfin lui-même en marche avec Alsace et Royal-Bavière. Le 3 juin, il arrivait sous Ratisbonne. Le 30 du même mois, en quittant Donaüwerth, il formait l'extrême arrière-garde de l'armée française en retraite, et fut attaqué entre Ellwangen et Halle. Les dernières compagnies, ayant à leur tête le lieutenant-colonel, firent des prodiges de valeur : enfin, cernées et privées de leur chef grièvement blessé, elles furent obligées de se rendre. Le brave lieutenant-colonel de Goisson mourut à Halle de ses blessures. Le régiment avait déjà perdu, dans cette affaire, les capitaines de Fontenailles et Saint-Martial.

Revenu sur le Rhin après cette désastreuse campagne, Normandie contribua à la défense de l'île de Rheinach, et il alla passer l'hiver à Cambrai.

En 1744, il joignit l'armée d'observation que commandait le maréchal de Saxe, et qui devait couvrir les opérations des siéges de Namur, Ypres et autres places de la Flandre. Il demeura ainsi toute cette année au fameux camp de Courtrai où il occupait la gauche de l'infanterie en première ligne. A l'entrée de l'hiver, il fut mis dans Lille et il ouvrit la campagne de 1745 par le siége de Tournai, où il perdit son colonel, le marquis de Talleyrand, qui périt dans la nuit du 8 au 9 mai par un accident déplorable. Le régiment était de tranchée et travaillait à la sape, près du chemin couvert des Sept-Fontaines. Le feu ayant

pris à deux barils de poudre, le marquis de Tailleyrand et 80 braves soldats furent enlevés et mis en pièces. Leurs membres tombèrent en partie dans le chemin couvert de l'ouvrage à cornes : les assiégés eurent la barbarie de les renvoyer dans la tranchée avec des propos insultants. Normandie ne put contenir son indignation, il s'élança hors de la tranchée sans ordres, se jeta dans le chemin couvert et s'y maintint malgré le feu des remparts. Cependant l'armée anglo-hollandaise approchait, et il avait été résolu qu'on marcherait à sa rencontre. Dans la soirée du 10, le quartier général est mis en émoi par l'arrivée de plusieurs courriers qui faisaient claquer leur fouet. Au milieu de l'obscurité qui régnait déjà, on s'étonne, on se demande ce que ce peut être. C'étaient des grenadiers de Normandie, natifs des environs, et qui revenaient de permission. Ils avaient appris à quinze lieues de là qu'il allait y avoir une bataille, et ils avaient pris la poste pour être de la fête.

Le lendemain, 11 mai, en effet, les deux armées étaient en présence dans la plaine de Fontenoy. La brigade de Normandie était à la gauche de celle de Royal-Vaisseaux derrière le village de Ramecroix. Le roi, voyant la bataille engagée vers Fontenoy et Anthoing, jugea qu'on ne devait point laisser oisifs de vieux régiments comme Normandie, Auvergne et Touraine. Il fit placer la brigade de Normandie près des Irlandais, et celles d'Auvergne et de Touraine en seconde ligne. Dans ce moment, la terrible colonne

anglaise commençait à donner des signes d'hésitation. Normandie l'attaque avec furie entre la redoute du bois de Barry et celle de Fontenoy : il passe le ravin qui faisait de ce côté l'appui de cette colonne, s'empare de plusieurs canons, et enfin le capitaine Bonnafanse a la gloire de pénétrer le premier dans cette masse jusqu'alors impénétrable, et de commencer la déroute de l'ennemi. Le roi, témoin de la valeur du régiment de Normandie, vint en personne l'assurer qu'il était très-satisfait de ses services. Le lieutenant-colonel de Salency, qui commandait le corps depuis la mort de M. de Talleyrand, fut déclaré brigadier sur le champ de bataille (1). Normandie laissa dans les champs de Fontenoy 300 cadavres, parmi lesquels étaient ceux des capitaines La Borde et de Junies. Le capitaine de grenadiers Garrault et le lieutenant de Caussade furent blessés. Après la victoire, le régiment retourna au siége de Tournai. Le 18 mai, les compagnies de grenadiers, suivies de celles de La Couronne et d'Angoumois, et soutenues par les grenadiers d'Eu et de Royal-Vaisseaux, eurent la tête de l'attaque de

(1) Jean-Baptiste de Pingré de Salency, sous-lieutenant en 1701, lieutenant-colonel 15 septembre 1743, et brigadier le 1er mai 1745.

Le comte de Périgord, enseigne au corps en 1741, fut nommé colonel à 21 ans, le jour même de Fontenoy, en remplacement de son père. Il passa le 11 juillet 1753 à Dauphin-Cavalerie, et fut fait brigadier le 23 juillet 1756, et maréchal de camp le 20 février 1761.

Le marquis de Talleyrand son père avait été fait brigadier le 20 février 1743.

l'ouvrage à cornes et l'emportèrent en plein jour, malgré le feu de la demi-lune et du corps de place. Le brave capitaine de Bonnafanse s'y distingua encore entre tous en sautant le premier dans le chemin couvert. Le lieutenant de Montifaut fut blessé. Tournai capitula le 22. Sa prise avait coûté à Normandie 400 hommes et 15 officiers tués ou blessés.

Le régiment était en veine de bonheur cette année. Il joua encore le principal rôle le 9 juillet au combat de Mesle, si glorieux pour les troupes qui y prirent part. Deux bataillons, conduits par le comte de Talleyrand-Périgord, qui venait de succéder à son père, s'élancent bravement sur les Anglais qui leur barraient la route de Gand et qui accablaient déjà le régiment de Crillon, et les contraignent à lâcher prise. Les capitaines Blondel d'Azincourt et Montalembert se signalèrent en cette occasion par des actes de la plus brillante audace. Le premier, avec quarante hommes, força le lieutenant-colonel du régiment de Rich, huit capitaines et 280 soldats à déposer les armes. Rien ne peut donner une idée de leur surprise et de leur désespoir, quand ils reconnurent qu'ils s'étaient rendus à quarante Français. M. d'Azincourt conduisit ses prisonniers au quartier général, tenant la pointe de son épée sur la poitrine du lieutenant-colonel et menaçant de le tuer si ses gens faisaient un mouvement. M. de Montalembert, avec sa compagnie de cinquante fusiliers, força aussi 150 Anglais à déposer leurs armes à ses pieds. Après l'heureure issue de ce

combat, où il avait perdu le capitaine La Salle et cent hommes, Normandie entra à Gand et y prit ses quartiers d'hiver.

Dès le mois de janvier 1746, il se met en marche et se dirige sur Bruxelles qu'il investit du côté du faubourg de Scaarbecke, avec Piémont, Dauphin et Royal-Marine. Ses grenadiers ont, le 19 février, la tête de l'attaque et emportent le chemin couvert après une action fort chaude. Les assiégés arborent le drapeau blanc une heure après. Cette affaire avait coûté la vie au capitaine Le Ferron et à 70 hommes. Le capitaine de Lannes avait aussi été tué à ce siége peu de jours auparavant. Quelques mois plus tard, Normandie assistait à la bataille de Rocoux; mais placé en réserve derrière un ravin profond, il ne brûla pas une amorce.

Après avoir passé l'hiver à Bruxelles, le régiment, au début de la campagne de 1747, opéra d'abord sur la Dyle entre Louvain et Malines. Le 28 mai, il était au camp de Malines, et à la fin de juin, après le départ des autres brigades pour l'armée, il resta avec quelque cavalerie à la garde des passages de la Dyle entre Rotslaëre et Wachezèle. Il se rendit ensuite au siége de Berg-op-Zoom, où ses compagnies de grenadiers furent renouvelées plusieurs fois. A l'assaut du 16 septembre, pendant que les deux derniers bataillons gardaient les tranchées, le 1er avait la tête de l'attaque de droite. Au signal convenu, les grenadiers s'élancent, gravissent rapidement la brèche et s'établis-

sent au sommet, où le colonel comte de Périgord arrive des premiers. La prise de Berg-op-Zoom coûta à Normandie 800 hommes tués ou blessés. Le lieutenant-colonel comte de Laurencin y reçut deux blessures considérables dont il mourut peu de temps après. Les officiers tués sur place étaient les capitaines de Charmazou, de Mortières-Gédoyn, de Massons, Fronsac, La Boëssière, Du Drésic de La Chaussée et neuf lieutenants. Le capitaine de Biennassis (1) y fut atteint d'un éclat de bombe et le capitaine Saint-André d'un coup de feu au visage. Le régiment quitta Berg-op-Zoom le 25 septembre et acheva la campagne au camp de Capellen. Il s'établit à Namur pendant l'hiver et se rendit en 1748 devant Maëstricht. Pendant les opérations du siége, il était posté sur la rive gauche de la Meuse à la garde du pont de communication établi vis-à-vis le quartier général d'Hoicten. Après la capitulation de Maëstricht, Normandie y fut placé et il y demeura jusqu'à la paix.

De 1749 à 1760, il occupa successivement les villes maritimes de la Flandre française et de l'Artois, et ne se mit en mouvement qu'au milieu de la campagne de 1760 pour marcher au secours de Wesel dont le prince héréditaire de Brünswick serrait de près la

(1) Antoine-Charles de Jaconel de Biennassis, lieutenant en 1730, major 6 décembre 1749, lieutenant-colonel 9 septembre 1760, et brigadier 20 avril 1768. Son prédécesseur, Jean-Joseph de Berry, cadet en 1705, et lieutenant-colonel le 13 mars 1748, était aussi parvenu au grade de brigadier, le 10 mai 1748.

faible garnison. Il joignit en octobre à Neuss le marquis de Castries qui avait été chargé de faire lever ce siége, et il se trouva le 16 au célèbre combat de Clostercamps.

Placé à la droite de l'infanterie, il se rapprocha d'Auvergne qui supportait le plus grand effort et contribua puissamment au succès de la journée, en chassant l'ennemi des haies du village de Camps. Près de 700 hommes que le régiment laissa sur le champ de bataille et 63 officiers tués ou blessés témoignent suffisamment de la part glorieuse qu'il prit à cette affaire qui préserva la France d'une invasion. Les officiers tués étaient les capitaines Bermond du Caylar, La Ferrière, de Montriac, Bourlier de Saint-Hilaire, de Penmark, de Rivarolles, de Tanesse, de Rancurault et Campan, et les lieutenants La Croix et Bélissant. Parmi les blessés se trouvaient le colonel marquis de Pérusse (1), le lieutenant-colonel de Biennassis, qui reçut trois coups de sabre à la tête et un à la jambe, le commandant du 2e bataillon de Ballioud, le major Charrier de Mortières, les aides-majors Dupuch, d'Armagnac et Périnot, les capitaines La Faye, La Gravelle, Bourbon de Venant, Pindré, de Castelnau, de Paimpont, Persange de Menail, de Préville, Papin, de Calvières, Ferrand (2), de Lubersac, du Vivier,

(1) Le marquis de Pérusse était brigadier du 10 février 1759.

(2) C'est le brave défenseur de Valenciennes en 1793. Jean-Henri Bégais Ferrand de La Caussade était entré au service dans Normandie en 1746.

de Fontaine-Marie, de Laval, de Flotte, Lalongue, Dulau, de Chazel, La Coudraye et 23 lieutenants ou sous-lieutenants. Le colonel, blessé d'un coup de feu et de plusieurs coups de sabre, était tombé entre les mains des ennemis. Sept valeureux soldats du régiment l'en arrachèrent. Pierre Mathurin Malthé, surnommé La Presse, tua un des cavaliers qui emmenaient son colonel; Émery Alary, dit La Fortune, donna un coup de baïonnette à un autre et lui fit lâcher prise. Ces deux braves furent les seuls que le colonel eut à récompenser. Les cinq autres étaient morts et leurs noms sont oubliés.

Les ennemis levèrent deux jours après le siége de Wesel, et Normandie y prit ses quartiers d'hiver.

En 1761, il assista l'arme au bras à l'affaire de Villingshausen. Il passa ensuite dans le corps d'armée du comte de Stainville et prit part à toutes les opérations de l'arrière-garde. Un jour, au débouché des gorges de Willhemstadt, il arrêta l'ennemi pendant trois heures par la plus opiniâtre résistance. A la fin de la campagne, il occupa Munden et il devait garder le Weser jusqu'à Léopoldsberg; mais, trop affaibli pour continuer à prendre une part active à la guerre, il fut rappelé en France au mois de décembre, et ses compagnies furent réparties dans les villes maritimes de la province de Normandie (1). Quand la paix se fit en

(1) Le comte de Puységur, colonel de Normandie en 1762, avait eu précédemment les régiments de Vexin, de Forèz et Royal-Com-

1763, le régiment fut réuni à Lille : c'était au mois de mars.

Depuis cette époque jusqu'à l'année 1776, Normandie fit les mouvements suivants. Il alla à Valenciennes en octobre 1766, à Douai en août 1767, à Aire en juin 1768, à Calais en mai 1769, à Givet en octobre 1769, à Lille en juin 1771, à Cambrai en octobre 1771, et à Saint-Omer en septembre 1774.

Il avait fait partie du camp de Compiègne au mois de juillet 1767, et son 4e bataillon s'était embarqué à Brest, le 6 janvier 1771, pour se rendre à l'Ile de France. Six compagnies de ce bataillon étaient de retour à Lorient, le 3 mai 1774, et les trois autres arrivaient en France le 5 août suivant.

Ce fut à Saint-Omer, que le vieux Normandie fut dédoublé, conformément à l'ordonnance du 25 mars 1776.

RÉGIMENT DE NORMANDIE.

9e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte D'HAUTEFEUILLE (Charles-Louis Texier), 18 avril 1776.
2. Marquis de SAINTE-HERMINE (René-Louis), 13 avril 1780.
3. Comte de LAMBERTYE (Pierre Michel), 10 mars 1788.
4. DESDORIDES (Jean-François-Louis Picault), 5 février 1792.

Le nouveau régiment de Normandie fut formé des

---

tois. Il était brigadier du 20 février 1761, et fut fait maréchal de camp le 25 juillet 1762. Il garda le régiment jusqu'en mars 1763.

2[e] et 4[e] bataillons de l'ancien. Il conserva les drapeaux jaunes à croix blanche et prit le numéro 9 dans l'infanterie (1).

Normandie se rendit en octobre 1776 à Valognes et Cherbourg. C'était au moment où les nombreuses insultes faites par l'Angleterre à notre pavillon allaient forcer la France à prendre ouvertement parti dans la guerre de l'indépendance américaine. Au mois d'octobre de l'année suivante, le régiment changeait

(1) Parmi les colonels et lieutenants-colonels du 9[e] d'infanterie, voici ceux qui sont devenus brigadiers ou officiers généraux : Le comte d'Hautefeuille, colonel du vieux Normandie dès 1763, fut fait brigadier 3 janvier 1770, et maréchal de camp 1[er] mars 1780; le marquis de Sainte-Hermine devint brigadier 1[er] janvier 1784, et maréchal de camp 9 mars 1788; Desdorides, qui avait d'abord été lieutenant-colonel du corps le 15 septembre 1791, fut nommé général de brigade le 15 mai 1793.

Armand-Joseph Dulau de Chambon, lieutenant-colonel le 18 avril 1776, passa en 1779 au commandement d'un régiment provincial, et fut fait brigadier le 1[er] mars 1780; Castor de Calvières de Saint-André, lieutenant-colonel 8 avril 1779, devint brigadier le 1[er] mars 1780, et maréchal de camp le 1[er] janvier 1784.

L'uniforme que Normandie avait porté jusque-là consistait dans habit, veste et culotte blancs (ou gris blanc). Les officiers et sergents seuls avaient le collet et les parements noirs. Les boutons et le galonnage étaient d'argent. L'habit avait deux poches en travers, garnies de trois boutons. Il y avait aussi trois boutons sur les parements. En 1776, Normandie eut les revers et parements noirs avec le collet jaune et les boutons dorés. Neustrie, son dédoublement, n'en différait que par les boutons blancs et le collet rose. On a vu au 1[er] volume la tenue donnée à ces deux corps en 1779.

de cantonnements; il occupait Dinan et Saint-Servan; enfin, au mois de février 1778 il arrivait à Brest où plusieurs détachements furent embarqués à bord des vaisseaux du comte d'Orvilliers. Ces détachements se trouvèrent le 27 juillet au combat naval d'Oüessant. Le lieutenant de Châteaugiron y fut blessé sur le vaisseau *le Magnifique*. Au mois d'octobre, le régiment passa de Brest à Cherbourg, et en juillet 1779 il fut placé à Rennes, au centre de la Bretagne, pour être prêt à se porter partout ou besoin serait. A la fin de 1780, lorsque toute crainte d'un débarquement se fut dissipée, Normandie partit pour Valenciennes où il arriva en novembre, et après un séjour de moins d'une année dans cette ville, en octobre 1781, il se rendit à Strasbourg.

Pendant les troubles qui agitèrent la ville de Genève en 1782, le régiment quitta momentanément Strasbourg et vint occuper la ville de Saint-Claude dans le Jura. Il demeura sur cette frontière, depuis le mois de juin jusqu'au mois de novembre et retourna à Strasbourg. Au mois de novembre de l'année suivante il arrivait à Toulon, d'où il se rendit à Poitiers en mai 1786, et enfin à Morlaix et Brest en octobre 1787.

Les passions furent violemment agitées dans ce grand port de guerre pendant les premiers orages de la révolution. Une population, vivement impressionnée par les événements contemporains, se trouvait en présence d'un corps nombreux d'officiers

de la marine presque tous partisans de la résistance aux idées nouvelles. Au milieu de ce conflit, la conduite de la garnison, composée des régiments de Normandie et de Beauce, fut presque toujours digne d'éloges. Dans le principe quelques signes de mésintelligence s'étaient manifestés entre ces deux corps; mais ce ne fut qu'un nuage passager, et l'union intime de ces régiments contribua sans doute beaucoup à sauver la ville de Brest des malheurs qui fondirent bientôt sur Toulon.

A la fin de 1790, l'effervescence était extrême parmi les matelots de la flotte et l'on avait lieu de redouter de graves désordres. Un ordre du 16 octobre fit embarquer à bord des vaisseaux 420 hommes du 2e bataillon de Normandie. La présence de cette garnison empêcha une explosion. Au mois de janvier 1791 le 2e bataillon tout entier partit pour Saint-Domingue, et le 1er se rendit à Port-Louis, d'où il passa au mois de mai à Bellisle en mer.

Les troubles qui avaient éclaté à Saint-Domingue, avaient déterminé le gouvernement à expédier des renforts à M. de Blanchelande, gouverneur de cette colonie. Le 2e bataillon de Normandie y était envoyé avec le 2e bataillon d'Artois et un détachement d'artillerie. A l'arrivée de ces troupes au Port-au-Prince, toute l'île était en combustion; le régiment colonial du Port-au-Prince, composé en partie de mulâtres et de petits blancs, était en pleine révolte. M. de Blanchelande, craignant d'augmenter le mal en mettant en contact

les nouveaux arrivés avec les troupes locales, voulut que le renfort qui lui arrivait de France, allât débarquer au Môle Saint-Nicolas. Le bataillon de Normandie obéit seul; mais bientôt entraîné par l'exemple d'Artois et de Port-au-Prince, il alla lui aussi presqu'en entier grossir le parti qui refusait l'obéissance au gouverneur. A partir de ce moment, le régiment de Normandie se réduisait réellement au 1er bataillon et au dépôt du 2e restés en garnison à Bellisle. Quelques-uns des soldats égarés finirent par reconnaître leur crime et firent leur soumission. Ils furent renvoyés en France, et rejoignirent le corps le 16 août 1792 à Bellisle.

Normandie finit sa carrière dans cette île. Ses débris furent versés, le 1er septembre 1793, dans la 17e demi-brigade de bataille, qui resta attachée aux armées de l'Ouest. Les grenadiers seuls avaient été envoyés en 1792 à l'armée du Rhin : ils entrèrent plus tard dans la composition des bataillons d'élite formés à cette armée.

RÉGIMENT DE NEUSTRIE.

10e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte de GUIBERT (François-Apolline), 18 avril 1776.
2. Vicomte D'OSMOND (Marie-Joseph-Eustache), 10 mars 1788.
3. DE MARTINET (Amable-Louis-Charles), 25 juillet 1791.
4. DE MAYNARD (Madeleine-Christophe-Éléazar), 26 octobre 1792.

Le régiment de Neustrie (1), composé des 1er et 3e bataillons de l'ancien Normandie, partit de Saint-Omer le 21 juin 1776, aussitôt après sa formation, pour se rendre à Douai, qu'il quitta au mois d'octobre suivant pour aller occuper la garnison de Sedan.

Au mois de mai 1778, il alla à Metz, et en avril 1779 il fut dirigé sur la Bretagne. Après avoir séjourné six mois à Saint-Pol-de-Léon, on l'envoya passer l'hiver à Poitiers. En avril 1780, il arrivait à Quimper, et le 30 octobre de cette année il s'embarquait à Brest sur la flotte du comte d'Estaing pour aller renforcer l'armée de M. de Rochambeau aux États-Unis d'Amérique; mais un contre-ordre atteignit la flotte pendant une relâche qu'elle fit à Cadix, et le régiment, revenu à son port d'embarquement, fut envoyé en garnison au Havre en avril 1781.

Il quitta le Havre en octobre 1783 pour se rendre à Bitche, d'où il passa en octobre 1784 à Weissembourg, et en octobre 1785 à Landau. Revenu en 1789 à Weissembourg, il quitta cette garnison en 1790

(1) Les deux premiers colonels de Neustrie sont parvenus au grade de maréchal de camp : le comte de Guibert, le 9 mars 1788, et le vicomte d'Osmond, le 1er mars 1791.

Antoine Dupin, lieutenant-colonel 18 avril 1776, fut fait brigadier 1er mars 1780, et maréchal de camp 1er janvier 1784.

Les drapeaux d'ordonnance de Neustrie, au lieu d'être entièrement jaunes comme ceux de Normandie, eurent deux quartiers jaunes et deux quartiers roses; ceux de même couleur opposés dans les angles de la croix.

pour celle de Schlestadt. Après avoir passé l'année 1791 à Strasbourg, il était revenu en 1792 à Weissembourg, lorsqu'au mois d'avril il reçut l'ordre de partir pour le Midi, où les désordres qui désolaient Avignon causaient de grandes inquiétudes à l'Assemblée nationale. Il fut d'abord placé à Bourg et à Seyssel, puis à Mende où il était réuni à la fin de mai. Au mois d'août, le 1er bataillon partit pour Besançon, et le 2e fut jeté dans Mont-Dauphin. La guerre allait commencer sur cette frontière. Le 1er bataillon, rappelé de Besançon, fit partie de l'armée du général Montesquiou qui conquit la Savoie.

En 1793, le régiment était tout entier à Briançon. Le 25 mai, deux soldats du corps et trois volontaires du 1er bataillon de l'Ardèche sortent de la place pour aller se promener au Mont-Genèvre. Les soldats de Neustrie proposent aux volontaires d'aller boire aux Clavières, premier poste des Piémontais, qui était gardé par un officier et 25 hommes. En arrivant, ils se disent déserteurs et assurent vouloir s'engager dans le régiment de Chablais. La conséquence de cette plaisanterie fut qu'ils s'enivrèrent et qu'ils manquèrent à l'appel du soir. Le bruit courut à Briançon qu'ils avaient été enlevés. Les têtes se montent alors, quelques officiers et une trentaine de soldats forment le projet d'aller enlever le poste et de dégager leurs camarades. Ils partent le lendemain 26, sans autres armes que leurs sabres, et malgré la fusillade des Piémontais, ils enlèvent leurs retranchements et

ramènent en triomphe les cinq ivrognes. On avait trop de choses sérieuses sur les bras à cette époque pour faire attention à de pareils actes d'indiscipline.

Neustrie ne quitta plus la frontière des Alpes. Après avoir servi au siége de Toulon, il assista à tous les combats livrés dans les montagnes de Nice, et en 1794 ses deux bataillons servirent de noyaux aux 19e et 20e demi-brigades de bataille. La 19e fut formée le 29 mars et la 20e le 12 février.

RÉGIMENT DE LA MARINE.

« La Marine y est, j'ai le temps d'arriver. »
LE PRINCE DE CONDÉ.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Cardinal de RICHELIEU (Armand-Jean du Plessis), 26 septembre 1635.
2. Marquis de LA TROUSSE (François Le Hardy), 12 décembre 1642.
3. Cardinal MAZARIN (Giulio-Mazzarini), 13 février 1643.
4. Duc de NEVERS (Philippe - Julien - Mancini-Mazzarini), 13 mars 1661.
5. Comte de GADAGNE (Charles-Félix de Galéan), 4 février 1667.
6. Marquis de TONNAY-CHARENTE (Jean-Claude de Rochechouart), 8 juillet 1667.
7. Comte de LA MOTTE (Pierre de Jarzé), 17 octobre 1673.
8. DE MATTHIEU DE CASTELLAS (André), 29 août 1675.
9. Marquis de LIANCOURT (Henri-Roger de La Rochefoucauld), 7 décembre 1683.
10. Marquis de TALLEYRAND (Louis-Jean-Charles), 1694.
11. LE GUERCHOIS DE SAINTE-COLOMBE (Pierre), 26 juin 1702.
12. Marquis de CANY (Michel Chamillard), 30 juin 1709.
13. Comte de MIDDELBOURG (Alexandre-Maximilien-Balthazar-Dominique de Gand d'Isenghien), 3 août 1716.
14. Duc de MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston de Lévis), 10 mars 1734.
15. Marquis D'AUBIGNÉ DE TIGNY (Louis-Henri), 26 juillet 1737.
16. Marquis de BELMONT (François Vachon de Briançon), 1er février 1749.
17. Comte D'HAUSSONVILLE (Louis-Bernard de Cléron), 30 novembre 1761.

18. Vicomte de JAUCOURT (Étienne), 3 janvier 1770.

Ce régiment a été créé par ordonnance du 26 septembre 1635. On a dit, sans aucune espèce de fondement et probablement dans le but d'expliquer le nom qu'il a porté et le rang qu'il a obtenu peu de temps après sa formation, qu'il avait été composé avec les débris d'un corps plus ancien qui aurait péri sur mer. Il ne reste aucune trace de ce fait, et l'on sait, au contraire, très-positivement qu'il fut formé de dix-huit compagnies, les unes nouvelles, les autres tirées des régiments existants à cette époque (1). On a dit aussi qu'on y avait incorporé d'anciennes compagnies franches du service de mer. Cette version, en admettant qu'elle fût vraie, ne suffirait pas pour expliquer le classement du régiment parmi les vieux corps, car on ne pourrait guère faire remonter l'origine de ces compagnies d'infanterie de marine plus haut que l'année 1621, pendant laquelle commença le blocus de La Rochelle, et qui vit naître la marine française (2).

(1) Voici l'état de ces compagnies : chevalier de Montecler, colonelle, provenant de Normandie; Sérignan-Valras, Bartète, La Chapelle, Montecler, Montigny, Dessaut, Villeron, Saint-Mégrin, La Fayette, Sentoirs, Piome, Saint-Aignan, Tallefie, La Baulme, Rispe, Beautru et Montafilan.

(2) L'amiral de Coligny, au XVI[e] siècle, avait fait quelques armements, plutôt dans l'intérêt de ses coreligionnaires que dans un but politique. C'est ainsi qu'il envoya Villegagnon au Brésil, Ribaut et

Nous avons dû rapporter ces traditions pour ne rien négliger: les documents ne manquent point pour établir d'une manière certaine l'histoire de ce sixième et dernier des régiments honorés du titre de *vieux corps*.

Le cardinal de Richelieu, cédant à la mode de son temps, voulut avoir un régiment d'infanterie. Il faisait subir en 1635 à l'armée un remaniement complet qui avait surtout pour but le succès de sa politique. Il enrégimentait la cavalerie pour amoindrir la haute noblesse, et il supprimait des régiments d'infanterie d'une médiocre valeur, ou dont les chefs lui déplaisaient. Son dessein, quant à l'infanterie, était d'avoir moins de régiments et de les avoir meilleurs et plus complets. Avec des compagnies des corps licenciés, il forma pour lui-même un corps, dont il se déclara colonel, auquel il donna le titre de *Cardinal-Duc* et qu'il pourvut immédiatement du drapeau blanc, c'est-à-dire du privilége de la permanence (1), sans

Laudonnière dans l'Amérique du Nord. Les guerres civiles arrêtèrent ces essais de navigation, et ils ne furent repris que sous Louis XIII. Bassompierre, dans ses Mémoires, assigne, pour ainsi dire, une époque précise à la création de la marine française : « Monsieur de « Saint-Luc, dit-il, après le siége de Saint-Jean-d'Angély (juin 1621), « fut envoyé à Brouage avec le titre de lieutenant-général de la « mer pour préparer les armements nécessaires *pour rendre* le roi « puissant sur mer. » Il dit ailleurs que le roi fit lever une armée de mer dans l'été de 1625, et il présente cela comme une nouveauté.

(1) La compagnie colonelle appartenait au cardinal et avait pour capitaine-lieutenant, ou lieutenant-colonel, Louis, chevalier de Montecler, qui commanda le régiment pour Richelieu jusqu'en mars 1641.

prendre l'attache du colonel général de l'infanterie dont le régiment de La Marine resta toujours indépendant.

Ce simple octroi du drapeau blanc fut un privilége énorme pour Cardinal-Duc; car au lieu d'occuper le 106e rang que lui eût donné son ancienneté au moment de sa levée, il se trouva placé d'emblée et sans contestation au 16e (1).

Cardinal-Duc débuta dès le mois de janvier 1636 à l'armée que le comte de Soissons commandait sur la Meuse. Le 31 mai, cette armée défit complétement près d'Ivoy les 4,000 Cosaques polonais de Taraski qui commettaient depuis un an toutes sortes de cruautés sur cette frontière. Les enfants perdus du régiment, conduits par le capitaine La Chapelle, leur portèrent les plus rudes coups. Quatre cents furent tués sur place, et on leur prit tout leur bagage, 600 chevaux, trois étendards et sept paires de tym-

---

Montecler parvint au grade de maréchal de camp le 7 mars 1646; il reprit le commandement du corps, en 1648, comme colonel-lieutenant, et fut mortellement blessé près de Mouzon en 1650.

(1) Il n'y avait alors, en effet, en laissant de côté les régiments des Gardes, que quinze régiments destinés à être entretenus en tout temps, et ces corps étaient : Picardie, Piémont, Navarre, Champagne, Normandie, Nérestang, depuis Bourbonnais; Rambures, depuis Béarn; Maugiron, depuis Auvergne; Sault, depuis Flandre; Vaubecourt, depuis Guyenne ; Bellenave, depuis Artois ; Hepburn-Écossais, aujourd'hui Royal-Écossais dans l'armée anglaise ; Chamblay-Lorrain, depuis incorporé avec le régiment du Roi; Plessis-Praslin, depuis Poitou; et Alincourt, depuis Lyonnais.

bales. Après ce beau fait d'armes, 400 hommes du corps furent envoyés à l'armée du cardinal de La Valette pour porter secours à Colmar. Le reste servit à la reprise de Corbie, qui se rendit le 10 novembre, et se fit remarquer en défendant énergiquement un moulin situé sur la Somme. A la fin de cette année, Richelieu, qui avait un régiment de cavalerie portant aussi le nom de Cardinal-Duc, voulut changer le titre de son régiment d'infanterie, et, comme il était grand-maître et surintendant-général de la navigation, il lui donna le nom de régiment de La Marine qu'il a toujours porté depuis. Il le destinait, sans doute, au service de mer, ainsi que les régiments des Vaisseaux et des Galères créés vers la même époque ; mais les circonstances ne se prêtèrent point à cette combinaison, et par le fait le régiment ne servit jamais d'une manière spéciale dans les ports ou sur les flottes (1). La tradition rapporte cependant que c'est à cette destination de principe que le régiment de La Marine a dû les couleurs de ses drapeaux d'ordonnance, qui avaient deux quartiers bleus, *couleur du ciel*, et deux quartiers verts, *couleur de la mer* (2).

---

(1) D'après Tallemant des Réaux (*Historiette de M. de Laval*), le régiment aurait été embarqué, en 1638, sur la flotte de l'archevêque de Bordeaux. En présence des faits de 1638 que nous extrayons des mémoires du maréchal de Navailles, qui servait alors dans le régiment, on doit croire qu'il n'y avait qu'un détachement du corps sur cette flotte.

(2) Les quartiers de même couleur étaient en diagonale de chaque

Au mois de juillet 1636, on trouve La Marine à la prise des ville et château de Bohain, où le capitaine de Saint-Mégrin reçoit une mousquetade au travers du corps. Quelques jours après il est au siége de Landrecies : on le voit encore cette année au siége de La Capelle où il ouvre la tranchée dans la nuit du 8 au 9 septembre, et enfin à la défense de Maubeuge.

En 1638, il est devant Saint-Omer. Piccolomini fait une tentative pour secourir la place : le régiment contribue avec Piémont à le repousser et se fait remarquer le 8 juillet en faisant échouer une nouvelle manœuvre de ce général du côté de Polincove. Le maréchal de Navailles y était alors enseigne de la colonelle et s'y distingua. Le lieutenant-colonel de Montecler y fut grièvement blessé, ainsi que le capitaine Fouilleux et le lieutenant Duluc.

Le 9 juin 1639, La Marine emporta une demi-lune à Hesdin. L'attaque fut faite par des hommes qu'avait choisis M. de Gassion. Ces braves, conduits par le major de Bartète, qui fut blessé, arrachent les fraises, renversent les palissades, tuent à coups de hallebardes et de piques les premiers qui se présentent, et forcent les autres à se jeter dans la rivière, quoiqu'ils eussent des bateaux tout prêts pour les ramener en ville. Lorsqu'on assaillit le 4 août les retranchements de l'armée espagnole. La Marine chassa l'ennemi du

côté de la croix blanche, le bleu en haut près du bâton. Le drapeau colonel était sans armoiries.

village de Saint-Nicolas après un combat brillant où il s'empara des canons. Il perdit dans cette affaire le capitaine Clermont d'Aurivelle, le lieutenant La Chesnaye et l'enseigne Silly qui n'avait que quinze ans. Le régiment se conduisit aussi à merveille au combat de Ruminghem; le lieutenant-colonel de Montecler y fut dangereusement blessé. Au mois de septembre eut lieu la prise d'assaut du fort de Manicourt: le capitaine de Grandmaison, envoyé en parlementaire pour sommer ce poste, avait été tué. Sur la fin de la campagne, La Marine fut envoyé à Caudebec pour réprimer une révolte de paysans insurgés contre les tailles et qui se donnaient le non de *Nuds-Pieds*. Ils furent complétement dispersés aux environs d'Avranches par M. de Gassion.

Le régiment était en 1640 au siége d'Arras. Il se distingua très-particulièrement à la défense du fort Rantzaw. « Le régiment de Roncherolles qui étoit dedans en fut chassé, ce que voyant La Marine les y alla attaquer avant qu'ils aient eu le temps de s'y fortifier et les entreprit si courageusement qu'il les en mit dehors. » Les Espagnols perdirent là 4,000 hommes; mais la victoire coûta aussi cher à La Marine qui eut vingt-huit officiers tués ou blessés. L'enseigne de Gadagne, qui devait plus tard commander le régiment, y reçut deux coups d'épée et deux coups de pique. Le capitaine de Sérignan-Valras y fut grièvement blessé. Après la capitulation d'Arras, le régiment fut un des six qui y furent mis en garnison.

L'année suivante, au siége d'Aire, il prit d'assaut la demi-lune et le chemin couvert. Le lieutenant Duclos et l'enseigne Vaudonville furent tués à ce siége: Gadagne devenu lieutenant y eut un coup de feu à l'épaule et un coup de pique à la cuisse. Le régiment fit ensuite les siéges de La Bassée et de Bapaume et eut ses quartiers d'hiver à La Bassée. Cette place fut assiégée en 1642, et 250 hommes de La Marine, qui y étaient restés, eurent une grande part à la glorieuse défense que fit la garnison pendant les mois d'avril et de mai. Le lieutenant-colonel de La Trousse y fut blessé (1), ainsi que les capitaines chevalier de La Trousse, de Grandmaison, La Lacques, Matharel, Dufay, Launay, d'Urban et Calvoisin.

Le cardinal de Richelieu mourut le 4 décembre 1642. S'il avait favorisé son régiment en lui accordant l'enseigne blanche dès sa création, il s'était cependant gardé de rien faire pour lui qui ne fût rigousement juste suivant les idées du temps. Le cardinal

(1) Le marquis de La Trousse, parent de Madame de Sévigné, fut fait lieutenant-colonel de La Marine le 4 mars 1641, et mestre de camp le 12 décembre 1642, après la mort de Richelieu. Il fut colonel-lieutenant sous Mazarin, et eut le brevet de maréchal de camp le 24 décembre 1644. Son frère, le chevalier Adrieu Le Hardy de La Trousse, entré au corps comme capitaine en 1641, devint lieutenant-colonel en 1645 et fut fait maréchal de camp le 29 janvier 1651. Philippe, comte de Grignan, lieutenant-colonel en décembre 1642, sous le marquis de La Trousse et Mazarin, passa, en 1645, à une compagnie des Gardes Françaises, et fut tué l'année suivante au siége de Mardyk.

Mazarin, qui lui succéda dans la propriété du corps comme dans toutes ses autres dignités, se montra moins scrupuleux et fit donner à La Marine, en en prenant possession, par brevet du 13 février 1643, le rang et le privilége de sixième des vieux corps. Cette faveur excita de vives réclamations de la part des régiments lésés dans leurs droits et dans leur amour-propre et suscita pendant quinze ans des difficultés très-graves; mais Mazarin n'était pas homme à se laisser déconcerter par des clameurs.

Cette même année 1643, La Marine était à la bataille de Rocroi à la gauche de Picardie. Le colonel-lieutenant marquis de La Trousse y fut blessé, ainsi que son frère le chevalier de La Trousse. Le capitaine de La Lacques y perdit la vie. Cette victoire fut suivie de la prise de Landrecies, de Barlemont, d'Émery, de Maubeuge et de Binch. Le 25 juin, La Marine arrive avec Picardie devant Thionville: le 13 juillet ces deux braves régiments emportent de vive force un moulin retranché et s'y maintiennent malgré les furieuses attaques des assiégés. Dans la nuit du 28 au 29, ils emportent la demi-lune du front de Metz avec une ardeur sans égale; une noble émulation triplait leur force. Thionville capitula le 9 août. Le lieutenant-colonel chevalier de Grignan et le lieutenant La Coudrette avaient été blessés devant cette ville.

En 1644, pour tirer le régiment de la fausse position où il se trouvait vis-à-vis des petits vieux et de quelques drapeaux blancs plus anciens que lui, on

l'envoya à l'armée de Catalogne. Il joignit cette armée le 16 juin, et partagea les travaux et la gloire du régiment de Champagne au siége de Tarragone. A l'attaque du Môle, 500 hommes conduits par le lieutenant-colonel de Grignan s'élancent sur la barrière du côté de la mer et l'emportent de vive force. Dans la sortie du 30 août que La Marine soutint avec une grande vigueur, le capitaine de Barbantanne fut tué, et le major La Bartète fut blessé avec quelques autres officiers. Après la levée de ce siége, La Marine se rendit maître le 20 octobre de la ville de Gramont. Le lieutenant Féron y fut tué.

En 1645, le régiment arrive sur la fin du siége de Roses, et prend une grande part à l'assaut du 27 mai qui amène la capitulation. Les capitaines Beauregard et Gadagne y sont blessés. Ce dernier, outre un coup d'épée, eut la jambe brisée par une balle. A la bataille de Llorens, La Marine occupait la gauche de l'infanterie en première ligne: il y perdit le capitaine de Villars. Il fut ensuite au siége de Balaguer, et dispersa le 12 août un convoi qui cherchait à pénétrer dans la ville. Dans ce combat, qui fut très-vif, périt le capitaine d'Hauterive. Le régiment fut employé très-activement aux deux siéges de Lérida en 1646 et 1647, et après la levée du dernier il forma l'arrière-garde de l'armée du prince de Condé et eut à soutenir plusieurs combats acharnés dans l'un desquels périt le capitaine de Luppé. En 1648, La Marine ouvre le 5 juillet la tranchée devant Tortose à la deuxième attaque, et se

couvre de gloire à l'assaut du 12. Le colonel-lieutenant marquis de La Trousse y fut tué : « il affectoit de s'exposer sans nécessité et avoit l'habitude de marcher sur les crêtes des tranchées. » Le chevalier de La Trousse, son frère y fut encore dangereusement blessé.

A la fin de cette année, les troubles de la Fronde prenant un caractère alarmant dans le midi de la France, La Marine passa en Guyenne et fut employé en 1649 à réprimer les révoltés de Bordeaux. L'année suivante il alla renforcer l'armée de Flandre commandée par le maréchal du Plessis-Praslin, mais il en fut bientôt détaché pour tenir garnison à Saint-Quentin. Il avait trouvé là, à l'armée de Flandre, un de ces corps plus anciens que lui et qui lui gardait une profonde rancune à cause de la faveur arbitraire dont il avait été l'objet. C'était précisément le régiment de famille du maréchal du Plessis-Praslin, le même corps qui porta depuis d'une manière si brillante le titre de Poitou (1). C'est sans doute cette circonstance qui fit reléguer La Marine dans une place. Toutefois il ne resta pas longtemps dans Saint-Quentin. Il en sortit à la fin du mois de septembre pour aller avec le régiment de Sault se jeter dans Mouzon assiégé par les Espagnols. Ici se présenta une nouvelle difficulté.

(1) Ce corps avait été levé en 1616, et avait eu le drapeau blanc le 15 septembre 1635, onze jours avant la création du régiment de La Marine.

Sault était un des six petits vieux et avait par conséquent peu de disposition à céder le pas à La Marine. Le différend qui s'éleva entre eux à propos de la préséance les empêcha d'arriver en vue de la ville avant le jour et faillit faire échouer l'expédition. Ces deux corps découverts par les assiégeants eurent à essuyer tout leur feu et furent obligés de se retirer après y avoir perdu chacun leur chef. La Marine regretta M. de Montecler qui avait repris le commandement du régiment depuis la mort du marquis de La Trousse. Le capitaine de Campels fit le lendemain une nouvelle tentative et eut le bonheur de réussir. Les Espagnols ne furent informés du secours qu'avait reçu la place que par une vigoureuse sortie que fit le régiment. Il leur tua beaucoup de monde, mais il perdit les capitaines de Recouvert et La Bastide; Campels fut blessé. Le 14 décembre, La Marine donna l'assaut à Rhétel et se rendit maître de la brèche au prix de trois capitaines et 80 soldats tués. Les assiégés réunissant toutes leurs forces firent un effort désespéré et le contraignirent à se retirer au delà du pont. Il s'y barricada et foudroya si à propos la ville avec trois pièces de canon qu'elle se rendit sous ses drapeaux. Le régiment y fut mis en garnison et ne se trouva pas à la bataille du lendemain 15, où Turenne fut vaincu par l'armée royale.

En 1651, La Marine retourna à l'armée de Flandre. Les réclamations contre le rang qui lui avait été donné s'y renouvelèrent plus vives que jamais: la puissance

de Mazarin était alors en baisse. Louis XIV mit fin aux querelles par la lettre suivante qu'on lui fit écrire au maréchal d'Aumont qui commandait l'armée: « Mon « cousin, ayant été informé de ce que vous écrivez « au sieur de Brienne sur la peine où vous continuez « d'être à l'égard du régiment de La Marine, et m'ayant « été représenté par un officier dudit régiment venu « exprès, que pour éviter les contestations arrivées « à l'égard du rang de ce régiment, on pourroit le « faire servir conjointement avec celui de Picardie « *pendant la présente campagne*; j'ai bien voulu vous « faire cette lettre pour vous dire, par l'avis de la reine « régente, Madame ma mère, que mon intention est « que vous *l'incorporiez* dans celui de Picardie, *pour « servir ensemble en même poste et en même quartier* « et en toutes occasions qui s'offriront durant la « campagne de cette année, jusqu'à ce qu'autrement « en soit ordonné, etc. »

Cette incorporation simulée, et qui n'avait réellement pour conséquence que de former une brigade avec les régiments de Picardie et de La Marine, satisfit les mécontents, parce que La Marine n'avait plus d'attaques particulières et elle dura jusqu'à la fin des troubles de la Fronde. Ce temps passé et Louis XIV devenu homme, personne n'osa trouver à redire à ce qui lui semblait bon. Après le siége de Sainte-Ménehould, qui eut lieu à la fin de 1653 et auquel La Marine avait servi sans Picardie occupé ailleurs, le rang de sixième des vieux corps cessa de lui être dis-

puté. Ce rang lui fut enfin définitivement assuré par le règlement du 26 mars 1670.

Le régiment termina donc avec Picardie la campagne de 1651 et se trouva avec lui en 1652 au siége d'Étampes, où sous les ordres du lieutenant-colonel de Gadagne il fit des prodiges de valeur, à la seconde attaque d'Étampes, où il fut moins heureux et où M. de Gadagne reçut plus de vingt coups d'épée et de pique dans son buffle, et à la bataille du faubourg Saint-Antoine. A cette dernière affaire, il fut écrasé en attaquant les barricades de la rue de Charonne où il pénétra malgré le feu qu'on faisait des maisons. Jules Mancini (1), son colonel-lieutenant et neveu du cardinal, y fut tué ainsi qu'un grand nombre d'officiers. Le capitaine Carrion de Nisas y eut une jambe emportée par un boulet.

En 1653, la guerre civile était éteinte aux environs de Paris, mais elle était encore menaçante dans certaines provinces. La Marine fut envoyé en Bourgogne et fit le siége de Bellegarde. Il y ouvrit la tranchée le 13 mai et se distingua en allant en plein jour couper les écluses qui retenaient l'eau des fossés. Cette action hardie, qui ne lui coûta qu'un lieutenant, amena la capitulation. Il partit de là pour joindre l'armée que Turenne commandait en Champagne et

(1) Jules Mancini avait été nommé colonel-lieutenant de La Marine, le 27 janvier 1650, après la mort de Montecler. Il eut pour successeur son frère Paul Mancini, le 11 octobre 1652.

il prit part aux siéges de Mouzon et Sainte-Ménehould. Le lieutenant La Belle fut en grande partie cause de la capitulation de Mouzon. Placé le 27 septembre avec trente mousquetaires dans des maisons près de la porte de Bourgogne d'où il dominait la place, il incommoda tellement par son feu les assiégés, que ceux-ci, voyant d'ailleurs les mines prêtes à jouer, battirent la chamade.

En 1654, La Marine sert encore en Champagne sous le maréchal de Fabert et se trouve au siége de Stenay. Le 22 juillet, en présence du roi, il se loge après une action fort vive sur le chemin couvert; le lieutenant-colonel de Gadagne ne voulut point sortir de garde qu'il n'eût attaché le mineur à la demi-lune. Le capitaine de Villars périt devant Stenay. Le régiment passe ensuite à l'armée de Flandre et a la gloire de contribuer à la levée du siége d'Arras, en entrant des premiers dans les lignes des Espagnols. Il termina cette campagne par la prise du Quesnoy. Le lieutenant-colonel de Gadagne eut encore un coup de mousquet à la tête devant Arras.

En janvier 1655, le régiment a un détachement à la prise du bas Catelet. En avril il coopère au ravitaillement du Quesnoy; il fait ensuite le siége de Landrecies, où il monte trois gardes de tranchée. Le 29 juin, il est à l'attaque du chemin couvert : malgré un feu terrible de mousqueterie et de grenades, les troupes parviennent à établir sur la palissade un logement capable de contenir 200 hommes avec deux pièces

de canon. Après la capitulation de Landrecies, La Marine contribue encore à la prise de Condé et de Saint-Ghislain.

En 1656, on le trouve au siége de Valenciennes où il fait de brillants efforts pour prévenir la catastrophe qui força l'armée française à le lever. Gadagne y fut encore blessé et fait prisonnier. L'année suivante, il est à ceux de Montmédy, de Saint-Venant et de La Mothe aux Bois et au secours d'Ardres. En 1658, il fait le siége de Dunkerque et soutient sa réputation à la bataille des Dunes. Il termine cette campagne par la prise de Berghes, Dixmude et Furnes et entre en quartiers d'hiver dans cette dernière place. En 1659, la paix fut signée, et La Marine occupa le 4 mars 1660 la ville d'Avesnes que les Espagnols nous rendaient.

En 1663, le régiment fit partie de la petite armée que le roi conduisit devant Marsal qui capitula le 4 septembre.

En 1664, le pape venait de se brouiller avec Louis XIV. Le fils aîné de l'Église envoya contre le Saint-Père une armée que commandait le maréchal du Plessis-Praslin. Dix-sept compagnies de La Marine, commandées par le lieutenant-colonel, faisaient partie de l'expédition. On n'alla que jusqu'à Modène, le différend ayant été terminé par le traité de Pise. A sa rentrée en France, le régiment fut mis en garnison à Hesdin (1).

(1) Le brave comte de Gadagne, qui obtint le régiment en 1667,

Porté à soixante-dix compagnies pour la guerre de Hollande, La Marine fit d'abord partie du corps de Turenne et se trouva à presque toutes les actions de la campagne de 1672. Le 1er bataillon partagea la gloire des troupes qui firent lever le siége de Woërden et il fut de la fameuse course du duc de Luxembourg en Hollande. En 1673, le même bataillon servit au siége de Maëstricht où fut tué le major Lavalette : les autres faisaient partie de l'armée d'observation qui couvrait le siége. A la fin de la campagne, le régiment eut ses quartiers à Trèves. Il quitta cette ville au mois de juillet 1674 et joignit l'armée de Turenne sur le Rhin : il se trouva le 4 octobre au combat d'Ensheim, où il occupait la gauche de l'infanterie en première ligne, et fut ensuite mis en garnison, deux bataillons à Brisach et le troisième à Trèves.

Ce dernier fit en 1675 partie de l'armée du maréchal de Créqui, et contribua au mois de juin à la prise de Limbourg, où son commandant le capitaine Desormeaux fut tué en emportant une demi-lune. Les autres combattirent avec gloire sous les ordres de Turenne, jusqu'au jour où l'illustre maréchal tomba frappé par un boulet. Ils se trouvèrent ainsi aux combats de Mulhausen et de Turckheim, et à celui d'Alten-

sur la démission du duc de Nevers, y était entré comme enseigne en 1638. Il y passa par tous les grades, fut fait lieutenant-colonel le 4 janvier 1651, après le chevalier de La Trousse, maréchal de camp le 23 décembre 1651, et lieutenant-général le 16 juin 1655.

heim où le colonel comte de La Motte fut mortellement blessé (1).

Après la mort de Turenne et avant que Condé fût venu le remplacer, l'armée du Rhin s'était réduite à la plus stricte défensive, et les bataillons de La Marine avaient été jetés dans les places. Le lieutenant-colonel Matthieu de Castellas s'était renfermé dans Haguenau, avec la majeure partie du corps. Il y fut bientôt assiégé par Montécuculli, et se prépara à une héroïque résistance. Le prince de Condé, en apprenant cette nouvelle, dit : «La Marine y est, j'ai le temps d'arriver, et puis, je connais Matthieu, s'il manque de boulets il se fera mettre dans un canon. » Il lui écrivit pour l'encourager à bien faire. Le brave lieutenant-colonel lui envoya cette réponse laconique qui eut grand succès à la cour. « Tant que Matthieu sera Matthieu, Haguenau sera au roi. » Il tint parole, et Montécuculli, voyant ses efforts se briser contre une résolution aussi tenace, leva le siége. Matthieu de Castellas fut, pour l'époque, magnifiquement récompensé de son courage : il fut pourvu du régiment en remplacement du comte de La Motte (2).

Après une action si glorieuse pour le corps, il est pénible d'avoir à rappeler un fait, heureusement bien rare, dont se rendit coupable un officier du régiment

(1) Le comte de La Motte avait été fait brigadier le 12 mars 1675.

(2) Matthieu était entré au corps en 1646; il était lieutenant-colonel du 12 février 1667, et fut fait brigadier le 20 janvier 1778.

de La Marine. Un bataillon du corps se trouvait à l'armée du brave, mais imprudent maréchal de Créqui, sur la basse Moselle. Le 11 août, cette armée est battue à Consaarbrück. « La déroute est si complète, qu'il ne reste d'autre parti au général que de se jeter dans Trèves et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il y fait des manœuvres si héroïques et si savantes, qu'infailliblement il auroit fait lever le siége sans la trahison d'un capitaine du régiment de La Marine, nommé Bois-Jourdan (1). Ce scélérat, vendu aux assaillants, persuade à ses camarades qu'on ne peut tenir plus longtemps sans risquer d'être emporté d'assaut, et qu'il y auroit de la folie à eux de s'exposer à être passés au fil de l'épée pour servir le désespoir d'un général imprudent qui s'est fait battre. En conséquence de ce beau raisonnement, il y a une capitulation signée; et l'ennemi est introduit dans la place à l'insçu de Créqui.

« Les officiers qui se sont laissés séduire sont tous punis; mais le séducteur l'est plus sévèrement. En sortant de Trèves, il passe dans les pays étrangers. Le désir de recouvrer une partie de son bien le ramène dans sa patrie. Il est reconnu et pris à Stenai. On le conduit à Metz, où il est mis au conseil de guerre. Plusieurs de ses juges veulent qu'il soit roué; un plus grand nombre opine pour la corde. Un seul, soit qu'il

(1) Sous Charles IX, un autre Boisjourdan avait livré la ville du Mans. Il y a des noms malheureux.

veuille le favoriser, soit qu'il dise simplement sa pensée, représente que, si l'on lui fait subir l'un de ces deux supplices, l'exemple sera moins éclatant, parce qu'il n'y aura personne qui ne le prenne pour un simple soldat. Cette considération réunit tous les esprits. Bois-Jourdan est unanimement condamné à être décapité ; ce qui est exécuté en présence de toute la garnison. » (*Lettres de Bussy-Rabutin*). Ce bataillon de La Marine fut envoyé en septembre à Charleroi. Les autres passèrent l'hiver à Brisach.

En 1676, La Marine se trouva au combat de Kokersberg. Les compagnies des capitaines Mars et Carles renfermées dans Philisbourg, furent réunies avec neuf compagnies de Dauphin et une compagnie franche, pour former, sous le titre de La Marine, un bataillon qui se distingua beaucoup à la défense de cette ville. Cette même année, un bataillon levé pour l'expédition de Sicile et commandé par M. de Belzunce, devint le noyau du régiment de Vivonne qui a vécu jusqu'à la paix de 1762.

Le régiment fit la campagne de 1677 en Allemagne. Il servit avec distinction au siége de Fribourg, et y fut mis en garnison. Un bataillon était cette même année à Maëstricht, qu'il évacua le 10 juin 1678 après la signature de la paix avec la Hollande et l'Espagne.

En 1678, La Marine est à l'attaque des retranchements de Seckingen et aux siéges de Kelh et de Lichtemberg. Il termine enfin cette guerre en 1679 par le combat de Minden. Il fut alors envoyé à Saint-Étienne

en Forèz pour y tenir garnison, et passa ensuite à Bayonne. Il était en 1681 dans le Dauphiné quand il reçut l'ordre de se rendre à Pignerol. Deux jours après son arrivée dans cette place, le 28 septembre, il en sortit avec un petit corps d'armée commandé par Cattinat qui occupa Casal le 1er octobre (1).

En 1682, le 1er bataillon quitta Casal pour se rendre en Alsace, et il fit partie en 1683 du camp de Bouquenom. Il se rendit de là à Thionville et en 1684 au siége de Luxembourg, où il fut rejoint par le 2e bataillon resté jusqu'alors à Casal. Le capitaine Saint-Franc perdit la vie devant Luxembourg. Après la reddition de cette place, La Marine alla à Valenciennes. Il revint à Luxembourg en 1685 et se trouvait l'année suivante à Thionville.

La guerre se ralluma en 1688. Au mois de septembre, le 1er bataillon joignit le corps du marquis de Boufflers campé entre Mayence et Kreutznach, et se trouva au bombardement de Coblentz. Il eut ses quartiers d'hiver dans le Palatinat et au printemps de 1689, il se mit en route pour Châlons-sur-Marne où il devait retrouver le 2e bataillon : mais les ennemis menaçaient Mont-Royal et il rétrograda pour entrer dans cette place. L'ennemi tournant alors ses forces contre Mayence, Boufflers pour faire diversion, emporta la ville et le château de Kockheim. Un détache-

(1) Jean de Monthomer, nommé lieutenant-colonel le 3 décembre 1681, fut fait brigadier le 24 août 1688.

ment de La Marine eut part à la gloire de cette journée, où il s'épargna si peu que la plupart des officiers furent tués ou blessés. On comptait parmi les premiers les capitaines Matthieu et Bérard, le lieutenant Soubiran et l'enseigne Fontpalais; le lieutenant-colonel de Bellenave y fut blessé (1), ainsi que le major Juliers, les capitaines Juston et d'Herbé, et l'aide-major Gérard.

Pendant ce temps, le 2e bataillon s'était rendu à l'armée que le maréchal de Lorges commandait en Allemagne. A la fin de la campagne les bataillons se réunirent à Saarlouis et y passèrent l'hiver.

La Marine fit la campagne de 1690 à l'armée du Dauphin, rassemblée à Landau, et destinée à couvrir les frontières. Il eut ses quartiers d'hiver à Brisach.

En janvier 1691, il se rendit à Valence et joignit, au mois d'avril, l'armée que Cattinat commandait en Piémont. La première affaire à laquelle il prit part, fut le siége du château de Veillane, qui se rendit à ses grenadiers. On fit ensuite le siége de Carmagnola; le 1er bataillon y ouvrit la tranchée dans la nuit du 7 au 8 juin, et le gouverneur battit la chamade sous ses drapeaux. Après avoir encore participé à la prise de Montmélian, il se trouva le 24 octobre au combat du col de la Fenêtre où fut écrasée l'arrière-garde du duc de Savoie, et il contribua à faire lever le siége de Suze.

---

(1) Antoine Leloup de Bellenave, lieutenant en 1667, lieutenant-colonel 18 février 1689, brigadier 30 mars 1693.

Après cette campagne, où le capitaine de grenadiers Thomassin fut tué et le capitaine de grenadiers Mortain blessé; le régiment prit ses quartiers d'hiver à Embrun : il y rétablit son 3e bataillon. Quelques autres bataillons formés à la même époque sous le titre de La Marine, mais qui n'appartenaient point au corps, servirent plus tard de noyaux à de nouveaux régiments.

La campagne de 1692 fut stérile en événements. Le 2e bataillon resté à Embrun, prit part à la défense de cette place dont le duc de Savoie se rendit maître. Après la capitulation qui portait que la garnison ne servirait pas d'un an, il fut envoyé à Grenoble. Le colonel de Liancourt fut blessé à Staffarde où il servait comme volontaire (1).

Au commencement de 1693, ce bataillon rejoignit les deux autres qui se trouvaient dans la principauté d'Orange. Le régiment repassa bientôt les Alpes, contribua en juillet et août à la défense de Pignerol et du fort de Rochecotet et le 4 octobre il était à la bataille

---

(1) Le marquis de Liancourt devint brigadier le 3 janvier 1696, maréchal de camp le 18 août 1697, et lieutenant-général le 23 décembre 1702.

Henri, comte de Tournemine, enseigne en 1660 et major le 2 décembre 1690, fut fait lieutenant-colonel le 3 février 1694. Il devint brigadier le 1er octobre 1702, et maréchal de camp le 26 octobre 1704. Il fut remplacé le 5 novembre comme lieutenant-colonel par Charles de Willecot de Beaucorroy, enseigne au corps en 1665, et major le 3 janvier 1699, qui devint brigadier le 26 avril 1709.

de la Marsaglia. La Marine était le premier régiment de l'armée de Cattinat, et sa brigade avait la droite de l'infanterie en première ligne. Elle franchit, sans tirer un coup de fusil, les haies qui couvraient l'infanterie lombarde, pénétra jusqu'au cinquième rang, taillant en pièces tout ce qui résistait et marcha sans s'arrêter sur la seconde ligne ennemie qui ne l'attendit point.

Cette journée brillante pensa lui devenir fatale. Quelques corps de la gauche, atteints d'une terreur panique, se jetèrent en désordre dans ses rangs et y mirent la confusion. La cavalerie ennemie, en profita pour charger et tua beaucoup de monde à La Marine. Cependant le régiment fit bonne contenance, rétablit ses rangs à la droite de la seconde ligne et reprit son avantage. La bataille de la Marsaglia lui coûta son lieutenant-colonel, M. de Bellenave, mortellement atteint de deux blessures, et les capitaines de Chauzy, Gérard, de Guévauville, Belancaud et Chabert. Le reste de cette campagne et la suivante ne présentent aucun fait intéressant pour l'histoire du régiment. A la fin de 1694, il fut envoyé à Nice, et il passa l'année 1695 en observation à Antibes, Villefranche et Monaco. Au mois d'octobre il se rendit dans la vallée de Queyras où il hiverna.

En 1696, il est au siége de Valence, dernière opération de l'armée d'Italie pendant cette guerre. Il y ouvre la tranchée le 24 septembre, à l'attaque de droite. Pendant les travaux de ce siége, le duc de Sa-

voie fit des ouvertures pour la paix et l'on s'occupa aussitôt d'en poser les préliminaires. Pendant ce temps, La Marine détacha 500 hommes à Casal, qui fournirent une garde d'honneur devant le logis du duc. Le régiment rentra bientôt en France, et passa en 1697 à l'armée de Catalogne, sous les ordres du duc de Vendôme. Il fut employé dès son arrivée au siége de Barcelone. Il y ouvrit la tranchée à droite, le 15 juin. Après cinquante deux jours d'un siége aussi meurtrier que long, où ses grenadiers se conduisirent de la manière la plus brillante, surtout à l'attaque du chemin couvert, et où ils perdirent deux de leurs capitaines, MM. de Bouscaud et Constantin, la place se rendit et La Marine en prit possession le 11 août, ainsi que de la citadelle du Montjouy. A la paix de Riswick, le régiment fut cantonné dans le Roussillon d'où il se rendit en 1699 à Pau et plus tard à Bayonne.

Les trois bataillons de La Marine, quittèrent cette dernière ville le 2 janvier 1701, et se dirigèrent sur Toulon où ils s'embarquèrent pour l'Italie. Ils se trouvèrent au combat de Carpi, mais sans y prendre part. Ils assistèrent aussi à celui de Chiari. En 1702, le régiment fut détaché sous les ordres du comte Albergotti pour s'emparer de Reggio, Modène, Correggio et Carpi, et il combattit bravement à Luzzara le 15 août. Les 1er et 3e bataillons furent chargés de la défense de la digue qui va de Luzzara à San-Benedetto. Le 2e servait de garde au roi d'Espagne, à Castel-maggiore. Les Impériaux repoussés à la gauche cherchèrent

à se rendre maîtres de la digue. Les deux bataillons de La Marine soutinrent leur feu sans s'ébranler et sans perdre de terrain. A sept heures, M. de La Boulière, commandant du 2e bataillon, jugeant par le nombre des blessés qu'il voyait passer, que le régiment faisait de grandes pertes, demanda au roi d'Espagne la permission d'aller partager ses dangers. Ce renfort ranima les courages, et dans une nouvelle charge les Impériaux furent obligés de se retirer, abandonnant deux pièces de canon. Ce furieux combat ne cessa qu'à une heure après minuit. Les capitaines Saint-Barthelémi, Burianne, Darreau, Saint-Benoit, Chantegris, Valdurand, Beauville, et un grand nombre de lieutenants, restèrent sur le champ de bataille. Parmi les blessés étaient les capitaines La Boulière, Castelnau et de Lioux.

Les débris de La Marine furent ensuite employés au siége de Guastalla et de Borgoforte. En décembre, ils assistaient encore à la prise de Bondanella.

Le 13 janvier 1703, La Marine chasse 2,000 hommes retranchés près de Bondanella; le capitaine de grenadiers du Buisson est blessé à ce combat. Au printemps, il fait partie du corps que Vendôme conduit dans le Tyrol pour tenter une jonction avec l'armée de Bavière. Cette entreprise échoua par la défection du duc de Savoie, mais le régiment y trouva des occasions de se signaler à la prise de Nago et d'Arco et à la bataille de Santa-Vittoria. Revenu dans la Lombardie et plus tard dans le Piémont, il se trouva au combat de

San-Benedetto et à la prise d'Asti et de Villanova d'Asti.

En 1704, il fait le siége de Verceil, où le capitaine Isnard est blessé, et ceux d'Ivrée et de Vérue. Il contribue beaucoup à la réduction de cette dernière place en chassant, le 6 novembre, les ennemis des retranchements qui en défendaient les approches. A l'attaque du chemin couvert, le 8 décembre, la 1re compagnie de grenadiers fit des prodiges de valeur et perdit la moitié de son effectif, ainsi que son capitaine M. de La Bassarderie. Le 26 du même mois, les grenadiers, commandés par le capitaine Sardini, culbutèrent une sortie de 3,000 hommes et la forcèrent de rentrer en désordre dans la ville. Le 1er mars 1705, ils étaient encore en tête des colonnes à l'attaque du fort de l'Ile qui fut une opération décisive pour le succès de ce siége long et difficile.

Après la prise de Vérue, La Marine rallia l'armée du grand prieur de Vendôme au camp de Moscolino, derrière la Chiesa. Les grenadiers du régiment, aux ordres de M. de La Tour-Fraguier, chargés de défendre la cassine de la Boulina, eurent la plus grande part au combat que la possession de cette cassine occasionna. Attaqués par une masse de troupes et séparés du reste de l'armée par la rivière du Naviglio, ils furent obligés, après 20 heures de combat, de se réfugier dans les étages supérieurs de la maison et eussent infailliblement été contraints à se rendre, si les premiers bataillons, le colonel Le Guerchois en tête, passant le pont

du Naviglio sous un feu terrible, n'eussent par une intrépide diversion, forcé les Impériaux à la retraite. Cette affaire, qui fit grand honneur à La Marine, lui coûta cher. Le capitaine de grenadiers Coquet fut tué et avec lui 62 grenadiers. Le nombre des blessés s'éleva à onze officiers et 97 soldats. Les officiers étaient MM. de Villars, de Beaucorroy, de Lique, Saint-Froy et Rouhaut, capitaines; Beaumont, Gallant, Basiostre, Lamotte, La Soze et Soulier, lieutenants.

Le 16 août, le régiment soutint encore le principal effort à la bataille de Cassano. Il était chargé de la défense du pont du Ritorto. Ce fut par ce côté que le prince Eugène attaqua. Les grenadiers défendirent ce pont avec acharnement et une de leurs balles alla frapper le prince à la joue. Tout le monde a vu le portrait de ce grand capitaine et connaît l'effet original que produit dans ses traits la cicatrice de cette blessure. Débordés de tous côtés par des troupes qui avaient passé la rivière ailleurs, le colonel et une grande partie du régiment furent faits prisonniers. Le reste, aux ordres de M. La Tour-Fraguier (1) contint bravement l'ennemi et donna le temps à Vendôme de faire ses dispositions. Bientôt des régiments d'infanterie et de dragons se rallient autour de La Marine; la bataille s'engage sur toute la ligne, et le prince Eugène est obligé d'abandonner le terrain, sur lequel il laisse 6,600 hommes. Il perdit, en outre, 2,000 prisonniers,

(1) Lieutenant-colonel en 1728.

sept canons, sept drapeaux et deux étendards. Le régiment eut dans cette glorieuse journée 53 officiers tués ou blessés. Parmi les morts on comptait les capitaines de Fontenay, Montviel, La Garde, Lionse, Saint-Benoît, Saint-Surin, Descordes et Dauqueville. Le colonel Le Guerchois et le major étaient parmi les blessés (1).

Cette victoire ouvrit de nouveau à Vendôme les routes de la Lombardie. Le 16 octobre, La Marine se signalait à l'attaque des retranchements de Gumbetto, poste important du Crémonais, qui fut emporté après deux heures d'une lutte très-vive. A la fin de la campagne, le régiment eut ses quartiers à Mantoue.

Le 19 avril 1706, il assiste, sans combattre, à la bataille de Calcinato. Bientôt après il est envoyé vers Alexandrie, qu'Eugène semblait menacer, et lorsque ce prince se jeta sur le maréchal de La Feuillade qui assiégeait Turin, il marcha au secours de l'armée française, et se trouva à sa défaite.

Il avait sa droite appuyée à la Stura. Le premier choc eut lieu de ce côté. Les Impériaux le chargent trois fois sans succès : mais ayant réussi à faire filer quelques troupes sur les derrières du régiment, celui-ci, pris entre deux feux, se décide à faire sa retraite. « Trois fois Le Guerchois, avec sa brigade de

(1) Le Guerchois était brigadier du 10 février 1704, il devint maréchal de camp le 20 mars 1709, et lieutenant-général le 8 mars 1718. Mortellement blessé à la bataille de Parme en 1734.

« la vieille Marine (1), avoit repoussé les ennemis « avec beaucoup de courage, encloué leur canon, et « trois fois réparé la bataille, lorsque affaibli par tout « ce qu'il avoit perdu d'officiers et de soldats, il manda « la brigade voisine, qui le devoit soutenir, de s'avan- « cer pour faire front avec la sienne, et l'empêcher « d'être débordé par un plus grand nombre de batail- « lons frais qu'il voyoit venir à lui pour la quatrième « fois. Cette brigade et son brigadier, desquels il faut « ensevelir la mémoire, le refusèrent tout net. » (*Mémoires de Saint-Simon.*) La 1re compagnie de grenadiers, commandée par M. de Bonnaud, se signala dans cette journée par son intrépidité, en résistant seule, pendant longtemps, contre trois colonnes impériales; elle ne se replia qu'après avoir perdu son lieutenant, son sous-lieutenant, 2 sergents et 34 grenadiers. Le capitaine de Gondon avait aussi péri dans cette bataille. L'armée battue rentra en France. Le régiment, réduit à 725 hommes, eut ses quartiers d'hiver dans la Provence.

En 1707, Eugène passe le Var. La Marine, qui avait été placé en observation dans la vallée de Barcelonnette, se replie de poste en poste sur Toulon sans être entamé; il est placé dans le camp retranché établi sur la hauteur de Sainte-Anne. Peu de jours après, les Impériaux se présententdevant la place et établissent

(1) On désignait souvent ainsi le régiment de La Marine pour le distinguer du régiment Royal de la Marine créé en 1669.

leurs batteries sur le mont Sainte-Catherine. Le 30 juillet, ils s'emparent du fort de ce nom. Le 15 août, ce poste est repris après un combat acharné. La Marine avait la tête de la 1re colonne d'attaque. Brûlant du désir de venger l'échec de Turin, il se précipite avec rage sur les Autrichiens, les déloge d'emblée, leur tue un grand nombre d'hommes et leur prend deux canons. Le capitaine Savary et 69 soldats trouvent la mort dans ce beau combat. Huit jours après, Eugène levait le siége de Toulon et repassait les Alpes.

En 1708, La Marine fait partie de l'armée du Dauphiné, sous les ordres du maréchal de Villars, qui fait échouer toutes les tentatives du duc de Savoie pour franchir les monts. Le régiment était particulièrement chargé de garder le passage de la vallée de Barcelonnette : ses grenadiers eurent beaucoup de part à la prise de Césanne : c'étaient deux petites villes séparées seulement par un pont-levis : 800 hommes les défendaient. Chassés de la première, ils se réfugient dans la seconde et lèvent le pont. Le lieutenant de grenadiers Michel reconnaît un angle de la muraille qui n'est point gardé ; il tente l'escalade avec quelques hommes, tombe sur le poste du pont, l'égorge et ouvre à ses camarades l'entrée de la ville. Cette action, qui dura deux heures, et pendant laquelle on fit un feu de mousqueterie épouvantable, fut d'autant plus glorieuse pour les troupes françaises, que les deux villes furent emportées à la vue d'une partie de l'armée de Savoie, qu'on vit descendre des montagnes pendant

le plus fort du combat, et qui même détacha trois bataillons, à portée de pistolet, sur les hauteurs qui dominent Césanne.

En 1709, le brave colonel Le Guerchois, qui venait d'être fait maréchal de camp, mit le comble à sa gloire en cédant généreusement son régiment au fils du ministre Chamillard récemment disgracié.

La Marine continua de servir en Dauphiné, sous les ordres du maréchal de Berwick, qui tint constamment le duc de Savoie en échec jusqu'en décembre 1712. A cette époque, le régiment se rendit en Catalogne et arriva devant Girone, assiégée par les alliés. Après la levée de ce siége, il revint passer l'hiver en Provence, et au mois de mars 1713 il partit pour l'armée du Rhin.

Deux de ses bataillons furent employés au siége de Landau. Le 26 juin, ils relevèrent Navarre à la tranchée. Le 8 juillet, ils repoussèrent vigoureusement une sortie tentée par les assiégés au moment où ils entraient en garde. Le 8 août, une compagnie de grenadiers s'empara d'un ouvrage et s'y logea après avoir coupé la communication avec le corps de place. Le 11, le régiment emporte le chemin couvert, malgré les efforts désespérés des assiégés. Le lieutenant de grenadiers de Villecôte s'illustre en enlevant le réduit d'une place d'armes. Dans la dernière garde de tranchée qu'il monta, le major de Villars et le capitaine de Vivans furent tués. Après la prise de Landau, on fit le siége de Fribourg. Le 14 octobre, deux compa-

gnies de grenadiers de La Marine, commandées par les capitaines La Marguerine et Dumont, furent entièrement détruites à l'attaque du chemin couvert. Les deux capitaines furent blessés et les deux lieutenants tués.

Lorsque la paix fut faite avec l'Empire, le régiment alla passer l'hiver en Roussillon, et en juin 1714, il fit partie du corps auxiliaire que Louis XIV envoyait au roi d'Espagne, dont l'armée bombardait depuis neuf mois, sans résultat, la turbulente ville de Barcelone. La Marine servit d'escorte au maréchal de Berwick pour passer les Pyrénées, et arriva devant la cité rébelle dans les premiers jours de juillet. Le 4 septembre, le lieutenant-colonel de Sardini-Montviel, en quittant la tranchée, eut une jambe emportée et l'autre fracassée par un boulet; il mourut fort regretté du corps (1). Celui-ci se comporta vaillamment à l'assaut général du 12. Il fut chargé d'attaquer la courtine qui lie le bastion Sainte-Claire au bastion du Levant. Le signal fut donné à quatre heures du matin; le lieutenant de grenadiers, comte de Vessani, officier d'une rare valeur, avait la tête du régiment. La courtine fut emportée en un clin d'œil, et les soldats de La Marine arrivèrent aussitôt au secours des troupes

(1) Sardini Montviel était lieutenant-colonel depuis 1710 Il fut remplacé par Jean-François de Montesquiou de Marsan, sous-lieutenant au corps en 1687, major 8 août 1713, lieutenant-colonel 6 octobre 1714, et brigadier 3 avril 1721.

qui attaquaient de front le bastion du Levant, tuant tout ce qui s'opposait à leur passage. Se jetant ensuite dans la ville, ils s'y assurèrent des principales positions, et s'y maintinrent bravement jusqu'au soir que les Barcelonais se rendirent à discrétion (1). Le régiment demeura trois semaines dans la ville, et passa une partie de l'hiver au camp de Tarragone. Les capitaines Charpentier, de Crommeau et de Palancin et le lieutenant La Fontaine avaient péri devant Barcelone. Onze officiers avaient été blessés.

Au mois de janvier 1715, La Marine alla prendre ses quartiers à Villafranca de Penadès, et il vint s'embarquer, le 11 juin, à Barcelone, avec le chevalier d'Asfeld, chargé de soumettre l'île de Majorque au roi d'Espagne. Le débarquemeut se fit sans obstacle le 15, dans la baie de Cala-Longa. Les premiers débarqués furent 200 grenadiers du régiment avec le colonel marquis de Cany. Le 20 juin, Alcudia fut pris sans brûler une amorce, quoiqu'il y eût douze pièces de canon dans la ville. Palma ne fit guère plus de résistance : après une seule sortie vigoureusement repoussée le 29 juin, la ville ouvrit ses portes le 3 juillet.

(1) Barcelone se defendit avec une opiniâtreté qui tenait du désespoir. Femmes, prêtres, religieux, tout fut soldat. Il périt, dans les attaques ou dans les sorties, cinq cent quarante-trois moines ou ecclésiastiques. Les religieuses même mirent à leurs fenêtres des étendards faits avec de la toile rouge, pour montrer aussi qu'elles ne respiraient que le sang et le carnage. (*Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*)

En quinze jours, toute l'île avait été soumise. La Marine revint alors à Barcelone et de là en France, où ses cadres furent recomplétés par l'incorporation du régiment de Noë, effectuée le 29 juillet, et par celle du régiment de Bellaffaire et d'une partie du régiment d'Esgrigny, accomplie le 29 août (1).

En 1719, La Marine, appelé à faire partie de l'armée du maréchal de Berwick, franchit la Bidassoa le 21 avril, et s'empara le même jour du château de Béhobie, où il perdit un capitaine, M. de Bresse. Il ouvrit, le 27 mai, la tranchée devant Fontarabie, eut deux lieutenants (2) blessés à ce siége, et coopéra encore à la prise de Saint-Sébastien et de son château.

En 1727, on le trouve au camp de la Saône, et, en 1732, à celui d'Alsace.

En 1733, la guerre recommence. La Marine, porté à quatre bataillons, se rend à l'armée du Rhin, et débute par le siége de Kelh. L'armée repasse le fleuve les 11 et 12 novembre pour prendre ses quartiers d'hiver. Dix bataillons restent dans l'île du Marquisat pour achever les ouvrages destinés à protéger le pont

(1) La Marine eut pour colonel, en 1716, le comte de Middelbourg, brigadier 1er février 1719, et maréchal de camp 20 février 1734. Son successeur le duc de Mirepoix avait le régiment de Saintonge depuis le 6 mars 1719; il obtint le grade de brigadier le 1er août 1734, celui de maréchal de camp le 1er mars 1738, celui de lieutenant-général le 2 mai 1744, et la dignité de maréchal de France le 24 février 1757.

(2) L'un d'eux était de Visargent, lieutenant-colonel en 1760.

qu'on y avait établi. C'étaient les bataillons de La Marine, de Pons, d'Alsace et de Royal-Bavière. Après l'exécution de ces travaux, le régiment est envoyé à Strasbourg.

L'année suivante, il est employé à réparer les anciennes lignes de Weissembourg. Le 4 mai, il se couvre de gloire, à côté des Gardes Françaises, à l'attaque des lignes d'Ettlingen; il fait ensuite le siége de Philisbourg, où il perd le lieutenant de grenadiers d'Harlus. Pendant le reste de cette guerre, il sert dans le pays de Trèves, et ne prend part qu'à quelques actions de peu d'importance. Ainsi, un jour les quatre compagnies de grenadiers aux ordres du capitaine de Filhot défont complétement un parti de hussards qui venaient de forcer dans leur poste quelques escadrons de dragons français. Un bataillon est longtemps employé avec un autre du régiment de Conti à garder les gués de la rivière de Kyll, et contribue beaucoup à arrêter la marche du comte de Seckendorf. A la fin de 1735, La Marine se trouvait au camp de Rouver, entre Trèves et Consaarbruk. A la paix, il entra dans Trèves, qu'il quitta en 1736 pour se rendre à Metz, où il travailla aux fortifications. En octobre 1738, il se rendit à Verdun; il passa, en 1739, à Saarlouis et Bitche, et il revint, en 1740, occuper la garnison de Metz.

Le régiment quitte cette place, au mois d'août 1741, pour se rendre en Bavière (1). Il joint l'armée à Ips,

(1) Le marquis d'Aubigné qui le commandait alors fut fait briga-

et fait partie du corps commandé par le comte d'Aubigné, qui pénètre le premier en Autriche et en Bohême sans rencontrer d'obstacles sérieux. Après la prise de Prague, il est envoyé à Pisseck. Le 28 décembre, les Autrichiens tentent une surprise sur le faubourg de la porte de Budweis. Les barrières étaient ouvertes; ils ont l'imprudence de pénétrer dans le faubourg. On les laisse s'y engager, et tout à coup les régiments de La Marine et de La Reine, ouvrant sur eux de toutes les maisons, à droite et à gauche, un feu terrible, en tuent la majeure partie, et mettent le reste dans un désordre épouvantable. Les débris de ce corps se retirèrent à la faveur de la nuit. Le lendemain, le maréchal de Broglie envoie pour observer leurs mouvements 300 chevaux et quatre compagnies de grenadiers, dont deux de La Marine, une de La Reine et une d'Alsace. Les Français, trop confiants à leur tour, s'étant portés trop près de l'arrière-garde autrichienne, se trouvent enveloppés par des forces considérables. Les 300 chevaux sont culbutés et les grenadiers taillés en pièces. Le capitaine de Chevry fut tué, ainsi que son lieutenant. Des deux compagnies du régiment, à peine en échappa-t-il trente hommes, presque tous blessés. La Marine passa

---

dier le 1er mai 1745, et maréchal de camp le 10 mai 1748. — Guillaume de Charron, sous-lieutenant en 1696, et major du 2 février 1731, était lieutenant-colonel depuis le 23 juin 1733, et brigadier depuis le 1er mars 1738.

l'hiver à Pisseck, et y perdit plus de 800 hommes par les maladies et la misère.

En mars 1742, il fut envoyé à Strakonitz, et, en avril, les grenadiers de la brigade furent détachés pour faire le siége d'Égra. Le reste du régiment se trouva, le 25 mai, au combat de Sahay, et le 27 à la prise de Thein, où il resta cantonné avec Nice-Infanterie et Royal-Allemand cavalerie. Ces corps y furent attaqués, le 15 juin, par une armée, et firent une retraite qui leur valut les éloges de l'archiduc Charles. La Marine perdit dans cette occasion le capitaine La Morandais, les lieutenants Moré, du Cluzeau et La Plume et 132 soldats. Il rejoignit l'armée du maréchal de Broglie à Sahay, et fit l'arrière-garde jusqu'à Prague. Il était alors réduit à 656 hommes. On y incorpora 800 miliciens, et il put encore prendre une belle part à la mémorable défense de la capitale de la Bohême. Il partagea la gloire de Navarre dans la sortie du 18 août. Le 11 septembre, les vieux soldats, dont le major de Mangou avait formé un bataillon d'élite, firent encore une sortie vigoureuse : les tranchées furent bouleversées, les canons encloués et un grand nombre d'Autrichiens tués. Ils effectuèrent ensuite leur retraite en bon ordre. Pendant ce temps, le lieutenant-colonel de Beaucorroy, avec les quatre compagnies de grenadiers, s'emparait d'une maison qui appuyait la droite de la tranchée, et en passait tous les défenseurs au fil de l'épée. Cette action coûta

au corps une soixantaine d'hommes et un seul officier, le lieutenant de grenadiers Languedoc. Mais ces exploits achevaient de ruiner le régiment; et quand il fallut commencer, au mois de décembre, cette désastreuse retraite à travers les neiges et les Pandours, il n'y avait plus pour ainsi dire autour des drapeaux que des hommes de la milice, exténués et démoralisés par suite des circonstances fâcheuses dans lesquelles ils étaient obligés de faire l'apprentissage du rude métier des armes. Aussi resta-t-il de cette retraite quelques impressions fâcheuses pour le régiment de La Marine.

A la rentrée en France, au mois de février 1743, l'effectif du corps était de 120 officiers et 1,111 hommes, dont les trois quarts étaient miliciens incorporés depuis six mois. Pendant la nouvelle campagne qui s'ouvrait, La Marine, recruté de 400 jeunes soldats, pour lesquels les officiers avaient épuisé leurs dernières ressources, fit partie de l'armée du Haut-Rhin, aux ordres du maréchal de Noailles. Il occupait Aschaffembourg pendant que l'armée laissait échapper le roi d'Angleterre à Dettingen. Il passa plus tard à Germesheim, et se rendit, à la fin de septembre, à l'armée du maréchal de Coigny. Il contribua ainsi à la déroute d'un corps de l'armée du prince Charles, qui tenta de passer le Rhin à Rheinweiler. Il prit ensuite ses quartiers d'hiver à Metz.

En 1744, il servit à l'armée de la Moselle, et participa, le 13 août, à la défaite du général Nadasty, près

de Saverne. Il eut dans cette affaire 150 hommés tués ou blessés. Parmi les morts étaient les capitaines Coupigny et Geslin, et le lieutenant Filhot. Il assista aussi au combat d'Augenheim, et, le 23 août, les trois compagnies de grenadiers se couvrirent de gloire à l'attaque des retranchements de Suffelsheim. Il termina la campagne par le siége de Fribourg. Chargé de la principale attaque à l'assaut du 3 novembre, il essuya pendant trois heures le feu le plus vif, et parvint, malgré l'héroïque résistance des assiégés, à s'établir dans le bastion. Un grenadier, nommé Bourbonnais, un vieux de l'armée de Bohême, entendant un de ses camarades dire que le bastion était miné, lui mit la main sur la bouche, en lui disant : « Tais-toi, tu intimiderais nos *postiches.* » Cette action avait coûté à La Marine 14 officiers tués ou blessés et près de 300 hommes. Fribourg se rendit trois jours après.

En 1745, le régiment était de l'armée du prince de Conti, qui se tint sur la défensive le long des bords du Rhin. Il passa l'année suivante dans le comté de Nice, contribua à chasser les Impériaux de la Provence, et eut ses quartiers d'hiver à Draguignan. Un détachement de 100 hommes, commandé par M. de Beauplan, fut envoyé à Gênes, qui venait de chasser les Autrichiens de ses murs; on en composa avec d'autres troupes un bataillon, sous le nom de La Marine, qui y servit jusqu'à la fin de la guerre.

Les quatre compagnies de grenadiers se trouvèrent, en mai 1747, à la reprise des îles Sainte-Marguerite.

Après cette expédition, l'armée se rassembla sous les ordres du maréchal de Bellisle, et passa le Var le 3 juin. Le régiment, qui avait la tête de la colonne de droite, fut employé à la conquête des villes de Montalban, Villefranche et Vintimille. Ces faits d'armes furent les derniers de la campagne et de la guerre de ce côté-là. L'année suivante, La Marine était campé à Sospello, et il y demeura jusqu'en février 1749 (1). Il se rendit alors dans les Cévennes, et plus tard à Nîmes, où fut reformé le 5e bataillon. Après un court séjour dans cette ville, ses bataillons furent répartis dans les garnisons de Montpellier, Alais et Tournon. En octobre 1750, les 1er et 4e bataillons furent envoyés à Toulouse, et les deux autres occupèrent Montpellier. En septembre 1751, le régiment fut réparti entre Bayonne, Navarreins et Saint-Jean-Pied-de-Port, et, en octobre 1752, le corps, réuni à La Rochelle, détacha un bataillon à l'île d'Oleron.

Il quitta l'Aunis en octobre 1753 pour se rendre à Calais. Employé, en 1754, aux travaux du canal de Picardie, il passa l'hiver à Dunkerque. Pendant les deux années suivantes, il travailla au rétablissement du port de cette ville, et il partit pour Lille en septembre 1756.

Au printemps de 1757, il joignit sous Wesel l'armée

---

(1) Le marquis de Belmont, qui obtint alors La Marine, fut fait brigadier le 22 juillet 1758, maréchal de camp le 20 février 1761, et lieutenant-général en 1780.

du maréchal d'Estrées. La guerre de Sept-Ans était commencée.

La Marine prit une part glorieuse au succès de la bataille d'Haastembeck, en tournant l'ennemi avec Picardie par la montagne de Nimerim. Il y perdit 400 hommes. Les capitaines de Camps et Désaugiers, et le lieutenant La Pleine, furent tués : les officiers blessés étaient les capitaines de Vignacourt, Darnans, de Ternol, de Broves, La Cocherie, de Blaincourt, de Gourdon et le lieutenant Beaupuy. Cette victoire ouvrit l'électorat de Hanovre au maréchal de Richelieu, qui venait de remplacer d'Estrées. Il conduisit son armée jusqu'à Halberstadt, et ce fut de cette ville que La Marine partit, le 7 octobre, pour aller renforcer l'armée de Soubise en Saxe. La jonction se fit, le 31 octobre, à Weissenfels, et le 5 novembre eut lieu la déplorable bataille de Rosbach. Le régiment, qui faisait partie du corps du comte de Saint-Germain, ne put prendre aucune part à l'action. Il servit à faciliter la retraite, dont ses grenadiers firent l'extrême arrière-garde. Il eut ensuite ses quartiers à Paderborn; mais la violation de la convention de Closterseven par les Hanovriens le força de retourner à Brünswick, et de là à Zell. Une partie du régiment prit part, en janvier 1758, à l'expédition que fit le marquis de Voyer dans les environs d'Halberstadt.

L'armée de Hanovre se mit bientôt en retraite vers le Rhin. La Marine était toujours à l'arrière-garde. En arrivant aux frontières de Hollande, 300 hommes

trouvèrent, le 2 juin, l'occasion de se signaler près de Millingen, en faisant tête à l'ennemi au passage de la chaussée d'une écluse sur le Wahal. Le reste du régiment s'arrêta à Clèves, et se couvrit de gloire dans les divers combats d'avant-postes livrés autour de Rheinfeld et de l'abbaye de Camps, qui précédèrent la bataille de Créfeld. Cette bataille fut livrée le 23 juin. La Marine y occupait la gauche de la seconde ligne d'infanterie. Ce fut sur cette aile que le prince Ferdinand de Brünswick dirigea ses plus grands efforts. Aussi le régiment eut-il plus de 300 hommes mis hors de combat. Il ỳ perdit les capitaines de Crémiers, de Barville, de Barral et Geslin. Les capitaines Durand-Daugny, du Verdeau, Gérard, Blécourt, Malet de La Garde, La Cocherie, Dulac et Rondant y furent blessés.

Après cette journée, il partit avec le duc de Fitz-James pour aller renforcer l'armée de Hesse, commandée par Soubise. Il n'eut que peu de part au combat de Lützelberg, où ce maréchal trouva quelque consolation à sa défaite de Rosbach. La Marine rejoignit ensuite la grande armée et eut ses quartiers d'hiver à Clèves.

Il quitta cette ville à la fin d'avril 1759 pour se rendre au Havre, menacé par les Anglais. Il y arriva au mois de juin, et fut cantonné dans les environs : le 1er bataillon à Bléville et Sanvic, le 2e à Rouelle et Graville, le 3e à Octeville et Fontaine, le 4e à Montivilliers et Harfleur, et les grenadiers à Sainte-Adresse. Le 4 juillet, le régiment vint camper tout entier sur

le bord de la mer pour couvrir le Havre, qu'une flotte britannique menaçait d'un débarquement et d'un bombardement. Après le départ des vaisseaux de l'amiral Rodney, le régiment fut envoyé à Coutances, Avranches et Saint-Lô.

Au mois de mars 1760, il fut à Dunkerque, où il demeura jusqu'au 18 juin 1761. Revenu alors dans le pays de Caux, il passa à Brest à la fin de la même année, et en mai 1762 un détachement, commandé par le colonel comte d'Haussonville (1), s'embarqua sur l'escadre de M. de Ternay pour l'expédition de l'île de Terre-Neuve. Ce détachement s'empara, le 27 juin, de la ville de Saint-Jean, capitale de la colonie. Le capitaine de grenadiers Du Chailar de Maurival y fut dangereusement blessé, et mourut, à son retour à Brest, la même année.

La Marine quitta la Bretagne en novembre 1762, et arriva à Metz le 10 juin 1763. Au mois de juillet 1764, il fit partie du camp de Compiègne. Après les manœuvres, il alla prendre la garnison de Saarlouis, d'où il passa à Landau en octobre 1765, et à Toulon

(1) Le comte d'Haussonville eut le brevet de brigadier le 25 juillet 1762, à la suite de cette expédition; il fut fait maréchal de camp le 3 janvier 1770, et lieutenant-général le 1er janvier 1784. Le régiment avait alors pour lieutenant-colonel, depuis le 16 mai 1760, Louis de Brancion, chevalier de Visargent, qui fut fait brigadier le 24 juillet 1764; il servait au corps depuis l'année 1718. Son successeur, Charles-Prosper, chevalier de Raincourt, lieutenant-colonel le 25 mars 1765, fut fait brigadier le 3 janvier 1770.

en octobre 1767. Il s'embarqua dans ce port le 1er octobre 1768 pour se rendre en Corse, contribua à la soumission définitive de cette île, et était de retour à Toulon le 15 août 1769. Il fut immédiatement dirigé sur Briançon. En février 1771, il reçut l'ordre d'aller occuper divers points de la côte de Bretagne, et, après un court séjour à Nantes, Auray et Hennebon, il partit pour Cambrai, où il était réuni au mois de juin. Il quitta cette ville en janvier 1774 pour aller à Lille, et en 1775, le 4e bataillon fut envoyé à Lorient où il s'embarqua le 25 septembre pour la Martinique. Les autres bataillons furent alors distribués dans les places de Calais, Rocroi et Givet. C'est dans cette position que se trouvait le régiment de La Marine, lorsque l'ordonnance du 25 mars 1776 le partagea en deux.

RÉGIMENT DE LA MARINE.

11e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Vicomte de JAUCOURT (Étienne), 18 avril 1776.
2. Vicomte de BOISSE (Antoine-René), 28 février 1778.
3. Comte de GESTAS (Sébastien-Charles-Hubert), 1er janvier 1784.
4. DU PELOUX DE SAINT-ROMAIN (Louis), 25 juillet 1791.
5. DE MASSIAT (Jean Ranchin), 10 septembre 1792.

Le nouveau régiment de La Marine fut formé des 1er et 3e bataillons de l'ancien, et prit le n° 11 dans l'infanterie. Il garda les vieux drapeaux à quartiers

bleus et verts, et eut un costume distingué par les parements et les revers noirs avec le collet bleu de ciel et les boutons jaunes (1).

Il fut envoyé en octobre 1777 à Port-Louis et Lorient, d'où le 1er bataillon passa à Belle-Isle en février 1778: le 2e bataillon l'y suivit au mois d'août. Le régiment revint sur le continent au mois d'octobre, et fut envoyé à Poitiers et Saint-Jean-d'Angely. En juillet 1779, il occupait Paimbœuf et Lorient. Il fut réuni à Lorient en juin 1780, et il partit de là en novembre pour se rendre à Cambrai. Il alla ensuite à Belfort et Huningue en octobre 1781, à Besançon en octobre 1782, et à Monaco et Antibes en novembre 1783.

Revenu à Belfort et Huningue en juin 1788, il s'avança jusqu'à Besançon pendant les troubles de Genève, et reprit bientôt les garnisons de la haute Alsace où il demeura jusqu'au mois d'août 1790. Les désordres du Midi l'appelèrent alors à Montluel, et un peu plus tard à Nîmes où il releva le régiment de Guyenne. Il arriva enfin à Toulon le 14 janvier 1791, et il resta dans cette ville jusqu'au commencement de la guerre (2).

---

(1) Le costume de la vieille Marine était composé d'un habit blanc, avec boutons et galon de chapeau jaunes, le parement et le collet noirs, les poches en travers, trois boutons sur les poches et autant sur les parements, la veste rouge.

(2) Trois colonels du 11e d'infanterie sont devenus généraux. Ce sont : le vicomte de Boisse, brigadier 1er mars 1780, et maréchal de

Au mois de septembre 1792, le 2ᵉ bataillon fut jeté dans Monaco, et le 1ᵉʳ rallia l'armée du général Anselme, qui, avec une poignée de soldats, soumit en quelques jours le comté de Nice. Ce bataillon se distingua d'une manière toute particulière, le 19 novembre, au combat de Sospello. Lorsque la rigueur de la saison força le général à mettre ses troupes en quartiers d'hiver, il entra dans Nice, où il réprima, le 9 décembre, une révolte des habitants. C'est ce bataillon qui, au mois de mai 1793, alors que la Convention perdait son temps et ses forces dans les disputes qui se terminèrent par l'assassinat des Girondins, lui envoya une adresse énergique qui se terminait par ces mots : « Du pain et des armes, législateurs, et nous mourrons libres. »

Au commencement de 1793, le 2ᵉ bataillon de La Marine avait été mis en garnison à Toulon, et il se trouvait dans cette ville, lorsque les habitants la livrèrent aux Anglais et aux Espagnols. Une partie de ce bataillon, qui n'avait pu s'échapper de Toulon au moment de cette trahison, fut, dit-on, contraint de prendre part à la défense, pendant que le reste du corps était dans l'armée assiégeante. Après la soumission de Toulon, les deux bataillons furent envoyés à l'armée des Alpes, et le 22 octobre 1794, ils formèrent les noyaux des 21ᵉ et 22ᵉ demi-brigades de bataille.

camp 1ᵉʳ janvier 1784; le comte de Geslas, maréchal de camp 20 mai 1791, et de Massiat, général de brigade 4 mai 1793.

Nous n'avons point à raconter ici l'histoire de ces corps, mais nous devons rappeler, comme un dernier titre de gloire pour le régiment de La Marine, que son 1er bataillon composait la meilleure partie de cette 21e demi-brigade, dont le numéro est resté célèbre par la belle défense de la redoute de Montelegino, le 11 avril 1796, et qui est devenue dans l'organisation du Directoire la brave 32e demi-brigade des armées d'Italie et d'Égypte.

RÉGIMENT D'AUXERROIS.

12e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Vicomte de DAMAS-MARILLAC (Claude-Charles), 18 avril 1776.
2. Vicomte LEVENEUR DE TILLIÈRES (Alexis-Paul-Michel), 27 janvier 1782.
3. Comte de FLÉCHIN DE VAMIN (Charles-François-Joseph), 24 avril 1782.
4. DE GALAUP (François-Félix), 25 juillet 1791.
5. DE BRAGOUZE DE SAINT-SAUVEUR (François-Guillaume), 5 février 1792.
6. DES BRUNIÈRES (Charles-Henri Le Bœuf de La Noue de Saint-Martin), 23 mars 1792.

Le régiment d'Auxerrois, formé des 2e et 4e bataillons de la vieille Marine, prit le numéro 12 dans l'infanterie, et son uniforme fut distingué de la tenue du précédent par les boutons blancs et le collet cramoisi. Ses drapeaux d'ordonnance restèrent bleu et vert, mais on coupa chacun des quartiers des drapeaux de

La Marine par une diagonale, de manière à former un carré inscrit dans l'étoffe et ayant ses angles aux sommets de la croix. Des huit triangles résultant de cette combinaison, les quatre extérieurs conservèrent les couleurs des quartiers correspondants de l'ancien drapeau, et les quatre triangles intérieurs furent de couleur contraire dans chaque quartier.

On a vu que le 2e bataillon du nouveau corps était à la Martinique depuis la fin de 1775. Le 1er bataillon alla à Rocroi en juin 1776, et au mois de novembre il fut dirigé sur Blaye. Il fut de là à Saint-Jean-Pied-de-Port en juillet 1777, et au mois d'août de la même année, il vint s'embarquer à Bordeaux pour passer lui aussi aux Antilles.

Le régiment rendit bientôt son nom illustre par la glorieuse part qu'il prit à la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique (1). Ce fut à la tête des 1800 hommes d'Auxerrois et de quelques grenadiers et chasseurs tirés des régiments de Viennois et de la Martinique, que M. de Bouillé fit en 1778 la brillante

(1) Auxerrois était alors commandé par M. de Damas, fait brigadier le 27 octobre 1778, et maréchal de camp le 27 janvier 1782. Il avait pour lieutenant-colonel, Louis Comeau de Pont-de-Vaux, nommé brigadier le 1er mars 1780.

Deux autres colonels d'Auxerrois parvinrent aussi au grade de maréchal de camp: le vicomte Le Veneur, que nous retrouverons au régiment de Lyonnais, et le comte de Fléchin qui fut fait maréchal de camp le 30 juin 1791.

conquête de la Dominique. Embarqué le 6 septembre, le régiment aborda le lendemain matin, à huit heures, à la Dominique. Aussitôt trente chasseurs, sous les ordres du capitaine La Chaise, courent à toutes jambes à la batterie de la Loubière, qui faisait, ainsi que le fort du Roseau, un feu des plus vifs sur le débarquement. Ils se jettent dans les embrasures et s'emparent du fortin sans perdre un seul homme, bonheur inespéré qui ne fut dû qu'à la vivacité de l'attaque. Dans le même temps, le colonel vicomte de Damas attaquait les hauteurs qui dominent la ville et le fort du Roseau, s'en rendait maître, et il allait donner l'assaut à la ville, lorsque l'ennemi arbora le drapeau blanc. Le lendemain, le gouverneur Stuart capitula pour tous les autres forts de l'île. Outre la garnison, qui fut tout entière prisonnière de guerre, cette conquête eut pour trophée 164 pièces de canon et 24 mortiers. Le 18 décembre, une partie du régiment se trouva au combat de Sainte-Lucie; le capitaine du Cay fut mortellement blessé à l'attaque du morne de la Vigie. Les 3 et 4 juillet 1779, un fort détachement d'Auxerrois, commandé par le lieutenant-colonel de Pont-de-Vaux, contribue à la prise de la Grenade. Le 6 du même mois, ce détachement, embarqué sur la flotte du comte d'Estaing, assiste au combat naval livré contre l'amiral Byron. Le lieutenant de Clairand y est tué; le capitaine Rafin et un sous-lieutenant sont blessés.

Au mois de septembre et d'octobre, le détachement fait le siége de Savannah sur le continent américain, et il rentre peu après à la Martinique.

Le 12 avril 1780, quelques compagnies s'embarquent au Fort-Royal, sur la flotte du comte de Guichen, et se trouvent aux combats livrés à l'amiral Rodney, les 17 avril, 15 et 19 mai. Un lieutenant y est blessé. Cette même année, un bataillon commandé par le lieutenant-colonel de Blanchelande, est chargé de la défense de l'île Saint-Vincent, et repousse les 16 et 17 décembre 4,000 Anglais qui venaient de débarquer sous les ordres du général Waugham, et les force à remonter sur leurs vaisseaux. Après cet exploit, Blanchelande s'embarque lui-même le 8 mai 1781, exécute le 10 une fausse attaque sur Sainte-Lucie, et prend terre, le 24, à Tabago. Il s'empare de la ville et du fort de Scarborough, et s'y retranche en attendant l'arrivée des généraux. Le 30, le marquis de Bouillé arrive avec le vicomte de Damas et le reste du régiment. Alors le major Ferguson et la garnison anglaise, pourchassés malgré une chaleur accablante, se voient forcés, le 2 juin, de capituler et de rendre armes et drapeaux. 400 hommes, tant de l'artillerie que du 86e régiment anglais, 500 Écossais et un nombre considérable de noirs armés sont faits prisonniers de guerre.

Le 15 novembre de cette année, un bataillon de 300 hommes part encore de la Martinique avec M. de Bouillé, et arrive le 25 devant l'île hollandaise de Saint-

Eustache, dont les Anglais s'étaient emparés. Le petit corps d'armée, qui se composait, outre le bataillon d'Auxerrois, d'un bataillon de Royal-Comtois, d'un de Dillon, d'un de Walsh et de 300 grenadiers et chasseurs de divers corps, débarqua le lendemain, malgré un violent ras de marée, et se porta avec tant de rapidité sur le fort, que la garnison fut surprise sur le glacis, où elle faisait l'exercice. Le capitaine La Mothe, des chasseurs d'Auxerrois, sans donner le temps aux Anglais de lever le pont-levis, pénètre avec eux dans la place, lève ce pont pour couper la retraite à ceux qui étaient restés dehors, et fait mettre bas les armes aux Anglais qui avaient pu rentrer, pendant que le reste de l'armée faisait prisonniers les soldats restés sur le glacis. Les 13e et 15e régiments anglais furent ainsi pris avec 68 pièces de canon. En retournant à la Martinique, le vicomte de Damas fit encore capituler les îles de Saint-Martin et de Saba : sa belle conduite lui valut le grade de maréchal de camp.

Le 5 janvier 1782, une partie du régiment quitte encore la Martinique et arrive, le 11, dans la rade de la Basse-Terre de l'île Saint-Christophe. Il est employé au siége de Bristone-Hill, et le 28, sous les ordres du comte de Fléchin, alors colonel en second de Touraine, il repousse un débarquement de 1300 hommes que l'amiral Howd était parvenu à opérer. Le 22 février, Fléchin, avec 500 hommes d'Auxerrois, s'empare de Montserrat. Au combat naval de la Dominique, le 12 avril, le vaisseau *le Glorieux*, qui portait

quelques compagnies d'Auxerrois, est complétement démâté et son pavillon tombe à la mer. Le sergent Chossat s'élance sur le banc des timoniers, attache un morceau d'étoffe blanche à l'extrémité de son épée, et tient élevé ce nouveau pavillon, pendant toute l'action, à portée de pistolet de deux vaisseaux anglais qui attaquaient *le Glorieux*. Chossat fut blessé à la jambe et pris. Après l'échange, il fut fait sous-lieutenant.

Dans cette même année 1782, ainsi qu'on l'a dit au régiment d'Armagnac, 125 hommes d'élite d'Auxerrois prirent part à l'expédition conduite par La Peyrouse contre les établissements anglais de la baie d'Hudson.

Le régiment, après s'être ainsi créé des titres de gloire indépendants de ceux qu'il pouvait réclamer comme descendant de La Marine, s'embarqua pour la France. Il arriva, le 21 juillet 1783, à Lorient, et fut aussitôt dirigé sur Verdun. Il passa en octobre 1785 à Montmédy et en octobre 1786 à Mézières où il était encore en 1789. En mai 1790 il vint à Metz, et au mois d'octobre, il fut envoyé à Condé, où l'émigration lui enleva l'année suivante plusieurs officiers. Au début de la guerre, en avril 1792, le 1er bataillon d'Auxerrois fit partie de l'armée du Nord et le 2e resta en garnison à Dunkerque.

Le 1er bataillon se distingua d'une manière toute particulière le 6 novembre à la fausse attaque de Menin. Le colonel Des Brunières, à la tête de son bataillon et du 1er de la Gironde, attaqua avec la plus

grande bravoure le poste retranché d'Hallième et l'emporta à la baïonnette sans tirer un coup de fusil.

Le bataillon entre peu après en Belgique. Il contribue à la conquête d'Anvers et y reste quelques mois en garnison. Il se trouve au combat d'Aix-la-Chapelle et à la défense de Tongres. Revenu dans la Flandre, il est au combat du camp de la Magdeleine, le 30 avril; au combat de Raismes, le 8 mai, où le brave général Dampierre est tué dans ses rangs. Le 24 du même mois on le voit à l'attaque de Turcoing; le 10 juin à l'attaque de Wattrelos; le 22 juillet à celle de Werwick; le 18 août au combat de Linselles; le 27 à la prise de Turcoing, et le 20 octobre au combat livré près de cette ville. Le vaillant Chossat, devenu adjudant-major, y fit des prodiges de valeur, et fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille. Le 1er bataillon d'Auxerrois fit ensuite partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut incorporé, le 30 décembre 1793, dans la 23e demi-brigade.

Le 2e bataillon quitta Dunkerque en 1793 et fit, lui aussi, partie de l'armée du Nord. Il mérita une mention honorable dans le rapport des combats livrés les 23 et 24 mai contre les troupes hollandaises entre Menin et Turcoing. Le 23 surtout, à l'attaque du poste de Boucq, près de Lille, le bataillon, bien dirigé par son chef Féraudy, se conduisit avec la plus grande distinction. Le 18 août, au combat de Linselles, il s'empara d'une redoute, dont la prise eût assuré le succès complet de la journée, si l'ennemi n'eût reçu

un renfort de 4,000 Anglais devant lequel le bataillon dut céder. Le 2e bataillon d'Auxerrois participa depuis, sous Jourdan (1), à toutes les opérations qui eurent pour résultat la conquête définitive de la Belgique, et, le 27 décembre 1793, il servit de noyau à la 24e demi-brigade.

(1) Jean-Baptiste Jourdan, maréchal de France en 1804, s'était engagé dans Auxerrois en 1778, et y avait servi comme simple soldat jusqu'en 1791.

RÉGIMENT DE BOURBONNAIS.

Bourbonnais sans tache.
DEVISE DU RÉGIMENT.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. Marquis DE NÉRESTANG (Philibert), 6 mars 1597.
2. Baron DE CHAPPES (Jacques d'Aumont), 25 février 1611.
3. Baron DE CHAPPES (César d'Aumont), 1614.
4. Marquis DE NÉRESTANG (Jean-Claude), 6 février 1631.
5. Marquis DE NÉRESTANG (Charles), 1639.
6. Comte DE SAINTE-MESME (Anne-Alexandre de l'Hôpital), 30 juin 1645.
7. Marquis DE SILLY (Jacques de Vipart), mai 1657.
8. Marquis DE CASTELNAU (Michel), 1665.
9. Marquis DE REFFUGES (Pomponne), 20 avril 1673.
10. Marquis DE ROCHEFORT (Louis-Pierre-Armand d'Aloigny). 2 mars 1687.
11. Marquis DE NANGIS (Louis de Brichanteau), 15 janvier 1700.
12. Comte DE LESPARRE (Louis-Antoine de Gramont), 1er janvier 1709.
13. Duc DE BOUFFLERS (Joseph-Marie), 1er juillet 1727.
14. Duc DE LESPARRE (Antoine-Antonin de Gramont), 21 fév. 1740.
15. Comte DE GOHAS (Louis de Biran), 17 février 1746.
16. Comte DE VALENCE (Vincent-Sylvestre de Thimbrune), 7 août 1747.
17. Marquis DE MIRAN (Joseph Roger de Verdusan), 20 février 1761.
18. Marquis DE CAUPENNE (Louis-Henri), 3 janvier 1770.
19. Marquis DE LAVAL (Anne-Alexandre-Marie-Sulpice de Montmorency), 29 juin 1775.

Les régiments d'infanterie, qui, dès les premières années du règne de Louis XIII, furent désignés sous

le nom de *petits vieux* ou de *moyens vieux entretenus*, prétendaient tous tirer leur origine des anciennes bandes de XVIe siècle, aussi bien que les vieux corps, et rattachaient leur histoire à celle de quelques enseignes que les nécessités du temps avaient contraint de laisser en dehors des régiments organisés.

Voici ce que nous pouvons dire à l'appui des prétentions particulières du régiment de Bourbonnais.

Philibert de Nérestang (1), capitaine dans Piémont dès le temps de Charles IX et grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, reçut le 6 mars 1597, au moment où les Espagnols menaçaient la Picardie, une commission pour lever un régiment d'infanterie. Il rassembla quelques vieilles compagnies stationnées dans les garnisons de la Provence, connues depuis longtemps sous le nom de bandes de Montferrat, descendant, selon toute apparence, de ces enseignes de Piémont rentrées en France en 1559, et qui avaient fait partie de 1561 à 1563 du régiment de Rémolles, et il en composa le corps dont nous allons raconter l'histoire.

La paix de Vervins, qui suivit de près la création de ce corps, et l'épuisement des finances ayant contraint Henri IV à licencier la plus grande partie de ses troupes, le régiment de Nérestang fut réformé le 6

(1) Philibert de Nérestang se démit du régiment en 1611, pour prendre le commandement de la compagnie écossaise des Gardes du corps. Il fut nommé maréchal de camp le 14 août 1615, et mourut en 1620 des blessures qu'il avait reçues à l'affaire des Ponts-de-Cé.

mai 1598 et réduit à la compagnie du mestre de camp qui demeura seule entretenue. Il fut rétabli le 3 avril 1600 pour la guerre de Savoie, où il se distingua en emportant sous les yeux du roi un corps de garde milanais dans la vallée de Cornet. Réformé de nouveau le 17 janvier 1601, il fut remis sur pied le 31 mai 1602, licencié une troisième fois en 1604 et définitivement rétabli le 16 février 1610 au moment des grands armements de Henri IV. Le marquis de Nérestang en fit tous les frais, et l'on rapporte qu'en le présentant à Henri, il lui dit « qu'il n'aspiroit qu'à la gloire de le servir, et que l'espoir de la récompense n'entroit pour rien dans son plan. *C'est ainsi*, répondit le roi, *que doivent parler les bons sujets ; ils doivent oublier leurs services : mais c'est au prince à s'en souvenir, s'il veut qu'ils continuent d'être fidèles.* »

Ce régiment, qui porta le nom de ses mestres de camp ou colonels jusqu'à l'année 1673, n'eut pas d'abord de rang bien déterminé. Il eût été difficile d'établir un droit de priorité incontestable au milieu de ces alternatives de réformes et de rétablissements. Aussi se trouva-t-il longtemps en rivalité avec les régiments connus plus tard sous les noms de Béarn et d'Auvergne. Il eut même souvent avec eux à ce sujet de vives contestations auxquelles Louis XIV mit fin en 1666, en établissant pour ces trois corps le semestre, comme pour les régiments de Piémont, de Navarre et de Champagne.

Au reste, l'incertitude du rang que devait occuper

Bourbonnais n'existait que pour les régiments de Béarn et d'Auvergne; car ces trois corps, ayant été pourvus en même temps du privilége du drapeau blanc et du titre de petits vieux, marchaient de droit après les vieux corps et avant tous les autres régiments d'infanterie.

Ainsi que tous les corps d'infanterie mis sur pied dans l'année de la mort de Henri IV, le régiment de Nérestang eut des drapeaux où figurait la couleur violette en signe de deuil. Les drapeaux d'ordonnance de ce corps ont, en effet, toujours été composés de deux quartiers violets et de deux quartiers bleu d'azur. Le drapeau colonel était entièrement blanc.

Passé en 1611 dans la maison d'Aumont, le régiment prit le nom de Chappes, qui était un des titres de cette famille. Il fit en 1615 partie de l'armée du maréchal de Bois-Dauphin, qui, pendant les troubles suscités par les princes mécontents, couvrit la capitale du royaume, assiégea Creil-sur-Oise et marcha ensuite vers le Poitou, où la guerre menaçait de s'allumer sérieusement.

En 1616, Chappes était, sous le comte d'Auvergne, à l'armée de Picardie, et quand Péronne ouvrit ses portes au duc de Longueville, il y prit ses quartiers d'hiver.

En 1617, on le trouve en Champagne aux ordres du duc de Guise contre le duc de Nevers. Il fait les siéges des châteaux de Richecourt, Rozoy, Château-Porcien; il attaque les faubourgs de Laon, et assiége

Réthel. La mort du maréchal d'Ancre vint alors pour quelque temps rendre la paix au royaume.

En 1620, le régiment rejoignit l'armée du roi à Tours après l'affaire des Ponts-de-Cé, et il fut du voyage de Béarn.

L'année suivante, les protestants suscitent de nouveaux troubles. Chappes marche au siége de Saint-Jean d'Angély et prend ensuite part à ceux de Clérac et de Montauban. Il perd beaucoup de monde devant cette dernière ville, entre autres Desmaisons, son major, tué le 23 septembre dans les tranchées par l'explosion d'une mine que le maréchal de Chaulnes s'était entêté à faire charger de 2,800 livres de poudre, sous prétexte de produire plus d'effet. Quand on leva le siége de Montauban, Chappes couvrit la retraite avec Piémont et Normandie et suivit M. de Bassompierre au siége de Monheurt. En 1622 il se trouva aux siéges meurtriers de Tonneins et de Saint-Antonin. Ce fut lui qui ouvrit la tranchée devant Saint-Antonin. « Il « y fut fort incommodé par les mousquetades que « l'ennemi tiroit de quelques barricades et colom- « biers qu'il occupoit à mi-côte de la montagne. Le « capitaine de Nantas avec 160 hommes nettoya, en « moins d'une demi-heure, tous ces postes, et força « les tirailleurs à rentrer dans la ville. » A l'assaut général du 20 juin, le régiment pénétra dans la corne par derrière, sans autre perte que celle du lieutenant Faure. Après la prise de Saint-Antonin le roi

se rendit en Languedoc et laissa Chappes et d'autres régiments en observation devant Montauban.

A la fin de 1624, il alla renforcer l'armée que Lesdiguières assemblait en Savoie; il se trouva à la prise de la ville et du château de Gavi qui offrit des difficultés énormes. « Des gens timides opinoient à lever « le siége, sur ce que cette place avoit vu échouer Fré« déric Barberousse. — Gavi n'a pu être pris par Bar« berousse, répondit le vieux Lesdiguières, mais, Dieu aidant, Barbegrise la prendra. » Chappes se trouva ensuite à la prise de Cairo et à la levée du siége de Vérue. Il se fit remarquer par sa brillante valeur dans le dernier combat, livré le 17 novembre, sous les murs de Vérue, et après lequel le duc de Féria fut obligé de décamper. Le baron de Chappes y fut frappé d'une balle à la tête. Le lieutenant La Neuville fut aussi blessé.

Rentré eu France en 1626, Chappes se rendit l'année suivante au siége de La Rochelle, et fut cantonné à Périgny. Il fournit dès son arrivée un détachement qui alla renforcer la garnison de l'île de Ré, et qui s'y conduisit fort bien. Au mois de novembre, 200 hommes du corps firent partie du secours conduit par Schomberg à Toiras assiégé dans Saint-Martin, et contribuèrent à la déroute de l'armée anglaise de Buckingham.

Après la prise de La Rochelle, Chappes y fut mis en garnison, et y resta jusqu'en 1630. Il rejoignit alors l'armée de Piémont.

En 1631, il fut donné au fils de son premier mestre de camp (1), et reprit le nom de Nérestang. Après avoir glorieusement participé à tous les événements de la guerre contre le duc de Savoie et les troupes d'Espagne, il entra en juillet 1632 dans la ville de Casal, dont il forma la garnison jusqu'en 1639. Pendant ces six années, il fit échouer toutes les tentatives des Espagnols contre cette place alors très-importante. Il sortit de Casal en janvier 1639 pour aller avec le cardinal de La Valette attaquer le marquis de Léganez dans ses retranchements de Cencio. Cette action dura huit heures, et le régiment y perdit le capitaine d'Arancy.

L'armée française se dirigea ensuite sur Chivasso pour l'investir : mais pendant ce temps, le prince Thomas profitait de l'éloignement de nos troupes pour attaquer le 1er août la garnison de Turin qui fut obligée de se retirer dans la citadelle. Le lendemain, le cardinal de La Valette voulut reprendre Turin. Cette entreprise donna lieu à une action où Nérestang déploya la plus grande valeur en combattant sur l'esplanade de la citadelle, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Mais le prince Thomas avait eu le temps de se retrancher, et sa résistance contraignit l'armée à se retirer. Le marquis de Nérestang fut tué dans cette chaude affaire, et remplacé par son

(1) Ce deuxième marquis de Nérestang fut nommé maréchal de camp le 29 septembre 1636.

fils. Pendant l'hiver, le régiment fut employé à la prise des châteaux de Busco, Dronnero et Brodel.

Le 29 avril 1640, il se couvrit de gloire à l'attaque des retranchements espagnols devant Casal; le capitaine Cristage et l'enseigne Chaumel y furent tués. Il se conduisit avec la même distinction au siége de Turin. L'affaire du 11 juillet fut des plus vives et extrêmement glorieuse pour lui. Son quartier qui était le plus rapproché du Pô, eut à soutenir une sortie de la place et une attaque de l'armée espagnole. Foudroyé à gauche par neuf pièces d'artillerie placées sur une hauteur et par le feu d'un gros corps d'infanterie, chargé en queue par les assiégés et pressé de front par des troupes nombreuses, il fit résolûment face partout et repoussa l'ennemi quatre fois après lui avoir tué plus de 1,000 hommes. Cette belle résistance assura la prise de Turin, et établit définitivement la réputation du régiment. « Nérestang, dit une relation, montra tant de vigueur, qu'encore que les ennemis fissent leur attaque avec une extrême hardiesse et des efforts très-grands, ils ne purent jamais faire quitter la place au moindre des soldats qui combattirent à l'envi de leurs officiers, et non en gens qui avoient tant souffert pendant trois semaines. Dans les première et deuxième attaques, les mousquets ne servirent que pour la première décharge qui se fit à vingt pas; les coups de piques, d'épées, de pierres et de crosses de mousquets ayant obligé les ennemis, après un combat de demi-heure à chaque assaut, de se retirer honteusement. On

vit quelques soldats sauter de chaleur par-dessus les retranchements qui, poursuivant l'ennemi, en tuèrent à plus de trois cents pas des lignes. » Nérestang perdit dans cette fameuse journée le capitaine Cardonne et le lieutenant Board. On comptait parmi les blessés le capitaine de Mauny, Ostrein, lieutenant de la mestre de camp percé d'une balle et de cinq coups de pique, Saint-Sauveur, lieutenant, Lacoste et Duserre, enseignes.

En 1641, le régiment fit les siéges d'Ivrée, de Ceva et de Coni, et en 1642, ceux de Nice et du château de Tortone. Dans ce dernier il se logea à mi-brèche, le 15 novembre; le lieutenant Pradèles y fut blessé. En 1643, il se distingua à la prise de Trino et de la citadelle d'Asti.

Rentré en France à la fin de cette campagne, il hiverna à Angoulême, qu'il quitta au mois de juin 1644 pour aller renforcer l'armée de Catalogne battue à Lérida le 15 mai précédent. Le maréchal de La Mothe-Houdancourt mit à profit ce renfort: il investit Tarragone le 3 août. A l'attaque du môle, Nérestang eut l'attaque de gauche, et emporta en moins de trois heures tous les ouvrages qu'il avait en tête. Il continua de servir en Catalogne, et il se trouva en 1645, au mois de mai, à la prise de Camaras, où l'enseigne de Vernet fut tué, puis au passage de la Sègre, le 15 juin, qui coûta la vie au lieutenant Lacoste, et le 22 juin à la bataille de Llorens. Laissé au défilé de Llorens avec un autre régiment, il chassa pied à pied les tirailleurs

espagnols, s'empara du poste de Llorens, et coupa ainsi la retraite à l'ennemi. Il était aussi cette année au siége de Balaguer et au secours de Flix, où il se signala particulièrement. Au mois de mai 1646, sous le nom de Sainte-Mesme (1), on voit le régiment emporter d'emblée le château d'Alcaras qui pouvait soutenir quinze jours de siége. Le capitaine Chaumel y est tué. Il coopère ensuite aux deux siéges de Lérida qui occupent presque toute la durée des campagnes de 1646 et 1647.

Au mois de juin 1648, Sainte-Mesme s'empare seul de Vildecone, dernière place de la Catalogne, sur la frontière du royaume de Valence. Le 5 juillet, il ouvre la tranchée devant Tortose et repousse le même jour une sortie. Le 12 juillet, le canon ayant fait brèche, il se rend maître du rempart avec les compagnies des Gardes Suisses, et de là, descendant dans les rues de la ville, il va se mettre en bataille sur les places principales. Cet assaut fut terrible à cause de l'explosion d'une mine. Le comte de Sainte-Mesme s'y couvrit de gloire. Le château de Tortose capitula le 13, et le régiment y fut laissé en garnison.

En 1649, Barcelone était menacée par une armée espagnole. Sainte-Mesme y entra au mois d'octobre avec les régiments de Champagne et d'Auvergne, et la présence d'une aussi vaillante garnison suffit pour arrêter les ennemis pendant deux ans.

(1) Le comte de Sainte-Mesme devint maréchal de camp le 16 janvier 1649.

Ramené en France en 1652 par les troubles de la Fronde, le régiment agit dans la province de Guyenne. Un détachement, commandé par le lieutenant Dalidor, se fait remarquer à la prise de la Bastide. Au mois de juin, Sainte-Mesme était cantonné dans le village de Loubart, à un quart de lieue de Saint-Séver. Les officiers, à cause du peu de place qu'offrait le quartier, étaient logés dans quelques maisons isolées. Le 16 juin, le colonel Balthazard, sortant de Tartas avec ses troupes allemandes, dans le dessein de surprendre le régiment, vint donner à l'improviste sur le quartier des officiers. Ceux-ci, sautant sur leurs armes, amusent si bien l'ennemi, qu'ils donnent le temps au régiment de s'assembler et de se barricader. Mais cette admirable résolution leur coûte cher. Les capitaines de Pémisson, du Bec, de Maisonneuve, et le lieutenant Dalidor sont tués. Six autres officiers sont blessés et tous enfin faits prisonniers. Aussitôt l'attaque passe des maisons isolées au village, mais le régiment avait eu le temps de se préparer. Cinq fois il repousse Balthazard avec une vigueur si peu attendue et une telle perte, qu'après un combat de quatre heures, et désespérant de son issue, il abandonne ce méchant poste, se contentant d'emmener ses prisonniers; mais il n'eut même pas cette gloire. Rencontré par la cavalerie du chevalier d'Aubeterre, Balthazard fut mis dans une épouvantable déroute et rentra presque seul à Tartas.

Sainte-Mesme retourna peu après en Catalogne. Il

se trouva le 10 octobre 1654 à la prise de Puycerda. Il occupa Urgell le 26 du même mois, et, le 21 décembre, il repoussa vigoureusement une tentative que firent les Espagnols sur cette ville. En 1655 il participe à la prise d'assaut de Cap de Quiers qui eut lieu le 27 mai. Il continua de servir à l'armée de Catalogne jusqu'à la paix, partageant les travaux du régiment de Champagne. Il avait été donné, en 1657, au marquis de Silly, et avait pris son nom.

Le régiment jouissait pour la première fois des douceurs de la paix depuis son institution définitive, lorsque les différends survenus entre la cour de France et celle de Rome le ramenèrent en Italie en 1663. Mais le Pape n'était pas de taille à se mesurer contre Louis XIV; il capitula, et Silly, qui s'était avancé jusqu'à Sestri di Levante, vint reprendre ses quartiers.

En janvier 1666, on le voit, sous le nom de Castelnau, au camp assemblé entre Croissy et Montsure près d'Amiens. Ce camp ayant été interrompu par la mort de la reine-mère, le régiment fut rappelé à celui formé au mois de mars à Mouchy, près Compiègne. Dans le tirage au sort de cette année, conformément à l'ordonnance du 26 février, il eut le semestre le premier.

En 1667, Castelnau fit, avec le roi, la campagne de Flandre, et servit aux siéges de Berghes, Furnes, Courtrai, Charleroi, Tournai, Douai, Audenaërde et Lille. Le 6 juillet, il attaqua avec tant de vigueur le

chemin couvert du Fort de Scarpe de Douai que le gouverneur arbora à l'instant le drapeau blanc. Il contribua beaucoup à la prise d'Audenaërde par l'intrépidité de quelques-uns de ses officiers qui, la tranchée à peine ouverte, traversèrent le fossé à la nage, le 27 juillet, et réussirent à faire un logement de l'autre côté. Le capitaine de Riffardeau et l'enseigne de Vrévin furent blessés dans cette occasion. Le gouverneur espagnol capitula le lendemain.

En 1672, Castelnau, porté à deux bataillons de seize compagnies chacun, fait la guerre de Hollande et prend part aux siéges d'Orsoy, de Burik et de Zütphen. Il était au mois d'août campé avec toute l'armée sous Utrecht. Dix-sept compagnies furent bientôt placées dans Wesel, où elles demeurèrent en garnison. Le reste du régiment, avec le colonel, continua de tenir la campagne et se couvrit de gloire en surprenant un quartier des ennemis à Ameyden près du canal de Gorcum. Il força leurs retranchements, leur tua 200 hommes, et en prit autant. Mais le marquis de Castelnau eut dans cette expédition un bras cassé par un coup de feu, et mourut peu après de cette grave blessure. Ce fut alors, et par brevet du 1er février 1673, que le régiment, donné à Pomponne (1),

(1) Ce singulier prénom que l'on rencontre quelquefois parmi les personnages du XVIIe siècle, paraît venir du chancelier de Bellièvre, mort en 1607, et qui le portait. «Un jour, dit Tallemant des Réaux, que le chancelier tenoit un enfant sur les fonts, le curé lui

marquis de Reffuges, prit le titre de la province de Bourbonnais, qu'il porta cent vingt ans avec gloire.

Bourbonnais servit en 1673 dans l'armée du prince de Condé, qui couvrit le siége de Maëstricht. En 1674, il combattit à Séneff et il fit en 1675 les siéges de Dinant, Huy et Limbourg. A la fin de la campagne il entra dans Maëstricht (sauf quelques compagnies laissées à Huy), et l'année suivante il contribua à la défense mémorable qu'y fit M. de Calvo. Le marquis de Calvo avait dit dès le début du siége aux ingénieurs et aux officiers d'artillerie : « Messieurs, je n'entends rien à la défense d'une place, tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas me rendre. » Chacun des mots de cette courte allocution devrait être profondément médité par MM. les commandants des villes de guerre, qui, très-généralement, n'en savent pas plus long que M. de Calvo, et n'ont pas tous sa modestie. Ce brave gouverneur tint parole, et se défendit cinquante jours avec la plus énergique valeur et donna le temps au maréchal de Schomberg d'arriver et de faire lever le siége.

Bourbonnais y eut maintes occasions de signaler sa

demanda le nom. Il répondit avec une gravité de chef de la justice : *Pomponne*. Le curé, qui n'avoit jamais déjeuné de ce nom-là, le lui fit répéter. Il dit une seconde fois et aussi sérieusement : « *Pom-* « *ponne*. — Ah ! monsieur, reprit le curé, ce n'est pas une cloche, « c'est un enfant que nous baptisons. »

Le marquis de Reffuges fut fait brigadier le 2 octobre 1676, maréchal de camp le 24 août 1688, et lieutenant-général le 3 janvier 1696.

bravoure et marchait à la tête de ces nombreuses sorties, où les travaux des assiégeants étaient chaque jour bouleversés. Il se signala surtout le 11 août à la défense du chemin couvert, et le 26 en repoussant l'assaut de l'ouvrage à cornes. Il y perdit les capitaines Saint-Christaud, de Messine et Sainglant. Le colonel de Reffuges, le lieutenant-colonel La Caussade, le major de Naves, et les capitaines Lascaris, Saint-Victor, Torville, Descaché, Piblard et Cappon, furent plus ou moins grièvement blessés. Après le départ de l'ennemi, la garde de Maëstricht resta confiée aux troupes qui l'avaient si bien défendu. Bourbonnais y demeura jusqu'à la paix de Nimègue et fournit seulement quelques détachements, qui se trouvèrent en 1676 au siége d'Aire et en 1678 à ceux de Gand et d'Ypres et à la bataille de Saint-Denis. En avril 1678, un détachement commandé par le lieutenant-colonel de Naves (1) et le capitaine Piblard contribua avec un détachement de Piémont à la prise des ville et cidatelle de Lewes. Après que la paix eut été signée avec les États-Généraux de Hollande et l'Espagne, Bourbonnais évacua Maëstricht (10 juin) et se rendit à l'armée du maréchal de Schomberg qui devait con-

(1) La charge de lieutenant-colonel fut donnée, le 12 avril de cette année, à Balthazar de Villette de Naves. Cet officier, qui servait dans Bourbonnais depuis 1650, parvint au grade de lieutenant-général en 1704. Il fut remplacé comme lieutenant-colonel le 18 mai 1688 par Pierre de Villette de La Vaisse, entré au corps en 1658, qui parvint aussi au grade de lieutenant-général en 1704.

traindre l'électeur de Brandebourg à accéder à la paix. Il passa l'hiver à Nuytz dans le comté de La Mark, et il prit part, le 26 juin 1679, au combat de Minden qui amena la paix générale.

Bourbonnais était en 1684 en garnison à Longwy, quand il reçut l'ordre d'envoyer un bataillon au siége du Luxembourg. De garde à la tranchée le 13 mai, il parvint à se loger dans la redoute en avant du bastion de Chimay. Le capitaine de grenadiers Piblard fut tué à ce siége. Le capitaine d'Hyéry et quatre lieutenants furent blessés. Pendant les années suivantes, le régiment fut employé aux travaux de Versailles.

Quand la guerre reprit en 1688, il partit pour l'armée d'Allemagne et se trouva à la prise de Philisbourg, de Manheim et de Frankenthal. La même année, aux ordres du marquis de Boufflers, il opéra entre le Rhin et la Moselle et contribua à la prise de Kayserslautern, Kreutznach, Neustadt, Oppenheim, Worms, Spire et Mayence. La plus grande partie de ces places capitula sous les drapeaux de Bourbonnais, qui prit ses quartiers d'hiver dans la dernière de ces villes. En 1689, le 1er bataillon travailla aux fortifications de Landau et fit ensuite la campagne du Rhin sous le maréchal de Duras. Pendant ce temps le 2e bataillon, resté à Mayence, y eut un siége à soutenir. Le duc de Lorraine vint investir cette place avec 100,000 hommes. Le marquis d'Huxelles, qui y commandait, fit la plus belle défense depuis le 30 mai jusqu'au milieu de septembre. Manquant de munitions et d'armes, il dicta

cependant lui-même la capitulation. Une sortie exécutée le 18 août fut particulièrement honorable pour le régiment. Le capitaine Saint-Denis rasa toute la tête du travail des alliés et rapporta en ville leurs gabions et leurs fascines. Il y fut blessé ainsi que le lieutenant La Mothe. La perte éprouvée par les officiers de Bourbonnais durant ce long siége fut seulement de trois lieutenants tués.

Le corps fit encore les campagnes de 1690 et 1691 sur le Rhin, et il passa en 1692 à l'armée de Flandre. Il y débuta par le siége de Namur. Après la prise de cette ville, le 3e bataillon fut envoyé à Calais et les deux autres se couvrirent de gloire à la journée de Steenkerque, où leur fermeté sauva la Maison du roi. On sait que ce jour-là le duc de Luxembourg, trompé par de faux avis, fut complétement surpris par le prince d'Orange. La brigade de Bourbonnais, campée en avant de la Maison du roi, fut attaquée la première presqu'à l'improviste ; mais elle fit si bonne contenance qu'elle donna à Luxembourg le temps de faire quelques dispositions. Cependant ce ne fut qu'à une heure de l'après-midi que le prince d'Orange engagea sérieusement ses troupes. Il y avait déjà quatre heures que Bourbonnais était exposé à tout le feu de son artillerie. Dans ce moment, le 2e bataillon ayant fait un mouvement pour doubler le 1er qui avait beaucoup souffert, l'ennemi en profita pour charger la brigade et lui enlever quatre canons ; mais ce succès fut de courte durée. Les grenadiers du régiment s'élancent sur les

vainqueurs, les mettent en déroute, leur reprennent les quatre canons et en ramènent encore dix des leurs. Cette bataille, où Bourbonnais joua le principal rôle, coûta la vie à 300 des siens, parmi lesquels se trouvaient les capitaines d'Aloigny, de Boisse, de La Polastre, Chambault, Milleville, Mireau et Montgaillard. Le colonel de Rochefort, le lieutenant-colonel de La Vaisse et le major furent blessés. Dans son rapport au roi, le maréchal de Luxembourg disait, en louant la conduite du régiment : « C'est un témoignage que je dois à la vérité de dire que le colonel est un fort joli et fort brave garçon... (1) M. de La Vaisse, brigadier de cette brigade, y eut un cheval tué et donna tous ses ordres fort à propos et avec beaucoup de courage et de capacité (2). »

Envoyé à Arras à la fin de la campagne, Bourbonnais en sortit au mois de décembre pour aller au siége de Furnes. Il retourna à Arras après la reddition de cette place.

En mai 1693, il rejoignit l'armée de Luxembourg et se trouva le 29 juillet à Neerwinden. Il était à la droite avec Navarre. Ses neuf premiers capitaines restèrent sur le champ de bataille ; cinq autres y furent blessés, ainsi que le colonel et dix-sept lieutenants. A la fin de l'année, Bourbonnais fit le siége de Charleroi,

(1) Le marquis de Rochefort fut fait brigadier le 3 janvier 1696.

(2) Voilà un exemple d'un lieutenant-colonel brigadier, donnant des ordres à son propre colonel.

où le colonel fut encore blessé, et il continua de servir en Flandre jusqu'à la paix de Riswick. Les seules actions un peu importantes, auxquelles il ait pris part dans ces dernières campagnes, sont le combat de Tongres et le bombardement de Bruxelles en 1695. En 1698, il fit partie du camp de Compiègne, et en 1699, il travaillait aux fortifications de Neuf-Brisach (1).

En 1701, il gardait Strasbourg, et il ne quitta cette ville qu'au mois de septembre 1702 avec Villars qui allait opérer sur le Haut-Rhin. Bourbonnais se signala à l'attaque du pont d'Huningue, et il prit une part brillante au succès de la bataille de Friedlingen, où sa brigade était en première ligne à côté de celle de Champagne. Il y perdit 300 hommes, nombre énorme, si l'on considère que les compagnies de grenadiers étaient détachées au siége de Neubourg, où le régiment prit ses quartiers d'hiver après la campagne.

En février 1703, toujours avec Villars, Bourbonnais assiége Kelh, et au printemps il franchit les montagnes noires pour aller au secours de l'armée de l'électeur de Bavière. Cette marche difficile au milieu des armées ennemies fut signalée par la prise des châteaux de Hasslach et de Hornberg et par le combat de Munderkirchen. L'armée française joignit enfin celle de

(1) Le marquis de Nangis, qui fut fait colonel de Bourbonnais en 1700 en quittant le commandement de Royal-Marine, devint brigadier le 26 octobre 1704, maréchal de camp le 19 juin 1708, lieutenant-général le 8 mars 1718 et maréchal de France le 11 février 1741.

l'électeur, et bientôt eut lieu la première bataille d'Hochstedt. Trois coups de canon devaient être le signal de l'attaque : le corps aux ordres du lieutenant-général marquis d'Usson, dont Bourbonnais faisait partie, avait fait un mouvement en avant, pour être plus à portée d'attaquer au signal convenu. Le comte de Styrum, voyant ces troupes qui s'avançaient, fit tirer trois coups de canon pour rappeler ses fourrageurs. Le marquis d'Usson s'y méprit et ordonna la charge. La partie n'était pas égale. Forcé de battre en retraite, il oublia les régiments de Bourbonnais et de Perri-Italien dans le village de Borhstadt. Ces braves régiments, chargés par 30 escadrons, étaient perdus sans l'arrivée de Villars qui, débouchant sur les derrières des Impériaux, les força à se défendre à leur tour. Le général autrichien, complétement battu, perdit ce jour-là 7,000 hommes, tant tués que prisonniers.

En janvier 1704, les grenadiers de Bourbonnais forcèrent l'ennemi à lever les quartiers qu'il occupait au delà du Danube. La prise de Vedelinghen fut le résultat de ce succès, après lequel le régiment rentra en Bavière. Il se trouva peu après à la canonnade de Stockach, et enfin à la deuxième bataille d'Hochstedt. Ce n'était plus Villars qui commandait. Il avait cédé son armée à Marchin. Le régiment était donc à l'aile gauche, où du moins l'honneur fut sauf. Retranché avec Champagne dans le village d'Oberklaw, il y fit une résistance intrépide qui refroidit l'ardeur des vainqueurs, et permit aux débris du corps de Tallard

de faire leur retraite. Voyant enfin le nombre des ennemis s'accroître sans cesse, et craignant d'être enveloppés, les deux braves régiments se décidèrent à opérer eux-mêmes leur retraite qu'ils firent en bon ordre, en colonne par bataillons, sans se laisser entamer pendant plus de deux heures qu'elle dura. Ils rejoignirent ainsi les restes de l'armée dont ils firent l'arrière-garde, et eurent encore un vif combat à soutenir près de Halstadt. Telle fut la part que prit Bourbonnais à la bataille d'Hochstedt.

Revenu en Alsace, il fut cantonné, un bataillon à Saltz et l'autre à Gueweiler. Au mois de novembre, il battit complétement 800 cuirassiers et hussards de l'empereur qui avaient voulu le surprendre, et en tua un grand nombre.

Au commencement de 1705, il se rendit à Metz pour faire des recrues. Au mois d'août il revint sur le Rhin, et fut employé à rétablir le pont de Kelh.

En 1706, il marche au secours du Fort-Louis menacé, et se distingue à l'attaque des lignes de Weissembourg, de Drusenheim et de l'île du Marquisat.

En 1707, il prend part à la victoire de Seckingen, à la prise de Laufen et de Manheim; et, en compagnie de Navarre et de Champagne, il attaque les retranchements du général Janus dans les gorges de Lorch. A la fin de cette année, il entre dans Pfaffenhofen, et c'est de là qu'il part, en 1708, pour joindre l'armée de Flandre. Le 11 juillet, il est à la bataille d'Audenaërde. Il y occupe la gauche de l'infanterie et ne donne

point: il sert seulement à protéger la retraite de l'armée. Quelque temps après, la brigade de Bourbonnais se couvre de gloire dans un combat sur l'Escaut, derrière lequel nos troupes s'étaient retirées. Les ennemis ayant voulu en tenter le passage du côté de Meldert, le régiment les arrête, et donne le temps aux postes avancés de se replier. Pendant le siége de Lille, il demeura au camp du Saulsoy avec le duc de Bourgogne.

A Malplaquet, le 11 septembre 1709, Bourbonnais eut affaire aux Cadets de Hollande, qu'il maltraita au point que ce corps fut hors d'état de servir du reste de la guerre. Il leur prit plusieurs drapeaux. Trois cents hommes furent tués ou blessés dans cette sanglante journée. Le lieutenant-colonel d'aiguille était parmi les blessés (1). Le régiment se retira à Sedan. L'année suivante il resta renfermé dans Hesdin, et en 1711, il gardait Abbeville d'où il sortit un instant pour prendre part à l'attaque d'Arleux.

Le 24 juillet 1712, les armes françaises se relevèrent à Denain, mais Bourbonnais n'y était pas. Il faisait partie du corps qui trompa l'ennemi par une fausse marche sur Landrecies. Le lendemain 25,

---

(1) Marc-Antoine chevalier d'Aiguille, sous-lieutenant en 1673, major en 1696, lieutenant-colonel 15 avril 1705, brigadier 1er février 1719.

Le régiment avait alors pour colonel le comte de Lesparre, depuis duc de Gramont et colonel des Gardes Françaises.

Bourbonnais s'empara de Saint-Amand. Il fit ensuite les siéges de Douai et du Quesnoy où il rendit d'utiles services. Les grenadiers se distinguèrent surtout dans la nuit du 6 au 7 septembre à l'attaque du chemin couvert et des lunettes de Douai. Le signal de six coups de canon à peine donné, ils s'élancent; la rupture de trois ponts ne ralentit point leur ardeur, et ils se rendent maîtres non-seulement du chemin couvert et des lunettes, mais encore d'une demi-lune. Le régiment fit encore cette année le siége de Bouchain, et eut ses quartiers d'hiver à Valenciennes.

En 1713, le régiment couvre le siége de Landau. Les grenadiers seuls y prennent part et perdent la moitié de leur effectif à l'attaque du chemin couvert. Bourbonnais coopère ensuite à l'attaque des retranchements du général Vaubonne, où le lieutenant-colonel d'Aiguille est encore blessé, et à la prise de Fribourg où il est mis en garnison. Après la paix de Rastadt, les vides de ses cadres sont remplis par l'incorporation d'une partie du régiment d'Esgrigny, qui eut lieu le 30 juillet 1715.

Pendant les deux années qui suivirent cette terrible guerre de la succession d'Espagne, Bourbonnais parcourut successivement les garnisons de Sedan, Dunkerque et Saint-Omer; en 1716 il était à Angers, Saumur et La Flèche; l'année suivante il occupait Dinan en Bretagne, et en 1718 il était à Saint-Jean d'Angély. En 1719, il faisait partie de la réserve de l'armée d'Espagne et avait ses cantonnements à

Blaye et Bordeaux. En 1720, il se rendit à Bayonne et en 1721 on le trouve dans la haute Auvergne, formant un chaînon de l'immense cordon sanitaire tendu autour des pestiférés de Marseille. Il fut ensuite à Brest, à Saint-Omer, à Givet ; il passa en 1726 dans le Languedoc, et se rendit en 1727 au camp de la Haute-Meuse. (1) Après la levée de ce camp, il fut envoyé à Toul, et de Toul à Metz, puis à Lille, Givet et Douai. En 1732, il faisait partie du camp de Richemont sur la Moselle, et à la séparation des troupes, il fut placé à Maubeuge, qu'il quitta en 1733 pour se rendre à l'armée du Rhin.

Il commença cette nouvelle guerre au siége de Kelh. Dans la nuit du 24 au 25 octobre, il repoussa une sortie que les assiégés firent entre le Rhin et l'ouvrage à cornes. Le lieutenant de grenadiers de Noyelles y fut tué et le capitaine de Lamberval blessé. La place capitula le lendemain.

En 1734, Bourbonnais se trouve à l'attaque des lignes d'Ettlingen, puis au siége de Philisbourg. Le 22 juin, il relève La Marine à la tranchée ; les grenadiers ont ordre d'aller s'embusquer dans un marais pour

(1) Bourbonnais fut donné cette année au duc de Boufflers, brigadier 1er août 1734, maréchal de camp 1er janvier 1740, et lieutenant-général 2 mai 1744.

M. de Lolmie, sous-lieutenant en 1684 et qui devint brigadier le 1er août 1734, était lieutenant-colonel depuis le 22 juin 1724. Il fut remplacé le 1er août 1741 par Mathieu de La Motte, volontaire en 1703, brigadier d'infanterie le 2 mai 1744.

observer ce qui se passe de ce côté. A peine ont-ils fait vingt pas dans les roseaux qu'on leur crie : Qui vive? et immédiatement un feu terrible s'ouvre sur eux. Les ennemis s'étaient aperçus de leur mouvement et venaient au-devant d'eux. Les capitaines ordonnent à leurs grenadiers de se coucher à plat ventre avec défense de tirer un seul coup de fusil. A la troisième décharge de l'ennemi, rien ne peut les retenir, il fondent baïonnette en avant sur les Impériaux et entrent pêle-mêle avec eux dans la redoute qu'ils occupaient. Ce ne fut plus alors qu'une horrible boucherie, augmentée encore par les feux de la place qui tirait indistinctement sur les siens comme sur les Français. Tous les défenseurs de cette redoute furent tués à l'exception de dix-sept qui se rendirent. Les grenadiers de Bourbonnais firent aussi des pertes sensibles. Le capitaine Saint-Georges fut tué; les capitaines Lousteau et La Motte, et tous les autres officiers de grenadiers furent mis hors de combat. Le prince de Conti et le comte de Clermont vinrent voir les survivants de ces braves compagnies et les comblèrent d'éloges. Après la prise de Philisbourg, le régiment entra dans Worms où il perdit plus de 800 hommes par les maladies. Il était alors sur le pied de trois bataillons; le 3e levé pour cette guerre avait rejoint au mois de juillet.

Bourbonnais fit la campagne de 1735 à la même armée sous les ordres du maréchal de Coigny. Le 12 octobre, il alla renforcer sur la Moselle la division du

comte de Bellisle qui était serrée de près par Seckendorf. La paix se fit peu de temps après et il entra alors dans Saarlouis. Il alla à Lille en 1736 et travailla les deux années suivantes au canal de Gravelines. A la fin de 1738 il était à Cambrai. En 1739, il fut appelé au camp de Compiègne et il occupait Valenciennes quand la guerre recommença en 1741.

Il fit alors partie de l'armée que le maréchal de Maillebois assembla sur la Meuse et qu'il conduisit en Westphalie. Après une campagne stérile en événements, il eut ses quartiers d'hiver à Juliers, où l'on avait établi un camp d'infanterie de neuf bataillons. Il y demeura jusqu'au mois de juin 1742. La mauvaise tournure que prenaient les affaires de Bohême força alors Maillebois à sortir de l'inaction et à pénétrer en Allemagne. Au mois de décembre, Bourbonnais prit ses quartiers à Eggenfeld sur la Rott. Au mois de janvier 1743, il passa dans la réserve du comte de Saxe et entra avec d'autres régiments dans Deckendorf, place dominée par des hauteurs et qui n'avait qu'une simple muraille. Le prince de Conti avait été chargé d'y commander. Dès son arrivée, jugeant qu'il était impossible de s'y défendre, il l'avait fait évacuer et avait distribué les troupes dans les environs. Le 2e bataillon de Bourbonnais avait été jeté sur la droite dans un village touchant la chaussée qui conduit à Deckendorf. Les deux autres occupaient au delà de cette place, au pied des montagnes, le couvent des Capucins. Ce fut par là que l'ennemi débou-

cha le 27 mai. Ses premières colonnes, s'étant déployées à droite et à gauche, s'emparent d'abord du grand chemin et ôtent au 2e bataillon la possibilité de rejoindre les autres. Les Autrichiens se ruent ensuite avec acharnement sur le couvent des Capucins; et, malgré les prodiges de valeur des grenadiers de Bourbonnais et de La Marck, conduits par les capitaines de Basterot, Paviot de Mussy, comte de Chabannes, chevalier de La Marck et de Nédonchel, il parviennent à s'établir en force dans le cimetière. Nos braves grenadiers pouvant alors être coupés, reçoivent l'ordre de rentrer dans la ville. Ils prennent la queue de leurs bataillons, et quoique serrés de près se retirent fièrement et en bon ordre, en décrivant, sous le feu de l'ennemi, un demi-cercle pour gagner la porte. Arrivés là, après avoir laissé passer les autres compagnies, les grenadiers eurent besoin de toute leur valeur pour empêcher les Autrichiens d'entrer avec eux dans Deckendorf. Pendant qu'ils maintenaient les assaillants, les deux bataillons traversèrent la ville et se rendirent au point désigné par le prince de Conti à la porte du Danube, non sans éprouver de sérieuses attaques de l'ennemi qui entourait déjà la ville. Les grenadiers se retirèrent à leur tour à travers les rues, mais le nombre des Autrichiens croissait à chaque instant, et il semblait impossible de leur résister. Quelqu'un propose de se renfermer dans l'hôtel de ville et d'y faire une capitulation. Les grenadiers repoussent cette mesure avec indignation et s'écrient : « Nous saurons

bien nous faire jour avec nos baïonnettes. » Le capitaine de Pailhès, profitant de ce moment d'enthousiasme, charge avec eux les Autrichiens, les force à abandonner la porte du Danube et la redoute qui se trouvait entre la porte et le fleuve, et assure ainsi la retraite d'un bataillon de Champagne qui restait encore dans Deckendorf. Pendant ce temps-là, le 2e bataillon de Bourbonnais avait également réussi, à force d'intrépidité, à rejoindre le prince de Conti. Dès qu'il s'était vu coupé, il s'était décidé à se replier par la gauche sur un pont à demi détruit jeté sur une petite rivière, afin de gagner par la plaine la redoute placée à la tête du pont du Danube et où le prince avait indiqué le rendez-vous des troupes. Cette retraite était périlleuse, puisqu'il fallait franchir ce mauvais pont sous le feu de l'ennemi déjà maître du cimetière des Capucins. Le bataillon l'exécuta cependant, partie sur les débris du pont, partie dans l'eau, et gagna la redoute encore occupée par les Français. Dans ce mémorable jour, 700 hommes au plus du régiment combattirent, 200 restèrent sur la place ; trois capitaines et six lieutenants furent blessés.

Le 3 juin, le régiment était campé sur la rive droite du Danube entre Deckendorf et Poching. Le prince de Conti et le maréchal de Broglie dans leurs rapports sur l'affaire de Deckendorf citèrent le capitaine de grenadiers comte de Chabannes, comme s'étant distingué par-dessus les autres.

Bourbonnais revint vers le Rhin, continuellement harcelé par les troupes légères de l'armée autrichienne, et entra dans Landau. Un détachement de 200 hommes jeté dans Straubing au moment où l'armée abandonnait la Bavière, y obtint une capitulation honorable. Il en fut de même d'un autre détachement de 89 hommes laissé à Ingolstadt. Au mois d'octobre, le régiment était réuni en Alsace, et il fut bientôt envoyé à Valenciennes où il passa l'hiver.

En 1744, il fait partie de l'armée de Flandre commandée par le roi en personne. Le 28 mai, il ouvre la tranchée devant Menin à la deuxième attaque dirigée contre l'ouvrage à cornes de la porte de Lille. Il passe ensuite au siége d'Ypres. Le 23 juin, on insulte le chemin couvert du front de la basse ville, quoique cette entreprise parût prématurée et hasardée. Les grenadiers de Bourbonnais et de Royal-Comtois s'y couvrent de gloire et s'en rendent maîtres. Le roi donna à tous des gratifications. Le plus grand nombre, il est vrai, avait payé de sa vie ce beau succès. Le comte Poniatowski, colonel polonais qui combattait en volontaire parmi les grenadiers de Bourbonnais, y trouva la mort à vingt ans. Le capitaine du Bourdet, y eut le nez emporté par une balle. Le régiment fit encore cette année le siége de Furnes. Il rejoignit ensuite le maréchal de Saxe au camp de Courtrai et alla passer l'hiver à Metz. Pendant toute la campagne de 1745, il resta dans les lignes de la Lauter. Son

colonel, le duc de Lesparre servit en volontaire à la bataille de Fontenoy et s'y fit tuer (1).

En 1746, Bourbonnais, porté à quatre bataillons, servit d'abord au siége de Mons et ensuite à celui de Charleroi. Le lieutenant Desroches se couvrit de gloire devant Charleroi, en s'emparant, avec 50 volontaires, de la redoute de la Marcinelle et de tous ceux qui la défendaient. Le régiment termina la campagne par la bataille de Rocoux, à laquelle du reste il prit peu de part.

En janvier 1747, il quitte Longwy où il avait eu ses quartiers et se rend en Provence. Les Autrichiens avaient franchi le Var, mais ils se hatèrent de le repasser. Une partie de Bourbonnais fut alors détachée pour reprendre les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Le reste fut employé aux siéges de Montalban et de Villefranche. Le régiment alla tout entier, au mois de juillet, joindre le corps que commandait le chevalier de Bellisle dans le Haut-Dauphiné, et qui attaqua le 19 les Piémontais dans l'inexpugnable position du Col de l'Assiette. Bourbonnais avaît la tête de la colonne qui devait attaquer le centre des retranchements. Il se trouva exposé à un feu de front et de flanc qui le détruisit presque entièrement. Les files qui tombaient étaient immédiatement remplacées. Le soldat, animé par le combat, se serrait de lui-même pour ne laisser aucun intervalle dans la colonne, qui

(1) Il avait été fait brigadier le 1er mai 1745.

arriva enfin, malgré le feu terrible qu'elle essuyait, au pied des retranchements. Elle s'y maintint quatre heures jusqu'à ce que l'ordre de la retraite eut été donné. Bourbonnais perdit là 60 officiers et 800 soldats. Cent quarante hommes seulement se retirèrent sans blessures. Parmi les morts était le colonel comte de Gohas, le commandant de bataillon Decourt, les capitaines La Roche, Dragon L'étang, chevalier de Vaux, Lestang, Riencourt, Veyrac, Destresse et Saint-Chamarens (1).

Le régiment fut envoyé à Nîmes pour réparer ses pertes, et passa en 1748 dans le comté de Nice. A la paix, il rentra en Provence et fut ensuite mis successivement en garnison à Nîmes et Montpellier, Toulouse et Carcassonne, Bayonne, La Rochelle et l'île d'Oleron, Calais et Dunkerque. En 1754, il était au camp d'Aimeries sur Sambre et fut ensuite à Valenciennes et à Lille. En 1756, on le trouve campé sous Calais aux ordres du prince de Croï. Il demeura employé, pendant les premières campagnes de la guerre de Sept Ans, à la garde des côtes depuis Calais jusqu'à Ostende et ce ne fut qu'en 1760 qu'il se rendit à l'armée du Bas-Rhin.

Il fit alors partie du corps de réserve du chevalier du Muy. Le 31 juillet il était posté à la garde de Warbourg, où étaient les équipages du quartier général.

(1) Le comte de Gohas était brigadier du 22 juin 1747; il eut pour successeur le comte de Valence, brigadier le 10 mai 1748, et maréchal de camp le 20 février 1761.

Les grenadiers et chasseurs étaient détachés en avant de Warbourg au château d'Eisemberg où l'ennemi présentait une tête. A la faveur d'un brouillard très-épais, quatre bataillons anglais firent un mouvement pour occuper les hauteurs de la tour de Warbourg, située à une demi-lieue de la gauche de la brigade de Bourbonnais. Celle-ci reçut l'ordre d'aller les attaquer. Le colonel comte de Valence la mena à l'ennemi avec beaucoup de résolution et après avoir fait halte au pied des hauteurs, il gravit leurs pentes dans le plus grand ordre. En approchant du sommet, il essuie le feu redoutable des Anglais ; doublant alors le pas, malgré les difficultés du terrain, la supériorité du nombre des ennemis et leur feu qui prenait une intensité effroyable, il les aborde à la baïonnette et les fait reculer. Les Anglais, ralliés par des troupes fraîches, tentent de reprendre le terrain qu'ils ont perdu ; ils sont de nouveau repoussés. Cependant, la brigade s'affaiblissait ; elle fut bien secourue par celles de La Couronne et de Rouergue et par ses compagnies d'élite qui abandonnèrent pour venir à elle le château d'Eisemberg ; mais ces troupes eurent bientôt affaire à toute l'armée ennemie, et le chevalier du Muy se décida à battre en retraite. Elle se fit si fièrement que les Français mirent trois quarts d'heure à parcourir un quart de lieue et qu'ils rentrèrent dans Warbourg sans avoir été entamés. Bourbonnais eut dans ce combat 50 officiers et plus de 600 hommes tués ou blessés. Les commandants de bataillon La Marlière et

de Podenas, les capitaines Leroy, Vassal, Beaumont d'Anglars, La Capelle et La Forest étaient morts. Le colonel de Valence et le lieutenant-colonel de Bordenave (1) étaient au nombre des blessés. Cette affaire toute particulière au régiment de Bourbonnais lui valut les éloges du maréchal de Broglie qui l'envoya à Cassel pour se refaire. Il assista cependant au combat de Corbach où le colonel fut encore blessé.

Il se remit en campagne le 10 janvier 1761. Les 2e et 4e bataillons qui étaient entrés le 13 février dans Marbourg y furent attaqués le lendemain par 200 hommes aux ordres du général Breidembach qui fut repoussé. Le régiment prit part cette année au combat d'Oldendorf et à une canonnadefort vive au mois de novembre. Il se trouvait le plus ancien corps de l'armée du maréchal de Broglie et était chargé de la défense d'Eimbeck et de la chaussée qui conduit à Hanovre; ce poste était à peu près au centre de l'armée qui eût été coupée si l'ennemi s'en fût rendu maître. Le prince Ferdinand, après plusieurs tentatives inutiles, porta toutes ses forces au centre. Son artillerie nombreuse et bien servie ne put ébranler Bourbonnais. Le prince se retira.

---

(1) Antoine de Bordenave, sous-lieutenant en 1713, lieutenant-colonel 20 mars 1746, brigadier 10 mai 1748, maréchal-de-camp 20 février 1761. Il eut pour successeur Eléonor de Garnier Desgarest, enseigne en 1733, lieutenant-colonel 27 décembre 1763, brigadier 18 juin 1768.

En 1762, le régiment (1) fut d'abord employé à travailler au camp retranché qu'on établissait sur le chemin de Gottingen. Il rejoignit le 19 juin l'armée assemblée sous Cassel et il se trouva le 24 au combat de Grebenstein, où le capitaine de Maulmont fut blessé. Il fit ensuite partie d'un corps détaché de 3,000 hommes placé sous le commandement du comte de Rochambeau, que lord Granby voulut enlever le 10 juillet près de Hombourg. Les Anglais se présentèrent sur trois colonnes, chacune de 6,000 hommes. Celle de droite marcha sur un village où étaient placés nos dragons, tandis que les deux autres se dirigeaient sur Hombourg. Au moment où les Anglais allaient passer le ruisseau de Hombourg, le comte de Rochambeau les fit charger par les dragons; mais, emportés par trop d'ardeur, ceux-ci manquèrent leur but et furent rompus. Dans ce moment, Bourbonnais, commandé par le lieutenant-colonel de Bordenave, vint avec une précision singulière se mettre en bataille sur la chaussée de Ziegenheim et arrêta l'ennemi. Pendant que son artillerie régimentaire bien dirigée déconcerte les Anglais, les dragons se rallient derrière ses rangs. Cette belle manœuvre dérange tous les plans de l'ennemi qui se retire. Sans elle, la communication de l'armée avec Francfort était coupée, et tous les magasins étaient là.

Au mois d'août les grenadiers et chasseurs de Bour-

(1) Il était alors commandé par le marquis de Miran, brigadier le 25 février 1761, maréchal-de-camp le 3 janvier 1770, et lieutenant-général en 1784.

bonnais soutiennent leur réputation de bravoure. On les avait jetés dans Melsüngen, mauvais poste dominé de toutes parts par des montagnes. Le reste du régiment, campé sur les hauteurs avec la brigade du Roi, avait la Fulda entre lui et Melsüngen que l'ennemi cherchait à enlever. Les compagnies d'élite, embusquées derrière des haies, y tinrent pendant six semaines sans se déshabiller et sans vouloir être relevées.

Le reste de cette campagne se passa en marches et contre-marches, et, aprèsla signature des préliminaires de la paix, Bourbonnais alla prendre ses cantonnements sur le Mein à Steinheim et Seiligenstadt. Il fut rejoint là par un détachement de volontaires qu'il avait fourni en 1760, et qui, pendant trois campagnes, avait rendu les plus grands services dans la guerre de partisans. Ces braves s'étaient surtout distingués dans la journée de Villingshausen, le 15 juillet 1761. Ils avaient emporté deux fois le village et enlevé deux pièces de canon.

A la paix, le régiment fut dirigé sur Strasbourg où il arriva en mars 1763. Au mois de décembre il fut envoyé à Lille, d'où il passa à Besançon en septembre 1766. Il partit de là en juin 1767 pour se rendre au camp de Compiègne. Après la levée du camp au mois d'août, il fut envoyé à Arras, qu'il quitta en mai 1769 pour se rendre à Aire. La même année, au mois de novembre, il arrivait à Montpellier; en octobre 1771 il entrait à Perpignan, et en octobre 1772 il était de retour à Montpellier. Le 1er septembre 1773

il arrivait à Toulon et il s'y embarquait le 9 pour passer dans l'île de Corse. Il occupa d'abord Saint-Florent et prit garnison à Bastia en janvier 1774. Ce fut là qu'il fut dédoublé. Les 2e et 4e bataillons formèrent le nouveau régiment de Bourbonnais; les 1er et 3e composèrent le régiment de Forèz (1).

RÉGIMENT DE BOURBONNAIS.

13e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis DE LAVAL (Anne-Alexandre-Marie-Sulpice de Montmorency), 18 avril 1776.
2. Prince DE BROGLIE (Charles-Louis-Victor), 1er juillet 1783.
3. Baron DE POUTET (François-Henri), 23 novembre 1791.
4. Chevalier D'ARLANDES DE SALTON (Louis-François-Pierre), 8 mai 1792.

Bourbonnais quitta la Corse en juillet 1776. Débarqué à Toulon le 18, il prit bientôt la route de Nancy, où il arriva au mois de novembre. Au commencement de 1779, quand la guerre eut été déclarée à l'Angleterre, il fut dirigé sur la Bretagne, occupa quelque

(1) Le vieux Bourbonnais avait porté jusque-là un uniforme entièrement blanc, avec boutons et galon de chapeau dorés. L'habit avait de chaque côté deux poches en long avec six boutons réunis de deux en deux. Il y avait quatre boutons sur les parements. Le nouveau Bourbonnais porta jusqu'au règlement de 1779 un habit distingué par le collet, les revers et les parements cramoisis, boutons jaunes.

temps Rennes, passa au mois de juin à Brest, où il s'embarqua enfin le 7 avril 1780. Il était le plus ancien des quatre régiments que le marquis de Rochambeau conduisait au secours des Etats-Unis (1).

Cette petite armée arriva au mois d'août à New-York, et les Américains lui remirent immédiatement la garde de tous les retranchements élevés sur la côte de Rhode-Island, contre lesquels le général anglais Clinton préparait une expédition formidable. L'arrivée des Français la fit échouer. Bourbonnais passa l'hiver dans ces quartiers, et ce ne fut qu'en juin 1781, que la division de Rochambeau fut concentrée et réunie à l'armée américaine au camp de Philisbury sur les rives de l'Hudson. Un orage terrible allait fondre sur le corps anglais du général Cornwallis qui s'était retranché dans le York-Island.

Le 21 juillet, 2,500 hommes de Rochambeau, les régiments de Bourbonnais et Royal-Deux-Ponts, et un bataillon formé des compagnies d'élite de Soissonnais, commandés par le chevalier de Chatellux, poussent une reconnaissance sur Kingsbridge, et forcent les Anglais à replier tous leurs postes. Les troupes françaises, après une marche prodigieuse, par une chaleur excessive qui ne put abattre leur ardeur et leur

(1) Le marquis de Laval, qui commandait alors le régiment, fut fait brigadier le 5 décembre 1781 et maréchal de camp le 13 juin 1783. Son successeur le prince de Broglie devint maréchal de camp le 30 novembre 1791.

gaîté, « arrivèrent le 15 août aux portes de Philadelphie. Elles firent halte pour se parer, comme en un jour de fête ou de combat, et lorsqu'elles firent leur entrée, l'affluence des habitants était immense sur leur passage: les maisons étaient pavoisées aux couleurs des deux nations, et quand ces guerriers des vieilles bandes défilèrent sous les yeux du Congrès, cette assemblée les honora de son salut fraternel et de ses acclamations. »

« Les Français ne s'arrêtèrent qu'un jour à Philadelphie. On apprit que la flotte du comte de Grasse venait d'entrer dans la Chesapeake, et ils se rendirent vers le fond de la baie, où quelques compagnies s'embarquèrent; le reste des troupes se dirigea sur Baltimore, et de là sur Annapolis, où l'on trouva des bâtiments de transport. Les deux flottilles, ayant parcouru la baie, entrèrent dans le James-River, et les régiments qu'elles avaient à bord se joignirent à ceux que le comte de Grasse avait amenés des Antilles, et que le marquis de Saint-Simon commandait. Ce général était à la tête des régiments d'Agénois, de Gâtinais et de Touraine, et Rochambeau arrivait avec ceux de Bourbonnais, de Soissonnais, de Saintonge et Royal-Deux-Ponts. »

Ces troupes, formant un effectif de 7,000 hommes, réunies à 8,000 Américains, vinrent le 28 septembre former l'investissement d'York-Town. Les Français furent chargés de l'attaque de gauche, et Bourbonnais y ouvrit la tranchée le 7 octobre. Le 15, il repoussa

vigoureusement une sortie et le 19 Cornwallis se résigna à capituler. Le régiment occupa aussitôt tous les postes de son attaque et inscrivit sur ses drapeaux une nouvelle victoire dont les trophées étaient 6,000 Anglais ou Hessois prisonniers, 22 drapeaux, 170 pièces de canon, 40 bâtiments de diverses grandeurs et 1,500 matelots.

Après ce beau fait d'armes, qui ruina définitivement les affaires des Anglais dans leur ancienne colonie, les régiments qui étaient venus des Antilles se rembarquèrent le 4 novembre, et le 14, les quatre régiments de Rochambeau entrèrent en quartiers d'hiver, répartis entre York-Town, Hampton et Williamsbourg. Ils demeurèrent dans ces places pendant toute la campagne de 1782, et au mois de mars 1783 ils se rendirent dans le Rhode-Island où les attendait la flotte de M. de Vaudreuil qui devait les ramener en France. A son arrivée, Bourbonnais fut envoyé à Metz où il se trouvait réuni au mois d'août.

A la fin de 1787, la crainte d'une nouvelle rupture avec l'Angleterre le fit diriger sur Lisieux; mais il était de retour à Metz au mois de décembre. En septembre 1788, il fit partie du camp de Metz, et à la fin de juin 1789, un ordre signé de la main du roi, l'appela aux environs de Paris. Il n'y demeura guère et était de retour à Metz le 30 juillet. Le marquis de Bouillé, sous les ordres duquel le régiment se trouvait alors, fait l'éloge de sa conduite dans ces temps difficiles, et en attribue en grande partie l'honneur à

l'intelligence et à la fermeté du lieutenant-colonel de Bressoles (1).

Au mois de mai 1790, Bourbonnais fut envoyé à Mézières, et en avril 1791 il reçut l'ordre de se rendre à Strasbourg. A peine arrivé dans cette ville, le bruit courut que les officiers avaient conçu le projet de livrer la citadelle aux émigrés. Cette accusation sans preuves suffit cependant pour exciter de la fermentation, et l'autorité, faible, comme elle l'est trop souvent dans de pareilles circonstances, céda au caprice du public en faisant partir Bourbonnais pour Weissembourg, d'où il se rendit un peu plus tard à Neuf-brisach. Les conséquences de cette fausse mesure furent d'introduire des éléments de discorde dans le corps ; quelques désordres eurent même lieu en juin 1792, mais ils furent facilement calmés par Victor de Broglie, ancien colonel du régiment, qui avait conservé une grande influence sur ses anciens soldats et qui fut envoyé de Strasbourg pour rétablir la discipline. Les hommes du 13e, en revenant à eux, l'assurèrent que leur plus grand désir était de conserver intacte la glorieuse devise du régiment : *Bourbonnais sans tache.*

Le corps ne prit point part aux premières opérations de la guerre. En apprenant la honteuse capitulation

(1) Gilbert de Bressoles avait d'abord servi dans Touraine. Nommé major de Bourbonnais le 31 mai 1776, et lieutenant-colonel le 29 décembre 1781, il fut fait maréchal de camp le 1er mars 1791.

de Longwy, son lieutenant-colonel Aubert-Dubayet(1), qui était membre de l'Assemblée nationale, réclama vivement pour lui et pour son régiment l'honneur de marcher à l'ennemi.

Le 1er bataillon fut, en effet, bientôt dirigé sur Thionville. Un détachement y resta et prit part à la défense que fit dans cette place Félix de Wimpfen. Le lieutenant Bouvard reçut deux coups de baïonnette à la sortie du 21 septembre. Le reste du bataillon servit à l'armée de Custines et se trouva le 14 septembre à la reprise du camp de Boudenthal sur la Lauter. Au mois de novembre, le bataillon entier combattit à l'affaire de Dettweiler en avant de Saverne. Il fut ensuite envoyé à Francfort; il s'y trouva à l'attaque du 2 décembre et se retira à Mayence. Il reprit la campagne au mois de mars 1793, et se distingua le 30 au combat d'Oberlesheim. Gravissant rapidement les montagnes, il attaque la colonne ennemie, qui, quoique plus nombreuse, ne peut lui opposer qu'un front égal au sien, serrée qu'elle était d'un côté par les rochers et de l'autre par un ravin. Pendant que les pièces du bataillon écrasent les Prussiens en les prenant à revers, les compagnies chargent à la baïonnette et mettent l'ennemi en déroute. « Je ne puis donner assez d'éloges, disait Custines dans son rapport,

(2) Aubert Dubayet était entré dans Bourbonnais en 1780 en qualité de sous-lieutenant. Un autre général de la révolution, Marcognet, y débutait avec le même grade en 1781.

aux braves soldats et au colonel d'Arlandes du 13e d'infanterie. » Le bataillon ne se distingua pas moins sous le général Beauharnais. Le 19 juillet, il s'empara avec la plus grande valeur des gorges d'Auweiler et des hauteurs de Frankweiler. Le 22 août, il défendait avec énergie les gorges de Limboz. Quelques jours après il eut la douleur de voir disparaître le brave colonel d'Arlandes qui, ami de Custines, alla sur la terre étrangère mettre sa tête à l'abri des haines révolutionnaires.

En 1794, les deux bataillons de Bourbonnais furent amalgamés avec des volontaires et servirent à former les 25e et 26e demi-brigades. La 25e fut organisée le 17 juin et fit partie de l'armée de Rhin-et-Moselle ; la 26e, organisée le 20 mai, passa à l'armée de Sambre-et-Meuse.

RÉGIMENT DE FORÈZ.

14e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte DE MENOU (François-Ménehould), 18 avril 1776.
2. Vicomte DE NARBONNE (Philippe-Louis-Marie-Innocent-Christophe-Judes), 11 novembre 1782.
3. D'HINNISDAL DE FUMAL (Louis-Maximilien-François), 25 juillet 1791.
4. MEUSNIER DE LA PLACE (Jean-Baptiste-Marie-Charles) , 5 février 1792.
5. DE LA MARLIÈRE (Antoine-Nicolas), 14 février 1792.
6. MERLE-BEAULIEU (Pierre-Nicolas), 9 septembre 1792.

Le régiment de Forèz quitta la Corse aussitôt après sa formation et vint à Toulon d'où il partit le 4 août 1776 pour se rendre à Montdauphin et Embrun. Au mois de novembre de la même année, il arrivait à Douai, et en 1777 il prenait, par suite de la cessation du roulement entre les corps de même ancienneté, le numéro 14 dans l'infanterie (1). Au commencement de la guerre d'Amérique, il fut envoyé à Valognes et Cherbourg : c'était en février 1778 que s'exécutait ce mouvement. Au mois de septembre de la même année, il faisait partie du camp de Vaussieux, et en octobre il était placé à Quimper. Un détachement embarqué sur l'escadre du marquis de Vaudreuil, contribua le 31 janvier 1779, sous les ordres du duc de Lauzun, à la reprise de l'île Saint-Louis du Sénégal. La garnison anglaise fut prisonnière de guerre ; tous les forts et comptoirs furent remis aux Français avec 26 canons

(1) Le premier uniforme de Forèz se distingua de celui de Bourbonnais par le collet vert et les boutons blancs. Ses drapeaux conservèrent les deux quartiers bleus de Bourbonnais, mais les quartiers violets furent remplacés par des quartiers cramoisis.

Parmi les chefs qui ont marché à la tête du régiment de Forèz, cinq sont parvenus au grade de maréchal de camp. Le comte de Menou, son premier colonel, fut fait brigadier le 1er mars 1780, et maréchal de camp le 5 décembre 1781. Charles-Louis de Chamisso de Sivry, son premier lieutenant-colonel, obtint ce grade le 1er mars 1791. Le vicomte de Narbonne y parvint le 17 avril 1790, M. d'Hinnisdal le 13 décembre 1791, et M. de La Marlière le 7 septembre 1792. Ce dernier fut fait général de division en 1793.

de bronze, 56 canons de fer, 10 mortiers et 8 pierriers. Ce détachement passa ensuite à l'Ile-de-France et dans l'Inde, et prit part avec Austrasie à tous les faits de guerre qui eurent lieu dans cette partie du monde. Le lieutenant Dumoulin fut tué sur le vaisseau *le Fendant* au combat naval du 20 juin 1783.

Pendant ce temps le reste du régiment, après avoir occupé les villes de Brest, Morlaix et Lannion, était venu en septembre 1779 à Tonnay-Charente, d'où il fut à Rochefort et à l'île d'Oleron en mai 1780. Après avoir fait partie du camp assemblé à Saint-Jean d'Angély sous les ordres de M. de Voyer, il se rendit à Port-Louis et à Lorient en octobre 1781, puis à Givet en novembre 1782. Il occupa depuis les garnisons de Sédan en 1784 et de Montmédy en 1786, et en novembre 1787, pendant la rupture des relations diplomatiques avec l'Angleterre à propos des troubles de l'Irlande, il vint à Saint-Servan. Il était encore en Bretagne quand éclata la révolution. En octobre 1790 il fournit 320 hommes pour la garnison des vaisseaux du port de Brest, et le 25 décembre de la même année le 2e bataillon partit pour la Martinique.

Le 1er bataillon et le dépôt du 2e demeurèrent encore quelques mois à Saint-Pol-de-Léon, et en juin 1791 ils se mirent en route pour Aire. Au commencement de 1792, le 1er bataillon fut envoyé à Béthune, et il y fut un moment en état d'insurrection à propos des nouveaux règlements de police militaire, que des malveillants étaient parvenus à lui faire voir

de travers. Cette affaire n'eut, du reste, point de suite, et au début de la guerre, le bataillon fit partie de l'armée du Nord, avec laquelle il contribua à la première conquête de la Belgique.

Dans les premiers mois de 1793, il occupait Namur et avait ses grenadiers à l'armée de Beurnonville. Il fit encore la campagne de 1793 à l'armée du Nord et fut versé le 25 décembre 1793 dans la 27ᵉ demi-brigade qui se distingua pendant la conquête de la Hollande.

Le 2ᵉ bataillon de Forèz, que nous avons vu passer en 1790 aux Antilles, après un court séjour à la Martinique, fut envoyé à Saint-Domingue, d'où il revint en 1792 à la Martinique et à la Guadeloupe. Il conserva la meilleure discipline au milieu des déplorables désordres des colonies, et rentra en France au commencement de 1794, au moment où le pays tout entier était sous l'influence du terrible combat naval où périt *le Vengeur*. Ce bataillon se hâta d'envoyer à la Convention, pour être employée à la construction d'une frégate, la somme de 775 livres 15 sous, montant d'une journée de solde. A son arrivée en France, il avait été réuni à l'armée des Côtes de l'Océan, et il fut incorporé seulement en 1795 dans la 28ᵉ demi-brigade, qui, après la pacification des départements de l'Ouest, fut dirigée sur l'armée des Alpes.

RÉGIMENT DE BÉARN.

Fabert en avoit fait un régiment modèle.
MÉMOIRE DU XVII[e] siècle.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE BALAGNY (Jean de Montluc), 9 octobre 1595.
2. DE BALAGNY (Damien de Montluc), 1603.
3. Marquis DE RAMBURES (Charles), 11 avril 1612.
4. Marquis DE RAMBURES (Jean), 25 mai 1627.
5. Marquis DE RAMBURES (François), 17 mars 1633.
6. Marquis DE RAMBURES (René), 14 juin 1642.
7. Marquis DE RAMBURES (Charles), 10 avril 1656.
8. Marquis DE RAMBURES (Louis-Alexandre), 1671.
9. Marquis DE FEUQUIÈRES (Antoine de Pas), 4 août 1676.
10. Marquis DE FEUQUIÈRES (Jules de Pas), 20 janvier 1689.
11. Marquis DE LEUVILLE (Louis-Thomas du Bois de Fiennes), 27 avril 1700.
12. Duc DE RICHELIEU (Louis-François-Armand du Plessis), 15 mars 1718.
13. Duc DE ROHAN-CHABOT (Louis-Marie-Bretagne-Dominique), 16 avril 1738.
14. Marquis DE CRILLON (Louis des Balbi de Bertons), 1[er] janvier 1745.
15. Marquis DE LA TOUR-DU-PIN LA CHARCE (Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles), 19 octobre 1746.
16. Comte DE BOISGELIN (René-Gabriel), 20 février 1761.
17. Marquis DE CRÉNOLLE (Anne-Louis du Quingo), 30 novembre 1764.

Ce régiment, qui n'a pris un titre de province que

dans les dernières années de la monarchie, était le plus ancien des régiments de gentilshommes et était fort recherché par la haute noblesse. Il a porté les noms des seize premiers mestres de camp ou colonels qui ont marché à sa tête.

Une tradition, conservée par les vieux officiers du corps, faisait remonter son origine à une compagnie des Gardes de François de Valois, duc d'Alençon, frère de Charles IX et de Henri III, compagnie que ce prince aurait levée en 1576. Cette tradition nous paraît fondée. Les faits que nous allons rapporter lui donnent au moins un grand caractère de vérité, car ils établissent une liaison toute naturelle entre la compagnie des Gardes du duc d'Alençon et la garnison de Cambrai, point de départ incontestable du régiment.

Après la mort de Charles IX, et avant que son frère Henri, le fils chéri de Catherine de Médicis, fût revenu de Pologne, il se forma en France un parti qui, prenant pour bases les idées de tolérance et de modération philosophique du chancelier de l'Hôpital, prétendit s'interposer entre les catholiques et les protestants, et, si cela était nécessaire, contraindre les uns et les autres par la force à vivre en paix. Ce parti, qui s'appelait le parti des Politiques, et qui, comme tous les tiers-partis, fut conduit par la force des choses à faire de l'opposition, eut pour chefs apparents les nombreux membres de la puissante famille de Montmorency, et pour chef réel le duc d'Alençon, frère du

roi. La reine-mère, qui se méfiait avec raison de ce fils, le retenait en quelque sorte prisonnier à Paris. Il parvint cependant à s'échapper en 1575, et se mit ouvertement à la tête des Politiques. Mais ceux-ci, ayant été complétement défaits par le duc de Guise au combat de Dormans, le duc d'Alençon ne chercha plus, pour le moment, qu'à faire chèrement acheter sa soumission. Le 6 mai 1576, une paix fut, en effet, signée à Chatenoy en Gâtinais, et cette paix fut nommée la Paix de Monsieur, parce que la reine, pour ramener à elle l'héritier de la couronne, lui fit les plus lourdes concessions. On lui accorda en apanage les trois duchés d'Anjou, de Touraine et de Berry, «afin de parvenir à quelque grand et heureux mariage,» liberté entière de sa personne et faculté d'entretenir des Gardes pour sa sûreté.

Suivant toute probabilité, le duc d'Alençon, prince soupçonneux et sans amis, dut donner le commandement de ses Gardes au seul homme en qui il eut alors confiance, à son célèbre favori, au brave et redouté Bussy d'Amboise. Lorsque Bussy d'Amboise eut payé de la vie ses romanesques galanteries (1), il dut être remplacé dans sa charge par son beau-frère Bala-

(1) Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy, noua sa dernière intrigue avec Françoise de Maridort, femme du comte de Montsorreau. Ce mari, irrité de quelques railleries du roi, contraignit sa femme à donner un rendez-vous à Bussy, et assassina ce brave le 10 août 1579.

gny (1), qui lui succéda dans la faveur du prince.

Quoi qu'il en oit, le duc d'Alençon, appelé par les Pays-Bas révoltés contre l'Espagne et déclaré protecteur de leur ligue, conçut l'espoir de se former un royaume indépendant dans le Nord, et parvint en 1580, à se faire livrer par son gouverneur Beaudoin de Grave, la ville impériale de Cambrai dont il voulait faire le point d'appui de ses manœuvres. Il confia la garde et le gouvernement de cette place importante à Balagny, qui, l'année suivante, fit échouer tous les efforts tentés par Alexandre Farnèse, duc de Parme, pour remettre Cambrai sous le joug espagnol. En 1583, Balagny recueillit les débris des troupes françaises qui avaient accompagné le duc d'Alençon dans sa malencontreuse expédition d'Anvers, et à la mort de ce prince, arrivée le 10 juin 1584, il se fit continuer, à la faveur des troubles qui agitaient à la fois la France et les Pays-Bas, le gouvernement, c'est-à-dire la possession de Cambrai, et parvint à s'y maintenir pendant onze ans.

En 1593, Balagny qui avait activement servi la Ligue afin de ne pas être inquiété par l'Espagne, comprit que l'avenir appartenait à Henri IV, et que ce prince le sacrifierait sans scrupule à l'Espagne pour avoir la paix. Il résolut donc de gagner les bonnes grâces du roi, et choisissant le moment où ce prince

(1) Jan de Montluc, seigneur de Balagny, qui avait épousé une sœur de Bussy d'Amboise, était fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence. Ce galant évêque, frère du maréchal de Montluc, passe pour avoir fourni à Rabelais l'idée de frère Jean des Entomûres.

se trouvait fort empêché entre la ville de Laon qu'il assiégeait et une armée espagnole qui menaçait de le forcer dans ses lignes, il vint le trouver avec 500 chevaux et 800 fantassins. Ce secours arriva si à propos et fut si agréable à Henri IV, qu'il donna à Balagny (31 mai 1594) le bâton de maréchal de France, et lui assura la principauté héréditaire de Cambrai, sous la protection de la couronne.

Balagny ne jouit pas longtemps de sa souveraineté. Le 13 août 1595, une armée espagnole vint mettre le siége devant Cambrai. Le maréchal eût pu faire une belle résistance, car il avait une nombreuse garnison presque entièrement composée de vieux soldats, si la dureté de son caractère ne lui eût aliéné le cœur des habitants. Ceux-ci se révoltèrent le 2 octobre, débauchèrent 200 Suisses de la garnison, à l'aide desquels ils s'emparèrent de la grande place et ouvrirent leurs portes au comte de Fuentès. Balagny n'eut que le temps de se réfugier dans la citadelle avec 1,000 hommes de pied qui lui étaient restés fidèles, et il fut forcé de capituler le 9 octobre (1).

Ce jour même, il se retira à Péronne et forma des débris de la garnison de Cambrai un régiment d'infanterie de son nom qui fut admis au service et à la

(1) Balagny eut dans le même temps un autre déboire. Il perdit sa femme, Renée de Clermont d'Amboise, « crevée de dépit de n'être plus princesse ». Henri IV, qui avait quelquefois de singulières manières de consoler les gens, lui fit épouser Diane d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle, et l'un des sept péchés mortels.

solde du roi, le 6 mars 1597. Ce régiment fut réformé le 6 mai 1598, après avoir servi à quelques expéditions de peu d'importance sur la frontière du Hainaut. La compagnie du mestre de camp, qui était, suivant toute apparence, l'ancienne compagnie des Gardes du duc d'Alençon, resta seule entretenue.

Balagny fut remis sur pied en 1600, pour l'expédition de Savoie, et réformé de nouveau en 1603. On en conserva alors deux compagnies. En 1610, Damien de Montluc, qui avait succédé à son père dans le commandement du corps, eut ordre de le porter à dix compagnies et de le conduire au lieu d'assemblée que le roi devait indiquer à son armée, pour une entreprise secrète, mais l'assassinat de Henri IV changea tout à coup la face des affaires, et Balagny fut encore réduit à deux compagnies.

En 1612, Damien de Montluc, qui venait de la sœur de Bussy d'Amboise et qui était brave, fut tué en duel par Puymaurin, ou plutôt assassiné dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Il fut remplacé par son beau-frère, Charles de Rambures, un des plus vaillants officiers de son temps (1), qui rétablit le régiment en 1614, et le conduisit pour le service du roi en Bretagne. Quand Louis XIII arriva à Nantes pour tenir les États de la

(1) Il fut fait maréchal de camp le 19 mars 1625, et mourut en 162 des suites des nombreuses blessures qu'il avait reçues à Ivry et Amiens. Son fils Jean qui lui succéda, devint en 1633 mestre de camp des Gardes Françaises.

province, il y trouva le régiment de Rambures, fort de 2,000 hommes bien équipés, et dont il fut si content qu'il le chargea d'aller avec les Gardes Françaises, soumettre et démolir la ville de Blavet, foyer de rebelles toujours prêts à livrer leur port aux Espagnols.

Rambures réduit à deux compagnies, fit la campagne de 1615 à l'armée du maréchal de Bois-Dauphin. Il était au siége de Creil-sur-Oise. Il se rendit ensuite dans le Poitou pour en fermer l'entrée aux mécontents. Rétabli à dix compagnies en 1616, il marche, avec le comte d'Auvergne, au secours de Péronne menacée par le duc de Longueville. L'année suivante, il contribue à l'attaque du faubourg de Laon, où l'armée des princes s'était retranchée, et fait le siége de Rhétel.

En 1618, après que la mort du maréchal d'Ancre eut rendu la paix au royaume, le régiment fut encore réduit à deux compagnies. En 1619, les capitaines réformés remirent leurs compagnies sur pied, et le corps fut employé dans l'évêché de Metz, sous les ordres du maréchal du Plessis-Praslin.

En 1620, Rambures est au combat des Ponts de Cé. En 1621, il arrive des premiers sous les murs de Saint-Jean-d'Angély avec le comte d'Auriac, chargé d'investir la place. Pendant le siége, il partage les travaux de Navarre et rend de brillants services. Le lieutenant Néaumer y perd la vie. Le régiment participe ensuite à la prise de Bergerac, où il reste en garnison jusqu'à la paix de Montpellier, sauf un détachement de 300 hommes commandé par le mestre de

camp, qui va en 1622 au secours du duc d'Elbœuf, et qui, réuni à 500 hommes de Piémont, bat complétement le marquis de La Force.

En 1624, Rambures quitte Bergerac et vient occuper Saint-Maixent. Il sert les deux années suivantes en Picardie, et au mois d'août 1627, il arrive devant La Rochelle qui est immédiatement investie. Il établit son quartier à Angoulins où logeait le cardinal de Richelieu, et construisit sur la pointe de Coureilles une batterie de six pièces qu'il servit pendant toute la durée du siége. Ce fut cette année que l'illustre Fabert obtint la charge de sergent-major du régiment. Il le mit sur un si bon pied qu'on disait alors : « que jamais régiment ne fit mieux l'exercice et ne fut mieux « discipliné que celui de Rambures, et que Fabert en « avoit fait un régiment modèle. »

Un détachement de 400 hommes, qui était passé dans l'île d'Oleron, débarqua le 7 novembre au fort La Prée de l'île de Ré et contribua à la défaite de l'armée anglaise. Après la capitulation de La Rochelle, le 30 octobre 1628, le régiment occupa avec Piémont le fort de Tadon, en même temps que les Gardes occupaient la ville. M. Dubois du Liége (1), premier capitaine de Rambures, fut nommé commandant en second de La Rochelle.

(1) Jacques Dubois du Liége a été le premier lieutenant-colonel du corps, lorsque celui-ci eut le drapeau blanc le 15 septembre 1635. Du Liége obtint le brevet de maréchal de camp la même année.



Le 7 novembre, le régiment quitte le fort de Tadon pour se rendre à Fouras, afin de surveiller les mouvements de la flotte britannique. Il partit de là en 1629, pour rallier l'armée de Piémont. Il déploya la plus grande valeur à l'attaque du Pas de Suze, et, lorsque le duc de Savoie eut fait sa paix, il repassa les Alpes et arriva le 24 mai devant Privas. A l'assaut livré le 26 à l'ouvrage à cornes de cette ville, il fut chargé de l'attaque de gauche. Le signal à peine donné, Fabert s'élance à la tête des enfants perdus, plante son échelle au pied de la muraille, arrive le premier sur le rempart, écarte à coups d'épée les ennemis, et tient ferme jusqu'à ce que les officiers et les soldats, animés par son exemple, le rejoignent. Il y est bientôt suivi par tout le régiment qui s'y établit solidement. Six ou sept cents des assiégés furent passés au fil de l'épée. Rambures perdit ce jour-là le capitaine de Fouquerolles. Fabert fut très dangereusement blessé d'un coup de mousquet. Le régiment contribua encore cette année à la soumission d'Alais.

En 1630, le duc de Savoie ayant repris les armes, Rambures retourne en Piémont avec le duc de Montmorency, et arrive devant Exiles. Après avoir reconnu les dehors du fort, Fabert se glisse seul dans le fossé, s'approche de l'enveloppe du donjon et combine son attaque. Le lendemain, avec un faible détachement, il conduit une tranchée jusqu'auprès du donjon, place deux canons en batterie et contraint la garnison à capituler. Il s'avance ensuite à la tête de quelques com-

pagnies vers la Tour-Carbonnières, emporte le pont à Mafrée qui l'en séparait et force encore ce poste à battre la chamade. Au combat de Veillane, l'arrière-garde de l'armée est attaquée au passage de la montagne de Saint-Michel. Fabert, avec vingt hommes, tient tête à 400 Savoyards : pendant ce temps, M. de Rambures descend avec le régiment de la hauteur où il était posté, et tombe sur l'ennemi avec tant de vigueur, que ses rangs, rejetés les uns sur les autres, sont mis dans le plus grand désordre : la déroute fut complète. Dans cette journée particulièrement honorable pour le corps, le mestre de camp et plusieurs officiers furent blessés. Le régiment fut ensuite au siége de Saluces où Fabert reçut deux coups de feu dans son chapeau. Il avait eu l'audace d'aller en plein jour, sous une grêle de balles, reconnaître les approches de la place. Le roi, plein d'admiration pour une aussi brillante et aussi utile bravoure, dérogea en faveur de Fabert au règlement qu'il avait lui-même fait, et lui donna une compagnie, dont le commandement était dès ce temps-là incompatible avec les fonctions de sergent-major (1).

Un détachement de 300 hommes de Rambures partagea le 6 août la gloire que s'acquit le régiment

(1) Fabert eut une compagnie qui avait appartenu au capitaine Bizemont. Instruit que cet officier avait laissé des affaires fort dérangées, il fit compter aux héritiers 7,000 francs, qui était le prix ordinaire des compagnies. Afin qu'on ne crût pas que c'était un présent qu'il voulait faire, il fit entendre que le roi l'avait ainsi réglé. Voilà de la vraie noblesse.

de Picardie au passage du pont de Carignan. Le corps fit partie, en 1631, de l'armée de Lorraine : il se trouva aux siéges de Vic, Moyenvic et Marsal. En 1632, il suivit le maréchal de La Force dans son expédition en Languedoc contre les troupes de Monsieur, et il assista à la bataille de Castelnaudary. Rappelé ensuite dans la Lorraine, il fut employé au siége de Trèves. Dans une sortie des assiégés, il fut coupé du reste de l'armée et se trouvait gravement compromis, quand Fabert accourut à son secours avec le régiment de Champagne, prit les ennemis en queue et en flanc, et le délivra en anéantissant ses adversaires qui furent tous tués ou pris.

La campagne de 1633 ne fournit pas à Rambures d'autre occasion que celle du siége de Nancy. L'année suivante, il fait les siéges de Bitche et de La Mothe, il accompagne le maréchal de La Force dans ses expéditions sur le pays messin, et traverse le Rhin sur la glace pour aller secourir Heidelberg. Le 23 décembre, les Impériaux sont mis en fuite, et l'armée française repasse encore le fleuve sur la glace.

En février 1635, Rambures se rend au siége de Spire. Il se distingue à l'assaut du faubourg le 19 mars, et il se dirige ensuite, avec le régiment de Piémont, sur Mézières où il rejoint l'armée du maréchal de Châtillon. Au mois de mai, le capitaine de Merlimont se couvre de gloire en sauvant avec 400 hommes, un convoi important attaqué par 2,000 Lorrains. Après la bataille d'Avein, le régiment retourne à l'armée d'Allemagne. Le cardinal de La Valette, qui comman-

dait cette armée, le distingua parmi les meilleurs régiments, il l'employa dans toutes ses opérations, et notamment à la levée du siége de Hombourg, au siége de Binghen et dans sa fameuse retraite de Mayence à Metz.

Rambures s'était retiré à Château-Salins. Bientôt l'armée impériale, après avoir vainement cherché à pénétrer en Champagne, recule à son tour au mois de novembre, après avoir commis d'épouvantables ravages. Le régiment se met le premier à sa poursuite. Fabert, comme toujours, était à l'avant-garde, et rencontre sur la route de Lunéville à Sarrebourg un camp où l'ennemi avait abandonné ses blessés et ses malades. — «Tuons tous ces gredins-là, s'écrie un officier. — Silence, dit Fabert, on ne tue que les gens qui ont les armes à la main ; vengeons-nous, mais d'une manière digne de notre nation.» Aussitôt, il fait distribuer aux blessés le peu de vivres que son détachement possède. Les malades sont transportés à Mézières, où, sur l'ordre du généreux Fabert, tous les soins leur sont prodigués. Presque tous, par reconnaissance, prirent parti dans les troupes de France.

En janvier 1636, Rambures formait l'avant-garde du corps parti d'Épinal pour aller au secours de Colmar, dont l'ennemi leva le siége. Il entra le 30 janvier dans la ville avec 600 chevaux chargés de provisions. Des détachements se portèrent dans le même temps au secours de Kaysersberg et de Haguenau, et eurent le même succès. Les troupes étaient de retour à Épinal

le 16 février; mais à peine avaient-elles repris leurs quartiers, qu'on apprend que Haguenau est de nouveau investi et réduit aux dernières extrémités. Le cardinal de La Valette forme promptement un détachement de 300 hommes de Rambures, et l'envoie au secours de Haguenau. Ce détachement part le 3 juin d'Épinal, s'empare en passant de Saint-Dié et de Sainte-Marie-aux-Mines, et entre le 10 dans la place assiégée, qui n'avait plus que pour trois jours de vivres. L'ennemi décampa encore une fois, et le détachement alla servir sous le duc de Weymar, au siége de Saverne. Fabert monta sur la brèche au troisième assaut, et s'empara d'une maison voisine. Il s'y défendit plus d'une heure, mais les assiégés y ayant mis le feu, il fut contraint de sauter dans le fossé où il reçut plusieurs blessures (1). En septembre, tout le régiment joint l'armée qui pourchasse les Impériaux dans la direction de la Franche-Comté; ils refusent la bataille dans la plaine de Montsaugeon, et sont rudement rejetés de l'autre côté du Rhin. Le régiment, après cette poursuite, prit ses quartiers d'hiver en Lorraine. Richelieu lui avait imposé cette année le titre de la province d'Isle de France, mais il ne paraît pas l'avoir gardé longtemps.

En 1637, on le trouve sous ce nom aux siéges d'Ivoy, du Câtelet et de Damvilliers. Voici ce qu'on lit dans la *Gazette de France*, à propos du siége de

(1) Après sa guérison, Fabert eut pour récompense une compagnie dans Picardie.

Damvilliers. « Le régiment de l'Isle de France, cy-devant appelé Rambures, étant en garde la nuit du 1er au 2 octobre, les assiégés firent une sortie et pénétrèrent dans les travaux. Mais le lieutenant-colonel de Seully, rassemblant son monde, les repoussa bravement. Le capitaine de Sicham y fut blessé d'une mousquetade à la tête. » A la fin de cette campagne, le régiment fut mis en quartier d'hiver, moitié à Damvilliers, moitié à Ivoy. Il passa une partie de la campagne de 1638 en Lorraine, et joignit au mois d'août le comte du Hallier qui allait faire le siége du Câtelet. Cette place se rendit le 14 septembre, et le régiment y fut mis en quartiers d'hiver. Il en sortit le 1er mars 1639, et se trouva à l'investissement de Thionville le 26 mai. Il fut chargé pendant ce siége de la garde du parc d'artillerie.

Le 7 juin 1639, à la malheureuse bataille livrée sous les murs de Thionville, Rambures, avec deux autres régiments, contient les Impériaux qui avaient réussi à forcer le quartier de Navarre. Ces corps eurent bientôt sur les bras toute l'armée ennemie. Longtemps ils soutinrent ce terrible choc ; mais, abandonnés par la cavalerie, ils durent céder à la mauvaise fortune et se résigner à battre en retraite. Le régiment se retira à Metz, où il resta quelque temps occupé à remplir les vides de ses cadres. Il termina la campagne avec le maréchal de Châtillon qui commandait une armée destinée à secourir celles qui agissaient en Artois et dans le Luxembourg.

En 1640, il est au siége d'Arras, établi au quartier du maréchal de La Meilleraye. Le 27 juillet, dès que la mine a fait brèche à la demi-lune, il s'empare de cet ouvrage, dont la prise détermine la capitulation de la ville le 9 août. En 1641, il assiége Aire et parvient à pousser les travaux jusqu'au bord du fossé de la demi-lune, ce que d'autres avaient inutilement tenté : il prend encore part cette année aux siéges de La Bassée et de Bapaume. Le 26 mai 1642, il fait des prodiges de valeur à la bataille de Honnecourt, perdue par le maréchal de Gramont. Son mestre de camp, François de Rambures, succombe au milieu de ses compagnies ruinées, en faisant tout ce qu'il était humainement possible de faire (1).

Rambures fit la glorieuse campagne de 1643 dans l'armée du duc d'Enghien. A Rocroi, il occupait avec Piémont la gauche de la première ligne. Les Espagnols les firent d'abord plier; mais, ranimés bientôt par la présence du prince, ils se rallient, chargent leurs adversaires, les mettent en fuite et contribuent ensuite à enfoncer le redoutable bataillon carré. Rambures laissa sur le champ de bataille de Rocroi un grand nombre de soldats et de braves officiers, parmi lesquels on comptait les capitaines du Mesnil, de Froyelle, Villiers et Bergues. Le capitaine Saint-Aignan se distingua particulièrement. Thionville fut investie

(1) René de Rambures qui lui succéda, devint maréchal de camp le 16 septembre 1651.

le 15 juin. Le régiment y poussa les travaux avec un aplomb et une rapidité qui furent remarqués. Après la prise de Thionville, il fit encore le siége de Sierk, qui se rendit le 2 septembre.

En 1644, il passa en Flandre à l'armée du duc d'Orléans qui assiégeait Gravelines. Le 27 juin fut tué un soldat, nommé ou surnommé Tabac, *qui faisait les fonctions d'ingénieur*, et en qui ses camarades avaient une telle confiance, qu'après sa mort ils refusèrent de continuer le travail commencé (1). Le capitaine de Rouret et le lieutenant Guisbert de Bréda moururent de blessures reçues devant Gravelines. Après la campagne, Rambures alla prendre ses quartiers dans le Bourbonnais.

Au printemps, il rejoint l'armée du maréchal de Gassion. Arrivé le 19 juin à la rivière de Colme, alors très-grosse, il en trouve les passages barrés par l'armée espagnole. Sans hésiter, les soldats se jettent à la nage, chargent l'ennemi avec intrépidité, protégent le passage des autres troupes, et engagent un combat opi-

(1) Ce fait mérite d'être remarqué. Il prouve qu'au milieu du XVIIe siècle, tout ce qui n'était pas jeu de main et d'épée était encore méprisé par la plupart des officiers et laissé à des artisans habiles, ou à quelques fils de la bourgeoisie qui, par tempérament, se jetaient dans les camps et les aventures. Le surnom de Tabac imposé à celui-ci, à une époque où l'usage de cette plante était encore peu répandu en France, semble indiquer un de ces coureurs de fortune qui passaient alors en grand nombre l'Atlantique pour se faire flibustiers.

niâtre dont le succès fût resté fort incertain sans l'arrivée du maréchal. Rambures se trouva ensuite aux siéges de Mardyk, Cassel, Béthune, Saint-Venant et Menin : il fut mis en garnison dans cette dernière place, qui était plus exposée que les autres.

Le 13 juin 1646, il était devant Courtrai. Toutes les troupes destinées à faire ce siége n'étaient pas encore arrivées. L'ennemi tenta d'en profiter pour y jeter 3,000 mousquetaires et trois régiments de cavalerie. Rambures empêcha ce secours d'y entrer, et pendant le siége il tailla complétement en pièces une sortie de la garnison. Après la prise de Courtrai, le corps s'avança jusqu'à Bruges, il s'embarqua en septembre sur deux vaisseaux hollandais qui le ramenèrent à Mardyk, et il fit le siége de Dunkerque, qui capitula le 10 octobre. En février 1647, il se distingua en repoussant une attaque des Espagnols sur Courtrai, où il était en quartiers. Une compagnie contribua ensuite à la défense d'Armentières, et l'année suivante le régiment se trouva au siége d'Ypres et à la bataille de Lens. En 1649, il est au siége manqué de Cambrai et à la prise de Condé. En 1650, il prend part au siége et à la bataille de Rhétel, et s'y distingue près de Piémont. En 1651, faisant partie de l'armée de Flandre sous le maréchal d'Aumont, il fait des merveilles au passage de l'Escaut, près du village de Neuville.

Après avoir passé l'hiver en Bourgogne, il se rend, en 1652, dans la Picardie, occupe pendant quelque temps la ville d'Ardres, et, appelé sous Paris, il combat,

le 2 juillet, au faubourg Saint-Antoine. Revenu à Ardres après cette affaire, et subissant sans doute l'influence des désordres qui agitaient alors toute la France, il chercha, le 2 juillet 1653, à se rendre maître de la ville qu'il était chargé de garder. Il n'est resté aucune trace des causes qui ont pu déterminer un acte aussi grave. On ne sait pas davantage dans quel sens et pour qui il agissait ainsi. La tradition nous apprend seulement que les habitants d'Ardres se défendirent bravement, et que sur 1,400 hommes que comptait alors le régiment, ils en tuèrent 700. On ignore ce que devint le corps pendant la campagne de 1654. Il est probable que M. de Rambures passa cette année à le rétablir : on trouve quelques-uns de ses officiers servant en volontaires aux siéges de Sainte-Ménehould, de Stenay et du Quesnoy, et au secours d'Arras.

Au début de la campagne de 1655, pendant que l'armée assiégeait Landrecies, Rambures fut jeté dans Saint-Quentin. Il ouvrit ensuite, le 16 août, la tranchée devant Condé, en deçà de l'Escaut, pendant qu'un bataillon des Gardes en faisait autant de l'autre côté de la rivière. Après la capitulation de cette place, il y fut mis en garnison. Au mois de novembre, il détruisit complétement un corps de 3,500 hommes qui passait aux environs de Condé, sous les ordres du prince de Ligne.

En 1656, le régiment se trouve au siége de Valenciennes et à la prise de La Capelle. En 1657, on

le voit au siége de La Motte-aux-Bois, à la prise de Saint-Venant, au secours d'Ardres, et à la conquête de Watz, Bourbourg et Mardyk. En 1658, il prend part au siége de Dunkerque et à la bataille des Dunes, où il fait mettre bas les armes à l'un des bataillons anglais du duc d'York : c'était le régiment du roi d'Angleterre. Il fit encore cette année les siéges de Berghes-Saint-Winox, de Menin et d'Ypres. Il demeura en garnison dans Menin jusqu'à la ratification de la paix des Pyrénées; il fut alors réduit à quatre compagnies, et alla prendre ses quartiers dans la généralité de Rouen (1).

En 1663, il fut appelé à faire partie de l'expédition de Lorraine, qui se termina par la prise de Marsal.

En 1666 eut lieu le tirage au sort du tour de roulement du corps avec les régiments de Bourbonnais et d'Auvergne. Le major de Rambures voulut représenter au roi que l'ancienneté du corps lui donnait le pas. Le roi lui ordonna de tirer, et il prit dans le chapeau du roi le second semestre.

Quand la guerre se ralluma en 1667, Rambures, porté à dix compagnies, était en garnison à Saint-Quentin. Il ne fut point d'abord désigné pour faire campagne; mais le siége de Lille ayant offert des difficultés, il vint renforcer l'armée. Après la prise de

---

(1) Charles, marquis de Rambures, qui en avait alors le commandement, y servait comme capitaine depuis 1648; il fut fait brigadier le 27 mars 1668, à la première fournée.

Lille, il fut envoyé à Courtrai, d'où il se rendit, en janvier 1668, à Charleroi. Cette année, huit compagnies du régiment, réunies au régiment de Piémont, s'emparèrent, le 13 mars, de Genappe : elles rentrèrent ensuite à Charleroi.

En 1671, Rambures était à Calais; il fit partie cette année du camp de Dunkerque et y fut passé en revue par Louis XIV. Il comptait alors trente-deux compagnies de 53 hommes chacune, et fut un des quatre régiments laissés dans Dunkerque après la levée du camp.

L'année 1672 vit commencer la guerre de Hollande. Rambures accompagna le roi jusqu'à Tongres, où vingt compagnies furent mises en garnison. Les douze autres suivirent l'armée royale sur le Rhin, et furent de toutes ses expéditions. Sur la fin de la campagne, le régiment fut réuni et mis en quartiers dans Bombelles et aux environs.

Le 1er août 1673, un parti de 500 hommes vint attaquer une redoute située de l'autre côté de la rivière vis-à-vis de la porte de la ville; elle était gardée par le lieutenant de Gamares. Sommé de se rendre, ce brave officier, qui n'avait que trente hommes avec lui, envoie son sergent chercher du secours à Bombelles, et en attendant se défend si bien que l'ennemi se retire après avoir perdu son commandant. Le régiment sortit ensuite de Bombelles, et joignit l'armée du prince de Condé, qui couvrit les opérations du siége de Maëstricht.

Employé en Flandre en 1674, Rambures se trouva, le 11 août, à la bataille de Séneff. Il était placé à l'extrême gauche de l'infanterie, se distingua à l'attaque du village de Fay, et contribua beaucoup au succès de la journée par la ténacité avec laquelle il se maintint dans les postes qu'il avait forcés. Il y perdit M. Hébert, son lieutenant-colonel; les capitaines de Brisseuil, Campagne, Bonnière et Pommereuil; les lieutenants ou sous-lieutenant La Varenne, Legrand, Culan, Varimont, Létendart, Sosseval et Saint-Martin, et eut plus de 200 hommes tués ou blessés sur 1100 qu'il comptait avant la bataille. Les officiers blessés étaient MM. deGéronville, d'Amours, Legrand et Bruc, capitaines; Huyas, Fayolle, La Motte, Pologne, Brassac et Campagne, lieutenants ou sous-lieutenants. Après la retraite du prince d'Orange et la levée du siége d'Audenaërde, le régiment fut envoyé à Metz, et joignit, le 11 novembre, au camp de Dettweiler, l'armée du maréchal de Turenne. Le 2e bataillon se jeta dans Haguenau et contribua à en faire lever le siége entrepris par Piccolomini. Lorsque les Impériaux eurent évacué Schlestadt, le régiment prit ses quartiers dans cette ville et à Colmar. Il assista au combat de Mulhausen le 29 décembre, et en janvier 1675 il se rendit avec sa brigade à Brisach.

Il se trouva ainsi le premier porté, le 10 mars, pour l'attaque de Neubourg, qu'il assaillit avec une si grande vigueur, que l'ennemi, chassé de palissade en palissade, demanda quartier. Le régiment suivit

Turenne pendant toute cette campagne, et au mois de juin il fut envoyé, avec trois régiments de cavalerie, à Altenheim, pour y construire un pont sur le Rhin, et assurer un passage à l'armée en cas de revers. Après la mort de l'illustre maréchal, ce pont fut de la plus grande utilité, et l'armée put repasser le Rhin après un vigoureux combat, livré le 1er août, sous Altenheim, et auquel le régiment prit part: celui-ci continua de servir en Alsace, l'année suivante, sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Un cruel accident enleva, le 29 juillet 1676, le jeune marquis de Rambures, qui montrait, depuis quatre ans, à la tête du régiment, que la valeur était héréditaire dans sa maison : il fut tué, à l'âge de dix-huit ans, d'un coup de feu qu'il reçut au front, dans une décharge que quelques-uns de ses soldats faisaient de leurs armes. Le régiment, qui depuis soixante ans s'illustrait sous le nom de Rambures, pleura amèrement le dernier rejeton de cette valeureuse famille (1). Il fut alors donné au marquis de Feuquières, resté célèbre par les mémoires qu'il a laissés sur les guerres de son temps, et entre les mains duquel le corps maintint sa vieille réputation (2).

(1) Le régiment eut six mestres de camp ou colonels de la famille de Rambures: Charles de Rambures, ses quatre fils et son petit-fils, qui périt en Alsace d'une si déplorable manière.

(2) Feuquières avait eu un régiment de cavalerie et le régiment Royal-Marine avant celui-ci. Il fut fait brigadier 15 mars 1688, maréchal de camp 20 janvier 1689, et lieutenant-général 30 mars 1693.



Feuquières termina la campagne de 1676 par un combat qui fut livré près de Bâle. Il servit encore sur le Rhin, en 1677, et prit part au siége de Fribourg, où il fit de grandes pertes. En 1678, il passa à l'armée de Flandre, et fit les siéges de Gand et d'Ypres. Employé ensuite avec quelques autres troupes à couvrir le quartier du roi près de l'abbaye de Saint-Denis, il fut attaqué, le 14 août, par le prince d'Orange, quoique la paix fût signée à Nimègue depuis trois jours. Feuquières soutint tout l'effort des colonnes ennemies assez de temps pour permettre au quartier du roi de se retirer avec tous les équipages; il effectua ensuite sa retraite dans le meilleur ordre, et arriva au pont de la petite rivière de Saint-Denis en même temps que l'ennemi qui voulait lui en disputer le passage. Il lui marcha sur le ventre, vint rejoindre l'armée rangée en bataille de l'autre côté du défilé, et s'arrêta au débouché de ce défilé, essuyant sans s'ébranler un feu d'enfer. Déterminé à vaincre ou à périr, il se laissait écraser plutôt que de perdre un pouce du terrain dont la garde lui était confiée, quand enfin il fut secouru par un bataillon des Gardes Françaises, qui l'aida à repousser l'ennemi. Dans cette affaire célèbre, et dont la gloire appartient en grande partie au régiment qui fut le premier et le plus fortement engagé de tous les corps de l'armée, le colonel eut les deux cuisses percées par une balle; le lieutenant-colonel Baillet fut aussi mis hors de combat; il y eut, en outre, quatre capitaines tués et dix-huit officiers blessés.

En 1680, le régiment était à Toul. Il ne prit aucune part aux campagnes de 1683 et 1684, et il était à Tournai, en 1688, quand il reçut l'ordre de se rendre au siége de Philisbourg. Les capitaines Despoix et Contremoulins y furent tués; le sous-lieutenant Dupuy y fut emporté d'un coup de canon. Parmi les blessés se trouvait le lieutenant-colonel d'Amours et les capitaines Campagnols et Blaru. Feuquières, après la prise de Philisbourg, fut envoyé à Heillbronn sur le Necker, où il resta jusqu'au mois de janvier 1689, poussant des détachements jusqu'à Nuremberg, et levant des contributions. Il reçut alors l'ordre de démolir les fortifications d'Heillbronn, de se porter sur la petite ville de Pforzheim, à l'entrée des montagnes du Wurtemberg et de s'y fortifier. Feuquières évacuait Heillbronn par une porte, tandis que les Impériaux y entraient par l'autre. Deux cents dragons de Staremberg massacrèrent les malades qui étaient encore en ville. Le colonel se promit de leur faire payer cher cet acte de barbarie. Il apprit bientôt que ces dragons occupaient la petite ville de Neubourg, sur l'Entz, à trois lieues de Pforzheim. Le 6 janvier, à neuf heures du soir, il part avec 600 hommes, arrive à minuit devant la porte de Neubourg, trompe la sentinelle en lui parlant allemand, fait pendant ce temps tranquillement attacher un pétard et enfonce la porte avant que personne pût se mettre en défense : les dragons surpris sont tous massacrés, à l'exception de sept. Leur commandant, qui ajusta de son pistolet

M. de Feuquières, fut tué par le capitaine du Poussay.

Le régiment, passé sous le commandement du frère du marquis de Feuquières, continua de servir en Allemagne en 1689 et 1690. Le 18 août 1690, il se trouva à l'attaque de Waldkirch, à deux lieues de Strasbourg; ses grenadiers s'y distinguèrent, et le capitaine de Moussy y fut tué. Le régiment fut envoyé, en 1691, en Piémont, à l'armée de Cattinat, où, pendant six campagnes, il rivalisa de bravoure avec La Marine. Il y débuta par le siége du château de Veillane. Tous les dehors furent emportés, par une attaque fort vive, le jour même de l'ouverture de la tranchée, et la garnison se rendit la nuit suivante (30 mai. Feuquières alla ensuite ouvrir la tranchée (7-8 juin) devant Carmagnola, du côté de Carignan, entre le faubourg et le corps de place. Ce poste était fort dangereux; les assiégés ouvrirent un feu terrible de leurs canons chargés à cartouches; cinquante soldats furent tués; le lieutenant-colonel de Vraignes (1) et deux capitaines furent blessés. Le reste de la campagne et celle de 1692 ne lui offrirent aucune occasion remarquable.

En 1693, Feuquières prend une part glorieuse au succès de la bataille de la Marsaglia, et achève la déroute des ennemis en les chargeant en flanc et en

(1) Henri de Pingré de Vraignes, lieutenant en 1665, major 18 février 1685, lieutenant-colonel 28 janvier 1689, brigadier 3 janvier 1696, et maréchal de camp 26 octobre 1704.



queue. Il y eut deux capitaines tués. Les trois campagnes suivantes se passèrent sur la défensive. Après la signature des préliminaires de la paix avec le duc de Savoie, l'Empereur continuant à vouloir tenter le sort des armes, on fit le siége de Valencia. Les deux bataillons du régiment y ouvrirent la tranchée à gauche, le 24 septembre 1796. Le capitaine de grenadiers de Boutteville y fut blessé. La paix ayant enfin été signée, le siége fut levé et les troupes rentrèrent en France. Cependant les hostilités continuaient sur la frontière du nord. Feuquières fit la campagne de 1697 sur la Moselle et sur le Rhin, et à la paix de Riswick, il fut envoyé à Briançon, où il demeura jusqu'à la guerre de la succession d'Espagne.

En 1701, le régiment, devenu Leuville (1), reçoit l'ordre de se rendre à Toulon pour s'y embarquer. Il passe alors en Italie et se signale parmi les plus braves le 1er septembre à l'attaque des retranchements de Chiari. En novembre, il se rend à Crémone et de là à Mantoue où il est bloqué par le prince Eugène. Il était le plus ancien régiment de la garnison, et il se distingua beaucoup dans plusieurs sorties.

Le 25 janvier 1702, le comte de Tessé, qui commandait la place, informé que l'ennemi avait de gros magasins de fourrages à sept milles de là, ordonne au capitaine de grenadiers Boutteville d'aller les incen-

(1) M. de Leuville fut fait brigadier le 19 juin 1708, maréchal de camp le 8 mars 1718, et lieutenant-général le 22 décembre 1731.



dier. Ce brave officier enlève le poste, exécute son ordre et revient à Mantoue sans avoir perdu un seul homme. Après la levée du blocus, au mois de mai, Leuville resta seul chargé de la garde de Mantoue et il y demeura pendant toute la campagne. Cependant un détachement de volontaires se trouva à la bataille de Luzzara où le capitaine d'Argenson fut blessé.

Le régiment partit de Mantoue en 1703 pour suivre le duc de Vendôme: il contribua sous ses ordres à la prise de Bersello, Nago, Orgo, et au bombardement de Trente. Il revint ensuite hiverner dans le Montferrat. En 1704, il fait les siéges de Verceil et d'Ivrée et commence celui de Vérue qui se prolonge jusqu'au printemps de l'année suivante. Il se distingue particulièrement à l'attaque du 1er mars, et perd devant Vérue les capitaines d'Aché, Birabin et de Fresne. A la fin d'avril 1705, Leuville joint l'armée du grand prieur de Vendôme sur le Mincio, il prend part à l'affaire de la cassine de Moscolino, assiste, le 16 août à la bataille de Cassano sans pouvoir entrer en ligne, accompagne le duc de Vendôme dans son expédition sur le Crémonais, et se trouve, le 16 octobre, à l'attaque des lignes du prince Eugène entre Castel-Leone et Gombetto. Le général autrichien se retira dans les montagnes et Leuville rentra dans Mantoue.

Au mois d'avril 1706, il fut chargé de garder les passages de l'Adige. Après le combat de Calcinato où Vendôme défit les Impériaux, il vint rallier l'armée campée à Goïto. Peu après il fut jeté dans Alexandrie

qu'Eugène semblait menacer. Mais ce prince en voulait à Turin. Leuville y courut, mais il arriva trop tard ; les lignes françaises avaient été forcées le 7 septembre. En apprenant cette funeste nouvelle, le régiment s'enferme dans Chivasso, bien résolu à s'y défendre. Eugène y arrive bientôt avec son armée victorieuse et somme le colonel de rendre la place ; celui-ci répond que lui et son régiment tiennent trop à l'estime de l'ennemi pour en agir ainsi, et à l'instant il ouvre un feu terrible qui oblige Eugène à entreprendre le siége en règle. Chivasso était sans défense ; les tranchées du dernier siége n'avaient point été comblées, et Leuville manquait de tout. Après huit jours de défense, il obtient une capitulation et sort de Chivasso avec les honneurs de la guerre. Reconduit à la frontière, il s'arrête à Chambéry où il est passé en revue par le lieutenant-général comte de Médavy qui n'y compta que 400 hommes en état de porter les armes. Ils furent employés en 1707 à garder les défilés des Alpes, et quand, en 1708, le régiment fut rétabli, on l'envoya à l'armée du Rhin, dont il se trouva le plus ancien corps.

Après quelques combats contre les fourrageurs impériaux, où ses grenadiers se conduisirent très bien, il fut placé dans les lignes de la Lauter, partie à Weissembourg et partie à Lauterbourg. Il resta dans ces quartiers, sans y être sérieusement inquiété, jusqu'en 1712. Le 16 août de cette année, il fut vivement attaqué, mais il repoussa l'ennemi en lui faisant

éprouver de grandes pertes. En 1713, il fit partie de l'armée du maréchal de Villars qui couvrit le siége de Landau. Il participa ensuite le 20 septembre à l'attaque des retranchements de Fribourg, où ses grenadiers, conduits par le capitaine de Nisas, forcèrent tout ce qui se trouva devant eux, et au siége de cette ville dont la prise mit fin à la guerre.

En 1718, le régiment fut donné au célèbre duc de Richelieu (1), qui l'année suivante fut mis à la Bastille pour avoir prêté l'oreille aux propositions de l'Espagne, lors de la conspiration de Cellamare. Richelieu aurait, dit-on, promis la coopération de son régiment pour livrer à l'Espagne la ville de Bayonne où il était alors en garnison. Quoi qu'il en soit, le régiment fut employé, sans son colonel, au blocus et au siége de Saint-Sébastien, et à celui de Roses où le capitaine La Mothe d'Hugues fut blessé.

En janvier 1723, Richelieu fut mis en garnison à Poitiers. Il alla ensuite à Bayonne en avril 1725, à Collioure en septembre 1727, à Poitiers en octobre 1728, à Cambrai et Bouchain en avril 1730 et à Lille en 1731. On le trouve en 1732 au camp de Barlemont, puis en garnisou à Calais et Maubeuge en juillet 1733. Enfin il se trouvait à Schlestadt depuis le mois d'août 1733 quand la guerre éclata.

---

(1) Le duc de Richelieu fut fait brigadier le 20 février 1734, maréchal de camp le 1er mai 1738, lieutenant-général le 2 mai 1744, et maréchal de France le 11 octobre 1748.

Il fit cette même année le siége de Kelh ; il n'y monta qu'une garde, ou fut tué le capitaine de grenadiers La Serre, et alla passer l'hiver à Besançon. Rappelé à la même armée en 1734, il se trouva au passage du Rhin et à l'attaque des lignes d'Ettlingen qui précéda le siége de Philisbourg. Le 23 juin, il contribua à emporter les trois places d'armes du flanc de l'ouvrage à cornes de cette place. Les capitaines de Gasc, d'Angosse et de Nouziers et plus de 100 hommes payèrent de leur vie ce beau fait d'armes. Le capitaine du Camp et le lieutenant Honoré furent blessés, le capitaine de Gasc l'avait été le 11 juin. Après la campagne, Richelieu alla prendre ses quartiers d'hiver à Schlestadt où il perdit 900 hommes par les maladies. En 1735, porté à 3 bataillons, il occupa Trèves et prit part à quelques petits combats aux environs. Il passa l'hiver dans cette ville. En mai 1736, il fut envoyé à Metz où il travailla aux fortifications. Il vint ensuite à Maubeuge en octobre 1737, fut partagé en 1738 entre Rocroi, Charleville et Mézières, revint à Metz en avril 1739 et se trouvait à Verdun depuis le mois de septembre 1740, lorsque commença la guerre de la succession d'Autriche (1).

(1) Le régiment avait alors pour lieutenant-colonel le comte Louis de La Motte d'Hugues, entré au corps comme capitaine en 1711, lieutenant-colonel 19 juin 1735, brigadier 20 février 1743, maréchal de camp 1er mai 1745, et lieutenant-général 25 août 1749. Le colonel duc de Rohan parvint au grade de brigadier d'infanterie le 20 février 1743.

Le régiment qui portait alors le nom de Rohan, partit de Verdun le 7 septembre 1741, pour se rendre en Bavière. Sa brigade qui faisait partie de la division du comte de Polastron et du corps commandé par le comte de Gassion, s'assembla au Fort-Louis, et passa le Rhin le 22 septembre. A son arrivée en Bavière, l'électeur, inquiet des avis qu'il recevait que des troupes autrichiennes venues d'Italie, allaient pénétrer dans ses États par le haut Lech, détourna de leur route les régiments de Rohan et de Souvré, et deux régiments de dragons, et les envoya sur la frontière du Tyrol. Rohan fut réparti d'abord dans plusieurs postes autour de Braunau, et en octobre, il fut placé à Ens pour défendre le passage de la rivière de ce nom : le passage ayant été forcé ailleurs par le général Kewenhuller, il reçut l'ordre d'aller se renfermer dans Lintz, où il fut investi le 1er janvier 1742, par l'armée autrichienne.

La garnison était commandée par le comte de Ségur. Dès le 31 décembre, Kewenhuller avait fait sommer Lintz par un tambour. Le 1er janvier, le même tambour se présente, annonçant à Ségur qu'il serait attaqué dans la journée. Le brave comte, quoique la ville fût ouverte, fit répondre au général autrichien, qu'il serait le bienvenu, qu'on l'attendait de pied ferme et avec impatience; que les barrières de la ville lui seraient ouvertes, mais que la garnison, distribuée dans les maisons, ferait le coup de fusil par les fenêtres. L'un et l'autre tinrent parole. Le lendemain 2, entre

sept et huit heures du matin, les Autrichiens attaquent en force sur tous les points. Une de leurs colonnes se jette sur le faubourg au delà du Danube. Quarante et un soldats de Rohan y soutiennent l'effort de l'ennemi, lui tuent 57 hommes et donnent le temps à leurs camarades d'arriver. Le caporal Dartois était dans une salle basse de l'hôpital ; on ne put l'y forcer. On lui tira plusieurs coups de fusil par les fenêtres ; son chapeau fut percé d'une balle. Quand on vint le dégager, on trouva sous la fenêtre qu'il défendait sept Autrichiens tués ou blessés. Ce brave homme fut fait sergent et se fit tuer l'année suivante à Dettingen.

Les ennemis, maltraités au combat du 2 janvier, résolurent de réduire la garnison par la famine et la laissèrent tranquille. Le 16, le comte de Ségur qui voyait ses vivres diminuer et qui désirait faire connaître au maréchal de Broglie l'extrémité à laquelle il était réduit, poussa deux attaques sur les villages de Galinkirchen et d'Épersberg, espérant à la faveur du combat faire passer un officier à travers les lignes ennemies. On trouva les Autrichiens en force à Galinkirchen ; à la vue des grenadiers de Rohan qui formaient tête de colonne, ils occupèrent toutes les fenêtres, et ouvrirent un feu meurtrier qui anéantit en quelques minutes les deux compagnies de grenadiers. Les deux capitaines, MM. du Bochet et d'Houdan, furent tués et avec eux 60 hommes. Les capitaines des Haulles et de Guichen, furent blessés à l'attaque dirigée sur Épersberg. Le but était manqué ; il fallut

rentrer dans la ville. Le 22, les Autrichiens, voyant la garnison réduite aux abois et découragée, l'attaquent de toutes parts avec vigueur, et pour couper court à toute velleité de résistance, ils mettent le feu aux quatre coins de Lintz. La garnison, contrainte à capituler convint de ne pas servir d'un an en Allemagne, et sortit le 25. Le régiment arriva en avril à Strasbourg, et fut immédiatement dirigé sur Besançon.

En février 1743, il se rendit à Metz, et peu après à Weissembourg, à l'armée que le maréchal de Noailles commandait sur le Rhin. Il passa ce fleuve à Spire, les 26 et 27 avril, et fut cantonné à Heidelberg avec trois autres régiments. Cette division prit part à la bataille de Dettingen. Après avoir contenu l'ennemi et permis aux troupes mises en désordre de se rallier dans le village, elle reçut l'ordre de charger à son tour. Elle le fit avec la plus grande valeur et allait enfoncer la ligne ennemie, quand celle-ci s'ouvrit et démasqua six pièces de canon chargées à cartouches. Le régiment, criblé à quinze pas, battit en retraite, mais en bon ordre, et vint border les haies de Dettingen, qu'il ne quitta que pour faire avec Piémont, l'arrière-garde de l'armée. Rohan eut dans cette déplorable journée 600 hommes mis hors de combat. Parmi les morts se trouvaient les capitaines de Terson, Richebourg, Charsé, Vignacourt, Dunelle et Vilhouette, et les lieutenants de Rouville, La Croisille, Richard, La Vorichaie, Montplaisir, de Beauplan, Réal et Baltier. Les blessés étaient le major, M. Luc-Majour ; les com-

mandants de bataillon, La Viganière et Hiky; les capitaines, chevalier de Luc-Majour, de Hallebout, d'Artignos, Najac, Dourlers, Du Repaire, Grincourt, Mesnard, Duvignau, de Chantilly, Mesmé, Saillet, Damville et Pioger, et les lieutenants d'Igoine, Lescun, d'Adouville, d'Astorg, Tanouarn, Rayne de Cantis, Daurée, Kerniel, Manou, Dumesnil et Farcy. Le colonel eut un cheval tué sous lui.

Le régiment repassa le Rhin à Worms, alla travailler à remettre en état les lignes de la Lauter, et après avoir soutenu encore de furieux combats contre la cavalerie légère autrichienne, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Saarlouis.

Rohan quitta cette ville le 15 mars 1744 et fit la campagne en Flandre. Il servit aux siéges de Menin et d'Ypres. Ses grenadiers emportèrent, le 19 juin, une demi-lune d'Ypres qui gênait les travaux. Trois officiers y furent blessés, les capitaines Danville et d'Hallebout, et le lieutenant Beaupoil. Il fit ensuite partie du camp de Courtrai et passa l'hiver à Sédan.

Le régiment, donné le 1er janvier 1745 au plus illustre des descendants du brave Crillon (1), commença la campagne de cette année devant Tournai, et le 11

(1) Le marquis de Crillon avait été colonel de Bretagne. Il fut fait brigadier le 1er mai 1745, maréchal de camp le 2 octobre 1746, et lieutenant-général le 1er mai 1758. La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 7 décembre 1745 à Louis-Nicomède de Tristan de La Tour, lieutenant au corps en 1722, brigadier le 1er juin 1746, et maréchal de camp le 10 mai 1748.

mai il était à la bataille de Fontenoy. Il avait sa droite appuyée au village d'Anthoing, et sa gauche près d'une des redoutes de Fontenoy. Pendant l'attaque définitive et la déroute de la fameuse colonne anglaise, il contenait avec une partie du régiment du Roi les troupes hollandaises. Il s'empara d'une batterie de huit pièces et n'eut qu'une cinquantaine d'hommes mis hors de combat. Le capitaine Dumagnou y eut la jambe cassée. Au mois de juillet, il fut détaché avec Normandie et quelques autres corps, sous les ordres du comte du Chayla. Cette colonne, dont il formait l'avant-garde, rencontra le 9 six mille Anglais qui débouchaient par le chemin d'Alost à Gand, où leur intention était de se jeter. Le marquis de Crillon qui marchait en avant avec peu de monde, se replie en bon ordre sur Mesle. Son régiment resté à un quart de lieue en arrière, arrive baïonnette au bout du fusil, charge avec impétuosité, reprend les canons et les pontons dont les Anglais s'étaient déjà emparés, met ceux-ci dans une déroute complète, leur prend plusieurs drapeaux et fait 1,400 prisonniers. Deux soldats, Pierre Chaumont et Pierre Loucheron, dit Sans-Quartier, voyant la cavalerie française battue sur la chaussée, se jettent au milieu des escadrons anglais, attaquent un cornette, le tuent et rapportent en triomphe son étendard. Cette journée coûta à Crillon 180 hommes tués ou blessés. Le roi lui accorda quatorze croix de Saint-Louis et vingt-deux gratifications. Le brave capitaine de grenadiers de Cochu

avait été tué en attaquant les ennemis dans le parc d'artillerie qu'ils avaient surpris. Parmi les blessés se trouvait le commandant de bataillon La Viganière, et les lieutenants Marvelize et Dufour.

Le régiment arriva le soir même aux portes de Gand, qui capitula peu de jours après. Il se rendit de là au siége d'Ostende. Le lieutenant-colonel de Lestang, le capitaine de Castelnau, les lieutenants de Castelnau et Dumesnil, et le sous-lieutenant La Marre y furent blessés; le lieutenant Ricard y perdit la vie. Le lieutenant Castelnau mourut de sa blessure. Ostende capitula le 23 août, et Crillon prit le même jour possession de la porte de Gand. Il passa ensuite au siége de Nieuport, où le lieutenant Dumesnil fut encore blessé. Le régiment alla de là à Calais où se préparait une expédition contre l'Angleterre qui n'eut pas lieu. Il en sortit au mois de janvier 1746 pour se rendre à Bruges, et vint prendre poste à Gand pendant le siége de Bruxelles. Après la prise de cette ville, il rentra dans ses quartiers.

A l'ouverture de la campagne, en juin, il se rendit au siége de Mons, et coopéra à la prise du fort de la Haisne qui en défend les approches. Il eut au siége de Mons plus de 200 hommes tués ou blessés. Le capitaine Mageuville et le lieutenant Chatenay étaient parmi les derniers. On trouve ensuite le régiment dans le corps de réserve du comte de Clermont au camp d'Aërschott. Un détachement de 50 hommes, après un combat glorieux, fut enlevé près de Ramilies par

1,500 hussards. Le capitaine de Magenville fut encore blessé dans cette affaire, et le lieutenant d'Ille y fut tué. Au mois de septembre, le régiment fit le siége de Namur, pendant lequel le lieutenant Petity, ayant été chargé avec quinze hommes de nettoyer le faubourg de la Plante, en revint avec 37 prisonniers. Crillon eut 200 hommes mis hors de combat dans ce siége. Le capitaine Daurée et les lieutenants Montbrun et La Marre étaient parmi les blessés. Le marquis de Crillon, qui porta au roi la nouvelle de la prise de Namur, fut fait maréchal de camp, et le régiment, donné au comte de La Tour du Pin (1), entra dans la place, et se rendit plus tard à Anvers où il forma son 4e bataillon.

Au mois d'avril 1747, il faisait partie du corps aux ordres du marquis de Contades, chargé de soumettre les forts de la rive gauche du bas Escaut, et toute la Flandre hollandaise. La Tour du Pin se signala surtout au siége d'Hulst. Pour y pénétrer, il fallait enlever les forts de Liefkenshoëck et de Zandberg. Le premier fit peu de résistance, mais le deuxième n'était abordable que par une digue étroite. Le 1er bataillon étant de jour, l'ennemi vient à une heure après minuit attaquer la tête de la tranchée. Les grenadiers et les piquets dirigés par le colonel le reçoivent avec la plus grande valeur. Pendant une heure, ils font un feu si bien nourri que l'ennemi ne gagne pas un pouce de

(1) Le comte de La Tour du Pin fut fait brigadier le 22 juillet 1758, et maréchal de camp le 20 février 1761.

terrain ; mais bientôt la poudre manque ; un sergent et quelques hommes courent en chercher : on se la passe de main en main sans précautions ; le feu prend à une traînée, se communique aux sacs déposés sur les palissades, et le bataillon presque tout entier est brûlé. Les ennemis qui dans leur effroi s'étaient d'abord éloignés, reconnaissent la cause de cette détonation, reviennent à la charge, espérant avoir bon marché du reste des Français ; mais le colonel rassemble les débris de son infortuné bataillon, et par un effort désespéré, les arrête encore et les contraint à renoncer à leur entreprise. Hulst capitula le 11 mai. Sa prise avait couté la vie au capitaine de Mousson-Villiers et aux lieutenants Jacquerie et Leclerc. Cinq capitaines et cinq lieutenants avaient été blessés.

La Tour du Pin participe encore à la prise d'Axel, et se trouve le 1er juillet à la bataille de Lawfeld. Il était à l'aile droite où eurent lieu les plus grands efforts. Le village de Lawfeld avait été pris et repris plusieurs fois. Le maréchal de Saxe, persuadé que là est la victoire, tente un dernier effort et le fait attaquer de nouveau par les brigades de La Tour du Pin, du Roi et d'Orléans. Le régiment s'élance à la baïonnette avec une intrépidité sans égale, culbute la colonne ennemie dans un ravin, et lui passe sur le corps. Le roi, témoin de tant de valeur, lui accorda cinq brevets de lieutenant-colonel, treize croix de Saint-Louis et vingt-sept gratifications. Il avait perdu à cette bataille les capitaines Magenville et de Dreux, et les lieutenants

Vaudry, Sagerran, Le Franc et La Durantie. Parmi les blessés se trouvaient le colonel, les capitaines d'Artignos, Najac, La Grèze, Vandel, Larmandie, Montgrand, chevalier de Montgrand, de Maillé, La Tour-Dejean, Tanouarn, Grincourt, Ferrand et d'Astorg, et les lieutenants Cheffontaines, Jourdan, Mardeville, La Marre, Tercier, La Villotte, Deschênes, Requeur et Fourneau. A la fin de la campagne, le régiment prit ses quartiers d'hiver à Bruxelles.

En 1748, il fit le siége de Maëstricht : il était de la grande attaque. Le 29 avril, à neuf heures du soir, on donna l'assaut aux flèches du front d'attaque. Deux compagnies de grenadiers de La Tour du Pin et trois de La Couronne, soutenues par celles des régiments de Rohan et d'Alsace, s'élancèrent au cri de vive le roi sur la flèche de gauche, et se logèrent sur l'angle saillant de la branche gauche du chemin couvert de l'ouvrage à cornes. Cette action coûta la vie au capitaine La Durantie, frère du lieutenant tué à Lawfeld. Les capitaines de Corneillan, de Rogues-Hautes et Castelnau, et les lieutenants Mezières, La Marre, Tercier, Legrand et Richard, y furent blessés. A sa rentrée en France, La Tour du Pin fut envoyé à Lille. Il fut en septembre 1751 à Dunkerque, à Valenciennes en septembre 1752, et au camp de Saarlouis en juillet 1754. Il passa ensuite par les garnisons de Saarlouis et de Maubeuge, où il arriva en octobre 1755, et il faisait partie en juillet 1756 du camp formé près du Havre. A la levée de ce camp, au mois de septembre 1756,

le régiment partit pour Le Mans et il occupa plus tard les garnisons de Saumur, La Flèche et Baugé.

Il quitta ces villes, en mai 1757, pour se rendre en Allemagne. Il passa le Rhin le 1er août à Mayence, joignit l'armée le 25, et fit l'expédition de Hanovre sous le maréchal de Richelieu. Il poursuivit le duc de Cumberland jusqu'à Stade, campa sous Halberstadt du 28 septembre aux premiers jours de novembre, et après la malheureuse bataille de Rosbach, il se porta sur Lunebourg, et se retira derrière l'Aller. Il eut ses quartiers d'hiver à Hanovre.

A la fin de février 1758, l'armée rétrograde vers le Rhin et prend ses cantonnements de Cologne à Clèves. Le régiment occupe les postes du Bas-Rhin depuis Xanten et Schenck jusqu'au territoire hollandais, ayant son principal quartier à Goch. Il assiste plus tard à la bataille de Créfeld. Exposé pendant cinq heures à une vive canonnade, rien ne put l'ébranler. Le soldat, foudroyé par trois batteries dont une le prenait d'écharpe, ne se plaignait que de son inaction et de la nécessité de battre en retraite. Le régiment perdit dans cette journée, où il ne tira pas un coup de fusil, plus de 500 hommes, et parmi les morts se trouvaient les capitaines de Rogues-Hautes, de Halgouët, Duvigny, d'Hourmelin et La Bourdonnaye. Les officiers blessés à Créfeld étaient les capitaines de Montbrun, Delon, Conflans, La Mothe-Ferrand, Dianous et de Mémarques, et les lieutenants d'Astier, Saint-Germain et de Seigneur. La campagne se termina en marches et contre-marches

autour de Cologne, et La Tour du Pin prit enfin ses cantonnements à Xanten, à deux lieues de Wesel.

Il fit la campagne de 1759 en Hesse. Il faisait, cette année, partie du corps de réserve commandé par le marquis d'Armentières, et contribua le 9 juillet à l'investissement de Münster. Dans la nuit du 11 au 12, il fit une attaque sur la porte Saint-Maurice, qu'il battit avec ses quatre pièces de campagne. Il y eut affaire à toute la garnison qui fit un feu terrible, et ne se retira qu'au jour. Le capitaine de Chassignoles, qui devint lieutenant-colonel en 1784, y fut très-grièvement blessé au genou droit : le commandant de bataillon Larmandie, les capitaines La Tour-Dejean et Farcy, et les lieutenants Lustrac et Siry, y furent aussi blessés. Un seul officier perdit la vie dans cette action, c'était le lieutenant de Souvolles. Le 19, on ouvrit la tranchée devant la ville, et le 21, devant la citadelle qui se rendit le 25. Le lieutenant-général de Zastrow et 3,000 soldats prussiens furent faits prisonniers de guerre.

Après quelques expéditions de peu d'importance, le régiment occupa successivement les cantonnements de Giessen et de Klein-Liness, et le 21 janvier 1760, il prit ses quartiers d'hiver à Cologne.

Il commença la campagne de 1760, avec le comte de Saint-Germain, dans la réserve assemblée sous Dusseldorf. Saint-Germain, appelé par le maréchal de Broglie, arriva le 10 juillet sur le champ de bataille de Corbach, avec les brigades de La Tour du Pin et de

La Couronne, suivies bientôt de celles de Royal-Suédois et de Castellas. Placées au fur et à mesure de leur arrivée pour soutenir les Volontaires de Flandre qui occupaient un bois en face de l'ennemi, ces brigades eurent à supporter un feu terrible : bientôt l'ordre d'attaquer leur est donné ; les ennemis culbutés se rallient en vain derrière leur cavalerie, ils sont obligés de se retirer après quatre heures de combat. Les capitaines de Kernisan et Duserre, et les lieutenants Rouvroy, du Luc, La Villaudray et La Vernosse furent blessés à Corbach.

Au combat de Warbourg, le 31 juillet, deux colonnes ennemies débouchent sur la gauche de l'armée française à la faveur du brouillard. La brigade de La Tour du Pin, qui était à la droite, vole au secours de la gauche, mais le chevalier du Muy s'aperçoit que les Allemands font filer des troupes vers nos ponts de la Dymel, et il y envoie La Tour du Pin avec Touraine. Le 2e bataillon du régiment, un instant coupé, est chargé par la cavalerie : une décharge faite à propos éloigne celle-ci ; le bataillon passe alors la rivière ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, se rallie de l'autre côté sous le feu de l'ennemi, et fait l'arrière-garde de la réserve, qui exécute sa retraite en bon ordre devant des forces supérieures. Plusieurs officiers furent blessés dans cette affaire : c'étaient les capitaines La Tour-Ferrand et Guintrand, et les lieutenants d'Astier, Dupuis, Chantepie, Beaupoil et Pagnon. Plus tard, le prince héréditaire menaçant Wesel, le régiment y

est envoyé et se trouve ainsi au combat de Clostercamps. Dès le début de l'action, le colonel reçut un coup de feu à la cuisse : cette blessure fut cause que le corps ne prit d'abord aucune part au combat; mais ayant enfin reçu des ordres, il chargea les Hanovriens et les fit plier. Les capitaines de Seigneur et Des Favières, et les lieutenants Plats et La Villaudray furent blessés. Il y eut en outre 73 hommes mis hors de combat.

En 1761, le régiment, devenu Boisgelin (1), sortit le 1er mai de Cologne, où il avait encore passé l'hiver, et fit partie de la réserve aux ordres du prince de Condé. Il se trouva cette année aux combats de Villingshausen (15 et 16 juillet) et de Roxel (30 août). Le lieutenant de grenadiers Saint-Paul perdit la vie, le 28 juillet, dans une rencontre particulière qui eut lieu près de Neuheim. Boisgelin eut cette année ses quartiers d'hiver à Dusseldorf.

Il servit, en 1762, à la même armée. Le 25 août, au combat du Johannisberg, un soldat, Jean Troury, était allé, dès le commencement de l'action, se poster au milieu du champ de bataille, sur un arbre qui fut

(1) Le comte de Boisgelin était précédemment colonel de Saintonge. Il fut fait brigadier le 25 juillet 1762. Marc-Antoine d'Hallebout, lieutenant au corps en 1724, fut nommé lieutenant-colonel le 18 janvier 1760, brigadier le 20 février 1761, et maréchal de camp en 1767. Il fut remplacé le 22 juin 1767 par Joseph Rayne de Cantis, lieutenant en 1735, et brigadier le 3 janvier 1770.



criblé de boulets. Il s'y tint constamment et donna avis de la retraite des ennemis. Le capitaine Dusserre s'élança alors, à la tête de trente hommes, et s'empara de trois pièces de canon. Le 30 août, au combat de Friedberg, le général Lückner avait tourné la montagne du Johannisberg avec quarante escadrons, pendant que le prince héréditaire attaquait de front avec dix-neuf bataillons. Les troupes françaises allaient céder, quand Boisgelin arrive au pas de course qu'il soutient depuis une heure, se jette dans un bois sur la gauche, y rencontre 6,000 Anglais et Hanovriens, en essuie deux décharges sans brûler une amorce, tombe sur eux à la baïonnette, les enfonce et les met en déroute. Le caporal Michel Roussillac s'élance seul au milieu d'un ruisseau que l'ennemi cherchait à mettre derrière lui; il en tue plusieurs, et ramène onze prisonniers. Le maréchal de Soubise lui donna quatre louis d'or. Cette affaire, où l'armée ennemie vit son général dangereusement blessé et perdit 600 hommes tués, 1500 prisonniers, 1200 chevaux, 15 canons et 2 étendards, et qui fut le dernier fait de guerre auquel le régiment ait pris part sous la monarchie, couronna glorieusement sa belle carrière. Le roi lui fit faire des compliments par le maréchal d'Estrées, et lui accorda 14 croix de Saint-Louis et 15,000 livres de gratifications (1). Les autres corps félicitèrent le ré-

(1) ORDRE DU ROI. *De par le Roi.*

« Trésorier général de l'extraordinaire des guerres, M. Jean-

giment de Boisgelin sur sa belle conduite. Les officiers du régiment de La Couronne écrivirent à ceux de Boisgelin la lettre suivante, qui est également honorable pour les deux corps :

« Messieurs, c'est avec la plus grande satisfaction « que nous apprenons le succès que vous venez d'avoir « et la façon dont vous avez contribué à la gloire de « monseigneur le prince de Condé dans cette dernière « affaire. La part que nous y prenons, Messieurs, ne « nous fait regretter que de n'avoir pas pu partager « avec vous les moments brillants de cette action, où « vous avez si bien soutenu votre réputation. Nous « nous flattons que les liaisons anciennes qui doivent « vous assurer de notre attachement et de toute notre « estime, vous feront recevoir les témoignages que « nous vous en donnons comme un gage nouveau de

---

Baptiste Thomas de Pange, Nous voulons et vous mandons que, des deniers qui sont en vos mains, vous ayez à en payer comptant au sieur comte de Boisgelin, brigadier et colonel du régiment d'infanterie françoise de son nom, la somme de quinze mille livres que Nous ordonnons être mise en ses mains, pour être par lui distribuée sur le pied de sept mille livres aux officiers de ce régiment, pour être indemnisés des pertes qu'ils ont faites à l'affaire de Friedberg, le 30 août dernier; et sur celui de huit mille livres aux sergents, caporaux, anspessades et soldats dudit régiment; laquelle somme Nous leur accordons par gratification extraordinaire, en considération de la distinction avec laquelle ils se sont comportés dans cette journée: et rapportant par vous le présent, etc. »

Donné à Versailles, le 8 septembre 1762: *signé*, Louis, *et plus bas*, le duc de Choiseul.

« tous les sentiments et de l'amitié la plus inviolable « avec laquelle, etc. »

Ajoutons que le régiment avait assez chèrement payé la gloire acquise à Friedberg. Outre 28 soldats tués sur place et 256 blessés, il avait à regretter les capitaines Saint-Sauveur, d'Hauteville, Dumas et Ranchin, et les lieutenants Rogon, Oudet, Desroulins et Lorgeril. Parmi les blessés, se trouvaient le commandant Dumesnil, les capitaines La Forgue, de Sarrant, La Tour-Ferrand, Mézières, Lenferna, Chassignoles, Des Favières, Mémarques, La Barrière, Champbrûlard, La Verghue, Syry et d'Ouville, et les lieutenants Beaupoil, Ricard, Chantepie, Bourguisson, d'Osmont, La Feuillade, Matheron, de Berne et Bagué.

La paix ayant été signée, le régiment rentra en France par la Flandre, et se rendit à Calais en mars 1763. Par suite de l'ordonnance de réorganisation du 10 décembre 1762, il avait cessé d'être régiment de gentilshommes et avait pris le titre de la province de Béarn, porté avant lui par deux autres régiments.

Au mois de novembre 1764, Béarn se rendit à Dunkerque. Il passa, en août 1765, à Thionville. Il alla à Brest en octobre 1767, à Metz en novembre 1769, à Thionville en octobre 1771, à Valenciennes en septembre 1772, et à Metz en novembre 1774. En 1775, le 4e bataillon fut dirigé sur Brest, et il s'embarqua le 20 novembre pour se rendre à Saint-Domingue, où il arriva le 18 janvier 1776.

Dans la réorganisation de 1776, les 1er et 3e batail-

lons formèrent le régiment de Béarn ; les 2e et 4e composèrent le régiment d'Agénois.

L'ancien Béarn avait des drapeaux d'ordonnance violet et jaune en quatre carrés. Le nouveau Béarn les conserva. Le vieil uniforme, consistant en habit, parements, revers, veste et culotte blanc piqué de bleu, collet rouge, poches en travers, trois boutons jaunes sur les poches, autant sur les parements, cinq aux revers et quatre au-dessous, fut remplacé par un habit à collet, revers et parements roses avec les boutons jaunes.

Agénois différa de Béarn par les boutons blancs et le collet vert. Quant à ses drapeaux, ils conservèrent les deux carrés violets ; les deux autres furent coupés en deux triangles, l'un vert et l'autre jaune, les deux triangles jaunes à l'intérieur.

RÉGIMENT DE BÉARN.

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis DE CRÉNOLLE (Anne-Louis du Quingo), 18 avril 1776.
2. Marquis DE BARTILLAT (Louis-François-Jules Jeannot), 13 avril 1780.
3. Vicomte DE BOISGELIN DE KERDU (Gilles-Dominique-Jean-Marie), 1er mars 1788.
4. Comte DE CASTELLANE (Michel-Ange-Boniface-Marie), 25 juillet 1791.
5. DE MYON (Jean-Charles), 7 novembre 1791.
6. DE VARENNES (Marie-Louis), 7 mars 1792.

L'ordonnance de 1777 ayant mis fin au roulement

qui existait depuis 1666 entre les régiments de Bourbonnais, de Béarn et d'Auvergne, Béarn devint définitivement le 15ᵉ d'infanterie. Il quitta Metz au mois d'octobre 1777 pour occuper la garnison de Verdun et au mois d'octobre de l'année suivante il se rendit à Valence et Montdauphin. En juillet 1779, il était appelé sur les côtes de Picardie et occupait Montreuil et Boulogne. Il se rendit de là à Brest en novembre 1781, et en juin 1784, après l'entier règlement de nos différends avec l'Angleterre, il revint à Metz. La crainte d'une nouvelle guerre maritime le fit envoyer à Dieppe en octobre 1787, et en septembre 1789 il vint au Havre, où son 2ᵉ bataillon s'embarqua à la fin de 1791 pour passer à Saint-Domingue, d'où il n'est point revenu. En janvier 1792, le reste du régiment se rendit à Arras, et au commencement des hostilités il fut jeté dans Lille ; il s'illustra dans la magnifique défense de cette place. Le capitaine Chabot, officier d'un grand mérite, y fut tué. Le 8 octobre, ce fut le bataillon de Béarn, commandé par le lieutenant-colonel d'Orières, qui fut chargé d'aller s'assurer de la retraite des Autrichiens et de combler leurs travaux. Le bataillon termina cette campagne par la conquête de la Belgique et la prise d'Anvers où il fut mis en garnison. Rentré en France, après la bataille de Neerwinden, il fit en 1793 partie de l'armée du Nord et fut versé le 14 janvier 1794 dans la 29ᵉ demi-brigade, qui contribua à la seconde conquête de la Belgique et à celle de la Hollande. La 30ᵉ demi-brigade

n'a jamais existé que sur le papier. Le dépôt du 2e bataillon de Béarn, resté dans les garnisons de la Bretagne, est entré directement en 1796 dans la formation de la 40e demi-brigade nouvelle (1).

RÉGIMENT D'AGÉNOIS.

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis DE CRILLON (Louis-Pierre-Nolasque des Balbi de Bertons), 18 avril 1776.
2. Baron DE CADIGNAN (Charles Dupleix), 11 novembre 1776.
3. Comte D'AUTICHAMP (Antoine-Joseph-Eulalie de Beaumont), 3 octobre 1779.
4. Marquis DE ROUGÉ (Catherine-Jean-Alexis), 1er juillet 1783.
5. Comte DE LA SALLE (Jean-Charlemagne de Maynier), 1er janvier 1784.
6. DE BLOTTEFIÈRE (Pierre-Louis), 25 juillet 1791.
7. LEBLANC DE LA COURBE (Jacques-Hyacinthe) 26 octobre 1792.

Le 1er bataillon d'Agénois, le seul qui fût alors en

(1) Le marquis de Crénolle, dernier colonel de l'ancien Béarn et premier colonel du nouveau fut fait brigadier le 3 janvier 1770 et maréchal de camp le 1er mars 1780. Le marquis de Bartillat obtint le grade de brigadier le 5 décembre 1781, et celui de maréchal de camp le 9 mars 1788. Le vicomte de Boisgelin eut ce dernier grade pour retraite le 30 juin 1791. M. de Myon avait été lieutenant-colonel de Béarn du 7 mai 1789 au 21 octobre 1791. Antoine-Claude de Neuville de La Bourlerie avait été nommé major le 22 juin 1767, lieutenant-colonel le 21 avril 1777, brigadier le 1er mars 1780, et maréchal de camp le 1er janvier 1784.

France, quitta Metz le 20 juin 1776 pour aller à Saarlouis, et au mois de septembre il se mit en route pour Vannes. Il se rendit de là à Saint-Servan en mars 1777, à Brest en septembre, et il partit de ce port le 9 octobre de la même année pour passer à la Guadeloupe, d'où il rejoignit bientôt le 2ᵉ bataillon en garnison depuis deux ans au Cap-Français.

En 1779, une partie du régiment s'embarqua sur la flotte du comte d'Estaing et prit une part glorieuse au siége de Savannah. Le lieutenant Blandat fut tué à la sortie du 24 septembre. Le 9 octobre, à l'attaque infructueuse des retranchements, le capitaine Du Barry et trois sous-lieutenants furent blessés. Après cette expédition, le détachement d'Agénois fut jeté dans l'île de la Grenade.

En 1781, le régiment se réunit à la Martinique et s'embarque tout entier le 5 août sur la flotte du comte de Grasse pour aller renforcer l'armée que Rochambeau commandait sur le continent américain. Il arriva le 15 août, avec Gâtinais et Touraine, dans la baie de la Chesapeake, au moment où le général Cornwallis était cerné dans ses retranchements d'York-Town par Washington et Rochambeau. Le marquis de Saint-Simon qui conduisait ce renfort débarqua le 2 septembre dans le haut du James-River et se porta le 4 à Williamsbourg à quatre lieues d'York-Town. Le 25, l'investissement de cette position fut complet. Le 3 octobre, deux compagnies de grenadiers et de chasseurs d'Agénois attaquent les piquets anglais et

les forcent à se replier sur les ouvrages de la place. La tranchée fut ouverte le 6 au soir; le 15, Agénois repoussa une sortie, et le 19, Cornwallis se rendit prisonnier de guerre avec 6,000 hommes de troupes réglées et 1,500 matelots. Le régiment se rembarqua le 5 novembre pour retourner à la Martinique (1).

Dans les derniers jours de 1781, une partie du régiment prit encore passage sur les vaisseaux du comte de Grasse et aborda le 11 janvier 1782 dans la rade de l'île Saint-Christophe. Pendant le siége de Bristone-Hill, les grenadiers et chasseurs d'Agénois et de Touraine, en tout 300 hommes, étaient restés à la garde du port de la Basse-Terre. Le 28, ils y furent attaqués par 1,300 Anglais que l'amiral Howd était parvenu à débarquer. Ils soutinrent pendant une heure et demie un combat acharné, qui eût fini par les détruire tous, s'ils n'eussent été secourus. La perte des Français fut de 80 hommes, dont six officiers tués ou blessés, presque tous du régiment d'Agénois. Le reste du corps contribua à la prise de Bristone-Hill qui capitula le 12 février, et où l'on fit prisonnier de guerre le régiment Royal-Écossais, l'ancien Douglas, qui avait quitté le service de France en 1678.

(1) Des trois premiers colonels d'Agénois, Crillon est passé au régiment d'Aquitaine, Cadignan est mort à Saint-Domingue, d'Autichamp fut fait brigadier pour sa conduite à York-Town, et maréchal de camp le 13 juin 1783. M. de La Salle obtint aussi ce dernier grade pour retraite en 1791. Blottefière était lieutenant-colonel d'Agénois depuis le 28 avril 1788, lorsqu'il remplaça M. de La Salle.

Après cette expédition, le détachement remonta sur la flotte et se trouva aux combats soutenus les 9 et 12 avril contre l'amiral Rodney. Il y fut maltraité. Le sous-lieutenant La Forgerie fut tué sur *le Conquérant*, le capitaine Dumontel fut blessé sur *le Scipion*, le capitaine de Trourond sur *le Magnifique* et le lieutenant de Cosquet sur *le Réfléchi*. La plus grande partie des compagnies de fusiliers étaient à bord des vaisseaux *l'Hector* et *le César*, dont le premier fut pris et le deuxième sauta.

Les débris d'Agénois repassèrent en France en 1783 et étaient réunis à Nantes au mois de septembre. Ils furent immédiatement dirigés sur Weissembourg et excitèrent sur leur route les témoignages du plus vif enthousiasme. Au mois d'octobre 1784, le régiment se rendit au Fort-Louis du Rhin. Il passa de là à Strasbourg en juin 1785, à Poitiers au mois de novembre de la même année, et à Saintes au mois d'avril 1786. Pendant l'année 1788, ses deux bataillons occupèrent les îles de Ré et d'Oleron; en 1789, ils parcoururent les garnisons de Marennes, Poitiers, Niort et Rochefort, et ils se réunirent dans cette dernière ville au mois d'octobre. En 1790, le corps fournit des garnisons pour les vaisseaux et fut employé à calmer les troubles qui agitèrent ce pays. Les habitants de la Saintonge et de l'Aunis ont conservé le souvenir de la modération et de l'humanité des soldats d'Agénois, qui, pendant le cruel hiver de 1789, avaient distribué leur pain et leur bois aux pauvres.

Au mois de juin 1791, le 2e bataillon partit pour Saint-Domingue, d'où il ne revint en 1794 que trois officiers et vingt-trois hommes. Le 1er alla occuper les postes du Château-Trompette et de Blaye, et fut dirigé sur Tours, puis sur Épernay en juillet 1792. Au mois d'octobre, après la bataille de Valmy, il rallia l'armée de Kellermann, et passa plus tard à l'armée du Nord. Il prit part à la conquête de la Belgique, occupa quelque temps Namur et se distingua, le 26 février 1793, au combat de Maëstricht et le 18 mars à la bataille de Neerwinden. Il revint alors sur la frontière, combattit devant Valenciennes les 12 avril et 23 mai, participa à la défense de Dunkerque et à la victoire de Hondscoote au mois de septembre, se trouva le 17 novembre à l'affaire de Poperinghen, le 2 janvier 1794 à l'attaque du poste de Roeschequeyde près d'Ypres, où il se distingua d'une manière toute particulière, au combat de Menin le 29 avril, à ceux de Courtrai et de Werwick au mois de mai, au siége d'Ypres et à l'attaque de l'île de Cadzan où ses grenadiers firent des prodiges de valeur le 30 juillet. Le capitaine Latis traversa le premier le détroit de Caeyscht. Deux mois après, le 22 septembre 1794, ce bataillon entrait dans la 31e demi-brigade qui servit à la conquête de la Hollande. La 32e demi-brigade n'a pas été formée.

RÉGIMENT D'AUVERGNE.

Je ne connais qu'une façon de faire fuir Auvergne.
C'est de battre la messe.

PHILIPPE V, ROI D'ESPAGNE.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. Baron DU BOURG DE L'ESPINASSE (Antoine du Maine), 6 mars 1597.
2. Comte DE LA SUZE (Gaspard de Champagne), février 1619.
3. Marquis DE LAUZIÈRES (Charles), 1620.
4. Comte D'ESTISSAC (Benjamin de La Rochefoucauld), 20 décembre 1621.
5. Prince DE MARSILLAC (François de La Rochefoucauld), 1er mai 1629.
6. Marquis DE LEUVILLE (Louis-Olivier), 24 mars 1631.
7. Comte DE MAUGIRON (Claude), 1er mars 1633. dit le Borgne
8. Comte DE LA ROUE (Balthazar), 13 mars 1641.
9. Marquis DE BRINVILLIERS (Antoine de Gobelin), mars 1645.
10. Baron D'ESPIEZ (N. de Cossard), 1647.
11. Marquis DE CALVISSON (Jean-Louis de Louët), 4 juin 1650.
12. Marquis DE JANSON (N. de Forbin), septembre 1655.
13. Comte DE MOUSSY (N. Le Bouteillier de Senlis), 1661.
14. Comte DE SÉRY (Paul de Saint-Aignan), 1664.
15. Duc DE CHEVREUSE (Charles-Honoré d'Albert de Luynes), 1666.
16. Marquis DE COEUVRES (François-Annibal d'Estrées), 1670.
17. Marquis DE NICOLAI DE PRESLE (Nicolas), 24 avril 1680.
18. Marquis DE CHAVIGNY (Claude-François de Bouthillier), 15 janvier 1695.
19. Chevalier D'IMÉCOURT (Jean-Louis de Wassinghac), 1er avril 1703.
20. D'ALBA (David), 4 janvier 1705.
21. Comte DE CLERMONT D'AMBOISE (Georges-Jacques), 5 juin 1716.
22. Marquis DE CONTADES (Georges-Érasme), 15 juin 1734.

23. Marquis DE CLERMONT-GALLERANDE (Armand-Henri), 21 février 1740.
24. Duc DE DURAS (Emmanuel-Félicité de Durfort), 6 mars 1743.
25. Marquis DE CHATELLUX (César-François de Beauvoir), 26 mai 1745.
26. Marquis DE CHATELLUX (Philippe-Louis de Beauvoir), 30 septembre 1749.
27. Marquis DE ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur), 7 mars 1759.
28. Marquis DE CHAMPAGNE-CHAPTON (Charles-François-Ferdinand), 20 février 1761.
29. Vicomte DE LAVAL (Mathieu-Paul-Louis de Montmorency), 4 août 1771.

Auvergne! voilà un de ces noms qui ne périssent point, qui passent de bouche en bouche comme une expression de gloire. L'héroïque dévouement du chevalier d'Assas a sans doute beaucoup contribué à sauver ce nom de l'oubli où tant d'autres sont tombés; mais le régiment d'Auvergne doit aussi sa renommée à une bravoure proverbiale, qui lui avait valu d'être surnommé *invicta legio*. Pendant une carrière de près de deux cents ans, il ne perdit jamais un drapeau.

La date régulière de sa création est la même que celle du régiment de Bourbonnais. L'un et l'autre furent mis sur pied par brevet du 6 mars 1597, à l'occasion du siége d'Amiens. Il fut formé avec des bandes anciennes qui avaient servi la Ligue. Son premier mestre de camp, le baron du Bourg de L'Espinasse, gentilhomme lyonnais, avait eu, dès l'année 1589, un régiment avec lequel il avait contribué à la défense de Paris contre Henri IV. Dans les derniers

temps de ce long siége, du Bourg et son régiment avaient la garde de la Bastille. Quand Paris se rendit au roi, en 1594, du Bourg aima mieux sortir de la Bastille publiquement avec l'écharpe noire de la Ligue, que de la remettre au roi pour de l'argent, ainsi que le faisaient la plupart des gouverneurs (1). L'inflexible mestre de camp avait juré fidélité au duc de Mayenne, et ne se soumit qu'avec lui au commencement de 1595, après avoir encore défendu Laon. Il servit ensuite avec la même vertu Henri IV, qui l'estimait fort.

Le régiment du Bourg de L'Espinasse servit en 1597 à la reprise d'Amiens, et il continua de faire partie de l'armée d'observation de Picardie, jusqu'au 6 mai 1698. Par ordre de ce jour, il fut réformé et réduit à la compagnie du mestre de camp, qui alla tenir garnison dans le Lyonnais.

En 1600, quand les différends qui existaient entre le roi et le duc de Savoie, semblèrent ne pouvoir plus s'arranger que par la voie des armes, le baron du Bourg rétablit son régiment par brevet du 3 avril, et fut chargé au mois d'août d'aller prendre possession du marquisat de Saluces, que le duc de Savoie s'était engagé à lui remettre. Ce fut alors que le duc leva

(1) Du Bourg tint quatre jours dans la Bastille, et tira quelques coups de canon dans la rue Saint-Antoine. C'est seulement dans cette occasion, et à la bataille de 1652, que la Bastille a joué un rôle dans nos guerres civiles modernes jusqu'en 1789, et il est à remarquer que dans ces deux circonstances, elle tirait sur les troupes du Roi. Du Bourg de l'Espinasse eut le brevet de maréchal de camp le 16 décembre 1621.

tout à coup le masque et déclara qu'il préférait la guerre. Du Bourg, qui n'avait encore autour de lui que 200 hommes, ne put exécuter cette mission, et retourna à Lyon pour compléter son régiment. Il se rendit ensuite au quartier général de l'armée sur les confins de la Savoie, et ne parvint à la rallier qu'avec les plus grandes difficultés, ayant constamment été harcelé dans sa marche par un corps de 400 chevaux. Grâce à l'habileté de son chef, le corps échappa à tant de périls et prit une part brillante à la conquête de la Savoie. Il se distingua particulièrement à la prise de Chambéry et de Montmélian, et fut encore une fois réduit à la compagnie du mestre de camp, le 17 janvier 1601.

On trouve dans le Journal de Pierre de l'Estoile, sous la date de 1600, l'anecdote suivante, également honorable pour Henri IV et pour le baron de L'Espinasse. « Le mercredi 27 de septembre, on a reçu avis « que le Roy étant à Grenoble, avoit trouvé dans sa « chambre un billet qui l'avertissoit que Chazeul et « Dubourg, deux gentilshommes lyonnais, cher- « choient l'occasion d'attenter sur sa personne. Le « Roy ayant lu ce billet, reconnut que l'envie avoit « inventé cette calomnie : il appela sur le moment « Chazeul, qui étoit alors à sa suite, lui montra le « billet, et l'assura en même temps que ce billet ne « lui donnoit pas le moindre soupçon, ni défiance de « sa fidélité. Dubourg qui étoit à Lyon, ayant appris « cette nouvelle, suspendit la levée de son régiment.

« et se rendit en poste auprès du Roy, nonobstant « que Sa Majesté lui eût fait écrire qu'il ne doutoit « pas de sa fidélité : il se présenta au Roy à la fin de « son dîner qui, dès lors qu'il le vit, lui demanda pour- « quoi il étoit venu.—Sire, répondit Dubourg, le bruit « court à Lyon que j'ai voulu tuer Sa Majesté; je viens « lui apporter ma tête. Non, répondit le Roy, je n'ai « pas cru, ni ne croirai jamais les avis que les envieux « me donnent; retournez à Lyon, achevez votre ré- « giment; amenez-le en diligence ; c'est la plus « grande punition que vous puissiez donner à des en- « nemis inconnus. »

Remis sur pied le 31 mai 1602, à cause des menées du maréchal de Biron avec l'Espagne et des troubles de Metz, le régiment subit une troisième réforme en 1604. Celle-ci dut être moins dure que les précédentes, car voici ce que l'on lit dans les Mémoires de Lesdiguières, sous la date de 1605. « Le marquis de « Blacons détenoit la citadelle d'Orange. Enfin, le « Roy voulant que la citadelle fût rendue au prince « (d'Orange), ordonna à Lesdiguières de réduire Bla- « cons à son devoir. En suitte de quoy, Lesdiguières « prenant le régiment du Bourg qui estoit alors en « garnison dans la province, avec 3 canons et 2,000 « hommes qu'il leva à ses dépens, se mist en estat de « l'aller assiéger. Celui-ci capitula et rendit la cita- « delle. »

Les grands armements que préparait Henri IV en 1610 donnèrent encore lieu, le 16 février de cette

année, au rappel des capitaines réformés; mais l'assassinat du roi fit avorter tous les projets de guerre, et le régiment demeura dans les provinces de Bresse et de Lyonnais. En 1613, il fut mis en mouvement pour aller au secours du duc de Mantoue, dont les possessions de Montferrat étaient menacées par le duc de Savoie. Il devait s'embarquer en Provence et gagner le Montferrat par Savone. Ce mouvement força le duc de Savoie à faire son accommodement.

En 1615, Bourg de L'Espinasse se rendit à l'armée du maréchal de Bois-Dauphin. Il se trouva à toutes les expéditions que fit cette armée, opposée dans les provinces de Picardie, de Brie et de Champagne, à celle des princes mécontents, et il prit part au siége de Creil et à la surprise de Sens. Il se rendit ensuite en Guyenne, où il fut réduit à la compagnie du mestre de camp, le 6 mai 1616. Le baron de L'Espinasse rétablit son régiment pour la dernière fois, le 27 août suivant, et le commanda à l'armée de Bourbonnais, sous le maréchal de Montigny. Il se trouva à le prise de Donzy, d'Autrain et autres petites places de cette province, qui tenaient pour le prince de Condé.

Il demeura cinq ans dans le Bourbonnais, où il perdit son vieux chef, le baron du Bourg de L'Espinasse, à qui succéda le comte de La Suze, qui avait épousé une petite fille de l'illustre amiral de Coligny. L'année suivante, « Montbrun s'étoit soulevé dans le Dauphiné, « et ayant entrepris sur la ville de Grenoble, le comte « de La Suze, esprit inquiet et factieux, huguenot,

« s'alla joindre à lui (1). » Il fut remplacé par le marquis de Lauzières, second fils du maréchal de Thémines qui jouissait alors des faveurs du roi pour avoir arrêté le prince de Condé. Ce nouveau mestre de camp tira le régiment d'une province où il languissait dans l'obscurité, et le conduisit en 1621 au siége de Saint-Jean-d'Angely. Il arriva devant cette place le 10 juin, et dès le 14, étant de tranchée avec le régiment d'Estissac, il repoussa vigoureusement une sortie. Après la soumission de Saint-Jean, Lauzières fit le siége de Nérac, et resta en garnison dans les places de la Guyenne pendant le fameux siége de Montauban. Au mois de décembre, il fut donné au comte d'Estissac (1) qui y incorpora, par ordre du 20 de ce mois, un régiment de son nom levé en 1615, et qui avait servi avec distinction aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, Nérac, Montauban et Monheurt.

Avec un pareil renfort, et avec un mestre de camp homme d'esprit et de cœur, le régiment ne pouvait pas manquer de bien faire.

En 1622, Estissac se rendit à Nantes, et fut de la fameuse expédition de l'île de Rièz. Pendant que les Gardes, Navarre et d'autres vieux corps traversaient

(1) La comtesse de La Suze ne pouvant s'accommoder à l'humeur bizarre de son mari, se sépara de lui pour ne plus le voir dans ce monde, et se fit catholique pour ne pas courir le risque de le rencontrer dans l'autre. On attribue ce mot à la reine Christine de Suède.

(2) Le comte d'Estissac fut élevé au grade de lieutenant-général le 18 octobre 1652, sans avoir été maréchal de camp.

le 16 avril le bras de mer qui sépare l'île du continent et surprenaient Soubise dans ses quartiers, il était posté au bourg de Soulan, dont la possession assurait les derrières de l'armée. Deux jours après, le régiment faisait capituler le château de la Chaume. Il alla ensuite avec Champagne faire le siége de Royan, et il termina cette campagne par ceux de Tonneins, de Saint-Antonin et de Négrepelisse, après lesquels il suivit le roi en Languedoc, où il fit encore les siéges de Lunel et de Montpellier. Le capitaine de Courbon fut tué devant Lunel, et du Fretté, enseigne de la mestre de camp, devant Montpellier.

Estissac demeura d'abord à la garde de cette province : il fut employé sur les frontières de Picardie pendant les années 1625 et 1626. L'année suivante il fut appelé au blocus de La Rochelle. et fut chargé de la garde de la fameuse digue. Pendant les combats du 3 et du 4 octobre, contre la flotte anglaise, il était sur la ligne de vaisseaux qui fermait l'ouverture de la digue. Tallemant des Réaux, raconte que pendant ce siége, le duc de La Rochefoucauld, frère aîné du comte d'Estissac, arriva au camp avec 1,500 gentilshommes de son gouvernement d'Angoumois, et qu'en les présentant au roi, le cardinal de Richelieu présent, il dit : « Sire, il n'y en a pas un qui ne soit mon parent, » mais qu'Estissac le poussa rudement en lui soufflant dans l'oreille : « Vous avec fait là un pas de clerc : « les neveux du cardinal ne sont encore que des gre- « dins, et vous allez faire claquer votre fouet.... Gare

« à votre gouvernement. » En effet, dès l'été suivant, Richelieu le lui ôta.

Après la soumission de La Rochelle, le régiment séjourna quelque temps dans la province, et il fut donné en 1629 au prince de Marsillac, neveu du comte d'Estissac (1). Il passa cette année en Piémont, et se couvrit de gloire à côté des Gardes Françaises à l'attaque du Pas de Suze. Quatorze de ses compagnies attaquèrent les retranchements par la gauche et se logèrent sur le mont de la Brunette qui domine la citadelle de Suze. Il contribua ensuite à faire lever le siége de Casal, et repassant les Alpes avec Louis XIII, il vint faire les siéges de Privas et d'Alais. Il retourna en 1630 en Piémont, et se trouva au secours de Casal, au combat de Veillane, à la prise de Saluces et à l'attaque des retranchements du pont de Carignan. Il continua de servir en Italie jusqu'au traité de Chérasco, après lequel il fut employé à maintenir la Provence dans le devoir. Il appartenait alors au marquis de Leuville (2). En 1633, devenu Maugiron (3), il retourna

(1) Le prince de Marsillac fut fait maréchal de camp le 19 mai 1646. C'est le célèbre auteur des Maximes.

(2) Le marquis de Leuville fut mis à la Bastille en 1634. Il fut fait maréchal de camp le 4 mai 1646, et lieutenant-général le 4 novembre 1650.

(3) Claude, comte de Maugiron, avait eu un régiment d'infanterie de son nom en 1630. Il quitta Auvergne en 1641, et obtint le régiment de cavalerie de la Reine-Mère à sa création en 1643. Il fut nommé maréchal de camp le 27 septembre 1643, et lieutenant-général le 12 juin 1651.

en Italie, où pendant deux ans il ne se passa aucun fait de guerre remarquable. En 1635, les hostilités prennent plus de gravité, et le régiment se trouve au siége de Valence, à la prise de Candia et à celle du château de Sartirane. Ce fut le 15 septembre de cette année qu'il prit le titre de la province d'Auvergne : ce nom devint bientôt célèbre à l'armée d'Italie.

En 1636, Auvergne est à la réduction d'Olleggio, de Confienza, de Palestra, de Robbio, de Vespola et au sanglant combat de Buffalora. En 1637, il défend Asti et fait des merveilles à l'affaire de Montebaldone. En 1638, on le trouve au secours de Brema et au ravitaillement de Verceil; en 1639 au secours de Casal, à la prise de Chivasso et au combat de la Route de Quiers, où il fait des prodiges de valeur. En janvier 1640, il contribue à la prise des châteaux de Busco, Dronnero et Brodel, et il laisse une compagnie à la garde de Busco. Le 29 avril, il est à l'attaque des retranchements, dont le marquis de Léganèz avait entouré Casal. L'enseigne Gallet y est tué, et les capitaines Colombelle et La Levretière sont blessés. Il participe ensuite au siége et à la prise de Turin, l'une des opérations les plus importantes de cette guerre. Dans le grand combat du 11 juillet, il soutient Nérestang, qui était plus particulièrement attaqué. Le capitaine Marin et le lieutenant Padejeus sont blessés. Le 8 septembre, le prince Thomas, réduit aux abois dans Turin, fait une sortie furieuse du côté du Valentin. Auvergne arrive le premier sur le terrain et ren-

verse les têtes de colonne du prince à coups de piques et d'épées. Dans cette mêlée gigantesque, les journaux du temps citent comme s'étant couverts de gloire les capitaines Grillon de Fontvive, qui commandait le régiment, Troussezard, du Boulay, Colombelle, Duverger et de Treslon ; les lieutenants Champérin blessé d'un coup de pique à l'épaule, Genouillet, Randin, Chapolet, Filliolet, Evard, et les enseignes Marin, Lafontaine et Saint-Hilaire. Turin se rendit le 19.

En 1641, Auvergne contribue à la défaite du cardinal de Savoie à Ivrée, au siége de cette ville, à la levée du siége de Chivasso et à la prise de Ceva, Pianezza, Mondovi et Coni. Le 23 août, devant cette dernière place, après l'explosion d'une mine, Auvergne s'empare d'une demi-lune; mais, comme c'était en plein jour et à découvert, le grand feu des ennemis le contraint à l'abandonner au bout d'une heure, malgré ses efforts merveilleux et la bravoure du mestre de camp, comte de La Roüe, qui fut blessé à la joue (1). Le capitaine Duverger fut tué dans cette occasion, et les capitaines Descros et Ducoudray blessés. Le 4 septembre, Auvergne se logea avec les Suisses sur le demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes.

En 1642, il prend part aux siéges de Crescentino et de Nice, et enfin à celui de Tortone. A l'assaut du 10 novembre, il avait la tête de la deuxième attaque et se logea dans le bastion ; il y perdit l'enseigne Cau-

(1) Nommé maréchal de camp le 17 février 1652.

bonne. Le capitaine Trouerzes et les lieutenants Castelverd et Capillers furent blessés.

Le régiment ouvrit la campagne de 1643 par le siége de Trino, où il fit le logement sur la brèche de la demi-lune le 4 septembre. Plus tard, il s'empara de vive force du pont sur la Stura, devant le château d'Asti, qui capitula peu de jours après. Il rentra en France à la fin de cette année et passa l'hiver en Guyenne.

De retour en Italie en 1644, il participa à la prise de Ponzone, au siége de Santia et à la reprise du château d'Asti, qui était retombé aux mains des troupes espagnoles.

L'année 1645 offrit encore à Auvergne de brillantes occasions. Les principaux théâtres où il signala sa valeur furent la prise de Vigevano, où le mestre de camp de Brinvilliers fut blessé, celle de la Rocca, et le combat de La Mora, livré le 19 octobre, et dans lequel M. de Brinvilliers perdit la vie.

En 1646, le lieutenant Randin, renfermé avec 90 hommes dans la bicoque de Ponzone, y soutint un siége de dix-neuf jours de tranchée ouverte, et n'en sortit, le 15 août, avec les honneurs de la guerre, qu'après avoir repoussé plusieurs assauts et supporté l'effet de quatre mines. Au mois de septembre, le régiment s'embarqua à Oneille avec le maréchal du Plessis-Praslin, et prit terre à l'île d'Elbe dans la nuit du 26 au 27. Il quitta cette île, le 4 octobre, pour se rendre devant Piombino, dont les dehors furent

aussitôt emportés presque sans coup férir. La tranchée fut ouverte le 5, à soixante pas des murs, et la garnison terrifiée capitula le 9. Auvergne était de retour, le 10 du même mois, devant Portolongone, principale ville de l'ile d'Elbe, qui présentait des difficultés plus sérieuses. Il se fit remarquer, entre tous, au siége de cette ville, et le succès de l'expédition lui fut particulièrement dû. A l'assaut du 22, malgré la résistance désespérée de la garnison, il fit son logement sur la brèche, et la place capitula le 29. Dans ce siége, il eut à regretter la perte du major La Mothe, frappé d'une balle à la tête, et des enseignes Roqueservières et Châteauregnard. Le lieutenant-colonel Grillon de Fontvive (1), les capitaines du Boulay, Coquet et Varandal; le lieutenant Guerpillière et l'enseigne Duret y furent blessés. En récompense de sa belle conduite, Auvergne partagea avec les compagnies des Gardes Suisses l'honneur d'occuper les postes de Portolongone le jour de la capitulation; il y demeura quelque temps en garnison. A la fin de 1647, il retourna en Italie pour prendre part au siége de Crémone, laissant seulement quelques compagnies à la garde de Portolongone : cette poignée de braves gens se défendit, en 1650, pendant quarante-sept jours, contre une armée espagnole.

Le siége de Crémone et la bataille gagnée sur les

(1) Il eut pour successeur le capitaine François-Paul de Nestier, fait maréchal de camp le 26 octobre 1646.



Impériaux par le maréchal du Plessis-Praslin, sous les murs de cette ville, occupèrent le régiment d'Auvergne pendant l'année 1648. La paix de Westphalie ayant fait cesser les hostilités en Italie, Auvergne eut pendant quelques mois le temps de respirer, et en 1649 il se rendit en Catalogne. Les ennemis menaçaient Barcelone; il y entra, au mois d'octobre, avec Champagne et Bourbonnais, ses émules de gloire, et leur arrivée força les Espagnols à différer l'exécution de leurs projets sur cette ville.

En 1650, pendant que la plupart des troupes étaient rappelées en France, à cause des troubles de la Fronde, Auvergne resta à Barcelone sur la défensive (1). Le 22 février, il s'empara de la ville de Terras, à huit lieues de la capitale de la Catalogne. Après la capitulation qui fit rentrer Barcelone sur le joug du roi d'Espagne, le régiment se retira dans le Roussillon, et il reprit la campagne, en juin 1653, avec le marquis du Plessis-Bellière. Le 21 de ce mois, il emporta, avec sa valeur accoutumée, les dehors de Castillon d'Ampulias, qui se rendit le 4 juillet. Il fit ensuite le siége de Girone, et se distingua au combat de Bordilly. En 1654, il est au siége et à la prise de Villefranche, et à la levée du siége de Roses par les Espagnols. Dix-huit compagnies, commandées par le capitaine de Pauliac, se rendirent alors à Toulon, et s'embarquèrent avec le

(1) Le marquis de Calvisson, mestre de camp en 1650, eut le brevet de maréchal de camp le 4 octobre 1651.

duc de Guise pour l'expédition de Naples (1). La flotte, dispersée par les vents, n'arriva que le 11 novembre dans le golfe de Naples, et l'armée prit terre le 13 près de Castellamare, qui fut aussitôt attaqué et emporté. Le détachement d'Auvergne se fit admirer, ce jour-là, par l'entrain qu'il mit à débusquer un bataillon espagnol établi sur la montagne qui domine Castellamare. Cette expédition fut, au reste, sans résultat. L'armée se rembarqua le 24, et était de retour à Toulon au mois de décembre.

Auvergne servit, en 1655, au siége de Pavie, où il perdit deux lieutenants. Il retourna la même année en Catalogne, se trouva à la prise de Cap de Quiers et força les Espagnols à lever le siége de Solsone. Revenu en Italie l'année suivante, il eut une attaque au siége de Valence, et fit des prodiges de valeur à l'assaut livré le 31 août au bastion de l'Annonciade. Les capitaines de Cetterie et Prégéon y furent tués.

En 1657, il fait le siége d'Alexandrie, marche au secours de Valence menacée, et se trouve ensuite à la prise de Varas et de Novi. Le siége de Mortare, où fut tué le capitaine de Capillers, en 1658, fut la dernière opération de cette guerre, terminée par la paix des Pyrénées. Auvergne rentra alors en France, dont il était éloigné depuis l'année 1633, et eut ses quartiers dans la Provence.

(1) Marc de Cugnac de Pauliac obtint en récompense de sa conduite dans cette expédition une compagnie aux gardes. Il était maréchal de camp du 17 avril 1652.

En 1664, il partit avec le comte de Moussy pour aller au secours de l'empereur d'Allemagne, menacé par une formidable armée turque. Le 1er août, il combattit avec la plus grande vigueur à la bataille de Saint-Gotthard; son colonel fut tué dès le commencement de l'action. Louis XIV, fier de l'honneur qu'Auvergne avait acquis aux armes françaises sur ces lointains rivages de la Raab, combla de grâces tous les officiers du régiment d'Auvergne, et accorda au lieutenant-colonel, qui avait dignement commandé le régiment après la mort du comte de Moussy, une pension de 150 livres reversible sur tous ses successeurs. Le régiment fut donné au jeune comte de Séry, qui avait fait en volontaire la campagne de Hongrie, et qu'on avait été obligé d'arracher de force du champ de bataille, où il venait d'être très-grièvement blessé.

Revenu en France, Auvergne fut appelé, en janvier 1666, à faire partie du camp de Croissy : ce camp fut levé à cause de la mort d'Anne d'Autriche; mais on rappela les troupes, au mois de mars, au camp de Monchy, près de Compiègne.

En 1667, Auvergne faisait partie d'une des quatre brigades que le roi conduisit en Flandre; il se trouva ainsi au siége de Tournai, à celui de Douai, où il releva, le 4 juillet, les Gardes Françaises, et exécuta le passage du fossé sur des fascines, ce qui détermina la capitulation, et au siége de Lille, où, le 20 août, il repoussa une sortie. Son colonel y fut blessé. La même année, il contribua à la défaite du général Marchin

aux environs de Lille. Il passa l'hiver en Flandre, et en 1668 il prit part à la conquête de la Franche-Comté. Au mois de septembre 1670, il fit partie de la petite armée du marquis de Créqui, qui prit possession de la Lorraine, et fit les siéges d'Épinal et de Chasté (1).

En 1672, il était de l'armée commandée par le roi en personne, et se trouva aux siéges d'Orsoy, de Rheinberg, de Wesel, où il emporta seul les forts de la Lippe, et d'Émerik. Il était au fameux passage du Rhin, à la prise de Doësbourg et d'Utrecht, sous le prince de Condé; enfin au combat de Woërden, le 10 octobre. Dans cette journée, le prince d'Orange attaqua vainement le fort de Waarth, défendu par trois compagnies d'Auvergne aux ordres du capitaine Camus de Morton. Ce brave détachement repoussa trois assauts et contraignit les assaillants à se retirer avec perte de leurs meilleurs officiers et d'une frégate qui fut coulée bas. Le capitaine de Pinguis fut tué à cette mémorable affaire. A la fin de décembre, Auvergne fut de l'expédition du duc de Luxembourg, en Hollande.

En 1673, il servit sous les ordres du grand Condé et couvrit le siége de Maëstricht. En 1674, il se signala à la bataille de Séneff. L'action s'était engagée dès le matin, mais aux avant-postes seulement. Ce ne fut que vers le milieu du jour que le gros de l'infanterie entra en ligne. Dans ce moment l'ennemi occu-

(1) Louis de Jossaud, lieutenant-colonel d'Auvergne le 1er juin 1671, fut fait brigadier le 24 février 1676.

pait en force le village du Fay, qui avait une église susceptible d'une bonne défense, et un château entouré d'une forte haie avec un marais d'un côté et un bois de l'autre, où le prince d'Orange avait mis plusieurs bataillons soutenus par toute la cavalerie allemande. Le duc de Luxembourg attaqua l'ennemi du côté du bois avec Auvergne, Condé, Enghien et Conti. Un combat meurtrier s'engagea sur ce point; la nuit ne put y mettre fin: on continua de se fusiller pendant deux heures sans résultat au clair de la lune. Chacun coucha sur le terrain qu'il avait défendu; mais le lendemain le prince d'Orange avait disparu. Après cette sanglante bataille, Auvergne alla se refaire à Metz, qu'il quitta le 11 novembre pour se rendre à Trèves. Au mois de mai 1675, on le trouve au camp de Charleville sous le maréchal de Créqui. Lorsque Turenne eut été tué, il passa en Alsace, et après avoir contribué à faire lever les siéges d'Haguenau et de Saverne, il prit ses quartiers d'hiver à Colmar. Au mois de janvier 1676, il fut employé par détachements contre les Schnappans (1) qui désolaient les rives du Rhin et leur fit une guerre fort active.

(1) Ce mot qui a la même valeur que bandit en français, a pour racine le verbe *Schnappen* qui exprime une action soudaine, inopinée, comme un ressort qui se débande. Par le fait, les schnappans ou chenapans étaient des brigands qui se cachaient dans les fourrés des îles du Rhin, guettaient les bateaux naviguant sur le fleuve ou les voyageurs parcourant ses rives, et se jetaient sur eux à l'improviste.

A l'ouverture de la campagne, il rallia l'armée du duc de Luxembourg et combattit à Kokersberg.

Au commencement de 1677, il passa à l'armée de Flandre. Ses grenadiers se distinguèrent à l'attaque de la contrescarpe de Valenciennes. La citadelle de Cambrai capitula le 17 avril sous ses drapeaux. Après avoir encore servi au siége de Saint-Omer, il retourna sur le Rhin et se trouva à la défaite du prince de Saxe-Eisenach et au siége de Fribourg.

Comme l'année précédente, il commença la campagne de 1678 en Flandre et prit part aux siéges de Gand et d'Ypres. Revenu sur le Rhin au mois de juin, il se trouva le 6 juillet au combat de Rheinfeld. Les grenadiers d'Auvergne, sous les ordres du marquis de Boufflers, attaquèrent si vigoureusement les retranchements du pont avec les dragons du Roi, que l'infanterie ennemie fut obligée de se réfugier en désordre sur l'autre rive. Ils la poursuivirent dans la ville l'épée dans les reins, en passèrent une partie par les armes et forcèrent le reste à se jeter dans le Rhin. Cinq cents Impériaux périrent ce jour-là et parmi eux se trouvait le prince Charles de Bade. Les trophées de la victoire furent trois pièces de canon et 800 prisonniers. Le lendemain 7 juillet, Auvergne se signalait encore à l'attaque des retranchements de Seckingen. Cette laborieuse campagne se termina par les siéges de Kelh et du château de Lichtemberg. Celle de 1679, la dernière de cette guerre, vit encore les drapeaux

d'Auvergne glorieusement portés à la bataille de Minden (1).

En 1683, le régiment marche au siége de Courtrai et après la prise de cette ville il y reste en garnison. En 1684, un de ses bataillons fait partie de l'armée du maréchal de Créqui qui assiége Luxembourg. Ses grenadiers se distinguent le 27 mai à l'assaut des contregardes. Le lieutenant du Clost est tué à ce siége. Le colonel de Nicolaï, les capitaines Saint-Martin, Rigal, d'Argout, trois lieutenants et l'aumônier y sont blessés.

Lorsque la guerre recommença en 1688, Auvergne se rendit au siége de Philisbourg. Le 12 octobre, à dix heures du soir, les grenadiers insultent le chemin couvert d'une redoute située à l'extrémité de la grande attaque. Ils se jettent l'épée à la main par-dessus les palissades et l'emportent après avoir tué tout ce qui était dedans. Le colonel de Nicolaï qui les commandait fut blessé à la hanche. Nicolaï fut encore blessé à la tête le surlendemain dans une nouvelle entreprise. Les capitaines de Blanzac et Esclotaire furent aussi blessés à ce siége. Le 1er novembre, après le défilé de la garnison de Philisbourg,

(1) Les drapeaux d'o donnance du régiment d'Auvergne avaient deux carrés violets et deux carrés noirs. Le violet était la marque distinctive des petits vieux : nous ne doutons point que le noir ne fût un souvenir des bandes de Piémont. On a vu qu'Auvergne avait été formé dans le Dauphiné et le Lyonnais.

Auvergne prit possession de la place et il y passa l'hiver. En 1689, il aidait le marquis de Boufflers à faire la conquête du Palatinat.

L'année suivante, il est à l'armée de Flandre et combat à Fleurus; il y eut deux capitaines et quatre lieutenants tués et douze autres officiers blessés. En 1691, il prend part au siége de Mons; il était posté à Nimy, quartier du prince de Soubise. Après ce siége, il se rend à l'armée de la Moselle.

Au commencement de 1692, Auvergne fournit six compagnies qui formèrent le noyau du 3e bataillon de Navarre, et il fit cette campagne sur la Meuse et en Flandre. Il se trouva au siége de Namur, où le capitaine Regnault et le lieutenant Beaupuy furent blessés, et au combat de Steenkerque. Il revint ensuite sur la Moselle pour y prendre ses quartiers d'hiver; mais en janvier 1693, il fut rappelé en Flandre pour le siége de Furnes, après lequel les deux bataillons se rendirent en Allemagne à l'armée du maréchal de Lorges (1). Au mois de juillet, ses grenadiers se distinguent avec ceux de Picardie à l'attaque d'Oppenheim et à celle de Wingemberg, où après deux assauts terribles ils emportent le faubourg. Pendant ce temps-là, le reste du régiment était en marche pour la frontière des Alpes où il allait prendre part à la défense de Pignerol. Dès le 24 juillet, le nom d'Auvergne

---

(1) Louis de Sailly, capitaine en 1665, lieutenant-colonel le 17 novembre 1687, fut fait brigadier le 30 mars 1693.

retentissait avec éclat dans ce pays, témoin des anciens exploits du régiment. Le capitaine d'Affs, laissé avec sa compagnie à la garde du fort Saint-Pierre, se voit bientôt entouré par les troupes de Savoie: confiant dans la valeur de ses soldats, il se fait jour l'épée à la main à travers l'armée ennemie et rentre dans Pignerol aux acclamations de la garnison. Dans le combat du 27 juillet autour du fort Sainte-Brigitte, Auvergne perd le capitaine de Fourcade. Le 4 août, à l'attaque de la communication qui reliait le fort à la citadelle, le capitaine de La Coudraye est mortellement blessé d'un coup de baïonnette. Le 6, le capitaine de Moussolins, avec son lieutenant et dix hommes, donne si vivement sur l'ennemi qui venait enfin de s'emparer de cette communication et qui s'y retranchait, qu'il fut saisi d'une terreur panique et s'enfuit laissant ses outils sur le terrain. Au mois d'octobre, Auvergne sortit de Pignerol pour combattre à la Marsaglia; il était de retour en novembre dans la place qu'il avait si bien defendue. Pendant les deux années suivantes, Cattinat garda la défensive et ses troupes eurent peu d'occasion de se signaler; mais en 1696 le régiment fit le siége de Valence qui fut interrompu par la signature de la paix avec le duc de Savoie. Il se rendit alors à l'armée d'Allemagne et ne posa les armes que quand le traité de Riswick eut été conclu.

Le régiment de Talende levé en 1695 fut incorporé dans Auvergne le 30 décembre 1698.

Au mois de décembre 1700, Auvergne se rendit

en Italie pour occuper la Lombardie au nom du nouveau roi d'Espagne, Philippe V. En 1701, il était sous les ordres de Villeroy et se trouvait aux combats de Carpi et de Chiari. A cette dernière affaire, la brigade d'Auvergne fut chargée avec celle de Normandie d'attaquer par la droite le village de Chiari où l'on croyait qu'il n'y avait que quelques centaines d'hommes. Elle poussa les gardes avancées, s'empara de plusieurs cassines et d'une église voisine du premier retranchement des ennemis. Elle en franchit deux sans obstacles, mais arrivée au troisième, elle fut reçue par le feu de 24 bataillons et de 50 pièces de canon. La brave brigade soutint pendant quatre heures ce feu terrible, mais elle dut enfin battre en retraite.

Un détachement d'Auvergne passa l'hiver à Crémone et contribua le 1er février 1702 à chasser les Impériaux de cette ville où ils étaient entrés par surprise. Le régiment suivit ensuite le duc de Vendôme dans toutes ses expéditions, servit au combat de Santa-Vittoria, à la prise de Reggio et de Modène, à la bataille de Luzzara, à la prise de Luzzara et de Borgoforte et alla passer l'hiver à Guastalla, où mourut son colonel, le marquis de Chavigny.

Au commencement de 1703, le 2e bataillon, commandé par le lieutenant-colonel de Bourgueil, se rendit en Allemagne à l'armée du maréchal de Villars et contribua au gain de la première bataille d'Hochstedt. Bourgueil y fut dangereusement blessé. Le 1er bataillon qui était resté sous les ordres de Ven-

dôme, l'accompagna dans son expédition sur les frontières du Tyrol. Il se trouva le 26 juillet au combat de San-Benedetto, où le passage des montagnes fut forcé, puis à la prise de Bersello, de Nago, d'Arco et au bombardement de Trente. Le but de cette expédition, qui était de donner la main à l'armée de Bavière, ayant été manqué, Vendôme conduisit ses troupes dans le Montferrat, où les deux bataillons réunis prirent leurs quartiers d'hiver.

La campagne de 1704 commença par le siége de Verceil. Auvergne faisait partie du corps commandé par le comte Albergotti qui était chargé de la garde des retranchements. Il fut employé plus activement au siége d'Ivrée. Le 7 septembre, ses deux compagnies de grenadiers emportèrent un ouvrage avancé, dont la prise amena la reddition de la ville. Peu après commença le long et pénible siége de Vérue. Chargé le 29 octobre d'attaquer par la gauche le fort de Guerbignano, Auvergne l'emporte et s'y loge. Un soldat, nommé Gabaret, fut fait officier sur la brèche par M. de Vendôme. Ce brave homme avait arraché des mains de l'ennemi le saucisson d'une mine auquel on allait mettre le feu. Le 1er mars 1705 eut lieu l'attaque du fort de l'Ile; les grenadiers d'Auvergne et ceux de Bourgogne, soutenus par les deux bataillons du régiment, se couvrirent de gloire à l'assaut de la courtine et de la face qui regarde le Pô. Auvergne avait fait une grande perte au siége de Vérue. Son colonel, M. d'Imécourt, d'une famille de braves, avait

été tué le 26 décembre lorsqu'il venait d'être fait maréchal de camp (1). Il avait eu huit frères au service comme lui et il était le cinquième qui tombait sur le champ de bataille. Le régiment fut alors donné à M. d'Alba (2), qui y était entré comme sous-lieutenant en 1665 et qui avait passé lentement par tous les grades.

Le siége de Vérue fut suivi de celui de Chivasso. Le 4 juillet, les grenadiers d'Auvergne s'élancent sur le chemin couvert qu'une mine venait de bouleverser. Dans ce moment, l'ennemi fait une sortie vigoureuse, mais il est forcé de lâcher pied et de rentrer dans la place. Après la prise de Chivasso, le régiment rallie l'armée de Lombardie. Le 20 juillet les grenadiers se distinguent encore, sous les ordres du capitaine de Reppe dans une reconnaissance que fit Vendôme sur le poste des Tredeci-Naviglj entre son camp et Zenivolta : ils y attaquèrent une grand'garde de 500 hommes et la culbutèrent. Le 16 août, le régiment donnait avec sa bravoure accoutumée à la bataille de Cassano. Le colonel d'Alba y reçut une blessure considérable: c'était la dixième depuis qu'il

---

(1) M. d'Imécourt était brigadier du 29 janvier 1702, et avait été nommé maréchal de camp le 26 octobre 1704.

(2) M. d'Alba occupa successivement les charges de major le 4 janvier 1689 et de lieutenant-colonel le 16 décembre 1703, et fut fait brigadier le 20 juillet 1711. Il fut remplacé comme lieutenant-colonel le 17 août 1705 par François de Lacger, qui était entré au corps en 1684, et qui fut nommé brigadier le 1er février 1719.

servait. Le 16 octobre, Auvergne partageait la gloire du régiment de La Marine à l'attaque des retranchements de Gumbetto. Après cette campagne brillante, il alla prendre ses quartiers d'hiver à Dezenzano.

Le 19 avril 1706, l'armée française battit le général Rewentlau à Calcinato. La brigade d'Auvergne était au centre et contribua vigoureusement au succès de la journée. Bientôt après Vendôme fut obligé de voler au secours de l'armée qui assiégeait Turin. Le régiment entra dans les lignes le 27 juillet et assista à la déroute de l'armée le 7 septembre. Réduit à 440 hommes, il acheva la campagne sous les ordres du comte de Grancey, qui jeta un dernier rayon de gloire sur l'armée d'Italie en battant le 9 septembre le landgrave de Hesse à Castiglione.

En 1707, Auvergne passe en Espagne où il n'arrive qu'après la bataille d'Almanza. Il se rend au siége de Lérida. A l'assaut du 11 octobre, il prend la tête de l'attaque sur le corps de place, chasse l'ennemi du chemin couvert, et se loge sur la brèche le long de la contregarde. Les assiégés, étonnés de ses rapides progrès, sonnent le tocsin, garnissent les retranchements intérieurs, et ouvrent sur le régiment un feu épouvantable à bout portant. Mais rien n'ébranle Auvergne, et à dix heures du soir, il était parfaitement couvert et maître de son logement. Le 14, la ville fut occupée et la citadelle capitula peu de jours après.

Le 13 juin 1708, il investit Tortose, et le même

jour, aidé du régiment d'Orléans, il s'empare du poste des Capucins et de 120 Espagnols qui le défendaient. Pendant ce siége, il campait dans un vallon à la queue de la tranchée. M. d'Asfeld fit observer au duc d'Orléans combien cette position était mauvaise. « Je le sais, répondit le prince, mais je l'ai donnée au « régiment d'Auvergne, il la rendra bonne. » Le capitaine de Lauzières fut tué à l'attaque du chemin couvert, dans la nuit du 9 au 10 juillet.

Auvergne commence la campagne de 1709, en Espagne, sous le maréchal de Bezons. Au mois de juillet, il passe en Roussillon, où il est occupé pendant le reste de l'année à faire la chasse aux Miquelets. En 1710, il est désigné pour faire partie de l'armée que commandait le maréchal de Berwick, sur la frontière du Dauphiné, mais il n'y reste point longtemps. Quand le duc de Vendôme fut envoyé au roi d'Espagne, pour prendre le commandement de l'armée des Deux-Couronnes, il se souvint du régiment d'Auvergne, et pria Philippe V de le demander à son grand-père. Le roi d'Espagne accueillit d'autant plus aisément l'idée de Vendôme, qu'il avait été à même d'apprécier la valeur du régiment. « Je ne connais, disait un « jour ce prince, qu'une façon de faire fuir Auvergne, « c'est de battre la messe. » Ce corps comptait en effet à cette époque un grand nombre d'officiers et de soldats du haut Languedoc, protestants déguisés.

Auvergne revint donc en Espagne à la fin de 1710, et fut aussitôt employé au siége de Girone. Le 29

décembre, la brèche paraissant praticable au fort Rouge, le duc de Noailles la fit reconnaître par un lieutenant et huit grenadiers du régiment, Le lieutenant en revint blessé à la joue, et fit savoir que la garnison avait préparé trois fourneaux de mine; mais trompés par quelques mouvements des Français, les assiégés y mirent le feu trop tôt, et dès que ces mines eurent produit leur effet, les grenadiers s'emparèrent de l'ouvrage. Le 3 janvier, ces mêmes grenadiers, conduits par le colonel d'Alba, donnèrent l'assaut au bastion Sainte-Marie, qui fut à l'instant abandonné par ses défenseurs, et Girone capitula le lendemain.

En 1711, Auvergne se signale à la prise de la Seu d'Urgell, de Vénasque et de Cardonne. Il continue de servir en Catalogne jusqu'à la paix, occupé presque constamment au blocus de Barcelone. En 1714, ce blocus fut converti en siége, et le régiment se fit encore remarquer à l'assaut général du 12 septembre, qui fut le dernier acte de la guerre en Espagne. Le lieutenant de grenadiers Sibille fut tué devant Barcelone; le capitaine du Roure et quatre lieutenants et sous-lieutenants, tous de grenadiers, y furent blessés.

Le 12 novembre de cette même année 1714, les nombreux vides faits par la guerre dans les rangs d'Auvergne, furent comblés par l'incorporation du régiment de Blacons.

En 1719, les intrigues du ministrère espagnol contraignirent le régent à envoyer une armée sur la frontière des Pyrénées. Auvergne en fit partie et ser-

vit aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, d'Urgell et de Roses. Il fut employé en 1720 au cordon sanitaire de Marseille, et était cantonné le long du Rhône, depuis Tournon jusqu'à Beaucaire.

En 1732, le régiment était au camp d'Alsace. Au mois d'octobre 1733, il reprend le chemin de l'Italie, théâtre de sa gloire passée et où de nouvelles palmes l'attendent. Il était à cette époque occupé aux travaux de fortification de Metz, qui avaient déjà envoyé 800 de ses meilleurs soldats à l'hôpital. Le ministre de la guerre, M. d'Angervilliers, n'avait pour cette raison destiné le régiment à aucune des deux armées d'Allemagne et d'Italie; mais Auvergne n'était pas d'humeur à rester en garnison, pendant que les autres vieux corps se battaient. Il députa à Paris le capitaine marquis de Clermont, et M. de Maillebois appuya sa réclamation auprès du ministre, en écrivant à celui-ci : « Vous « savez, Monseigneur, qu'un régiment tel que celui « d'Auvergne décide souvent du gain d'une bataille...» Auvergne partit donc pour l'Italie, et ne laissa guère d'hommes à l'hôpital. Avant que l'année fût terminée, il avait déjà pris part aux siéges de Gera d'Adda, de Pizzighetone et du château de Milan.

En 1734, il débute par la prise de Serravalle, de Novare et de Tortone. Son colonel combattit le 4 juin en volontaire à Colorno, et y fut mortellement blessé d'un coup de fusil (1). Le 29 du même mois, Auvergne

(1) M. de Clermont d'Amboise mourut le 6 juin, il avait été nommé brigadier le 20 février de cette année.

est à la bataille de Parme, où son nouveau colonel, le marquis de Contades, est blessé, et jette les premiers fondements d'une réputation militaire qui devait le conduire jusqu'au maréchalat (1). Quelques jours après, aux environs du village de Martinara, le roi de Sardaigne et le vieux maréchal de Villars, précédés d'une troupe de Gardes Piémontaises, tombent dans un parti autrichien qui les enveloppe et fait feu sur eux. Les Gardes sont culbutés; le roi et le maréchal étaient pris sans les deux compagnies de grenadiers d'Auvergne qui accourent au bruit de la fusillade, chargent les Impériaux, tuent 150 hommes, font 30 prisonniers et ramènent Villars et le roi. Le 15 septembre, 50 hommes commandés par le capitaine de Gévaudan, rendent le même service au maréchal de Broglie, lorsque le comte de Kœnigsegg passa le Secchia à l'improviste avec 10,000 hommes. Gévaudan, se voyant près d'être accablé par le nombre, renvoie son enseigne, M. d'Ormoy, avec quelques hommes. D'Ormoy se ceint le corps de son drapeau, passe au travers de l'ennemi et rejoint le régiment. Le détachement de M. de Gévaudan périt presqu'en entier, le brave capitaine fut blessé et pris. Le surlendemain 17 septembre, à Guastalla, Auvergne mit le comble à sa gloire. Il combattit toute la journée avec un acharnement incroyable, et acheva la défaite des Autrichiens, en

(1) M. de Contades fut fait brigadier le 18 octobre 1734, maréchal de camp 1er janvier 1740, lieutenant-général 1er mai 1745, et maréchal de France en 1758.

emportant à la baïonnette, avec le régiment du Roi, une cassine où les ennemis avaient placé un poste pour protéger leur retraite.

Après la bataille, le roi de Sardaigne parcourant la plaine et voyant le terrain sur lequel Auvergne avait combattu tout jonché d'uniformes aux couleurs violettes(1) dit, en se tournant vers le maréchal de Coigny : « Il ne nous reste donc plus de ces braves gens-là ? Voyez, Sire, répond le maréchal, en lui montrant au loin Auvergne qui harcelait les Impériaux dans leur fuite, voilà leurs débris qui battent encore vos ennemis. — Eh quoi ! s'écria le roi, prétendent-ils seuls détrôner l'empereur ? » Sur-le-champ Charles Emmanuel pique des deux, joint le régiment, l'arrête, paye à sa bravoure le tribut d'éloges qu'il lui doit et lui accorde des marques de sa satisfaction. Cette sanglante bataille de Guastalla avait réduit Auvergne à 400 hommes. Il assista cependant encore au siége de la Mirandole et il passa l'hiver à Lodi, où les officiers rétablirent leurs compagnies. En 1735, il se trouva à la prise de Gonzague, de Reggiolo, de Revere et de Guastalla et ne quitta l'Italie pour rentrer en France qu'au mois de septembre 1736.

Il était en garnison à Marseille quand il reçut l'ordre de passer en Corse avec quatre autres régiments. Il

(1) Auvergne avait habit, veste et culotte blancs, collet et parements violets, boutons blancs et galon de chapeau en or; poches en travers, 3 boutons sur les poches, et autant sur les parements. En 1776, le revers fut aussi violet, et il eut les boutons jaunes.

Paris, le

M

Vous pouvez faire toucher chez moi la sor

s'embarqua au mois de janvier 1738 pour Bastia. Le comte de Vaux, depuis maréchal de France, et qui trente ans plus tard devait soumettre définitivement cette île à la France, était alors capitaine dans Auvergne. Cette expédition, forte de 3,000 hommes et commandée par le marquis de Boissieux, avait pour mission de contraindre les Corses libres à se remettre sous le joug odieux de la république de Gênes, joug qu'ils venaient de secouer. Dans ce temps-là, le roi de France faisait la police pour le compte d'une république. Singulier pays que le nôtre !

On avait cru à Paris qu'il suffirait de la présence d'une poignée de Français dans l'île pour amener les Corses au point que l'on désirait. On s'était trompé. Plusieurs mois se passèrent en pourparlers avec les chefs du pays qui se disaient nos amis et ne voulaient point nous combattre. Les discussions finirent par s'aigrir, et au mois d'octobre il fallut en venir aux voies de fait. Les Français occupèrent Borgo et Luciana. A cette nouvelle, les Corses qui tenaient leur assemblée à Orezza, appellent la population aux armes, et 3,000 hommes viennent attaquer Borgo que défendait le capitaine de Courtois avec 500 soldats d'Auvergne. Le combat dura trois jours et deux nuits, et ne cessa que par l'arrivée de M. de Boissieux avec 2,000 hommes qui dégagèrent le détachement d'Auvergne ; mais ce ne fut point sans de douloureuses pertes. Les Français rentrèrent à Bastia le 14 octobre

harassés de fatigue et presque découragés d'une résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre. M. de Boissieux, malade de chagrin, écrivit aussitôt à la cour pour demander un successeur. Ce fut Maillebois. L'événement de Borgo qui avait affligé M. de Boissieux et tous les soldats français, forcés d'être les exécuteurs d'une déplorable politique, attrista aussi les Corses qui se voyaient en guerre déclarée avec une puissance dont ils avaient désiré l'amitié. Maillebois arriva en mars 1739 avec des renforts et prit le commandement des mains de M. de Sasselange lieutenant-colonel d'Auvergne qui l'exerçait avec vigueur depuis la mort de M. de Boissieux arrivée le 2 février. Les hostilités commencèrent alors sérieusement. Auvergne prit part à presque toutes les affaires et notamment à celle du 25 août 1739 où le 2e bataillon commandé par le capitaine Fontbrune s'empara d'un poste retranché près de Bastelica. Le capitaine de Vaux fut blessé dans cette occasion. Ce fut pendant cette guerre de Corse que M. de Mascaron qui devait se faire connaître plus tard dans la guerre de partisan, fixa pour la première fois l'attention sur lui. Il était lieutenant, et quoiqu'il eût à peine 13 ans, il débuta par une action digne d'un homme. Il faisait partie d'un détachement qui gardait le fort de San-Pelegrino à cinq lieues de Bastia sur le bord de la mer. Les Corses surprirent un jour ce poste et massacrèrent plusieurs soldats avant qu'ils eussent pu se mettre en état de défense. Mascaron, qui, en vrai enfant, jouait en ce

moment sur le bord de la mer, se souvient qu'il est officier, rassemble une trentaine d'hommes, les anime et avec eux force les Corses à la retraite.

Pendant l'hiver de 1739 à 1740, Auvergne fut occupé à désarmer les montagnards du centre de l'île et demeura ensuite en garnison à Bastia jusqu'au mois d'avril 1741, qu'il fut rappelé en France. Au mois de mars de l'année suivante il passa en Bavière pour aller au secours de l'armée de Bohême compromise. Il faisait partie de la division du marquis de Rambures. Il joignit le 20 mai à Seydlitz l'armée du maréchal de Broglie et prit part au combat de Sahay. Le 24 mai ses grenadiers se distinguèrent à l'affaire qui décida la levée du siége de Frawemberg.

En arrivant sous Prague au mois de juin, le feu et la misère avaient déjà réduit le corps à 984 hommes. Il fut chargé de garder le gué de la Moldaw devant l'Hôtel des Invalides, mais il fut bientôt forcé de se replier et prit poste dans la redoute de Piémont sur le front d'attaque. Enfin le 17 août, l'établissement de nouvelles batteries autrichiennes le contraignit à rentrer dans la ville. Le lendemain soir, il faisait partie d'une sortie dans la colonne dirigée par le duc de Biron. Le choc fut terrible. Les troupes de France s'emparèrent d'une batterie de canons, et Auvergne emporta d'emblée une redoute dont la prise força le prince Charles à reculer ses postes. Auvergne se signala encore à la sortie du 22 août et à celle du 14 septembre qui contraignit les Autrichiens à lever

le siége. Le colonel comte de Clermont y eut une cuisse emportée par un boulet et mourut peu de jours après.

En quittant Prague le 16 décembre, le régiment laissait derrière lui neuf officiers et un grand nombre de soldats malades ou blessés. L'armée fut peu inquiétée dans sa pénible retraite; cependant les hussards autrichiens voltigeaient continuellement sur ses flancs. Le 18 au soir, au départ de Taklowitz, les Croates et hussards, soutenus par 12 escadrons de cuirassiers, tentèrent une attaque plus sérieuse sur le centre de l'armée dans l'espoir de la couper; mais Auvergne était là et leur donna une leçon dont ils parurent se souvenir pendant le reste de la retraite.

Le régiment atteignit enfin les bords du Rhin en février 1743. Il escortait depuis Donauwerth l'état-major de l'armée. Il ne comptait plus alors sous ses drapeaux que 60 officiers et 700 soldats, quoiqu'il eût reçu des milices à Prague. Les officiers mirent si bien à profit, pour rétablir et pour instruire les recrues, les derniers mois de l'hiver, qu'il présentait trois bataillons complets à l'ouverture de la campagne de 1743.

Les deux premiers bataillons firent cette année partie de l'armée du maréchal de Noailles et furent placés le 25 juin avec Touraine et Orléans à la garde du pont de Seiligenstadt sur le Mein. Le 27 eut lieu la bataille de Dettingen. Dans le rapport que le maréchal adressa au roi, il disait: « Nous avons emmené

une pièce de canon des ennemis, qui a été prise par le régiment d'Auvergne dont on ne peut dire assez de bien à Votre Majesté. » Le rapport du prince de Dombes est encore plus honorable pour le régiment. « L'action fut engagée légèrement, dit-il; mais, malgré la confusion, elle eût pu tourner différemment, si l'infanterie se fût comportée autrement qu'elle n'a fait. Il y a cependant des corps qui ont fait des merveilles, comme le régiment d'Auvergne qui a pris une pièce et l'a ramenée ici. Le duc de Duras s'est comporté à son ordinaire, c'est-à-dire tout au mieux (1). » Au reste, les pertes du régiment à Dettingen furent peu considérables. Il n'eut que 9 soldats tués, 7 officiers et 24 soldats blessés.

Auvergne acheva la campagne dans la basse Alsace, au camp baraqué de Langschleithal et travailla aux lignes de la Lauter depuis le pont de Salmbach jusqu'au moulin de Beywath. Cette même année le 3e bataillon, qui avait été formé en Bavière avec les hommes rentrés successivement de la Bohême, servit sous le maréchal de Broglie, et lorsque les Autrichiens eurent forcé le passage du Danube à Pochin le 5 juin, il se retira au camp sous Ratisbonne. Au mois de juillet, il ralliait les premiers bataillons en Alsace.

En 1744, Auvergne passe à l'armée de Flandre. Il se rend d'abord à Douai où il sert de garde à Louis XV

(1) Le duc de Duras était brigadier du 20 février 1743. Il devint maréchal de camp le 1er mai 1745, lieutenant-général le 10 mai 1748, et maréchal de France en 1775.

pendant son séjour dans cette ville. Il couvre ensuite les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes et achève la campagne au camp de Courtrai.

En 1745, il est au siége de Tournai et ne fait qu'assister à la bataille de Fontenoy. Sa brigade devait occuper le château, le village et la redoute de Rumegnies; mais au plus fort de la bataille, Normandie ayant dû marcher au secours des Irlandais, Auvergne et Touraine se portèrent en avant pour le remplacer. Une demi-heure après l'ennemi était en déroute. Les grenadiers prirent leur revanche de cette inaction devant la citadelle de Tournai. Ils y montèrent neuf fois la garde de tranchée. Le 12 août, deux bataillons d'Auvergne avec les arquebusiers de Grassin occupèrent l'abbaye d'Affelghem et le régiment termina cette campagne par les siéges d'Audenaërde, de Termonde et d'Ath (1).

Au commencement de mai 1746, Auvergne arrive au rendez-vous de l'armée près de Bruxelles. Le 6, il pousse une pointe vers Louvain ; le 15 il paraît devant Malines qui venait d'être emportée par les volontaires de la Morlière, et il en prend possession avec les régiments de Piémont et du Roi. Le 21, la citadelle d'Anvers est investie : il y ouvre la tranchée devant le bastion de Tolède dans la nuit du 25 au 26. Le 31, la place avait capitulé. Mons, Charleroi, Namur furent aussi témoins de la valeur du régiment, et ces

(1) César de Chatellux, qui commandait alors Auvergne, parvint au grade de brigadier le 1er janvier 1748.



rapides succés furent couronnés par la victoire de Rocoux. Le gain de la bataille dépendait de la prise du village de Rocoux. La division du marquis d'Hérouville, composée des brigades de Navarre, d'Auvergne et de Royal, est chargée de cette périlleuse entreprise. Auvergne doit attaquer par le centre avec Navarre. Au moment de s'ébranler, l'aumônier du régiment faisait aux soldats une exhortation qui paraissait un peu longue. Le lieutenant-colonel de Chaumouroux(1), impatienté, l'interrompit en criant : « Soldats, M. l'abbé veut vous dire qu'il n'y a pas de salut pour les lâches. Vive le roi et en avant! » Auvergne s'élance, et quoique foudroyé à bout portant par la mousqueterie et la mitraille, il se précipite dans un verger, s'empare d'une batterie, la tourne contre l'ennemi et décide de son côté la victoire par ce hardi coup de main. Deux redoutes sont successivement enlevées à la baïonnette; le capitaine de Castaignos en attaque une troisième avec ses grenadiers; le sergent Vauchoux se jette le premier dans les retranchements, et l'ouvrage est emporté. Dès le commencement de l'attaque, le grenadier Camatte s'était jeté seul au milieu de l'ennemi et avait arraché des mains de l'enseigne le drapeau d'un bataillon: Vauchoux fut fait officier et Camatte porte-drapeau. A la fin de cette campagne, Auvergne fut porté à quatre bataillons comme tous les vieux corps.

(1) Jean-Amé de Chaumouroux, sous-lieutenant en 1706, major le 27 mai 1743, lieutenant-colonel le 29 janvier 1744, et brigadier le 1er janvier 1748.

En avril 1747, le régiment est placé sous les ordres du marquis de Contades, son ancien colonel, pour faire les siéges des forts de la rive gauche du bas Escaut. Les forts de la Perle et de Liefskenhoëck n'arrêtent les Français qu'un instant. Les compagnies de grenadiers et trois compagnies de fusiliers d'Auvergne, sous le commandement du lieutenant-colonel, sont chargées de s'emparer du grand et du petit Kykuit. M. de Chaumouroux, malgré ses soixante ans, se jette le premier sur les palissades. En un moment, palissades, retranchements, fossés, escarpe, tout est franchi et enlevé. Joseph Renard, grenadier, est blessé à mort près des barrières. Deux camarades veulent le secourir. — « Retournez au feu, mes amis, s'écrie-t-il, je n'ai plus besoin que d'une chose, c'est de vous voir vaincre. » Le 1er mai, on arrive devant Hulst; le 5, les mêmes compagnies attaquent le Zandberg qui couvrait Hulst et tuent 300 hommes aux Hollandais. Au moment de l'assaut, l'officier général de tranchée entamait une longue instruction au capitaine de grenadiers Julien qui l'interrompit ainsi : « Je vous entends, mon général, il faut vaincre, n'est-ce pas? Je le ferai. » Et il le fit. Le 16 mai Axel capitulait. Ainsi en moins d'un mois, toutes les places de la Flandre hollandaise étaient prises. Auvergne se reposa quelques jours à Hoël, puis il entra dans Anvers que les alliés faisaient mine de vouloir assiéger. Au mois de juin, il rejoignit l'armée au camp de Tongres et le 2 juillet, il assistait à la bataille de Lawfeld, placé sur les hauteurs de Heerderen pour la sûreté du roi.

En 1748, Auvergne n'arriva devant Maëstricht qu'après l'ouverture de la tranchée. Il prit poste à la gauche près de Westwesel avec Piémont et un peu en arrière des Gardes. Le 4 mai, ses grenadiers, avec ceux de Rohan et de La Fère, attaquent une flèche en avant du chemin couvert. Ils chassent l'ennemi jusqu'au corps de place et se réunissent dans la flèche pour s'y loger. Mais cet ouvrage était miné: une partie de nos braves est brûlée, mutilée et ensevelie: les autres se maintiennent sur les ruines jusqu'au lendemain malgré le feu des assiégés. Maëstricht se rendit deux jours après, et cette conquête mit fin à la guerre de la succession d'Autriche (1).

Auvergne fut alors envoyé à Cambrai. En 1753, il fit partie du camp d'Aimeries sur Sambre, et en 1756, au commencement de la guerre de Sept Ans, il se rendit dans la basse Normandie pour s'opposer au débarquement des Anglais. Il fit partie du camp assemblé à Granville.

L'année suivante, il fut désigné pour l'armée du Bas-Rhin et il passa dans le Hanovre avec le maréchal de Richelieu. Arrivé à Cassel après 72 jours de marche, il se trouva à la prise de Minden et de Hanovre et à la poursuite de l'armée anglo-hanovrienne jusqu'à Closterseven. Il demeura ensuite au camp d'Halberstadt jusqu'au mois de novembre. Le désastre

(1) Le marquis de Chatellux, colonel en 1749, fut fait brigadier le 20 février 1761, maréchal de camp le 25 juillet 1762, et lieutenant-général en 1781.



de Soubise à Rosbach contraignit alors Richelieu à rétrograder : mais, quand les alliés eurent violé la convention de Closterseven, Richelieu étant revenu dans le Hanovre, Auvergne prit part au passage de vive force de l'Aller et se cantonna dans ce pays.

Au commencement de 1758, l'armée se replia vers le Rhin. Le 3 mars, deux compagnies de grenadiers d'Auvergne se trouvent à la fâcheuse rencontre d'Hamelspring et s'y font tailler en pièces. Le brave Vauchoux, alors lieutenant, y fut tué. La bataille de Crefeld eut lieu au mois de juin; le régiment y eut peu de part et prit ses quartiers à Cologne.

Il quitta cette ville le 15 mai 1759 et arriva le 3 juin à Nieder-Weymar, réndez-vous de l'armée. Il était du corps d'avant-garde du comte de Saint-Germain et fit des prodiges de valeur le 1er août à Minden. Le capitaine de Marsan et sept lieutenants y furent blessés. Le régiment ne fit pas moins bien au passage des gorges de Minden. L'avant-garde était devenue l'arrière-garde. Le comte de Saint-Germain, voyant l'ennemi gagner les hauteurs qui dominent le passage, le fit attaquer par les brigades d'Auvergne, d'Aquitaine et d'Anhalt qui le culbutèrent. Deux compagnies de chasseurs d'Auvergne firent des merveilles ce jour-là. Au mois de décembre, une partie du régiment était bloquée dans Giessen. Le 7, le prince Ferdinand de Brünswick fit sommer M. du Blaisel qui commandait dans la place. « Il y a trente ans que je sers le roi, répond le brave commandant, et

quelque temps que je suis guéri de la peur; quand M. le prince Ferdinand voudra, nous commencerons. » La place manquait de vivres : le 10, 150 volontaires, commandés par le capitaine de La Barre, forcent les postes ennemis, vont surprendre Wiseck et par cette action audacieuse déterminent l'ennemi, qui souffrait de la saison avancée, à lever un blocus qu'il juge inefficace. Le brave La Barre fut blessé dans cette entreprise (1).

La campagne de 1760 est une des pages les plus brillantes de l'histoire du régiment d'Auvergne. Le 10 juillet, à la bataille de Corbach, placé en réserve avec Orléans, il appuie l'attaque des régiments de Navarre et du Roi, et quand l'ennemi, rendu plus audacieux par l'arrivée d'un gros corps de cavalerie, veut reprendre l'offensive, Auvergne s'ébranle et décide la retraite des Allemands. A la fin de juillet il contribue avec les Gardes Françaises, les régiments du Roi, du Dauphin, de Vaubecourt, d'Aquitaine, d'Orléans, de La Mark et les Irlandais, à déposter le prince Ferdinand du camp de Sachsenhausen.

Le 11 août, le maréchal de Broglie, informé qu'un corps considérable menace Marbourg, se rend à Merdenhagen où campait la division du comte de Stainville, composée des brigades d'Auvergne et de

(1) Le marquis de Rochambeau, colonel d'Auvergne en 1759, en se démettant du régiment de La Marche, était brigadier du 23 juillet 1756; il fut fait maréchal de camp le 20 février 1761, lieutenant-général en 1780, et maréchal de France en 1791.

Bouillon, et lui prescrit d'aller chasser l'ennemi. La division part le matin du 12 et arrive à Marienhagen où Auvergne a un engagement fort vif avec un détachement qui se retirait vers Frankemberg et lui fait 30 prisonniers. Le lendemain, Stainville se remet en marche et court vers Frankemberg pour joindre les généraux Bulow et Fersen. En arrivant sur les hauteurs de Radern, il aperçoit l'ennemi en bataille. Stainville après avoir renforcé sa gauche des deux bataillons de Bouillon et l'avoir appuyée à un bois vis-à-vis du château de Lichtenfels, ordonne à dix heures au régiment d'Auvergne d'attaquer l'ennemi avec la Légion royale et huit escadrons de dragons. L'élan d'Auvergne est irrésistible; dès les premiers coups de feu, le comte de Fersen est tué; ses soldats reculent; Auvergne occupe à l'instant les hauteurs qu'ils abandonnent et les accule à une montagne escarpée derrière le village de Hallemberg. La nuit approchait, et les Allemands auraient pu échapper à la faveur de l'obscurité; le régiment, acharné à leur défaite, ne perd pas un instant, gravit avec la plus grande audace une pente presque inaccessible, tombe au milieu d'eux, en tue 400, et met le reste dans la plus horrible déroute: huit pièces de canon furent les trophées de cette brillante journée.

Le 4 octobre, Auvergne quitte Weildungen, où il était depuis quelque temps cantonné, pour se rapprocher du Rhin. Il arrive le 13 à Neuss et entre le lendemain dans le camp de Meurs, à cheval sur le

chemin de Meurs à l'abbaye de Camps ou Kloster-camps. Là se trouvaient, sous les ordres du marquis de Castries, les brigades de Normandie, de La Tour-du-Pin, d'Auvergne et d'Alsace et les chasseurs de Fischer. La réserve, composée des brigades de La Couronne et de Bouillon était placée entre le camp et Rheinberg. Pendant la nuit du 15 au 16, les chasseurs de Fischer étaient en avant pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Derrière eux, et pour les appuyer au besoin, se tenaient les grenadiers d'Auvergne abrités par les haies qui bordent le canal de Gueldres à Rheinberg. A la faveur de l'obscurité, un corps anglo-hanovrien parvient à tromper la vigilance des chasseurs de Fischer, et les Français allaient être surpris dans leur sommeil sans le noble dévouement du capitaine d'Assas. Se promenant à quelques pas en avant du bivouac de ses grenadiers, il est tout à coup cerné par les grenadiers hanovriens qui, appuyant leurs baïonnettes sur sa poitrine, lui posent l'alternative de se taire ou de mourir... Aux armes! voilà les ennemis, s'écrie le brave chevalier, et il tombe percé de coups (1). Mais ses grenadiers avertis s'élancent aussitôt à la tête du chemin de Meurs, contiennent l'ennemi et toute l'armée est bientôt sur pied. Dans le furieux combat qui suivit cette surprise,

(1) En 1777, Louis XVI créa une pension de 1,000 livres, à perpétuite, en faveur des héritiers de Louis d'Assas. Cette pension a été scrupuleusement payée par tous les gouvernements qui se sont succédé en France. C'est ainsi qu'une nation s'honore.

Auvergne, placé au centre dans les marais, s'empara d'un canon et d'un étendard; mais il paya ce succès trop cher, il eut près de 800 hommes mis hors de combat, et 58 officiers tués ou blessés (1). Le colonel de Rochambeau et le lieutenant-colonel La Bartelle (2) étaient parmi ces derniers. Le capitaine Saint-Firmin, digne rival de d'Assas, se fit tuer avec dix hommes qui lui restaient de sa compagnie, en défendant un pont du canal. Les ennemis, dans leurs rapports, parlaient de lui avec admiration. Le capitaine de grenadiers de Castaignos, à la tête de 60 hommes, s'était jeté des premiers au milieu des ennemis et avait fait prisonnier le capitaine Pool, commandant un bataillon de grenadiers anglais.

Un caporal, revenant de congé, arrive la veille de la bataille. Le lendemain il reçoit un coup de fusil au travers du corps. Près d'expirer, il disait à ceux qui l'emportaient « Mon Dieu! que je suis heureux d'être arrivé hier! »

(1) Les officiers tués étaient les capitaines d'Assas, de Juignan, Saint-Firmin, de Roquade, d'Alba, de Saignard et de La Roche-Pancée; les lieutenants Dupuy et Laugier. Les blessés, outre le colonel et le lieutenant-colonel, étaient le major Périchon, les aides-majors d'Haupré et du Roure; les capitaines Hostallier, de Liabel, d'Ollias, La Bune, Chambarlhac (depuis général de division), Duquel, de Morgues, de Laval, de Regnerie, de Fontagnan, de Fatre, Chéry, Despans, de Barillac, La Ferté, Chaumouroux, Sasselange, Malherbe, Saint-Victor, et 26 lieutenants ou sous-lieutenants. 203 soldats furent tués et 512 blessés.

(2) Dominique François Dumoulin Pentaignan de La Bartelle, volontaire en 1727, lieutenant-colonel 24 juin 1758. Il avait déjà été blessé à Guastalla, au siége de Prague et à Rocoux.



Le caporal Dupont était aux équipages. Il apprend que la bataille s'engage et demande à rejoindre sa compagnie. Mon capitaine, disait-il, est aux volontaires, la compagnie est sans lieutenants, sans sergents, sans caporaux, et elle a beaucoup de recrues qui pourraient faire quelque chose indigne du régiment d'Auvergne.

Auvergne, presque détruit à Clostercamps, fut envoyé à Dusseldorf et reçut l'ordre de rentrer en France pour se rétablir. Mais il demanda avec de si vives instances à continuer la guerre qu'on le lui accorda. Il quitta Dusseldorf le 14 février 1761, et contribua à la pénible mais glorieuse expédition dans laquelle le maréchal de Broglie força les alliés à lever les siéges de Ziegenheim et de Cassel. Pendant le cours de cette campagne, Auvergne et Chamborand-Hussards, deux illustres régiments, faisaient partie d'un corps détaché aux ordres du marquis de Rochambeau devenu général. C'est assez dire ce qu'une noble émulation fit faire à ces braves. Le 15 juillet, à Villingshausen, les grenadiers et chasseurs d'Auvergne, conduits par le lieutenant de Chaumont, sautent les premiers dans la redoute qui défendait les approches du village de Villingshausen, s'en rendent maîtres et s'y maintiennent jusqu'à l'arrivée du reste de l'avant-garde du baron de Closen. Le soir, à dix heures, le régiment avec celui de Poitou occupe en force cette position où n'avaient pu se maintenir quinze régiments d'infanterie anglaise ou hanovrienne.

Le lendemain 16, la bataille recommença et son issue ne nous fut point favorable. Auvergne y perdit une centaine d'hommes. Il termina la campagne par le siége de Wolfenbüttel au mois d'octobre. Les quatre pièces régimentaires, dirigées par le capitaine de Villemejeanne, tirèrent toute la journée du 10 et contribuèrent à démonter les batteries ennemies. Wolfenbüttel se rendit le 11.

La campagne de 1762 fut insignifiante. On était de part et d'autre las d'une guerre où Français et Allemands se ruinaient sans profit. Auvergne se trouva le 21 septembre à la prise du château d'Amenebourg. Il était au pied de la brèche, prêt à monter à l'assaut, quand la garnison battit la chamade. Ce fut le colonel marquis de Champagne-Chapton (1) qui arrêta les articles de la capitulation.

Au mois de mars 1763, Auvergne arriva à Metz, qu'il quitta au mois de mai pour se rendre à Douai. Il fut à Strasbourg en octobre 1765, et il resta dans cette ville jusqu'en juillet 1769 qu'il fut appelé au camp de Verberie près Compiègne. Il se rendit ensuite à Valenciennes, puis à Dunkerque en juin 1772, à Thionville en octobre 1772, à Givet en octobre 1774, et à Lille en octobre 1775. Ce fut de là que partit son 4e bataillon pour aller à Nantes où il s'embarqua.

(1) M. de Champagne-Chapton fut fait brigadier le 22 janvier 1769. Son successeur, le vicomte de Laval, obtint le même grade le 1er juillet 1784, et celui de maréchal de camp le 9 mars 1788.

Les autres bataillons allèrent à Valenciennes en avril 1776 et ce fut dans cette place que fut exécutée l'ordonnance du 25 mars 1776, qui partageait Auvergne en deux régiments. Les 1er et 3e bataillons restèrent régiment d'Auvergne; les 2e et 4e formèrent le régiment de Gâtinais.

RÉGIMENT D'AUVERGNE.

17e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Vicomte DE LAVAL (Mathieu-Paul-Louis de Montmorency), 18 avril 1776.
2. Marquis DE COURBON-BLÉNAC (Sophie-Jacques), 10 mars 1788.
3. DUMAS DE SAINT-MARCEL (Guillaume-Mathieu), 25 juillet 1791.

Le rang du régiment d'Auvergne fut définitivement fixé par l'ordonnance du 19 février 1777. Son colonel n'avait pas eu la main heureuse, et il dut marcher après les régiments issus de Bourbonnais et de Béarn. Il prit donc le numéro 17 et Gâtinais le numéro 18 (1).

La guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique venait de commencer. Le régiment fut envoyé à Brest en mars 1777. Un détachement embarqué en 1778 sur le vaisseau *la Ville de Paris* de la flotte du

(1) Louis du Verdier, lieutenant-colonel d'Auvergne le 31 mai 1776, fut nommé brigadier le 1er mars 1780, et maréchal de camp le 1er janvier 1784.

Le marquis de Courbon eut le grade de maréchal de camp pour retraite le 1er mars 1791.

comte d'Orvilliers, se distingua au combat d'Ouëssant, et le lieutenant de Vinezac mérita une mention particulière dans le rapport de l'amiral. Le capitaine de Molore et le lieutenant de Fontmanoir y furent tués.

Auvergne quitta Brest en novembre 1778 pour revenir à Lille. L'année suivante, il passa en juillet à Berghes, et au mois de juin 1780 il alla garder les côtes de Normandie aux environs d'Avranches. Il se rendit de là, en août 1782, à Guingamp, et enfin le 10 septembre, il s'embarqua sur l'escadre du chevalier de Borda. Il arriva le 25 octobre au Fort-Royal de la Martinique. Il était destiné à faire partie de l'expédition projetée sur la Jamaïque; mais la paix se fit l'année suivante, et après un court séjour aux Antilles, il débarqua sur les côtes de France au mois de juillet 1783.

Il fut alors envoyé à Lille, d'où il se rendit en mai 1787 à Dunkerque, en octobre 1787 à Calais, et successivement à Condé, Le Quesnoy et Valenciennes en 1788. Le contre-coup de la révolution se fit vivement sentir dans le régiment d'Auvergne. Travaillé en tous sens par les agents provocateurs qui cherchaient alors à pervertir l'armée, des querelles surgirent bientôt entre les soldats de ce vieux corps. Au mois de mars 1790, les grenadiers voulurent chasser un des leurs; le reste du régiment prit fait et cause pour le soldat évincé, et il en résulta une sanglante mêlée à la suite de laquelle les officiers et les compagnies d'élite furent obligés de se retirer sur

les terres de l'Empire. Ce détachement se rendit, en longeant la frontière, à Conflans près de Metz pour se mettre à la disposition du marquis de Bouillé, et il est probable que cette belle fraction d'Auvergne eût été perdue pour le pays, si le reste du régiment, dirigé par de sages conseils, n'eût mis de côté de déplorables animosités et n'eût rejoint bientôt les dissidents. Auvergne demeura en garnison à Bitche depuis cette époque jusqu'au 14 mai 1791 qu'il fut envoyé à Phalsbourg. Ce brave régiment, plus qu'aucun autre, fut alors travaillé par des tentatives d'embauchage de la part des émigrés. Le résultat de ces menées fut de mettre le régiment en état complet d'insurrection contre ses officiers. Ceux-ci furent tous chassés et les soldats, restés sans chefs, se formèrent en une société patriotique qui bientôt n'obéit plus à rien. Enfin, un nouveau colonel, M. Dumas, membre de l'Assemblée nationale, parvint à faire rentrer le régiment dans le devoir. Il écrivit alors, en date du 7 octobre, une lettre circulaire à tous les officiers pour les engager à venir reprendre leur service, mais il ne s'en présenta que sept.

Au commencement de 1792, le 1er bataillon et la compagnie de grenadiers du 2e se rendirent à l'armée des Ardennes commandée par La Fayette. Le reste du régiment fut placé à Metz et fit partie de l'armée du Centre sous Kellermann. Les deux bataillons se trouvèrent ainsi à la bataille de Valmy. Après l'évacuation du territoire de la République par les Prus-

siens, les deux bataillons suivirent Dumouriez en Belgique et combattirent à Jemmapes et à Neerwinden. Après la malheureuse issue de cette dernière journée, l'armée se retira sur Cumptich et Pellemberg. Le 22 mars 1793, au matin, les Impériaux firent une attaque générale contre les postes de Pellemberg et de Corbeck. Une colonne de grenadiers hongrois s'empara du village de Blierbeck qui couvrait le front de la division Le Veneur. Dans ce pressant danger, Le Veneur fit marcher Auvergne, le seul corps de sa division que n'avait point démoralisé la défaite de Neerwinden. Ce brave régiment, le colonel Dumas en tête, se précipite au pas de charge et à la baïonnette sur les Hongrois et les chasse après leur avoir pris deux canons et tué la moitié de leurs bataillons.

L'armée française évacua cependant la Belgique et se rallia sous le canon de Valenciennes. Auvergne prit une part brillante à tous les petits combats livrés entre Condé et Valenciennes: il se distingua surtout à celui du 8 mai près de Raismes. Ce fut le 17e qui sauva l'honneur de la journée en faisant sous le feu des batteries autrichiennes une retraite lente et bien ordonnée.

Le 1er bataillon d'Auvergne continua de servir cette année et la suivante à l'armée du Nord et contribua en 1794 à la conquête de la Hollande. C'est pendant cette expédition, le 16 août 1794, qu'il fut amalgamé avec des volontaires pour former la 33e demi-brigade.

Le 2e bataillon d'Auvergne a fait les campagnes

de 1793 et 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse et est devenu le noyau de la 34e demi-brigade. Son amalgame eut lieu le 26 avril 1794.

RÉGIMENT ROYAL-AUVERGNE.

18e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis DE CAUPENNE (Louis-Henri), 18 avril 1776.
2. Comte DE BRIEY DE LANDRES (Jean-Gabriel), 9 mai 1778.
3. Marquis DE ROSTAING (Just-Antoine-Henri-Marie-Germain), 27 octobre 1778.
4. Vicomte DE ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph de Vimeur), 1er juillet 1783.
5. DE TOURVILLE (Charles-Bertin-Gaston-Chapuy), 25 juillet 1791.
6. DE FONTBONNE (Alexandre-Louis), 8 juillet 1792.

Pour se distinguer d'Auvergne, Gâtinais prit le collet jaune et les boutons blancs. Ses drapeaux furent noirs et violets, ces couleurs disposées comme dans les drapeaux du régiment d'Auxerrois.

Le 2e bataillon, qui était à la Martinique depuis le 20 novembre 1775, passa en 1777 à Saint-Domingue. Le 1er bataillon, qui était allé à Calais en juin 1776, partit à la fin de cette année pour Bordeaux et s'y embarqua le 25 septembre 1777 pour rejoindre le 2e bataillon. Le régiment resta en garnison au Cap jusqu'en 1779. Cette année, il fut presque tout entier mis à bord de la flotte du comte d'Estaing et se trouva du 15 septembre au 20 octobre

au siége de Savannah sur le continent américain. Les compagnies de chasseurs se couvrirent de gloire le 9 octobre, à l'attaque des retranchements. Elles avaient pris pour mots d'ordre et de ralliement, *Auvergne* et *d'Assas*. Le sous-lieutenant Levert entra le premier dans les retranchements, dont les défenseurs, étonnés de tant d'audace, prirent la fuite en jetant leurs armes. Les Anglais revinrent bientôt plus nombreux, et ces braves compagnies, restées sans appui, ayant perdu la moitié de leur effectif, furent obligées de reculer. Elles se retirèrent en bon ordre, emportant leurs morts et leurs blessés parmi lesquels étaient le vicomte de Bethizy, colonel en deuxième, percé de trois coups de feu à la main gauche, au bras droit et dans le ventre, le capitaine de Sireuil frappé d'un biscaïen au côté, le capitaine en second de Foucauld renversé par le souffle d'un boulet, le lieutenant de Justamont tué raide, le chevalier de La Roche-Negly qui avait reçu un biscaïen à la tête et qu'on fut obligé de trépaner, et le chevalier de Tourville qu'une balle avait traversé du téton droit à l'épaule. Le sous-lieutenant Levert avait eu ses habits criblés de balles.

Après la levée de ce siége, Gâtinais retourna au Cap et en 1781 il fit partie du petit corps d'armée que le marquis de Saint-Simon conduisit aux États-Unis pour renforcer l'armée de Rochambeau. Il prit une part glorieuse au siége d'York-Town et à la capitulation du général Cornwallis. Le 14 octobre, avec Royal-Deux-Ponts, et sous les ordres du lieu-

tenant-colonel de Lestrade, il attaqua avec une extrême bravoure et emporta d'emblée les deux redoutes de la gauche des retranchements. Le capitaine de chasseurs de Sireuil y fut encore blessé, et cette fois très-grièvement, avec deux autres officiers. Après la victoire, Washington, en exprimant sa reconnaissance et son admiration aux généraux français, les pria d'offrir en son nom aux régiments de Gâtinais et Royal-Deux-Ponts les trois pièces de canon qu'ils avaient enlevées dans les redoutes. Gâtinais se rembarqua peu après et revint à Saint-Domingue. En 1782, il fournit des détachements pour la garnison des vaisseaux du comte de Grasse. Au combat naval du 7 avril, le sergent Charles Daurier, depuis général et baron de l'Empire, fut grièvement atteint de deux blessures sur le vaisseau *le Caton*.

Une ordonnance du 11 juillet 1782 changea le nom du régiment et lui donna en récompense de sa belle conduite en Amérique le titre de Royal-Auvergne (1).

Royal-Auvergne rentra en France en 1783 par Bordeaux, et après un court séjour à Libourne, il se mit en route au mois de septembre pour se rendre

(1) Cette faveur fut accordée au régiment sur la demande du marquis de Rochambeau, qui, au siége d'York-Town, au moment d'une attaque décisive, s'adressant aux grenadiers de Gâtinais, leur avait dit : « Enfants, montrez-nous que Gâtinais et Auvergne, c'est tout un. » Les grenadiers jurèrent de se faire tuer jusqu'au dernier, pour mériter qu'on leur rendît le titre d'Auvergne.

à Nancy. Il vint en 1787 à Calais, où il passa tranquillement, sans qu'on ait eu rien à lui reprocher, les premières années de la révolution. En novembre 1791, le 1er bataillon alla à Boulogne et le 2e au Havre. Trois compagnies de ce dernier bataillon s'embarquèrent la même année pour Saint-Domingue d'où elles ne sont pas revenues.

Au commencement de la guerre, le 1er bataillon fit partie de l'armée du Nord et le 2e fut mis en garnison à Maubeuge. Le 3 mai 1792, le colonel de Tourville (1) fit sortir de Maubeuge un détachement du corps contre un parti de cavalerie légère autrichienne qui occupait le poste de Bétigny. Il lui tua vingt hommes et dispersa le reste. Quatre jours après, Chérin, le dernier généalogiste des Ordres du roi, entrait au corps comme officier et s'y faisait aussitôt remarquer

(1) M. de Tourville avait été nommé major de Gâtinais le 18 avril 1776; il devint lieutenant-colonel le 20 avril 1788, et eut le grade de maréchal de camp le 7 septembre 1792.

Deux autres colonels de Royal-Auvergne sont devenus officiers généraux : le marquis de Rostaing fut fait brigadier le 5 décembre 1781, après la prise d'York-Town, et maréchal de camp le 13 juin 1783; le vicomte de Rochambeau fut fait maréchal de camp le 30 juin 1791. Il a été tué à Leipzig en 1813.

Claude de Lestrade, lieutenant-colonel du régiment le 19 août 1777, fut fait brigadier le 5 décembre 1781 pour sa belle conduite devant York-Town. Il eut le brevet de maréchal de camp le 9 mars 1788.

Le colonel de Fontbonne était entré comme lieutenant dans Auvergne en 1769; il avait eu la charge de lieutenant-colonel de Royal-Auvergne le 28 avril 1792.

par une brillante valeur, qui lui valut en peu de temps le grade d'adjudant-général.

A la fin de cette année, le 18e régiment servit à la conquête des Pays-Bas, et après la bataille de Neerwinden, il reprit ses postes autour de Maubeuge, où il eut de nombreuses occasions de montrer sa bravoure. Il se distingua surtout dans les affaires des 10 et 11 juillet 1793. Peu après, les deux bataillons furent envoyés dans la Vendée. Ils prirent une part très-active à cette guerre, et lorsque la journée de Savenay eut anéanti la grande armée catholique, ils se rendirent à l'armée de Rhin-et-Moselle où ils furent embrigadés, le 1er bataillon dans la 35e demi-brigade formée le 17 août 1794, et le 2e dans la 36e demi-brigade organisée le 21 novembre de la même année.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



